R. P. MORICE

HISTOIRE DE L'EGLISE CATHOLIQUE DANS L'OUEST CANADIEN

IV


QUAECUMQUE VERA

L'ÉGLISE CATHOLIQUE
DANS L'OUEST CANADIEN

AUTRES
OUVRAGES HISTORIQUES
DU MEME AUTEUR

Au Pays de l'Ours Noir; 1 vol., Paris, 1897........ *Epuisé*

La Colombie Britannique (dans les *Missions catholiques françaises au XIXe siècle*, vol. VI; Paris, 1903)........

History of the Northern Interior of British Columbia; 1 vol., 3e édition; Toronto, 1905........ $2.75

Aux Sources de l'Histoire manitobaine; 1 vol., Québec, 1906........ *Epuisé*

History of the Catholic Church in Western Canada; 2 vol., Toronto, 1910........ $4.50

Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest; 1 vol., 2e édition, Québec, 1912.... $1.50

Catholic Indian Missions in Canada (et beaucoup d'autres articles dans la *Catholic Encyclaedia*)........

The Roman Catholic Church West of the Great Lakes (dans *Canada and its Provinces*, vol. XI; Toronto, 1918)..

Histoire abrégée de l'Ouest canadien; 1 vol., Saint-Boniface, 1914........ .50

Les Droits historiques du Français dans l'Ouest canadien (Introduction au *Sang Français* de M. de Trémaudan; Winnipeg, 1918)........

Vie de Mgr Langevin; 1 vol., 3e édition; Saint-Boniface, 1 vol., 1919........ $1.75

L'abbé Petitot et les découvertes géographiques au Canada, étude géographico-historique; Neufchâtel, 1920.....

EN PREPARATION

Du Pays de l'Ours Noir, 1 vol.

Mémoires d'un Centenaire (le R. P. D. Dandurand, O.M.I.), 1 vol.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

DANS L'OUEST CANADIEN

Du Lac Supérieur au Pacifique

(1659-1915)

PAR LE

R. P. MORICE, O. M. I.

Licencié ès lettres et Lauréat de la Société de Géographie de Paris;
Membre de la Société Historique et Scientifique du Manitoba; de la Société
Historique de St-Boniface; de l'Association Artistique, Historique et
Scientifique de Vancouver; de la Société d'Histoire naturelle de la
Colombie Britannique; de la Société de Philologie de Paris; de
l'Association Anthropologique d'Amérique; des Sociétés
de Géographie de Neufchâtel (Suisse) et de Québec,
du Comité Ethnologique de l'Association Bri-
tannique pour l'Avancement des Sciences;
du Club Anthropologique d'Ottawa, et
Membre honoraire du Royal Ins-
titut Canadien de Toronto.

AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

VOL. IV

SAINT-BONIFACE
CHEZ L'AUTEUR
Ave. Provencher

MONTRÉAL
GRANGER FRÈRES
43, rue Notre-Dame O.

1923

L'ÉGLISE DANS L'OUEST CANADIEN

LIVRE XI

DÉVELOPPEMENTS PAROISSIAUX

CHAPITRE I

BÉNÉDICTIONS ET PÈLERINAGES

1905-06

Le pays auquel sont consacrées ces pages venait donc de recevoir son organisation finale au point de vue civil. Il était sorti des langes de l'enfance pour prendre définitivement sa place dans le grand tout canadien. Il allait maintenant s'élancer dans la voie du progrès avec un succès qui devait, avant longtemps, ouvrir les yeux aux politiciens peu habitués à pareils développements, et qui n'avaient jamais mis cette merveilleuse évolution en ligne de compte dans leurs combinaisons tortueuses. D'établissement plus ancien dans ces immensités, l'Église y avait aussi une forte organisation, bien qu'on ne pût encore considérer celle-ci comme définitive. Mais les dix années qui allaient suivre l'érection des deux nouvelles provinces civiles devaient être témoins de progrès si surprenants, que son chef par delà les mers n'allait pas tarder à parfaire l'œuvre déjà si avancée.

Les centres catholiques allaient se multiplier, les paroisses s'ériger, les diocèses se créer et les provinces ecclé-

siastiques même s'organiser, d'une manière qui devait transformer cette immense région en un pays rappelant plus les antiques civilisations d'Europe que la sauvagerie qui y régnait la veille.

En attendant, cette même année 1905 voyait l'ouverture, juste à l'ouest de la colonie bénédictine et sur la même ligne de chemin de fer, d'une nouvelle paroisse ébauchée par un prêtre breton, venu tout exprès de la lointaine France pour mettre un si louable projet à exécution. C'était un abbé Constant-Jean-Baptiste Bourdel, homme qui n'en était plus à l'âge des grands enthousiasmes, puisqu'il n'avait pas moins de quarante-trois ans [1]. Il était arrivé le 1er septembre de l'année précédente, à l'endroit qu'il avait choisi pour le théâtre de ses labeurs apostoliques sur la terre canadienne, et que les autorités du C. N. R. [2] allaient bien maladroitement appeler Howell, comme si la place eût été anglaise [3].

C'était dans une région à surface ondulée, sans le moindre arbre d'un horizon à l'autre, avec plusieurs lacs, petits et moyens, pour en rompre la monotonie, et dont le seul défaut au point de vue agricole paraissait être le manque de pluie, par suite de l'absence de tout bois. Par ailleurs, le sol, en dépit de son apparence et des quelques pierres qu'il récélait, y était on ne peut plus fertile.

La plupart des terres à cinq milles à la ronde étaient déjà prises ; mais les habitants de la future paroisse ne consistaient encore qu'en trois familles canadiennes et

1. M. Bourdel naquit au diocèse de Nantes le 21 oct. 1861, et fit ses études dans la ville du même nom, où il fut ordonné en 1886. Il avait exercé pendant dix-huit ans le saint ministère dans son pays natal avant de passer en Amérique.

2. Initiales du Canadien-Nord, aujourd'hui Canadien-National.

3. On aurait voulu d'abord lui donner le nom de Marcotte, en souvenir d'un des pionniers de la place. On est aujourd'hui en instance pour la faire appeler Prud'homme, en l'honneur de son nouvel évêque. V. Appendice P au vol. III.

deux célibataires de même race. Les travaux de terrassement de la voie ferrée étaient achevés et l'emplacement de la station désigné ; toutefois les rails n'en devaient être posées qu'au printemps de 1906. Jusqu'alors le nouveau pasteur vécut dans une maisonnette, avec un neveu marié qu'il avait amené de France. C'est là que chaque dimanche il réunit son petit troupeau, que la présence du prêtre en ces parages ne manqua pas de faire augmenter assez vite.

M. Bourdel n'était pas homme à oublier les exigences d'une bonne éducation chrétienne. Avant même d'avoir travaillé à l'érection d'une église, il commença (mai 1905) la construction d'un couvent de trente-deux pieds carrés à quatre cents mètres de la gare. Ce fut la première bâtisse du village, et son rez-de-chaussée devait servir au culte jusqu'à Noël 1907. Dès la fin de juin, on y célébrait les offices.

Les sœurs de la Providence de Saint-Brieuc que nous avons déjà vues à Saint-Louis de Langevin, arrivèrent à Howell en octobre 1905. Elles n'étaient que trois [4], et comme le district scolaire n'avait pu être organisé à temps [5], elles durent se contenter d'une école privée jus-

4. Elles sont quinze aujourd'hui (1920).

5. L'érection d'un district, ou arrondissement, d'écoles ne se fait naturellement que dans des conditions déterminées par la loi. Tout d'abord, son territoire ne doit pas excéder vingt milles carrés ; il doit contenir au moins quatre contribuables résidants et dix enfants âgés de cinq à seize ans. Une requête en forme est alors adressée au gouvernement, laquelle doit fournir tous les renseignements désirables, y compris "la situation des ruisseaux, des lacs, des marais et autres étendues d'eau et des routes carrossables" (*Loi des Ecoles*, sect. 14), le tout marqué sur un plan topographique, etc. Vient alors l'approbation ou le rejet des limites du district proposé, qui, dans le dernier cas, doit nécessiter l'envoi d'une seconde pétition. Sur approbation des limites suggérées, un comité local se forme qui convoque une assemblée des contribuables. Celle-ci délibère, signe des papiers officiels et élit trois commissaires d'écoles, qui remplaceront les parents et traiteront en leur nom avec les autorités de la province.

qu'en septembre 1906, époque où elles prirent la direction de l'école publique, qu'elles ont depuis gardée, tout en y ajoutant un pensionnat de campagne qui n'a cessé de prospérer [6].

En mai 1905, une demoiselle Dejoie, que Mgr Pascal avait amenée de France, vint prêter son concours au curé de Howell, et c'est grâce à sa générosité que la nouvelle paroisse put être si facilement fondée. C'est elle qui fit tous les frais de la construction du couvent et du presbytère, bâti en août 1905. Elle prêta aussi une somme de $5.500 à la paroisse, et donna tous les ornements de la sacristie, avec les vases sacrés, etc. On peut dire qu'elle fit vivre le prêtre les quatre premières années de son pastorat, vu que pendant tout ce laps de temps, celui-ci ne reçut pas plus de $180.00 de dîme [7]

Pendant ce temps, le patriotique prélat qui, par son organe officiel, les *Cloches*, avait salué avec une satisfaction marquée le passage de M. Bourdel chez lui, consacrait par une série d'appels aux bénédictions divines les étapes des développements dans le sud qu'allait couronner la consolante organisation que nous avons fait prévoir. Ainsi nous le voyons bénir, le 17 décembre 1905, la belle église en brique que le P. Suffa venait d'élever à Régina. C'était un édifice de quatre-vingt-dix pieds sur cinquante, que l'augmentation dans la population, en majorité allemande, desservie par les Oblats de cette place, allait dans quelques années forcer d'agrandir considérablement.

On comprend maintenant pourquoi les colons de Howell n'ayant pas encore eu le temps de suivre cette filière, ne pouvaient avoir de district scolaire en 1905.

6. Agrandi par deux fois depuis cette époque, ce couvent donne aujourd'hui l'instruction à soixante-quinze enfants.

7. Cette généreuse chrétienne mourut le 24 nov. 1918, de l'influenza qu'elle avait contractée au chevet des malades. "Son nom", écrit M. Bourdel. "est inséparable de la fondation de Howell" (A l'Auteur, 12 déc. 1919)

Une semaine après, c'était à côté de chez lui, sur les bords ombreux de l'Assiniboine, que le ministère de l'archevêque était requis. Le P. Joseph-E.-S. Thibodeau, O. M. I., était alors curé de Saint-Charles, et il venait d'y élever une gracieuse église, également en brique, bien que les rangs de son troupeau fussent assez étroits. Le 24 décembre 1905, Mgr Langevin appelait les bénédictions du Ciel sur le nouveau temple. Puis, le 15 mars de l'année suivante, Mgr Dugas en faisait autant au profit d'une école apostolique que les pères de Chavagnes avaient érigée, au coût de $10,000, dans la paroisse de Saint-Adolphe, à une place appelée Cartier.

Un peu plus tard, l'archevêque de Saint-Boniface ouvrait lui-même au culte une église bâtie par des Polonais, à douze milles de Yorkton. C'était le 21 juillet 1906. A trois milles de là, un autre local à destination identique avait été construit par des Hongrois : Mgr Langevin le bénit le même jour. Le lendemain, il y avait grande manifestation religieuse à Yorkton même. Le métropolitain de l'Ouest y chantait une grand'messe en plein air, faute d'édifice assez grand pour contenir la foule polyglotte qui y était accourue. Trois langues, le polonais, le galicien et le hongrois, prédominaient, à côté de l'allemand, de l'anglais et du français. Ces chrétiens, assemblés pour affirmer ainsi l'unité de leur foi dans la diversité des races, représentaient un millier de familles catholiques établies dans la place elle-même et ses environs [8].

C'étaient, pour la plupart, des gens un peu rustres et de commerce assez peu agréable pour d'autres que leurs compatriotes. Mais si l'écorce était rugueuse, le fruit qu'elle cachait n'en était pas moins délicieux. En d'autres

8. Le centre de ce district, Yorkton, est une ville de 3,144 habitants (1922), située à la jonction de plusieurs chemins de fer, par le 51° 20', quelque 280 milles au nord-ouest de Winnipeg.

termes, si ce n'étaient pas des gentilshommes, ils n'en étaient pas moins des chrétiens pleins de foi.

Nous avons dit qu'ils étaient accourus au rendez-vous donné par leurs pères spirituels, les Rédemptoristes. Quelques-uns ne purent pourtant se presser que figurativement ; car l'on y vit des Polonais et des Galiciens qui étaient arrivés de soixante-dix milles, avec des attelages de bœufs, là comme ailleurs " au pas tranquille et lent ".

Au cours de la même visite épiscopale, Monseigneur de Saint-Boniface bénit pour les Filles de la Croix un nouveau couvent à Saint-Malo. Puis ce fut, le 1er août suivant, l'institution analogue de Saint-Adolphe[9] qui bénéficia d'un ministère identique aux mains du même prélat. Le 19 août 1906, le métropolitain posait aussi la première pierre d'un local destiné à abriter définitivement l'orphelinat Saint-Joseph de Winnipeg. C'était à l'extrémité occidentale de Winnipeg, sur la grande voie qui relie cette ville au Portage-la-Prairie. De son côté, le 30 septembre suivant, Mgr Dugas bénissait la nouvelle église de Bruxelles.

Six semaines après, Mgr Langevin avait lui-même l'extrême satisfaction d'ouvrir la première partie d'un beau couvent en pierres de ciment élevé à Saint-Charles par les sœurs oblates, secondées de leur entreprenant curé, le P. Thibodeau. C'était leur première fondation en dehors de Saint-Boniface. La ruche avait essaimé, et l'apiculteur exultait. Dieu ne semblait-il pas, en effet, mettre le sceau de son approbation à une œuvre que d'aucuns ne s'étaient pas fait faute de condamner à ses débuts ? La cérémonie eut lieu le 18 novembre 1906. Le 25 du même mois, le même infatigable prélat appelait les bénédictions du Ciel sur un temple érigé à la gloire de Dieu dans l'une des premières localités

9. Tenu par des religieuses du même institut, parmi lesquelles se trouve leur première supérieure en Canada.

visitées, quatre-vingt-dix ans auparavant, par nos missionnaires. Nous voulons parler du fort Frances, où le P. Ernest-Désiré Croisier, O.M.I.[10], avait fait bâtir une église de soixante-douze pieds sur trente-quatre, sans compter la sacristie, puis un presbytère fort convenable.

Voilà certes une liste de fonctions religieuses qui, tout incomplète qu'elle soit, n'en accuse pas moins des progrès bien consolants dans le seul diocèse de Saint-Boniface. Néanmoins il y avait mieux encore, et c'est à dessein que nous avons jusqu'ici négligé de mentionner le principal indice de ces progrès. A Saint-Boniface même, Mgr Langevin pensait depuis longtemps à remplacer par un temple plus digne de sa destination l'humble cathédrale de Mgr Taché, désormais incapable de contenir les foules qui auraient voulu se presser dans son enceinte. Un monument vaste et solide, symbole de l'universalité de l'Église catholique et du roc indestructible sur lequel elle est bâtie, devait, selon lui, se dresser sur les bords de la Rouge, à l'entrée des vastes plaines pour la population desquelles cette même Église avait tant fait. Ce devait être comme un phare lumineux, qui rappellerait son passé dans l'Ouest aux générations futures et garderait leur course des écueils d'un milieu semé de contradictions doctrinales, en même temps qu'il attesterait sa foi dans l'avenir de ce pays.

Grâce à l'énergique prélat, un plan grandiose fut donc élaboré, qui pourvoyait à l'érection d'un temple de $225,000. Les premiers coups de pelle furent donnés le 11 avril, juste en arrière de l'ancienne cathédrale, et, le 15 août suivant, la pierre angulaire du noble édifice était solennellement bénite par l'archevêque, en présence de Mgr Duhamel, d'Ottawa, de Mgr Legal, de Saint-Albert, et d'un grand concours de prêtres et de fidèles.

10 Tué dans les tranchées de l'Yser, où il était chapelain, au cours de 1915

La situation était donc assez brillante au point de vue religieux. L'Église s'étant élancée comme un géant à la conquête des âmes, consacrait maintenant ses succès par l'érection d'édifices propres à abriter ses œuvres et à permettre à ses recrues de rendre au Créateur les devoirs qui lui sont dus. La situation scolaire au Manitoba restait seule un point noir à l'horizon, bien que dans les campagnes, où la population était à peu près homogène, on tournât assez généralement la difficulté provenant des dispositions d'une loi faite pour entraver, plutôt que pour servir, les aspirations de la conscience.

Dans les deux nouvelles provinces, les catholiques, quoique toujours mécontents de la position qui leur était faite au point de vue scolaire, s'organisaient en vue de profiter des avantages que pouvait, sous ce rapport, offrir la constitution qui devait dès lors les régir. Au mois de mai 1906, c'est-à-dire juste neuf mois après la formation de la Saskatchewan et de l'Alberta, ils avaient déjà dans ces territoires quarante-quatre écoles publiques [11] en marche, plus sept autres qui devaient s'ouvrir incessamment, sans compter dix écoles séparées en opération et cinq autres en voie d'organisation.

Encore que plus ou moins embryonnaire, cette organisation scolaire témoignait d'un certain sentiment religieux, puisque la religion peut seule engendrer et propager des institutions qui se préoccupent autant de l'âme et du cœur de l'enfant que de son esprit. Un indice encore plus frappant, parce que peut-être plus spontané, de la foi catholique chez les fidèles de la première de ces deux provinces réjouissait peu après le cœur des pasteurs préposés à la garde de leurs intérêts spirituels. Les pèlerinages ont de tout temps été l'expression populaire de la

11 Ne pas oublier que, dans les provinces des prairies, les écoles catholiques peuvent être publiques aussi bien que séparées. Tout dépend de la priorité de leur érection.

foi, ou plutôt ils trahissent un point dans l'évolution religieuse d'un peuple qui est supérieur à la simple foi ils dénotent la piété et la confiance dans les pouvoirs d'en haut. On peut les regarder comme le complément des pratiques religieuses propres à la vie chrétienne, et, pour cette raison ils ne fleurissent guère que là où la population a déjà atteint un certain degré de densité.

C'était précisément le cas, en 1906, dans cette région de la Saskatchewan qu'arrosait la branche sud de la rivière qui donnait son nom à toute la province. Là, en effet, se trouvaient côte à côte les centres catholiques de Batoche, Fish-Creek (Polonais et Ruthènes), Bellevue, Domrémy, Saint-Louis et Bonne-Madone, qui faisaient face à Saint-Laurent, Lac-Canard, Carlton[12] et même, un peu plus loin, Marcelin, de l'autre côté de la rivière. Saint-Laurent n'existait plus comme paroisse, et de ses anciennes bâtisses, église, couvent et maison des missionnaires, il ne restait plus que des ruines. Pourtant il était écrit que cette place ne devait pas disparaître comme centre d'activité religieuse. La Reine du ciel allait elle-même y remplacer le saint diacre du IVe siècle, et elle s'était, par l'intermédiaire d'humbles instruments[13], choisi ce lieu pour y faire éclater sa puissance.

De plus, on peut dire que c'est Notre-Dame de Pontmain, la Vierge de la prière et la libératrice de la France en 1871, qui allait préparer les voies à Notre-Dame de Lourdes, la Vierge de l'Immaculée-Conception, en ces retraites agrestes. En d'autres termes, la prière et le souvenir d'une grande affliction allaient mener à la Mère très pure.

En 1875, lors des plus beaux jours de Saint-Laurent, le P. Fourmond avait pour auxiliaire un Pyrénéen, c'est-à-

12. Aujourd'hui Titanic—en souvenir du paquebot monstre qui fut englouti par les flots lors de sa première traversée.

13. Deux frères convers, ainsi qu'on va le voir.

dire un dévot serviteur de Notre-Dame de Lourdes, le frère Jean-Pierre Piquet, qui rêvait depuis quelque temps d'avoir une grotte de Massabielle dans un repli de terrain d'où surgissait une source d'eau claire, non loin du plateau de la mission. Le P. Fourmond, qui venait du Maine, sur les confins duquel se cache l'humble bourg où le Ciel s'était ouvert en 1871, lui avait donné une petite statue de la Vierge de Pontmain [14]. Faute d'une image de Notre-Dame de Lourdes, le F. Piquet avait arboré ce "grand signe" [15] dans un arbre de la forêt, devant lequel il avait ménagé un agenouilloir.

C'est là que le bon frère engageait les métis à aller demander les grâces dont ils avaient besoin ; c'est là qu'il pria lui-même Marie de l'aider à réaliser son pieux dessein d'établir à côté une grotte de Lourdes.

Un jour, une métisse abordait le directeur de la mission avec un bébé qui paraissait mourant dans ses bras. De fait, l'enfant manqua rendre le dernier soupir pendant que le prêtre, qui devait alors souvent faire l'office de médecin, était à l'examiner. Celui-ci ne put cacher l'extrême gravité du cas, et la pauvre mère s'en allait en sanglotant lorsque le F. Piquet l'ayant rencontrée, lui dit d'aller prier devant la statue. Elle y alla, et son fils guérit.

Cette faveur encouragea l'humble religieux dans sa croisade de prières. Toutefois il lui manquait encore les

14. On sait que, le soir du 17 janvier 1871, alors que les Prussiens commençaient à envahir le diocèse de Laval, la Sainte Vierge apparut dans les airs à deux petits garçons et autant de petites filles qui, mêlés dans la foule des campagnards rassemblés devant une grange, déchiffrèrent simultanément et épelèrent à haute voix, bien que séparés les uns des autres par nombre de personnes, chaque lettre d'une triple inscription aux pieds de la Vision, qui était ainsi conçue: "Mais priez mes enfants. Mon Fils se laisse toucher. Dieu vous exaucera en peu de temps". Le lendemain, la marche triomphale de l'ennemi était arrêtée, et l'armistice se signait presque immédiatement.

15. *Signum magnum apparuit in cælo*, "un grand signe est apparu dans le ciel" (*Apoc.*, XII, 1).

moyens de se procurer une statue de Notre-Dame de Lourdes, et d'ériger la grotte qu'il ambitionnait. Dieu n'allait pas tarder à les lui fournir. Une dame métisse, femme du député Charles Nolin, homme sérieux qui jouit toujours de l'estime de ses concitoyens, et même des Anglais [16], était poitrinaire depuis deux ans et aveugle depuis six mois. Son état s'étant aggravé, le P. Fourmond dut un jour aller l'administrer De retour à la maison, le F. Piquet lui demanda des nouvelles de la malade.

—Elle se meurt, fit celui-ci , peut-être est-elle déjà morte.

Le frère ayant obtenu la permission d'aller la voir, constata qu'elle était entre la vie et la mort.

—N'aimeriez-vous point guérir? lui demanda-t-il.

—Oh ! oui, fit-elle péniblement ; mes enfants sont encore trop jeunes

Alors demandez-le à la Sainte Vierge, reprit le frère. Faites une neuvaine et promettez-lui quelque chose.

—Que faut-il promettre? hasarda alors M. Nolin, que cette lueur d'espoir semblait rendre lui-même à la vie.

Le F. Piquet se permit une suggestion.

—Si vous promettiez d'acheter une belle statue de Notre-Dame de Lourdes? J'en désire une depuis longtemps et lui bâtirais une grotte , mais je ne sais comment en trouver

Qu'à cela ne tienne, fit M. Nolin. Achetez la statue , je la paierai. Quant à la neuvaine, montrez-nous comment la faire.

Le religieux ne se le fit pas dire deux fois. Il pria avec ces braves gens, et leur recommanda d'en faire autant chaque soir. Après la prière du neuvième jour, la pauvre malade fut comme transformée.

16. Dont les journaux, à sa mort, célébrèrent à l'envi la droiture et les autres qualités.

Je vois enfin la lumière de la chandelle, s'écria-t-elle. Donnez-moi mes habits : je veux me lever.

Son mari et les assistants ne pouvaient en croire leurs oreilles. Mme Nolin se leva et s'habilla. Elle voulait témoigner de suite sa reconnaissance à sa libératrice en allant prier devant la petite statue de Notre-Dame de Pontmain. Mais son mari l'en dissuada.

—Demain matin nous y irons tous ensemble, lui dit-il.

Et voilà comment Notre-Dame de Lourdes remplaça Notre-Dame de Pontmain à Saint-Laurent de Grandin [17] Avec un courage et une persévérance que pouvait seul inspirer l'amour, le F Piquet, aidé de bons métis, monta du lit de la rivière, quelque deux cents pieds plus bas, d'énormes roches avec lesquelles il confectionna une grotte, où il fut fier d'introniser la madone de son cœur, une statue de quatre ou cinq pieds de haut. Le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes était fondé, et les faveurs dont la Mère de Dieu est la dispensatrice sur les bords du Gave allaient continuer à se reproduire sur ceux de la Saskatchewan [18]

L'un de ses bénéficiaires devait un peu plus tard compléter, pour ainsi dire, l'œuvre du F. Piquet [19] Ce n'était

17 Une trentaine d'années après sa guérison, c'est-à-dire en 1907, Mme Nolin non seulement vivait encore. mais vint même en voiture jusque de Battleford prier devant l'image de sa bienfaitrice.

18 Le frère du P Vachon, O.M I., y fut guéri d un cancer à la figure. En 1906 ou 1907, une jeune Galicienne de Fish-Creek était désespérée des médecins, et l'on attendait sa mort à brève échéance Elle fut conduite à la grotte de Saint-Laurent et en revint guérie. Vers la même époque, l'une des religieuses de N -D de Sion, de Prince-Albert paralysée complètement et ne pouvant s'y rendre, fit une neuvaine avec ses compagnes et fut radicalement guérie. Elle vivait encore en 1920, et était alors l'une des sœurs les plus robustes de sa communauté.

19 Né à Arudy, au diocèse de Bayonne—d'autres disent de Tarbes—le 14 oct. 1848, le F Jean-Pierre Piquet avait fait son oblation perpétuelle le 31 mai 1877 Il mourut à Montréal le 11 mars 1899. Dans son jeune temps, il avait, paraît-il, vu Bernadette.

autre que le petit F. Célestin Guillet, que nous avons vu auxiliaire à la lointaine mission du lac Caribou. Pendant qu'il travaillait au toit de son église, il s'était donné à la jambe un coup de hache, qui l'avait rendu boiteux. Bien que son mal datât d'une dizaine d'années, Mgr Pascal l'ayant fait venir à Prince-Albert, lui suggéra de demander sa guérison à Notre-Dame de Lourdes de Saint-Laurent, où ce bon frère se rendit du Lac-Canard. On voulait l'y mener en voiture, mais en véritable pèlerin d'un âge que n'a guère connu l'Amérique, il insista pour s'y traîner à l'aide d'un bâton noueux, et en gardant un religieux silence même lorsque l'occasion de le rompre se présentait.

Par deux fois il crut qu'il n'arriverait jamais au terme de son pieux voyage : la fatigue et les douleurs dans sa jambe infirme avaient apparemment eu raison de son courage. Mais non, il se ravisa bientôt et, arrivé près de la grotte, se mit à prier de tout son cœur pendant trois longues heures. Aucun changement ne se produisit dans son état jusqu'à ce que, après avoir insisté, raisonné, prié et supplié, le bon frère se levât tout d'un coup sans bâton. Il était guéri. Après avoir chanté un bon *Magnificat*, il retourna à pied et sans bâton au Lac-Canard.

C'était le 21 septembre 1893 [20]. Le F. Guillet n'éprouva

20. "Le frère Guillet fut sept ans (1901-08) mon compagnon à Fish-Creek, et il m'a souvent raconté les faits ci-dessus rapportés" (P. Forner à l'Auteur; Scott, Sask., 1er déc. 1919). Né au diocèse de Laval, France, ce bon frère, qui rendit de grands services à la pauvre mission du lac Caribou, mourut à Edmonton le 30 sept. 1911, à l'âge de 69 ans, dont 34 de vie religieuse. Il devait sa vocation à un accident aussi frappant que peu commun. Il faisait son service militaire à Laval lorsque, au cours de 1863, il fut atteint de la petite vérole et transporté au lit N° 17 de l'hôpital Saint-Julien. Son état ayant empiré, il fut administré et entra bientôt dans une période de léthargie complète.

Le N° 17 est mort ; veuillez le faire ensevelir, dit alors aux sœurs infirmières le major-médecin.

Le pauvre malade, qui avait, au contraire, sa pleine connaissance,

jamais plus aucune douleur à la jambe. Après sept ou huit ans passés au lac Caribou, il fut stationné non loin de Saint-Laurent, à Fish-Creek, d'où il put s'occuper de Notre-Dame de Lourdes, restaurer la grotte et même organiser certains petits pèlerinages.

Le premier pèlerinage officiel eut lieu le 15 août 1905. Naturellement il partit de Fish-Creek, où le P. Auguste-Léopold Forner était alors le supérieur du F. Guillet, mais il comprenait aussi des pèlerins de Duck-Lake (Lac-Canard) et de Carlton, à la tête desquels marchaient les PP. Victor-Antoine Pineau, curé de la première paroisse, et Maximilien-Théodore Krist, alors chargé des Allemands de la seconde.

Dès lors, le branle était donné, et, chaque été, une grande manifestation de la piété publique devait se repro-

mais était frappé d'une paralysie qui lui rendait le moindre mouvement impossible, protestait de toutes ses forces, et croyait remuer et se démener pour prévenir un enterrement prématuré. En réalité, son corps restait comme figé dans une rigidité cadavérique.

Comme la religieuse procédait à son ensevelissement, elle constata un faible reste de chaleur à la partie de son dos que recouvrait son scapulaire, et elle attendit. Le lendemain, le docteur, faisant sa ronde habituelle, fut contrarié de voir qu'on n'avait point exécuté ses ordres.

—Ah! çà, ma sœur, dit-il, est-ce que vous voulez faire des reliques avec le N° 17? Je vous ai dit qu'il était mort.

La sœur lui ayant fait part de ses doutes, obtint, bien qu'avec peine, la permission d'ajourner l'ensevelissement. Elle demanda même un spécifique pour ranimer le soi-disant mort. Le huitième jour seulement, l'homme de la science se laissa fléchir, mais ses efforts furent impuissants. Le soir de ce dernier jour, le soldat Guillet poussa un cri, mais ce ne fut que le lendemain qu'un commencement de respiration se produisit. Néanmoins, le léthargique resta encore six jours dans son état d'impuissance, en sorte que le quinzième seulement il put articuler ses premières paroles.

—C'est à votre scapulaire que vous devez de n'avoir pas été enterré vivant, lui déclara alors la sœur qui le soignait.

Le pauvre homme le savait aussi bien qu'elle, puisqu'il avait tout vu, tout entendu. Et voilà pourquoi, sauvé par la livrée de Marie, il voulut consacrer sa vie à son service, dans un institut qui avait pour mission spéciale de l'honorer.

duire devant la grotte restaurée du bon F. Piquet [21]. Seulement, comme le 15 août coïncidait généralement avec les grands travaux des moissons, on remplaça cette date par le 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel et anniversaire de l'arrivée des premiers prêtres catholiques qui devaient rester dans l'Ouest.

La note caractéristique de ce pèlerinage est celle d'un remarquable cosmopolitisme dans les foules qui y prennent part. Qu'on en juge par celui de 1906, le second seulement qui ait eu un caractère public. Il comptait une douzaine de prêtres, et, parmi les six cents pèlerins qu'il rassembla aux pieds de la Vierge, se trouvaient des Français et des

21. Le dernier pèlerinage sur lequel nous ayons des détails, celui de 1921, comptait près de 6,000 pèlerins de toutes les langues parlées dans l'Ouest canadien, sous la direction de 23 prêtres. Seulement il est regrettable que ces manifestations de la foi populaire soient limitées au 16 juillet. Des pèlerinages à d'autres dates, privés ou publics, s'ajoutant à la grande fête annuelle, sont grandement à désirer, et pourraient, croyons-nous, s'établir sans trop de difficulté, du moins pendant la belle saison. Espérons qu'avec le temps non seulement un édifice solide et de caractère durable, semblable à ces vénérables sanctuaires qui attestent publiquement l'empire de Marie sur la France—*regnum Galliæ regnum Mariæ*—finira par s'élever à Saint-Laurent, mais que ce lieu béni reverra des religieux, dont la présence entretiendra le feu sacré de l'amour envers Notre-Dame.

Aussi souscrivons-nous sans réserve au vœu dont le P. Athanase Francœur se faisait naguère l'écho dans les *Cloches de Saint-Boniface*, lorsqu'il écrivait:

"On me chuchottait à l'oreille que le noviciat de nos pères de l'Ouest pourrait fort bien s'y établir. Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, c'est que si la Sainte Vierge, durant ces quarante années, a su faire germer une œuvre plus qu'admirable, c'est qu'elle a un but, et qu'elle saura certainement l'atteindre pour le plus grand bien des âmes.

"Le saint père Fourmond disait: 'Il se peut que la Sainte Vierge y conduise des foules comme à Lourdes.' Puisse cette prophétie se réaliser pleinement! Que Notre-Dame de Lourdes de Saint-Laurent voie bientôt les paroisses du diocèse et des diocèses voisins se succéder chaque semaine dans un magnifique sanctuaire desservi par ses missionnaires, les Oblats de Marie Immaculée." (*Ubi suprà*, vol. XIX, p. 180).

Canadiens, des Allemands et des Polonais, des Hongrois et des Galiciens, à coté de métis, qui tous ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et rivalisaient d'ardeur à prier Marie et à en chanter la gloire. On y était venu de Saskatoon et de Prince-Albert, de Fish-Creek et de Rosthern, places non françaises, ainsi que des paroisses canadiennes environnantes.

En revenant de la communion distribuée pendant la messe solennelle avec diacre et sous-diacre, un vieux métis qui souffrait d'une hernie depuis longtemps fut subitement guéri, et en exprima sa naïve reconnaissance par des larmes de joie.

S'il était mort comme paroisse, Saint-Laurent vivait donc bien encore comme instrument, ou canal, des faveurs du Ciel[22].

Enfin, comme pour montrer que les développements du ministère paroissial et l'inauguration des pèlerinages dans l'Ouest ne pouvaient faire oublier les tout premiers habitants du pays, les Oblats fondaient alors (1906) une mission pour les Cris qui fréquentaient Norway-House, ancienne capitale des traiteurs de la compagnie de la baie d'Hudson à l'extrémité nord du lac Winnipeg. A cet effet, le P. Beys fut détaché du lac Traverse en janvier 1906, à la demande de quelques familles protestantes qui avaient des tendances au catholicisme. Au mois de juillet suivant, trois frères convers lui bâtirent un humble logis ; après quoi l'un d'eux, le F. Prime Girard, reçut une obédience définitive pour cette place, devenant ainsi le cuisinier du prêtre et l'instituteur des sauvageons, double charge qu'il devait cumuler pendant quatre ans.

22. Le Manitoba avait, lui aussi, son lieu de pèlerinage, Sainte-Anne des Chênes, où la foi des fidèles se manifestait surtout aux environs de sa fête titulaire. Mais ses pèlerins n'ont jamais atteint ni le nombre, ni la diversité raciale de ceux de Saint-Laurent, sur la Saskatchewan.

Quoiqu'il soit généralement bien difficile de faire de bons catholiques avec des sauvages protestants, des succès encourageants résultèrent d'abord des efforts du missionnaire au nouveau poste. Mais des circonstances extrinsèques—la nécessité de se concentrer sur la mission du lac Traverse—devaient plus tard forcer les autorités à l'évacuer [23].

23. On a récemment repris la première mission qu'on a mise sous la direction du jeune P. Dubeau, prêtre canadien qui se dévoue de tout cœur à son succès final.

CHAPITRE II

FONDATIONS EN SASKATCHEWAN

1907-08

L'année 1907 s'ouvrit par un deuil pour le diocèse de Saint-Boniface. Après plus de trente années de bons services au Manitoba, l'abbé Joseph-David Fillion, curé de Saint-Jean-Baptiste, mourait le 12 janvier, à la suite de quelques jours seulement de maladie. Et cet événement fut rendu d'autant plus pénible que, dans ce cas, la disproportion entre la cause et l'effet était plus grande. M Fillion était presque un colosse, et ses forces physiques étaient remarquables. Or il fut terrassé par une égratignure à la main qui, s'envenimant promptement, produisit dans son système un empoisonnement de sang contre lequel les ressources de la science furent impuissantes.

Le défunt curé avait fait de la colonisation locale C'est dire que plusieurs de ses paroissiens le regardaient avec une vénération toute filiale, vu qu'ils lui devaient l'aisance dont ils jouissaient. Il fut remplacé par un excellent prêtre, l'abbé Joseph-Clovis Saint-Amant, qui s'était déjà dévoué onze ans comme missionnaire à Pine-Wood, dans le district du lac la Pluie, Ontario.

Sur ces entrefaites, les Chanoines réguliers qui, de Saint-Alphonse, desservaient la nouvelle paroisse de Mariapolis, à six milles de là, ayant manqué de sujets à y tenir en permanence, ces religieux cédèrent leur place, au commencement de mars 1907, à l'abbé R.-Albert Rousseau, qui avait déjà fait un stage à Laurier, dans le nord de la partie habitée de la même province.

Vers le centre, trente milles seulement à l'ouest de Winnipeg, se trouvait alors un groupe d'une trentaine

de familles canadiennes-françaises, plus quatre irlandaises, que le curé de Saint-Eustache avait visitées périodiquement depuis 1904. En 1907, Mgr Langevin lui donna un pasteur, M. Joseph-Alfred Camirand, qu'un abbé J.-R. Boivin devait remplacer l'année suivante. La nouvelle paroisse avait le Saint-Sacrement pour titulaire religieux ; mais elle était connue dans le monde civil sous le nom un peu singulier d'Élie (non pas Saint-Élie), que l'archevêque de Saint-Boniface lui avait précédemment donné, pour reconnaître les services rendus à la cause catholique par un M. Élie Dufresne, de la région. Élie, sur le C. P. R. [1], est le chef-lieu d'une superbe plaine qui peut être représentée comme le type des riches terrains des vallées de la Rouge et de l'Assiniboine [2].

Puis une œuvre de charité bien catholique, l'établissement d'un hôpital à Régina, s'inaugurait en pratique par l'achat que les sœurs grises firent, le 7 juin suivant, du sanatorium d'un médecin de cette ville [3]. La fondation d'une institution analogue dont devait bénéficier Saskatoon, qui posait déjà en rivale de la capitale provinciale, avait été décidée en principe peu auparavant, c'est-à-dire vers la fin de l'hiver, et cela par les mêmes religieuses qui s'établissaient dans cette dernière localité. Saskatoon ne comptait pas alors quatre cents catholiques sur une population de quatre mille habitants [4], et pourtant l'enthou-

1 Initiales du Pacifique-Canadien en usage au Canada, où l'on est fort sur les abréviations.

2. Élie compte aujourd'hui un peu plus de quatre cents habitants, presque tous de langue française.

3. Puis elles s'établirent définitivement dans le nord de la ville, sur des lots que celle-ci leur avait concédés gracieusement, par l'intermédiaire d'abord du conseil de ville, puis d'un plébiscite local qui confirmait ce vote.

4. En 1922, le chiffre de sa population totale était monté à 21,048 habitants, parmi lesquels on ne compte pas moins de 4,000 catholiques -Anglais surtout, avec quelques Canadiens-français et des Allemands

siasme était général en faveur de la bonne œuvre : protestants comme catholiques étaient anxieux d'y contribuer.

Et pour cause. L'été précédent, deux sœurs grises ayant été faire une tournée de quêtes dans cette ville, plusieurs cas de fièvre maligne s'étaient déclarés dans les hôtels. Croyant à une épidémie, les propriétaires de ces maisons n'eurent rien de plus pressé que de jeter leurs malades sur la rue. La charité catholique s'en émut. Le P. Vachon, alors supérieur des Oblats, transforma sa demeure en hôpital, et les sœurs interrompirent leurs pérégrinations pour soigner les pauvres abandonnés. Touchée de leur dévouement, la population fut alors presque unanime à leur demander de rester à Saskatoon et d'y fonder un hôpital en règle. Telle fut l'origine de l'excellente institution qui décore aujourd'hui la partie nord de la ville, l'hôpital Saint-Paul, œuvre installée dans un magnifique local en brique et dotée de tous les perfectionnements requis par la science moderne.

Pendant que des religieuses contribuaient ainsi à l'allégement des peines de l'humanité souffrante, trois prêtres rivalisaient de zèle pour l'extension du règne de Dieu, par la fondation de paroisses catholiques dans la même province de la Saskatchewan. Un Irlandais, l'abbé John-Chester Sinnett, s'était dirigé, le 1er mars 1906, vers un point à vingt-cinq milles au sud de Muenster, où par une communication publiée dans quelques journaux anglais, il avait appelé les catholiques de cette langue dont les circonstances, les besoins ou les goûts réclamaient un déplacement. Un mois plus tard, un bon nombre de terres y étaient déjà prises. C'est ce qui fut d'abord connu comme "la colonie irlandaise", groupement auquel le gouvernement ne devait pas tarder à donner le nom de son organisateur.

ou Polonais anglicisés. Le tout se trouve aujourd'hui réparti en deux paroisses.

La voûte du ciel et le vaste horizon servirent de premier temple à cet embryon de paroisse. Puis, le 1er mai de la même année, on y inaugurait une église de modestes dimensions, très humble local en troncs d'arbres qui fut, en 1908, remplacé par un édifice plus en rapport avec sa destination. Pour des raisons d'ordre tout personnel, M. Sinnett avait placé sa paroisse sous le patronage de saint Ignace ; les mêmes considérations le portèrent à donner le nom de Loyola à la première école qui fut régulièrement ouverte dans sa colonie, le premier lundi de septembre 1907. Il ne peut non plus y avoir de doute qu'il n'ait lui-même été responsable du nom de Manresa que porte aujourd'hui une petite paroisse six milles au nord de Sinnett [5].

Dès les premiers jours, le nouveau curé n'eut qu'à se louer des sentiments et de la conduite à son égard de son petit troupeau, qu'il décrivait plus tard comme composé de catholiques non seulement bons, mais même pieux.

Un autre fondateur de paroisse de la même époque était originaire de France, et le théâtre de ses opérations devait être la même province, mais dans une région encore plus au sud que Sinnett. De fait, il allait choisir pour le centre qu'il allait fonder le sud-ouest de la Saskatchewan, qui était encore vierge de toute habitation, ou peu s'en faut. L'abbé Marie-Albert Royer, le nouveau colonisateur, était une figure originale qui, à ce titre, mérite d'être présentée au lecteur. Né à Combronde, diocèse de Clermont-Ferrand, le futur prêtre fit ses études ecclésiastiques à Cellule et à Montferrand, puis fut promu au sacerdoce le 19 décembre 1885. Après avoir été cinq ans vicaire dans son diocèse d'origine, il avait occupé pendant seize ans la cure d'une toute petite paroisse du nom de Ponteix, où

5. M. Sinnett avait été Jésuite, et ces noms suffisent, à eux seuls, pour montrer l'attachement qu'il avait gardé à son ancienne famille religieuse. Du reste, nous croyons pouvoir dire qu'il vient d'y rentrer (1922).

il avait charmé ses loisirs par des productions littéraires —car il avait une plume [6] —par la reconstruction de son église, dont il avait fait un petit bijou, et aussi par deux voyages d'exploration dans l'Afrique septentrionale, qui l'avaient mené jusqu'aux premières oasis du Sahara.

Signature de M. Royer

Une idée fixe s'était, en effet, emparée de son esprit : fonder quelque part une paroisse à la Sainte Vierge. Il avait même fait choix dans ce but d'un site merveilleux, lorsqu'il tomba par hasard sur un article de l'abbé Gaire. Vite sa détermination est prise : il abandonnera l'Algérie pour le Canada. En conséquence, Saint-Boniface le recevait au printemps de 1906. Accompagné de M. Léon Roy, du département de l'Immigration à Winnipeg [7], et d'un compatriote du nom de Jean-Baptiste Brousse. M. Royer traversa alors le sud de la Saskatchewan, explora une partie de l'Alberta et revint à Saint-Boniface, où on lui conseilla de s'établir sur les bords de la Vieille [8], petite

6 Par exemple, il avait écrit pour la *Croix d'Auvergne* un feuilleton intitulé *Les drames de la Monne*, tout palpitant d'intérêt, et dont la publication fit beaucoup augmenter le nombre des abonnés de cette feuille.

7 Ce bon Canadien, dont M. Royer ne se lassait point de louer le dévouement, était un ancien arpenteur qui s'était consacré à l'œuvre si difficile de la colonisation sous les auspices du gouvernement. Il y avait près de trente ans qu'il s'y livrait avec un zèle au-dessus de tout éloge, payant constamment de sa personne, et ne se contentant pas du travail de bureau auquel se bornaient la plupart des colonisateurs laïques, mais se tenant à la disposition des chercheurs de terres et les menant sur les lieux, quel que pût être le temps et son propre état de santé.

8. Il y a la Vieille proprement dite (la *Wood River* des Anglais) et la petite rivière la Vieille, qui se jette dans la première à Gravelbourg. Du moins, c'est ainsi que les métis connaissaient ces deux petits cours d'eau.

rivière qui se jette dans le lac connu aujourd'hui sous le nom de Johnson [9], après avoir serpenté assez longtemps à travers les déserts du sud-ouest. Il y avait là, lui assurait-on, de la place pour plusieurs paroisses, avec de l'eau en abondance et un peu de bois [10].

De fait, un M. Edmond Gauthier était allé visiter cette région aux premiers jours de mai 1906, et deux compatriotes, Napoléon L'heureux et Jean Gauthier, y étaient arrivés vers le 10 du même mois, lesquels avaient ensuite été suivis d'autres Canadiens. Le 2 juin 1906, ce petit groupe s'y était définitivement établi, et, le 20 suivant, ces braves gens avaient reçu la visite de l'abbé Lemieux, de Willow-Bunch, qui leur avait précédemment enseigné

9. Ce lac, qui a 19 milles de long sur 13 dans son extrême largeur, est une belle pièce d'eau au milieu de laquelle trône une grande île appelée île aux Baies. Les ignorants modernisateurs qui lui ont accolé la vulgaire dénomination de Johnson ont par là détruit la poétique légende qui lui avait valu son nom traditionnel de lac la Vieille, légende que M. A. Royer raconte ainsi :

"Tandis que sa tribu (Cri ou Sioux, je ne me rappelle plus bien), campait sur les bords du lac, vint à mourir une femme si vieille que personne ne pouvait dire son âge, l'épouse d'un grand chef, vénérée et redoutée comme sorcière. (Rien d'extraordinaire jusque-là : il paraît qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, cet accident arrive à tout le monde. Mais voici l'extraordinaire.) Elle fut enterrée dans une île du lac, en grande pompe, suivant les rites de sa tribu, assise à trois pieds sur terre avec ses 'agrès' de ménage à la main. Et tout enterrée qu'elle était, elle continua solennellement ses prophéties. A la veille d'une guerre, les sauvages venaient en file s'agenouiller sur les bords du lac et, les yeux fixés sur le tombeau, priaient et prêtaient une oreille attentive. Bientôt une voix s'élevait de l'île mortuaire, et peu à peu dominait le bruit de la vague : c'était la voix de la sorcière. Si elle gémissait, les pauvres sauvages n'avaient plus qu'à éviter les rencontres, car la défaite les attendait. Mais si la voix chantait un hymne guerrier, ils couraient sus à l'ennemi, ardents et joyeux, certains de la victoire. Et voilà pourquoi, en mémoire de la vieille sorcière, ils avaient appelé le lac où elle reposait lac de la Vieille" (*Excursion d'un missionnaire en 1907*, pp. 12-13).

10. En ce qui était de ce dernier point, on exagérait un peu.

l'endroit [11]. Le 8 juillet, ce bon prêtre y chantait la première messe. Le lendemain, ou le surlendemain, arrivaient à la Vieille, ou Gauthierville comme on disait alors, les compagnons de M. Royer, que ce prêtre envoyait prendre, en son nom et au leur, possession de terres vierges, pendant qu'il retournait lui-même en France chercher des colons pour la future paroisse que Mgr Langevin venait de lui confier [12].

Sur ces entrefaites, un jeune prêtre canadien, l'abbé Louis-Piétro Gravel, homme capable, entreprenant et doué du génie des affaires, arriva de New-York à Saint-Boniface, dans le but de se consacrer à l'œuvre de la colonisation. Pendant une première tournée de trois semaines, il avait confirmé le bien-fondé des rapports qui avaient déterminé le choix de M. Royer en prenant, et faisant prendre, un certain nombre de terres à trois ou quatre milles de la place où s'étaient établis les représentants de ce dernier. C'était en octobre 1906.

De retour à la Vieille peu après, l'abbé Royer y passa, avec ses anciens et ses nouveaux colons, un hiver terrible, et fut ainsi le premier prêtre résidant de toute la région.

11. L'abbé Alphonse Lemieux naquit à Sainte-Anne de la Pocatière le 4 oct. 1862. Après avoir fait ses études au collège de cette place, il partit pour l'Ouest au mois d'août 1891, alors qu'il n'était encore que minoré, et fut ordonné à Régina le 21 fév. de l'année suivante. D'abord vicaire à la cathédrale de Saint-Boniface, il prit, à la mort de Mgr Taché, la charge des missions de Piguis et de Selkirk précédemment desservies par le P. Allard, maintenant administrateur du diocèse. Dans l'été de 1895, Mgr Langevin l'envoya à Oak-Lake, où il resta quatre ans et demi, puis le nomma curé de Saint-Raphaël (1900). M. Lemieux y bâtit la première église, et continua, au profit de la nouvelle paroisse, l'œuvre colonisatrice commencée par M. Gaire. Enfin, au cours de 1905, il était mis à la tête de celle de Saint-Ignace des Saules (Willow-Bunch).

12. Aux pionniers de Gravelbourg que nous avons déjà nommés, il convient d'ajouter les MM. Émile Gravel, son premier directeur des postes, France Beaudoin, Arthur et Albert Lagacé, Edmond Cardinal et Antoine Ross, la plupart avec leurs familles.

Puis, le printemps suivant, voyant que M. Gravel avait choisi sainte Philomène pour la patronne de l'église qu'il projetait d'élever, à une place qu'il avait fait nommer Gravelbourg [13], et qui se trouvait à une trop faible distance de celle que le prêtre français avait lui-même en vue, celui-ci crut mieux faire de plier sa tente et d'aller choisir ailleurs.

De son côté, l'abbé Gravel, revenu définitivement au pays, était nommé (avril 1907) agent de colonisation, en remplacement du P. Blais, et curé de Moosejaw, où il devait avoir ses quartiers généraux. Situé à quelque soixante-quinze milles au nord-est de la nouvelle colonie, Moosejaw était une place anglaise d'avenir sur le Pacifique-Canadien. Ses origines comme centre catholique remontaient à 1883, époque où s'y établit une famille dont le chef était un Peter Green, pour lequel le P. Saint-Germain était quelquefois venu dire la messe. Peu après, la demeure d'un M. Murray, qui n'était autre qu'un vagon de marchandises immobilisé, reçut le même honneur. Puis M. Graton acheta pour $200.00 un très modeste temple anglican, qu'il convertit en église, mais qui fut bientôt après revendu, en sorte que les offices furent faits chez des particuliers jusqu'à ce que le P. Van Heertum eût fait construire un petit local en brique qui fut béni en 1901. Entre 1902 et 1907, ce furent les Oblats qui assurèrent le service religieux des catholiques de Moosejaw.

13. **Extrait du dossier des minutes des Postes, à Ottawa. "Le Rév. L.-P. Gravel demande au gouvernement fédéral l'établissement d'un bureau de poste sous le nom de Gravelbourg. Le 12 mars suivant** (1907), le ministre des Postes accède à sa demande". Plus tard, lorsqu'en 1911 le parti conservateur fut arrivé au pouvoir à Ottawa, ce nom fut changé en "Prairie Queen", appellation plutôt baroque et assez peu patriotique, si l'on considère que la place était complètement française. Il fallut l'intervention du curé Magnan, secondé de sommités influentes, pour lui faire rendre le nom sous lequel elle avait été précédemment connue.

Puis, comme l'œuvre de la colonisation absorbait tous les instants de M. Gravel [14], il fut remplacé, en septembre 1907, dans la charge de curé par un abbé Swannet qui, en octobre de la même année, acheta pour $14,000 le temple des méthodistes et en fit l'église catholique, inaugurée comme telle le 1er décembre par Mgr Langevin. Celui-ci y confirma alors seize personnes, adultes pour la plupart.

Cependant, grâce aux nombreux colons que l'abbé Gravel y envoyait, Gravelbourg commençait à entrer dans la voie du progrès qu'il n'a guère quittée depuis [15]. En sorte que l'archevêque de Saint-Boniface n'eut aucune difficulté à se rendre aux désirs de ses habitants, et leur accorda un curé du nom de Joseph-Arthur Magnan, tout jeune prêtre qui devait partager avec les pionniers de la place les difficultés des premiers jours. Nommé le 3 août 1907, le nouveau pasteur ne put arriver à son poste que le 8 septembre suivant. Il habita alors une maison en tourbe, dont une partie servait déjà de logis à une famille, tandis que l'autre abritait des animaux.

Aussi, le printemps venu, n'eut-il rien de plus pressé que de faire élever une maison-chapelle, qui fut terminée le 17 juillet 1908. C'était bien simple, sinon primitif, plus convenable pourtant que l'étable de Bethléem. Il y manquait le chant des anges ; un petit harmonium vint le remplacer le jour de Noël suivant.

14 Qui opérait pourtant exclusivement de Moosejaw, et ne semblait pas avoir de vocation pour le ministère paroissial.

15. C'est aujourd'hui la paroisse rurale de l'Ouest la plus populeuse. Elle possède une belle église en brique dure, un collège classique et un grand pensionnat. Elle est en outre la capitale d'un district judiciaire, et peut se vanter d'avoir une crèmerie, un moulin à farine, un aqueduc et un système d'égoûts, commodités qui ne se trouvent d'ordinaire que dans les véritables villes. Bref, Gravelbourg peut être considéré comme la métropole française de la Saskatchewan, en attendant le jour, peut-être pas lointain, où il deviendra le siège d'un évêché.

Pendant ce temps le premier desservant de cette place n'était pas resté inactif. Dirigeant ses pas vers le sud avec quelques-uns de ses colons français, M. Royer avait passé par une place que d'aucuns appelaient Tête-de-Buffle[16], et qui est connue aujourd'hui sous le nom de Laflèche. Puis il s'était enfoncé dans l'ouest, à la recherche d'un site pour sa nouvelle paroisse, et avait atteint un point qui devait se nommer Villeroy[17] et finalement Dollard, où il allait peu après placer le comte de Couesbouc et ses trois fils, ainsi que les MM. Dayon, Tessier et Barrot. Enfin, reprenant le chemin de l'est, il s'était fixé sur les bords de la petite rivière la Vieille[18], environ cinquante milles à l'ouest de Gravelbourg.[19].

C'était dans l'octave de l'Assomption, le 21 août 1907, pour être précis. "Quel spectacle inoubliable", écrit à cette occasion M. Royer, "dans cette vallée depuis longtemps déserte et silencieuse, un autel est dressé, simple et pittoresque, tout doré par les beaux rayons du soleil levant, me rappelant les armes, et amenant à mes lèvres la devise, de mon bien-aimé professeur de rhétorique, Mgr Le Roy: *O oriens, veni et illumina!* Je célèbre le saint sacrifice de la messe, tandis que des voix fraîches et sonores font tressaillir les échos endormis"[20].

Notre-Dame d'Auvergne était fondée, et la concurrence à la même place de deux colonisateurs qui, avec des sentiments moins élevés, aurait pu se terminer différemment, allait avoir pour résultat les deux plus belles paroisses rurales de tout l'Ouest, Gravelbourg et Ponteix (nom

16. *Buffalo Head*, à 13 milles au sud.

17. En l'honneur de M. Léon Roy, l'agent de colonisation dont il a déjà été question.

18. Qu'il choisit parce qu'il apprit qu'elle ne tarissait jamais.

19. Et qu'on ne l'oublie pas, ces efforts de M. Royer, ses allées et venues en vue d'explorer le pays, étaient d'autant plus méritoires que le tout se faisait à ses propres frais.

20. Royer, *Excursion d'un missionnaire en 1907*, pp. 11-12.

actuel de celle de M. Royer), au lieu de l'unique centre qu'avait rêvé celui-ci [21].

En attendant, M. Royer partit encore pour la France, d'où il revint le 21 avril 1908 avec de nouveaux colons [22]. Peu après, un incident dans lequel on trouva facilement une trace de surnaturel encouragea ses ouailles dans leurs bonnes dispositions. Un M. Vaury, que le prêtre français avait amené de Paris, venait de perdre ses deux juments. Montant un autre coursier, il partit les chercher à 9 heures du matin, pensant qu'il allait les trouver en peu de temps. La journée tout entière se passa, personne ne revenait. Le lendemain, même résultat, Vaury s'était évidemment perdu sur la prairie sans bornes. Très inquiet à son sujet, M. Royer promit alors une statue à saint Antoine de Padoue si son protégé rentrait avant minuit.

Le soir venu, rien. On commençait à désespérer quand, peu avant minuit, on entendit appeler l'une des deux juments par son nom. Chacun alors de sortir de la tente: c'était bien le colon errant.

Mais voici qu'une complication inattendue survient. Un M. Joseph Libouron, ignorant le vœu de son curé, fit lui-même la promesse d'une statue du même saint pour

21 Extrait du *Daily News*, de Moosejaw, 23 juin 1917 "Ponteix (nouveau nom de N.-D. d'Auvergne) est le plus joli des villages de la Saskatchewan. Il n'y a que trois ans que son emplacement a été mis en vente, et, pendant ce court laps de temps, Ponteix s'est transformé de terrain de prairie qu'il était en une ville affairée d'un grand nombre de belles et coûteuses bâtisses. Il est probable qu'aucun village de l'Ouest ne présente plus l'air d'une ville que ce centre de progrès, où sont aujourd'hui domiciliés 300 habitants, qui sont le type de l'esprit méridional dans l'Ouest du Canada"

22 Quelques-uns des colons français dus aux efforts de M. Royer furent, indépendamment de ceux déjà mentionnés, les MM. Barthélemy Guièze, Joseph Morel, Barthélemy Vaury, Jean Bayle, A. Palmier, P. Lagoutte, Guillaume Rodier, C. d'Arcy, Louis Battier, Fernand Thévenon, Simon Petit, Emmanuel Pulvin, Émile Frosse, Théodore Aurat, Louis de Labareyre, Joseph Cousin, Henri Schæffer, etc

une grâce qui lui fut accordée. Que faire? On n'avait pas besoin de deux pour la même église, qui, du reste, n'était encore qu'à l'état de projet. Mgr Dugas [23], consulté, eut vite aplani la difficulté : on achètera deux statues de différents saints, et ceux qui ont fait vœu de donner celle de saint Antoine paieront en commun. C'est ainsi qu'avec le temps saint Joseph et saint Antoine se trouvèrent représentés dans l'église de Notre-Dame d'Auvergne, laquelle ne put être achevée que pour le commencement de mai 1909.

Une autre statue infiniment plus précieuse y arriva juste à temps pour assister à l'inauguration de cet humble temple, et cela après avoir eu raison d'obstacles par lesquels l'ennemi de tout bien semblait avoir voulu lui barrer le passage. Il ne voulait évidemment pas la voir aller servir, dans la lointaine prairie canadienne, à promouvoir le culte de Celle qui de son talon lui avait écrasé la tête.

L'ancien curé de M. Royer, le chanoine Teytard, lui avait donné, lors de son dernier voyage, une *Pietà* en bois dur que les connaisseurs déclaraient dater de la fin du XVe siècle. Un de ses colons, nommé Henri Schæffer, lui ayant promis de l'expédier avec ses propres bagages, M. Royer était reparti pour le siège de ses opérations ; mais finalement Schæffer crut mieux faire de la prendre avec lui dans le paquebot qui l'emmenait au Canada. Une furieuse tempête s'étant alors déchaînée, quelques fanatiques qui avaient eu vent de la présence de ce colis se mirent à menacer Schæffer et à crier : A l'eau, l'homme et la statue!

Les choses en vinrent au point que le capitaine dut faire monter ce colon dans une classe supérieure et le confier à la garde de deux matelots. Celui-ci atteignit

23. Vicaire général de Saint-Boniface, d'où dépendait alors ce pays au point de vue religieux.

Swift-Current, alors la gare de Notre-Dame d'Auvergne, avant ses colis, et quand ces derniers arrivèrent, il en manquait un : celui de la statue! D'où grande inquiétude, naturellement : n'aurait-elle point été jetée à l'eau ? Après une longue correspondance, on finit par apprendre que, par une erreur inexplicable, ce précieux colis était retourné en France. On l'attendit très longtemps et avec une impatience qui manqua de dégénérer en désespérance, jusqu'au jour où, après des contretemps additionnels, Notre-Dame d'Auvergne fit son apparition, juste comme on allait ouvrir au culte le temple qu'on lui avait préparé.

C'est certainement la plus ancienne statue de tout le Canada. Il est même très probable qu'il n'y en a pas d'aussi vénérable aux États-Unis [24].

L'automne de cette même année, l'abbé Royer ayant fait une tournée au lac Marron [25], tout près de la frontière américaine, remarqua en chemin une belle plaine à quelque trente milles au sud-ouest de sa nouvelle paroisse. Ce n'était point la prairie unie et sans accident de terrain qu'on admire à Gravelbourg. Le sol pouvait aussi n'en être pas tout à fait aussi riche. Néanmoins, tout étant pris à Notre-Dame d'Auvergne, il y envoya alors plusieurs colons, entre autres Alphonse Évesque et Marcel Champeau, qui y prirent des terres, et formèrent le noyau de ce qui devait devenir Filliatrault [26].

24. Maintenant installée dans une espèce de crypte en dessous de la tour de la nouvelle église de Ponteix, cette vénérable statue a déjà été l'instrument dont la Mère de Dieu s'est servie pour opérer plusieurs guérisons miraculeuses et départir d'autres faveurs d'ordre matériel aussi bien que spirituel. Selon toute apparence, elle existait déjà lorsque Luther leva l'étendard de la révolte contre l'autorité légitime. V. la gravure qui accompagne ce chapitre.

25. Le *Wild Horse L.* des Anglais.

26. Plus tard Frenchville.



N. D. DE PONTEIX

CHAPITRE III

POUR LES RUTHÈNES

1907-08

Pendant que, par l'intermédiaire de trois de ses ministres représentant autant de nationalités différentes, l'Église faisait preuve de tant d'activité dans la nouvelle province de la Saskatchewan, elle n'oubliait pas ses enfants de rite gréco-ruthène, dont les chaumières émaillaient maintenant la prairie canadienne. Avant d'en venir aux sacrifices qu'elle s'imposa dans l'intérêt de leurs âmes, il nous faut noter à la hâte quelques événements de la même époque, dont l'intégralité historique réclame une brève mention.

C'est d'abord la découverte du fort Saint-Charles (16 juillet 1907), que nous avons rapportée tout au long dans notre appendice B. La conséquence en fut la fondation de la société Historique de Saint-Boniface, qui obtint sa reconnaissance légale le 4 octobre suivant. Nous pouvons ensuite mentionner l'établissement d'un journal allemand, le *West Kanada*, hebdomadaire dont le premier numéro parut le 4 septembre 1907, et qui n'a cessé depuis de faire le bien. Le 29 novembre de la même année, Mgr Langevin ouvrait une église pour les catholiques surtout de la langue anglaise de Qu'Appelle, puis le 22 décembre bénissait à Winnipeg le magnifique hôpital de la Miséricorde, qui n'avait pas coûté moins de $200,000.

Enfin, c'était une nouvelle paroisse que l'entreprenant prélat établissait dans la partie de la capitale manitobaine appelée Fort-Rouge. Cette paroisse fut confiée aux Jésuites qui la mirent sous le patronage de saint Ignace, et le P. Lewis Drummond y dit la première messe le 16 février 1908. Pendant ce temps, le collège des mêmes religieux

à Saint-Boniface continuait à suivre une marche ascendante, le nombre de ses élèves montant de cent cinq qu'il était en 1899 à trois cent vingt-cinq en 1908.

Parmi ces derniers, il y avait même quelques enfants ruthènes, qui se préparaient par une éducation soignée à devenir les esprits dirigeants de leur race, disséminée et assez désorientée sur les plaines de l'Ouest canadien. Ses membres se trouvaient, en effet, en contact presque quotidien avec des représentants de sectes dont ils n'avaient même pas soupçonné l'existence dans leur pays natal. D'où danger continuel de séduction pour ces esprits simples et peu éclairés [1], danger d'autant moins chimérique qu'une secte protestante, celle des presbytériens, affichait publiquement son intention de les accaparer, et, pour ce faire, avait même recours à des moyens qu'on croirait devoir répugner à des gens qui se piquent d'une certaine honorabilité.

Tout d'abord, dans leur ignorance proverbiale de tout ce qui a trait au catholicisme, les chefs de cette secte, et d'autres protestants aussi peu avertis, avaient cru les Ruthènes non catholiques parce qu'ils n'étaient point latins, ou plutôt "romains", comme ils disent en anglais [2]. Puis, une fois qu'ils se furent aperçus de leur erreur, ils n'en devinrent que plus acharnés à les détacher du centre de l'unité, et allèrent jusqu'à offrir deux dollars par jour à quiconque porterait à ce peuple à demi civilisé, dans

1. Les émigrés galiciens appartenaient en grande partie aux plus basses classes de leur nationalité

2 On sait que les protestants de langue anglaise se sont fait une loi de nous traiter constamment de "catholiques romains", par déférence pour la prétention des anglicans de la "Haute-Église" qui croient en plusieurs branches de l'Église catholique, dont l'anglicanisme en serait une, l'Église "romaine" une autre, et l'Église grecque une troisième. Or ce qualificatif de "catholiques romains" a des inconvénients qui sautent aux yeux, lorsqu'il est question, par exemple, des grecs uniates, qui sont aussi "catholiques" que nous sans pourtant suivre le rite "romain"

leur humble opinion, les lumières de leur évangile à eux [3]. Ils s'attaquèrent ensuite aux écoles qu'ils avaient dans le Manitoba, et essayèrent d'en prendre la haute direction, dans le but évident de les protestantiser. Mais l'indiscrétion d'un de leurs agents éventa la mèche, et la sagacité de Mgr Langevin déjoua leurs plans.

Vint alors l'ineffable Sérafin, avec sa cohorte de soi-disant prêtres, dont quelques-uns firent un mal réel, moins comme ministres d'un culte qu'en tyrannisant, comme représentants du pouvoir séculier, ceux des leurs qui persistaient dans leur attachement à la foi de leurs pères. D'un autre côté, la seule présence dans un centre ruthène de ces loups cachés sous des peaux d'agneaux, de ces déclassés qui se donnaient pour ce qu'ils n'étaient point, sans se soucier de conformer leur conduite aux exigences sociales du rang qu'ils assumaient, ne pouvait qu'inspirer à la longue le mépris de l'autorité religieuse et de ceux qui l'exerçaient légitimement.

Pour attirer les Ruthènes à l'hérésie, les presbytériens se montrèrent particulièrement actifs à Winnipeg et à Végreville. Comme appât aux pièges qu'ils leur tendaient, ils leur bâtirent même, à la dernière place, une école, un hôpital et une église. Heureusement que, après les premiers moments de satisfaction qu'excusait l'ignorance du but poursuivi, les pauvres étrangers se ressaisirent et résistèrent aux caresses de ceux qui en voulaient à leur foi. En sorte qu'en 1911 ceux-ci n'avaient plus qu'un adepte à Végreville.

Enfin, ces mêmes presbytériens allèrent jusqu'à dire ouvertement la messe dans ceux de leurs propres temples où se réunissaient leurs victimes, qui ne se doutaient naturellement point qu'on eût recours à cette imposture pour

3. Cf. Delaere, *Mémoire sur les tentatives de schisme et d'hérésie au milieu des Ruthènes de l'Ouest canadien*, p. 10, Québec, 1908.

leur faire mieux avaler le poison de l'erreur, qu'on leur instillait à petites doses—juste assez pour être efficace sans pourtant donner l'éveil. C'est là, nous le savons, une grave accusation; aussi sentons-nous le besoin de nous retrancher derrière l'aveu d'un des principaux agents presbytériens du temps. Voici donc ce que déclara formellement un Dr D.-W. Lusk "Il nous fallait tolérer quelques-unes des observances de leur ancienne Église, pendant que nous les conduisions au presbytérianisme" [4].

Cette pratique sacrilègement déshonnête ne fut abolie qu'en 1912 [5].

Le résultat de l'intervention protestante est fort bien décrit dans un livre méthodiste de cette époque. Parlant de la soi-disant Église indépendante par où commencèrent les presbytériens, "elle peut", assure-t-il, "être représentée comme de forme catholique et d'esprit protestant. Le gouvernement est de forme presbytérienne, et pourtant les prêtres appuyent beaucoup sur le fait qu'ils sont régulièrement ordonnés, quoiqu'ils méprisent le burlesque (*erratic*) évêque dont ils tiennent leurs ordres. Leur catéchisme est à peu près celui des confessions libres d'Angleterre, bien qu'ils retiennent les sept sacrements [6].

Pendant que l'hérésie se démenait ainsi, que faisait l'Église catholique? Tout ce qu'il était humainement possible de faire. Nous avons vu le P. Lacombe entre-

4. V. la grande revue new-yorkaise *America*, 23 mars 1912. Cette admission est si importante que nous la donnons ici dans son texte original "*We had to tolerate some of the practices of their old Church while we were leading them into Presbyterianism*" Nous savons par ailleurs que la principale de ces pratiques n'est rien moins que l'adorable sacrifice de la messe, c'est-à-dire tout pour un catholique

5. En attendant, une assemblée régulière des représentants de la secte tenus à Winnipeg notait avec satisfaction l'habileté de certains prédicants, qui s'affublaient d'un costume ecclésiastique pour faire plus de dupes.

6. J.-S. Woodsworth, *Strangers within our Gates*, pp. 308-09, Toronto, 1909

prendre un voyage dispendieux pour trouver aux Ruthènes des prêtres de leur rite. Mgr Pascal en avait fait autant, et Mgr Langevin était lui-même intervenu dans le même sens. En 1902, un P. A. Jan, O. M. I. avait été envoyé par Mgr Legal en Galicie, où il devait être suivi de Mgr Aug. Dontenville [7] Mais chacun de ces charitables personnages s'était heurté à une difficulté sérieuse. A l'instar de ceux de l'Église grecque, les membres du clergé séculier de la Galicie sont presque tous mariés. Or en Amérique le sentiment contre un semblable clergé était très prononcé, et cela pour plus d'une raison, dont l'une était que nos Ruthènes étant dispersés sur de grandes étendues, réclamaient les soins d'hommes toujours en course, genre de vie incompatible avec l'état du mariage.

A part un ou deux prêtres ruthènes célibataires, il y avait bien au pays les Basiliens, religieux de même rite, prêtres dévoués et hommes cultivés sur lesquels on pouvait compter. Mais leur nombre était très restreint. D'un autre côté, les Ruthènes avaient la permission de recourir aux services des prêtres latins, et ils en profitaient dans les cas de baptêmes et de mariages, mais lorsqu'il était question de culte proprement dit, de messe, de confession ou de communion, la différence de rite, sinon de langue, était une barrière infranchissable.

Il ne restait qu'une alternative : faire appel à l'esprit de sacrifice et au zèle d'une élite de prêtres latins, et leur demander de se faire tout à tous pour l'amour de ces braves gens, dont beaucoup étaient forcément sans pasteur; en un mot, de se faire ruthènes pour les conserver catholiques. Disons-le à la louange de ceux qui le firent : on n'eut pas besoin de leur demander de faire le sacrifice de leur rite; ils regardèrent cette permission comme une faveur, et ils furent les premiers à la solliciter.

7 C'est le P. Jan qui en amena les premiers Basiliens.

Nous avons déjà vu le P. Delaere, C. SS. R., aller en Galicie pour apprendre le polonais, et se mettre à l'étude du ruthène une fois installé dans les groupes slaves des plaines canadiennes. Lorsqu'en décembre 1904 Mgr Langevin bénit la maison-chapelle que ce religieux venait d'ériger à Yorkton, le prélat lui demanda s'il ne consentirait point à se faire ruthène au cas où il en recevrait l'autorisation. Sur sa réponse affirmative, l'archevêque entama des négociations avec les supérieurs des Rédemptoristes et avec la Propagande. Ces pourparlers traînèrent quelque peu en longueur, mais, au mois d'août 1906, le P. Delaere recevait la permission en bonne et due forme d'abandonner son rite pour celui des Ruthènes.

Sans perdre une minute, le dévoué religieux se rendit alors à Winnipeg, où il prit pendant quatre semaines, des leçons de liturgie d'un père basilien de l'église Saint-Nicolas, et, le 27 septembre, il disait sa première messe ruthène dans la chapelle de l'archevêché. Le lendemain, il retournait à Yorkton mettre à profit ce qu'il venait d'apprendre. Là et dans les environs, il devait peiner et faire un bien incalculable pendant dix années entières [8].

Un exemple si frappant de zèle et de désintéressement méritait d'être suivi. Il le fut, et cette fois par un brillant jeune prêtre séculier du nom de Joseph-Adonias Sabourin. Né à Saint-Placide, province de Québec, le 6 mars 1880, M. Sabourin était au Manitoba depuis 1892, alors que ses parents avaient élu domicile à Saint-Jean-Baptiste. Il avait fait ses études classiques au collège de Saint-Boniface et sa théologie au grand séminaire de Montréal. Puis, après avoir passé deux ans au collège canadien à Rome, il avait été décoré du titre de docteur en théologie, et était allé passer dix mois en Galicie, pour y apprendre la langue,

8. Après quoi il en fit autant à Komarno, Manitoba, puis à Ituna, Sask.

et étudier le rite ruthènes près des fils du P. Filas, les Basiliens. Le 8 septembre 1907, il disait sa première messe selon le nouveau rite.

Après avoir quitté la Galicie, en route pour le pays natal, M. Sabourin était passé par Rome, et, par une faveur toute spéciale pour un homme de son âge, il avait même été reçu en audience par Léon XIII, qui avait béni de grand cœur, et par écrit, son pieux dessein de se consacrer au service des Ruthènes de l'Ouest canadien. Il revint à Saint-Boniface le Samedi Saint, 18 avril 1908. Peu après, un autre Rédemptoriste, le P. Henri Boels, passait également au rite ruthène, et une pléiade de jeunes prêtres latins devait bientôt marcher sur ses traces.

On sait que les rites orientaux sont aussi pleins d'ampleur et de solennité qu'ennemis de tout ce qui sent l'innovation. En conformité avec leur vénérable cérémonial, la communion est donnée sous les deux espèces, et le pain dont on se sert dans la célébration des saints mystères n'est point azyme comme chez nous. Ces deux particularités ont leurs désavantages, mais les Ruthènes ayant, de temps immémorial, été en contact avec les latins, quelques-unes de nos pratiques plus ou moins modernes se sont graduellement introduites parmi eux.

C'est ainsi qu'ils ont la bénédiction du Saint-Sacrement [9], la dévotion au Sacré-Cœur est florissante chez eux, et elle a même, du moins dans certaines parties de l'Ouest canadien, occasionné une dérogation à une tradition des Églises orientales, qui admet les images de Notre Seigneur et des saints, mais en rejette les statues. Dans quelques-unes de leurs églises une belle statue du Sacré-Cœur groupe autour d'elle, certains jours de l'année, des foules de pieux clients. A Mundare, par exemple, les

9 Avec une hostie carrée, leur pain d'autel, qui est levé, ne se prêtant pas facilement à la forme ronde.

membres de la ligue du Sacré-Cœur assiègent le confessionnal et la table sainte en phalanges si serrées, que le samedi soir et le dimanche ne suffisent point à un prêtre pour entendre toutes les confessions.

Le peuple ruthène, surtout celui des campagnes, est très religieux et attaché à sa foi. Ces braves gens ont certaines coutumes qui sont réellement édifiantes, comme, par exemple, celle de se saluer, non par un vulgaire bonjour, mais par une phrase qui signifie gloire à Jésus-Christ! à quoi l'on répond gloire dans les siècles! Cette salutation change deux fois par an. A Noel ils disent le Christ est né, et la réponse est glorifiez. Depuis le jour de Pâques jusqu'à l'Ascension, on dit le Christ est ressuscité, ce à quoi l'on répond: il est ressuscité en vérité.

Ils se complaisent dans l'éclat et le bruit à l'occasion des grandes fêtes, et ils les obtiennent en tirant du canon s'ils peuvent s'en procurer un, faute de quoi ils déchargent des salves de mousqueterie, ou se livrent à d'autres réjouissances bruyantes. Ils célèbrent avec enthousiasme la fête de l'Épiphanie, qu'ils appellent "le Jourdain", et par laquelle ils commémorent plutôt le baptême de Notre Seigneur que la manifestation du Rédempteur aux gentils [10]. S'il y a une rivière, un lac ou un étang pas trop loin de l'église, ils ne manqueront jamais d'y aller en procession, drapeaux déployés et croix en tête, pour y bénir l'eau. Chacun prend alors de cette eau et l'emporte à la maison, puis la conserve toute l'année. Non seulement ils l'emploient pour faire le signe de la croix et asperger des objets comme les latins, mais ils la boivent.

Ils ont de grandes cérémonies à l'occasion des noces.

10 Ainsi qu'on peut le voir par certains passages de l'office du jour, l'Église latine commémore aussi, mais secondairement, ce mystère de la vie de Notre Seigneur *Hodie in Jordane baptizato Domino, aperti sunt cæli*, etc., "aujourd'hui le Seigneur étant baptisé dans le Jourdain, les cieux se sont ouverts"

Les parents de la jeune fille et ceux du garçon invitent leurs proches et leurs amis, et chacun commence les fêtes chez lui. Pendant la nuit qui précède la cérémonie à l'église, les amies de la fiancée tressent des couronnes et exécutent nombre de chants propres à la circonstance. Le matin, le garçon vient chercher sa fiancée pour la conduire à l'église. Avant de partir, celle-ci se met à genoux devant son père, puis devant sa mère. Ceux-ci tiennent alors un pain sur les genoux, et donnent leur bénédiction avec toutes sortes de bons souhaits, comme, par exemple. Puisses-tu être agréable et bonne comme le printemps, riche comme l'automne, pure comme l'eau de la fontaine, et d'autres exprimés en images à la façon des orientaux. Après le mariage, tous les invités se rendent à la maison du jeune époux, et les fêtes commencent pour tout de bon, durant parfois plusieurs jours. Les mères de famille ne manqueront jamais d'apporter alors une poule, un coq, une oie, ou quelque autre animal vivant, dont ils font présent au nouveau couple [11].

Les Ruthènes formaient donc un peuple vraiment intéressant, qui méritait qu'on fît quelque chose pour lui. Nous avons mentionné plus haut les sacrifices d'ordre personnel dont ceux de l'Ouest canadien devaient bénéficier. A côté d'eux, les déboursés d'argent sont bien peu de chose. Néanmoins, dans l'intérêt de la vérité intégrale, il peut être bon d'ajouter qu'un mémoire présenté au premier concile plénier de Québec par les trois évêques de l'Ouest qui avaient des Ruthènes dans leurs diocèses établit le fait que certaines sommes avaient déjà été versées par les autorités latines pour leur bâtir des églises. Pour ne parler que de celle de Winnipeg, c'était la corporation archiépiscopale qui en avait acheté le terrain et

11. Nous devons au R. P. Delaere (lettre du 16 déc. 1919) ces détails sur les mœurs et coutumes des Ruthènes.

l'avait fait construire, ainsi que le presbytère y attenant, le tout au prix de $25,000.

Un autre édifice encore plus important qui allait à son tour être ouvert au culte n'était autre que la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface. On y avait travaillé un peu plus de deux ans lorsqu'elle fut solennellement bénite le 4 octobre 1908. D'une longueur totale de trois cent douze pieds, y compris le porche et la sacristie, elle en avait deux cent quatre-vingts sans cette dernière, avec une largeur de quatre-vingt-huit pieds, laquelle allait jusqu'à cent à la base des deux tours qui dominaient la façade, évidemment pour perpétuer la mémoire des "tourelles géminées" chantées par Whittier [12]. A l'exception de la partie supérieure de celles-ci et d'une assez basse travée, le tout était en gros blocs de pierre blanche qui donnaient l'impression d'une solidité peu commune. De style romano-byzantin, le plan en était dû aux architectes Marchand et Haskell —du moins ce qui restait du plan original—, car des raisons d'économie avaient malheureusement fait retrancher le dôme et les transepts que celui-ci comportait [13].

La bénédiction de la nouvelle cathédrale fut l'occasion de grandioses démonstrations, qui impressionnèrent vivement les protestants de Winnipeg et consolèrent proportionnément le cœur de Mgr Langevin, toujours ulcéré par la pensée de l'insécurité de ses écoles. Il présida lui-même la cérémonie, escorté de douze archevêques ou évêques, en présence d'un immense concours de prêtres séculiers et réguliers. Une procession de dix mille hommes de toute race et des deux rites, tous unis par les liens d'une même foi, témoigna de la solidarité des catholiques du diocèse tout entier et de leur attachement à son chef

12. V. Appendice G.

13. L'absence des derniers surtout est regrettable, et Mgr Langevin assura formellement à l'auteur de ces lignes qu'il la déplorait comme tant d'autres, et qu'il en ferait ajouter si Dieu lui prêtait vie.

Cette procession suivit la grand'rue de Winnipeg, entre une haie de spectateurs remués par la grandeur du spectacle. A la tête du défilé, on remarquait M. Joseph Dubuc, juge en chef de la province depuis le 8 août 1903 , le maire de Winnipeg, un Anglais protestant, des avocats de même race et de foi identique, des membres du conseil de la même ville et quatre de ses "contrôleurs".

Bref ce fut un véritable triomphe pour la cause catholique, ainsi que le souligna fort bien Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, dans un grand discours où il apprit plusieurs points d'histoire aux non-catholiques qui l'écoutaient. Dans cette pièce d'éloquence, il fit un superbe éloge de la France, dont les enfants ou les petits-enfants avaient fait de si grandes choses pour le pays, des Oblats, qu'il appela les "Sauveurs de l'Ouest", et surtout de Mgr Taché, à propos duquel il laissa tomber sur son auditoire quelque peu surpris cette grave déclaration, que ses relations passées avec les métis (entre autres Louis Riel lui-même) revêtaient d'un caractère tout particulier "Je sais ce que je dis : sans l'influence de Mgr Taché, la nouvelle cathédrale toucherait maintenant aux étoiles [14], sans l'intervention de Mgr Taché, lord Wolseley ne serait jamais retourné en Angleterre" [15]. Ajoutons qu'une médaille commémorative avait été frappée, laquelle fut portée sur la poitrine par ceux qui prirent part aux fêtes

14. C'est-à-dire que ce serait le drapeau étoilé, le drapeau américain, et non pas l'étendard anglais, qui flotterait aujourd'hui, de ses tours, donnant par là à entendre que, sans Mgr Taché, le pays appartiendrait aujourd'hui aux États-Unis. Cette déclaration du prélat étranger occasionna quelque petite controverse, surtout parmi le peuple métis de la Rivière-Rouge, et, pour obtenir des éclaircissements, Mgr Langevin, toujours si partisan du vrai et du droit, alla jusqu'à envoyer l'auteur de cet ouvrage à Saint-Paul, à l'archevêché et même près d'un ancien fonctionnaire irlandais du gouvernement Provisoire, qui confirmèrent pleinement l'impression créée par Mgr Ireland.

15. Cf. *Les Cloches de Saint-Boniface* pour 1908, p. 270.

de la dédicace et à la parade qui traversa les rues de Winnipeg, entre autres par cette relique du bon vieux temps, le M. Goiffon dont l'état désespéré avait occasionné l'incendie de la première cathédrale en pierre [16].

16. La seconde de Mgr Provencher Celle de Mgr Langevin est donc la quatrième.

CHAPITRE IV

PROGRÈS MATÉRIELS ET SPIRITUELS

1908

En 1908, Saint-Boniface n'était plus le semblant de village qu'avaient connu les Provencher et les Taché. C'était dès lors, même au point de vue séculier, une ville d'au moins 7,000 habitants, dont près de 5,000 étaient catholiques[1] et qui avait reçu sa charte de "cité", comme on dit au Canada, le 1er mai 1908[2]. C'est dire que la place possédait maintenant des rues non seulement bien tracées et assez habitées, mais déjà, dans beaucoup de cas, pavées à l'asphalte, au ciment ou en blocs de bois, comme celles de Winnipeg. Ce en quoi elles différaient notablement de celles-ci, c'était par les noms que la reconnaissance, les réminiscences historiques ou le simple sentiment national leur avaient imposés.

C'est ainsi que Saint-Boniface pouvait dès lors se glorifier de l'avenue Provencher, le plus beau spécimen de sa voirie, de l'importante rue Taché, qui court le long de la Rouge, et des rues ou avenues Dumoulin, Thibault, Ritchot, Langevin, Valade, Marion, la grande artère de Norwood, partie de la ville qui est surtout le rendez-vous des Anglais. Il y avait aussi les rues Aulneau, en arrière de la cathédrale, de la Morinie, qui rappelle le frère en religion du P. Aulneau et l'un des tout premiers prêtres de ré-

1 Le reste étant à peu près tout anglais.

2 Le premier maire régulier en fut M. J.-A.-F. Bleau, et les échevins, ou conseillers, MM. Arthur Cusson, Albéric Marion, Stanislas Jean, Télesphore Pelletier, Antoine Gauvin, L.-J. Collin, James Bailye et le Dr Howden.

4

sidence dans l'Ouest, Aubert, en souvenir du premier Oblat de ce pays, Bertrand et Goulet, qui consacrent la mémoire de deux importants Canadiens de la même région; Dubuc, en l'honneur du juge de ce nom, etc.

Et cette consécration officielle des souvenirs historiques ne se borne pas aux seules personnalités de langue française. Saint-Boniface possède en outre dans sa rue Archibald comme un témoignage public de sa reconnaissance envers un gouverneur qui fut l'ami de Mgr Taché et le protecteur de ses métis, de même que la rue Kitson perpétue la mémoire d'un Anglais qui, bien que protestant, savait apprécier les missionnaires de son temps.

En 1908, cette localité avait déjà un hôtel de ville en règle, construction convenable mais sans aucune extravagance, deux stations, ou casernes, de pompiers; deux imprimeries, une scierie, etc., des hôtels et des magasins en grand nombre. Mais ce dont elle s'enorgueillissait surtout, et ce qui justifiait sous un certain rapport le nom de "cité sainte" que les Anglais lui donnaient volontiers, c'était ses superbes institutions religieuses et les nobles édifices qui les hébergeaient.

Indépendamment de la superbe cathédrale qu'on venait d'inaugurer il y avait l'hôpital général et, à côté, celui de Saint-Roch pour les maladies contagieuses, la maison vicariale des sœurs grises, qui devait incessamment prendre des proportions vraiment monumentales, le collège Saint-Joseph, dont l'emplacement, avec son parc ou ses cours de jeu, n'occupait pas moins de quatre blocs, ou la valeur de quatre pâtés de maisons, le couvent des sœurs des saints Noms de Jésus et de Marie, aujourd'hui le juniorat des Oblats (qui se trouvait alors entre la rue des Meurons — encore un souvenir historique — et la Seine), et le pendant du premier, l'école Provencher, sous la direction depuis 1908 d'un éducateur émérite, le F. Joseph, des Frères de

Marie, écouté, pour ne pas dire admiré, même des protestants anglais [3].

La nouvelle cathédrale de Saint-Boniface était donc désormais consacrée au culte de Très-Haut, et chacun avait emporté dans ses foyers le souvenir embaumé de la solennité qui avait marqué sa dédicace. Infiniment plus modestes furent naturellement les fêtes qui signalèrent la bénédiction d'un autre temple, également en pierre [4], qu'avait élevé un abbé J Pirot, prêtre belge qui avait appris le hongrois pour desservir avec plus de fruit ceux qui le parlaient. C'était à Kaposvar, colonie franco-hongroise juste au nord de Qu'Appelle, à une trentaine de milles à l'ouest de la frontière du Manitoba. Construite avec l'aide des frères du curé, qui étaient du métier, cette église avait cent pieds sur quarante-six, avec des contreforts du plus bel effet Elle fut ouverte au culte le 8 novembre 1908.

Deux autres églises, qui allaient servir de rendez-vous religieux aux anciens élèves de l'école industrielle de Lebret furent inaugurées vers ce même temps. Elles s'élevaient près de la montagne de Lime, à dix-huit milles de chez le P. Hugonard, dont les protégés peaux-rouges s'étaient cotisés pour en payer un tiers du coût total C'était là un indice d'un changement bien radical dans la mentalité des Indiens, et en même temps une preuve incontestable de l'excellence de la formation qu'on recevait à l'établissement de ce missionnaire. Aussi celui-ci ne pouvait-il s'empêcher d'en rendre grâce à Dieu en écrivant:

"Je me souviens du temps où je ne pouvais pas trouver une seule maison où l'on voulût me laisser dire la messe. Maintenant nos anciennes élèves chantent sans faute la

3. Il en est encore, fin de 1922, l'âme dirigeante et de plus en plus estimée.

4 Très dure, mais non taillée, celle qu'on trouve à fleur de terre dans certaines parties de la prairie.

messe du deuxième ton et la messe des anges. Quand nous n'y allons pas le dimanche, ils s'y réunissent pour dire le chapelet, chanter des cantiques dans le nouveau recueil que j'ai fait imprimer dernièrement [5], et pour écouter une lecture faite par un de nos anciens élèves. Un excellent sauvage, converti depuis quatre ans, préside ces réunions. Aussi le ministre qui était chargé de ces trois réserves, c'est-à-dire de Paskwa, de Maskawipitang et de Paipot, en est parti. La seule église qu'il avait, et qui était chez Paskwa, a brûlé" [6].

Une preuve, du moins pour les milieux officiels, que ces anciens élèves étaient non seulement christianisés, mais même civilisés, peut se trouver dans le fait assez significatif que ces jeunes sauvages s'adonnaient maintenant à l'agriculture au point que, en dépit de grands ravages dus à la gelée, ils avaient récolté plus de quarante-quatre mille boisseaux de blé. Sans ce malencontreux accident, leur récolte eût été de pas moins de cent quarante mille.

L'une de leurs églises fut bénite par Mgr Langevin lui-même. Elle était admirablement située sur le bord d'un grand lac, et le prélat prit plaisir avec sa suite à visiter en détail les maisons chaudes et proprettes des anciens sujets du P. Hugonard, qui formaient cette colonie "vraiment remarquable", au dire des *Cloches de Saint-Boniface* [7].

Pour compléter la chronique de 1908, il ne nous reste plus qu'à enregistrer la fondation à Daysland, dans l'Alberta, d'un hôpital catholique, dont le principal bienfaiteur était un M. Day (mai 1908) [8]; l'érection d'une nou-

5. V. notre Bibliographie, Appendice R.
6. *Les Cloches* pour 1908, p. 286.
7. *Ibid.*, p. 314. Remarquable, y est-il dit, "par la piété qui y règne et l'air de prospérité qui la distingue de toutes les réserves sauvages".
8. Et qui est tenu par les sœurs de la Providence de Kingston.

velle paroisse anglaise, celle de Saint-Édouard, dans la partie ouest de Winnipeg, avec une première église qui fut ouverte le 23 août de cette année, et l'arrivée, en novembre, d'un P. Auguste Cadoux, missionnaire du Sacré-Cœur, en la personne duquel s'implantait dans l'Ouest un nouvel institut religieux de la vieille France[9] Il devait s'établir à Medicine-Hat. Alberta, vers la fin de l'été 1910. Au départ du P. Cadoux pour l'Europe, le P Adolphe Erny, précédemment domicilié à Qu'Appelle[10] la première maison de l'institut dans l'Ouest canadien, allait le remplacer.

Nous pourrions aussi ajouter que, pendant ce temps, une paroisse déjà ancienne comme centre d'activité catholique, dont le nom quelque peu baroque est maintes fois tombé de notre plume, prenait un essor remarquable malgré son isolement dans la Saskatchewan méridionale Elle était alors sous la gouverne d'un homme qui y avait établi sa demeure en permanence, et devait faire de son avancement l'œuvre de sa vie, au lieu de n'y passer qu'un temps fort restreint comme la plupart de ses prédécesseurs. Au sud-ouest de Régina, la plaine, grise et dénudée comme les déserts de l'Arabie Pétrée, tout en étant d'une fertilité merveilleuse, voit sa surface abandonner la ligne horizontale, pour s'élever et s'abaisser légèrement, puis se tourmenter en des irrégularités qui ont pour résultat mamelons et coteaux avec dépressions correspondantes, jusqu'à ce qu'elle descende brusquement pour former une longue vallée, ou bas-fonds avec sol assez plat, dont le voyageur atteint les bords au moment où il s'y attend le moins.

C'est Willow-Bunch, le Bouquet de Saules, ou plutôt

9. Celui des missionnaires du Sacré-Cœur, d'Issoudun, fondé en cette ville (1854) par le P Jules Chevalier

10 Où un P. Charles Sauner fut longtemps supérieur et curé.

Saint-Ignace des Saules, à cent soixante-quinze milles de la capitale provinciale [10].

Le P. Saint-Germain est le dernier desservant que nous y avons laissé. Il y fut remplacé par un M. Passaplan, homme plein de zèle, mais dont le règne était généralement éphémère partout où il portait ses pas errants. Par extraordinaire, il ne resta cette fois pas moins de trois ans à son poste—de juin 1902 à juin 1905. Le 10 avril de cette dernière année, y arrivait l'abbé A. Lemieux, auquel la paroisse doit presque tout ce qu'elle est aujourd'hui.

Son premier soin fut d'y ériger une église plus en rapport avec sa population, qui se montait déjà à quelque quatre-vingts familles. Le nouvel édifice mesurait quatre-vingts pieds sur quarante. Ce n'était pas encore un monument, on le voit, mais le nouveau temple devait suffire aux besoins les plus pressants. Les murs de son sanctuaire allaient bientôt s'orner de toiles dues au pinceau d'un jeune prêtre français, l'abbé Charles Maillard, qui, après avoir travaillé au Manitoba comme vicaire ou desservant, venait d'être nommé curé de Wolseley (Sainte-Anne du Loup) [11].

Dans les cercles non ecclésiastiques de l'Ouest, 1907 avait été une année heureuse pour les catholiques; 1908

10. A 14 milles de là et dans la même vallée, juste en bas de la "coulée" qui avait autrefois abrité la chapelle du P. Lestanc, une filiale devait surgir une douzaine d'années plus tard (1914), qui, connue d'abord sous le nom anglais de Mulrany, devait s'épanouir en ce qu'on appelle aujourd'hui la paroisse de Saint-Victor, du nom de baptême de son premier curé, l'abbé Victor Rabard.

11. Malgré son éloignement du chemin de fer, Willow-Bunch est devenu une place importante, et, au moment où ce volume va sous presse (mai 1923), les autorités fédérales du Canada parlent d'organiser un district électoral sous son nom. Elle célébra l'an dernier le cinquantenaire de sa naissance, par des fêtes au cours desquelles fut inauguré devant l'église un beau monument au Sacré-Cœur élevé par la piété des fidèles.

devait se terminer par un deuil. Au cours de la première, un homme public dont le succès devait être basé sur des qualités d'autant plus réelles qu'il avait quitté la religion de la majorité canadienne pour celle de la voie étroite, avait été élevé au rang de juge de la cour suprême de l'Alberta. C'était un M. Nicolas-Dominique Beck, fils d'un ministre anglican de Peterboro, dans l'Ontario. Né le 4 mai 1857, à Cobourg, dans la même province, M. Beck avait embrassé le catholicisme au cours de 1893, et s'était toujours intéressé aux questions ayant l'éducation chrétienne pour objet. Il avait même un moment dirigé la *Northwest Review*, de Winnipeg.

Un peu moins élevé dans l'échelle de la judicature, le juge Réginald Rimmer avait, lui aussi, reçu une promotion vers la fin de 1907. Ce magistrat était natif de Southport, Angleterre, où il avait vu le jour en 1865. Et maintenant, 2 décembre 1907, il était nommé juge du district de Cannington, en Saskatchewan.

Un an après, le sénateur Bernier, qui représentait les intérêts catholiques à la chambre haute du pays, était enlevé à l'affection des siens le 30 décembre 1907. Son décès fut d'autant plus regretté que ses longs services et sa conduite exemplaire étaient connus d'un plus grand nombre. Un M. Noé Chevrier, marchand de Winnipeg, lui succéda.

Même le jeune pays de l'Alberta commençait alors à faire l'essai de ses forces au point de vue religieux et national, en envoyant à la chambre provinciale deux Canadiens-français, MM. P.-E. Lessard et Lucien Boudreau. C'était au mois de mars 1909. Au mois d'octobre suivant, le premier allait même être nommé ministre sans portefeuille [12]. Au mois de juillet de la même année, les droits

12. Le Manitoba avait alors quatre députés canadiens-français au provincial, et l'Alberta, de commun avec cette province, en a aujourd'hui (1920) cinq.

politiques des catholiques de la Saskatchewan et leur importance numérique étaient publiquement reconnus par la nomination à la dignité de sénateur de M. Benjamin Prince, de Battleford. Enfin, moins d'un an plus tard (7 février 1910), M. Prendergast, l'ancien démissionnaire du cabinet Greenway, devait être promu au rang de juge du "banc du roi" pour le Manitoba, après avoir fait l'office de juge de la cour supérieure de la Saskatchewan depuis 1905.

Nous reportant maintenant aux événements d'ordre purement ecclésiastique, nous ne tardons pas à nous apercevoir que si l'inauguration de la monumentale cathédrale de Saint-Boniface marquait une époque saillante dans l'histoire de l'Ouest canadien en général, on peut en dire autant, en particulier, d'un fait qui réjouit une autre partie de ce pays au commencement de 1909. Les immenses progrès accomplis par l'Église dans la vallée de la Saskatchewan avaient déjà été reconnus en haut lieu par l'érection du siège de Prince-Albert, le 3 décembre 1907. Son titulaire, Mgr Pascal[13], se trouvant alors en Europe, la consécration du fait accompli par son intronisation solennelle ne put se faire qu'à son retour, c'est-à-dire le 28 mars 1909.

L'Ouest canadien avait dès lors trois sièges épiscopaux, avec autant de titulaires qui étaient de véritables ordinaires de diocèses, non pas de simples vicaires apostoliques.

Adjoint à titre de frère convers au clergé de sa partie orientale, était un humble religieux du nom de Jean-René Cloatre, qui mourut en odeur de sainteté près d'un mois plus tard (23 avril 1909). La plupart de ceux qui le fréquentèrent furent frappés des hautes vertus qu'il pratiqua sans bruit et comme chose tout ordinaire. Né en 1878 à Ploumoguer, Finistère, Jean-René avait toujours

13 Qui y avait été nommé au consistoire du 19 déc. 1907.

eu devant les yeux la grande œuvre de son salut, et il eût désiré, pour la parfaire plus sûrement, se consacrer à Dieu soit en entrant dans l'état ecclésiastique, soit en émettant des vœux de religion. Il gémissait de ce que son manque d'instruction l'empêchât d'aspirer à l'un ou à l'autre état, lorsque le P. Péran, de Saint-Laurent du Manitoba, s'étant rendu en Bretagne pour y recruter des colons (juin 1906) [14], Cloatre entendit le missionnaire l'assurer qu'il pouvait, tel quel, devenir religieux en se faisant frère convers oblat.

Cette nouvelle fut toute une révélation pour l'âme simple qui l'apprenait, mais elle manqua de la déséquilibrer. En d'autres termes, pendant quelque temps le brave homme en fut comme fou de joie, ce qui ne l'empêcha pas de s'embarquer avec son compatriote, qui le laissa en passant au noviciat de Notre-Dame des Anges, à Lachine, près Montréal. Après l'émission de ses premiers vœux, le F. Cloatre s'en vint au Manitoba, et reçut son obédience pour la mission du lac Traverse.

"Depuis le commencement de son noviciat, il ne cessa de tendre à la perfection", écrit son supérieur, le P. Bonnald. "Profès comme novice, il suivit sa Règle et son règlement sans broncher. Il avait copié et appris les prières en cris pour prier avec les Indiens, ou les faire prier en l'absence du prêtre. Il faisait tout l'ouvrage de la maison, cuisine, lavage, lingerie, il coupait le bois et le sciait, fauchait le foin et le charriait, puis soignait les animaux domestiques. Il passait en prière ou en lectures pieuses tout son temps libre du dimanche, faisant tous les vendredis, et plus souvent encore, son chemin de croix. Je le surpris même une nuit à faire cet exercice dans la chapelle sans feu, avec une température glaciale. Au travail, il ne se ménageait pas, et, affligé d'une infirmité [15]

14. Tournée au cours de laquelle il procura quelque 75 bons colons à Saint-Laurent.

15. Une hernie avancée.

que nous ignorions, il fit tant qu'il subit une lésion interne qui détermina sa mort" [16].

Après huit jours de grandes souffrances, il trépassa avec la réputation d'un saint, même parmi ceux qui ne partageaient point sa foi [17]. La sainteté est, en effet, comme le parfum de l'humble violette : celui qui en est le siège a beau la cacher dans la poussière de son humilité, elle remplit l'air de son arôme, et même les plus ignorants la reconnaissent. Rien d'étonnant, par conséquent, si le F. Cloatre n'était pas plus tôt parti pour l'autre monde que la voix populaire se hâtait de le canoniser.

C'était une belle fleur cueillie près du jardin du nouvel évêque de Prince-Albert. Trois semaines après la mort de ce bon religieux, un prélat qui était doublement le frère de Mgr Pascal, Mgr Grouard, Oblat comme lui et élevé à l'épiscopat la même année, recevait de Rome un coadjuteur avec droit de future succession, dans la personne du R. P. Célestin Joussard, alors supérieur de la mission Saint-Henri, sur la rivière la Paix. C'est le 11 mai 1909 qu'il fut nommé évêque d'Arcadiopolis. Le nouveau prélat n'était plus jeune, puisqu'il était né le 2 octobre 1851, à Saint-Michel, diocèse de Grenoble, en France, et avait passé vingt-neuf ans exclusivement parmi les sauvages du Nord-Ouest. Il avait fait sa profession religieuse à Autun le 8 décembre 1876, et Mgr Clut, de passage en cette ville, l'avait ordonné prêtre le 11 mars 1880.

Mgr Joussard s'était constamment dévoué, et il allait continuer à se dépenser modestement et sans bruit [18], dans

16. Note pour l'Auteur.

17. "Quelle belle tenue à la chapelle, pendant la méditation ou à l'oraison", continuait son ancien supérieur. "A genoux, constamment immobile et sans aucun appui. Quelle réserve avec les gens du dehors! Il était bon avec les enfants, mais ne connaissait aucune personne du sexe. A table, il fallait lui ordonner de se servir de tel ou tel plat; il ne cherchait que les restes ou les croûtes".

18. A tel point qu'aucun périodique ne parle jamais de lui.

la partie nord-ouest du pays qui nous occupe. Du côté opposé de cette immense contrée, là où le F. Cloatre avait laissé de si édifiants souvenirs, au lac Traverse en un mot, une lueur d'espérance éclairait alors la pauvre mission du P. Bonnald. Ce saint frère y était mort des suites de son dévouement anticipé à une école indienne qui n'était encore qu'en projet [19]. Le P. Bonnald n'étant pas un bâtisseur, avait cédé sa place au P. Lecoq, qui avait élevé un grand local. Tout était donc prêt pour l'inauguration du nouvel établissement excepté les institutrices. Celles-ci y arrivèrent le 19 juillet 1909. C'étaient quatre sœurs oblates, qui venaient de quitter le nid qui avait protégé leur enfance religieuse à Saint-Boniface. Elles inauguraient ainsi d'une manière tangible leur vie de missionnaires, nom glorieux qu'elles avaient jusque-là simplement porté, en attendant quelque œuvre apostolique qui le justifiât.

19. C'est-à-dire qu'il avait contracté la hernie dont il était mort en chassant le gros gibier, par manière d'apprentissage, afin de pouvoir plus tard le capturer et en nourrir les élèves de cette école une fois qu'elle aurait été fondée.

CHAPITRE V

CHEZ LES ALLEMANDS

1907-09

Cinq jours avant l'ouverture de l'école indienne du lac Traverse, une agitation insolite, un va-et-vient constant de soutanes et d'étrangers endimanchés animaient les abords, ordinairement assez tranquilles, de l'église Saint-Joseph, de l'autre côté de la rivière et dans la partie nord de Winnipeg. On sait que l'Allemand a l'amour inné de la discipline et de l'organisation. Les catholiques de cette race restés dans les vieux pays tenaient cette année-là leur cinquante-sixième congrès annuel ; ceux de l'Ouest canadien voulurent les imiter en ayant leur second à Winnipeg [1].

Pareilles assises supposent naturellement une assez forte population. En effet, le nombre des Allemands catholiques dans l'Ouest était loin d'être insignifiant. On en trouvait un peu partout, mais leur champ de colonisation préféré était la province de la Saskatchewan. Nous avons déjà rapporté avec quelque détail la fondation et le développement de la colonie des Bénédictins, dans le nord [2]. Mention a aussi été faite en temps et lieu de centres allemands comme Grayson et Mariahilf, Landshut [3] et

1. Leur premier avait été tenu à Muenster, Sask., l'année précédente.

2. V. vol. III, pp. 410-14.

3. Landshut était considéré comme la crème des colonies allemandes, d'autant plus qu'un certain nombre d'excellentes familles bohémiennes s'y mêlaient aux Allemands. Les catholiques de cette partie du pays allaient régulièrement à la messe de douze et quinze milles avec leurs nombreux enfants. On cite l'une de leurs familles, avec ses huit enfants dont l'aîné n'avait que neuf ans, qui s'y rendait en lourde voiture de fermier sans laisser personne à la maison.

d'autres, que visitaient régulièrement les Oblats de Régina. Mais tel avait été, surtout dans les dernières années, l'extension par immigration de cette race dans le pays, que nous n'avons pu en suivre adéquatement la progression annuelle.

Tout d'abord, il faut bien distinguer entre les Allemands de la colonie Saint-Pierre de Muenster, qui venaient des États-Unis, et ceux des autres districts, qui, dans la plupart des cas, étaient passés directement d'Europe en Amérique. Ce dernier mouvement populaire avait commencé vers la fin du dix-neuvième siècle, mais il n'atteignit son apogée qu'entre 1911 et 1914. Il laissa une marque indélébile sur la carte de l'Ouest canadien, surtout sur celle de la Saskatchewan, où il eut pour résultats d'importants groupes ethniques.

Dès 1911, en effet, le nombre de ses colons originaires de l'empire d'Allemagne était monté à 14,402, de 2,174 qu'il était dix ans auparavant, et, pendant les trois seules années qui suivirent la première date, le chiffre des anciens sujets de Guillaume II fraîchement émigrés au Canada devait être encore plus élevé : 15,139, officiellement pour tout le pays, mais en réalité presque uniquement pour la Saskatchewan. A cela devaient maintenant s'ajouter non seulement des groupes importants de Mennonites, venus pour la plupart de la Russie, mais encore un grand nombre d'Austro-Allemands, plus de forts contingents de nouveaux colons de langue allemande bien qu'arrivant directement de l'est du Canada, où plusieurs avaient vu le jour, sans compter une certaine proportion de Suisses et de Russes qui parlaient la même langue.[1]

Sans doute, sur le chiffre total de ces divers apports à la

[1] Le recensement de 1921 porte à 80,724 le chiffre total des Allemands dans l'Ouest canadien, et à 125,401 celui des colons de langue française dans le même territoire—sans compter les Belges et les Suisses français.

population des plaines, il y en avait un bon nombre qui ne partageaient point notre foi. Sans mettre en ligne de compte les 20,000 Mennonites du Canada [5], on peut pourtant dire que presque les deux tiers de ces nouveaux venus étaient catholiques; en sorte que les Allemands de la Saskatchewan professant cette religion furent bientôt assez nombreux dans cette province pour attirer l'attention des politiciens en quête de votes, et former de solides colonies.

Par exemple, à la latitude de Saskatoon et touchant à la frontière de l'Alberta, se trouve, dans la première province un grand territoire dont le centre est un lac, long et très étroit, que les Anglais appellent Tramping. D'une superficie de près de quatre-vingts milles de l'est à l'ouest et d'une cinquantaine du nord au sud, ce territoire pullule de centres allemands. Ou plutôt il est couvert de fermes tenues par des Allemands, car chez ces étrangers transportés au Canada, ce n'est point la paroisse avec son village autour de l'église qui est l'unité au point de vue social, c'est la colonie, composée généralement d'un grand nombre de fermes avec, çà et là, une église solitaire pour les desservir [6]. Le district que nous venons de mentionner est connu comme la colonie Saint-Joseph.

Bien que le P. Théodore Schweers en doive être regardé comme le fondateur, ou tout premier missionnaire, le

5 Dont l'exclusivisme, non moins que le manque de parole du gouvernement fédéral, devait occasionner un nouvel exode, cette fois pour le Mexique, etc., en 1921-22.

6. Dans les colonies canadiennes-françaises, le village autour de l'église est généralement peuplé de gens de la même race que ceux de sa campagne, alors même qu'il se trouve sur une ligne de chemin de fer C'est rarement le cas chez les Allemands, dont les points centraux sont le plus souvent entre les mains d'Anglais ou d'autres colons. C'est ainsi qu'on ne trouve parmi eux aucun centre qui puisse se comparer à des places comme Gravelbourg, Ponteix, N.-D de Lourdes, ou même de beaucoup plus humbles localités de langue française.

P. Joseph-L. Laufer, prêtre alsacien du diocèse de Strasbourg, où il était né en 1862, en fut l'un des principaux organisateurs [7]. Cet infatigable Oblat passa une bonne partie de son temps à fonder paroisse sur paroisse, ou bien à prêcher des retraites, le plus souvent en allemand, mais parfois aussi en anglais et même en français.

A la même longitude que la colonie Saint-Joseph, et également à cheval sur la ligne qui sépare l'Alberta de la Saskatchewan, mais plus petite et à la latitude de Régina, s'étend une autre colonie allemande, celle de Saint-François, qui ne compte pas moins de dix églises, tandis qu'un troisième district en grande partie peuplé, lui aussi, par les fils de saint Boniface, occupe un certain nombre de prêtres séculiers [8]. Enfin des centres ruraux moins importants comme Allan, Raymore et Quinton sur la ligne du Grand-Tronc-Pacifique, Southey, Dysart, Lemberg et Killaley sur le Pacifique-Canadien, Claybank, Holdfast et Windthorst sur d'autres lignes de la même compagnie, Chamberlain et d'autres localités sur le Canadien-National, ont une population en majorité allemande.

Il serait fastidieux d'entrer dans de longs détails concernant chacune de ces places et les autres qu'embrassent dans leur périmètre les colonies susmentionnées. Les quelques mots qui suivent sur ces centres et quelques autres devront suffire.

Balgonie, peuplé d'Allemands russes, est situé juste à l'est de Régina, d'où ce poste fut originairement desservi Son nom religieux est Saint-Joseph. A seize milles de là, l'abbé Zerbach entreprit la construction d'une église qu'il mit sous la protection de saint Paul. Son premier curé fut M. Vander Velue (1904). L'année suivante, un prêtre bien

7. Il avait inauguré son ministère dans l'Ouest en prenant momentanément la direction de la colonie de Balgonie.

8. Les deux autres étaient entre les mains des Oblats.

méritant, l'abbé Antoine-Jean Janssens, vint prendre la desserte de cinq nouveaux centres, entre autres Sedley[9], dont l'église fut bâtie en 1906 et où il fixa sa résidence. En 1909, M. Joseph Schelbert, ordonné prêtre à Saint-Boniface le 25 juillet 1906, construisit l'église d'Odessa, important village sur la ligne du C. N. R.[10].

Quant au district de Grayson, il ne comprend pas moins de deux cents familles allemandes, qui furent d'abord desservies par l'abbé Woodcutter, auquel on doit un spacieux presbytère. Puis cette mission ayant été confiée à perpétuité aux Oblats, le P. Kasper s'y établit définitivement en 1906, après l'avoir visitée quelque temps du lac Croche. Ce père transporta alors ses pénates au village de Grayson, sur la ligne du chemin de fer, pendant que le premier théâtre des activités catholiques en ces régions devenait simple mission sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours (Mariahilf). Deux autres succursales concourent aujourd'hui à former avec les précédentes le petit domaine réservé aux Oblats.

A Dysart, une chapelle fut bénite à Noël 1906, et le même P. Kasper en était alors le missionnaire. Le P. Auguste Kim fut le premier desservant de Kronsberg, qu'il visitait périodiquement de Lebret. En 1907-08, le P. Gabriels construisit l'église de Southey, localité peuplée par une soixantaine de familles originaires de la Galicie. Claybank, place au sud de Moosejaw fameuse pour l'excellente brique qu'on y fabrique, n'en comprend pas moins de cent cinquante, sans compter les quarante de Chamberlain, qui sont desservies par le même prêtre. Quant à Windthorst[11], colonie Saint-Pie, le P. Joseph Riedinger,

9. Aujourd'hui en bonne partie français.

10. Le premier curé d'Odessa fut un M. Schor, en 1916.

11. Dont le nom avait été suggéré par le P. Paul Hiland, dans le but d'établir ostensiblement le double fait qu'il y avait là des Allemands et que ces Allemands étaient catholiques, Windthorst

de Régina, y éleva la première église en 1907. Elle était originairement en pleine prairie. Le premier prêtre résidant de cette paroisse fut le P. Joseph Cordès [12], qui construisit église et presbytère au village du même nom.

En 1907-08, les PP. Philippe Funke et Jean-Baptiste Schulte desservaient le district de Raymore et de Quinton [13], où deux églises se construisirent en 1908-09. M. Jean Fresen leur succéda à la première place, et y fit élever un presbytère au cours de 1910.

Quant au P Forner, il avait quitté Fish-Creek en octobre 1908, pour la partie occidentale de la colonie du lac Tramping, où il se dévoua, dans un poste ou dans un autre, jusqu'en mai 1914, époque où il fut transféré à Scott, sur le G T. P Il s'y trouvait encore en 1921

Signature du P. Forner

Il serait bien difficile de donner une idée exacte des misères qu'eurent à endurer les premiers missionnaires au milieu de cette population homogène par la race, mais d'habitudes et d'aspirations différentes, gens à peine installés sur leurs terres, et qui manquaient encore de beaucoup de ces choses qui sont ailleurs réputées nécessaires à la vie civilisée. En outre, le missionnaire était alors plus qu'aujourd'hui, parce que les moyens de communication étaient plus rares et plus primitifs, exposé à toutes les intempéries

étant alors, comme chacun sait le chef respecté du parti catholique du Centre au Reichstag.

12. Le fondateur et premier directeur de la maison de publication de la *West Canada Publishing Company*.

13. Ces deux ecclésiastiques, ainsi, du reste, que tous ceux qui sont qualifiés de "pères" dans ce récit, étaient des Oblats de Marie Immaculée.

d'un climat dont aucun arbre, pas la moindre colline, n'atténuaient la sévérité.

Nous ne voudrions certainement pas médire de l'Ouest canadien, encore moins en exagérer les désavantages au point de vue du confort personnel en certaines saisons. On ne saurait pourtant taire le fait que l'absence de tout arbre dans d'immenses régions semble y décupler la violence du vent. Par conséquent, les degrés de froid qu'y accuse le thermomètre ne sont pas toujours un critérium exact des difficultés que peut avoir à braver un voyageur certains jours de l'hiver.

Pour décrire, avec quelque prétention à l'exactitude, la vie de ces pionniers de l'Évangile qu'étaient les pères allemands et leurs imitateurs du clergé séculier, il nous faudrait présenter au lecteur le P. Forner perdu au sein d'une tempête de neige, le P. Schweers errant à l'aventure avec son pony morfondu dans les environs du lac Tramping, tel prêtre allemand cheminant de nuit sans pouvoir trouver son objectif, tel autre obligé de faire des milles et des milles avec un estomac qui criait famine. Il y avait là, nous assure un correspondant qui ne croit pas exagérer, "des misères comme on n'en trouve pas chez les sauvages, et dont les prêtres allemands ne parlent qu'entre eux" [14].

Leurs ouailles pouvaient, au point de vue religieux, se diviser en deux catégories bien distinctes. Il y avait les Allemands qui venaient de l'ancienne Autriche, surtout de la Hongrie, et ceux qui avaient soit l'Allemagne, soit la Russie pour patrie d'origine. Habitués à l'opération

14. P. Funke à l'Auteur, 16 janvier 1918. Tel était, au commencement, le dénuement de ses colons, que la gendarmerie du Nord-Ouest dut les nourrir quelque temps pour les empêcher de mourir de faim. La première année de son ministère au milieu d'eux, le P. Funke ne dit pas une seule fois la messe dans une église, ni ne coucha privément dans une chambre, en dehors de ses quartiers généraux. On était bien trop pauvre pour avoir l'une ou l'autre.

d'un concordat qui déguisait, au moyen de l'intervention du gouvernement, le soutien du prêtre par les fidèles, les premiers, moins fervents que les autres et trop souvent imbus des utopies du socialisme, ont occasionné bien des difficultés à leurs pasteurs. Pour eux, le prêtre tient beaucoup du fonctionnaire Ils le respectent, ou plutôt ils le craignent, tant qu'il ne demande rien, mais ce soi-disant représentant d'un pouvoir humain est apte à ne recevoir que le mépris qui va d'habitude au mendiant dès qu'il réclame ce qui lui permettra de vivre décemment [15].

Les autres, surtout ceux qui ont quitté la Russie pour le Canada, sont pleins de foi, mais démesurément attachés à l'organisation et aux coutumes avec lesquelles ils ont grandi en Europe. Or, dans leur pays d'origine, l'État, qui est schismatique, n'ayant normalement rien à faire dans la direction des paroisses catholiques, cette direction, en ce qui est du matériel, s'y fait surtout au moyen de comités laïques qui, transportés sur les plaines canadiennes, seraient une source de danger au point de vue de l'unité, de la discipline ecclésiastique et de la sujétion à l'autorité légitime. Très religieux et tout aussi généreux quand il s'agit de leurs églises, ces braves gens auraient voulu les construire là où il leur plaisait et en remettre les titres légaux, ainsi que l'administration temporelle, non pas à la corporation épiscopale ou au curé assisté de marguilliers, comme cela se pratique dans l'Ouest, mais uniquement entre les mains d'un comité choisi par eux-mêmes. D'où tiraillements et difficultés, parfois d'autant plus pénibles que les parties intéressées y mettaient plus d'entêtement [16].

15. Pourtant la foi n'était pas éteinte chez ces Allemands autrichiens, et il suffisait parfois d'un bon coup de vent pour en raviver la flamme C'est ainsi qu'au cours de deux missions prêchées en 1919, le P Laufer en ramena plus de trois cents à la pratique de leurs devoirs religieux, et le P Sauner, en convertit une centaine rien qu'à Indian-Head

16. Ces dispositions, et d'autres analogues, rendaient parfois la vie avec eux comme impossible. Le P Kasper par exemple, en savait

Aimerait-on maintenant quelques détails sur la fondation d'une place allemande dans l'Ouest canadien? Pour en citer un exemple typique, Grosswerder est une des principales paroisses de la colonie Saint-Joseph. Mise dès le principe sous la protection de Saint-Antoine, elle ne compte aujourd'hui pas moins de 1,000 âmes, et fut établie par le P. Schweers comme mission visitée périodiquement. C'était en 1908, et ses premiers habitants étaient des Allemands russes divisés en deux groupes ou factions rivales, dont les uns et les autres auraient voulu imposer à la nouvelle place le nom de la localité d'où ils venaient respectivement. Un expédient original décida la question: on vendit à l'encan le droit de la baptiser. C'est-à-dire que ceux qui offrirent le plus pour sa future église gagnèrent leur point.

De suite, le P. Forner prit les mesures nécessaires pour avoir un bureau de poste sous le nom de Grosswerder, qu'on venait de donner à la paroisse en formation, et un M. Joseph Schæchtel, père d'un jeune Oblat [17] en fut nommé le premier titulaire.

La première église fut naturellement des plus humbles, et rappelait assez l'étable de Bethléem, puisque non seulement ses murs, mais même son toit, étaient en tourbe. Après avoir été desservie quelques mois par son fondateur, elle reçut les visites du P. Forner pendant près d'un an, puis le P. François Palm, O.M.I., y fut nommé, qui

quelque chose; mais, en bon Prussien qu'il était, il s'accommodait assez de l'opposition. Ainsi, ayant été mis à la tête du district de Mariahilf, l'un de ses premiers soins fut d'y planter une grande croix, dont la présence intrigua un peu les principaux de l'endroit. Comme on lui en demandait la raison, ce père crut devoir répondre:

—Vous avez chassé les deux prêtres qui m'ont précédé ici. Je vous préviens que vous ne me chasserez point, moi; tout ce que vous pourrez faire sera de me clouer à cette croix. Comprenez-vous maintenant pourquoi je l'ai érigée?

17. Aujourd'hui scolastique à Edmonton.

devait l'élever au rang de paroisse régulière et allait faire de ses progrès l'œuvre de sa vie.

Comme ce jeune père, pétri d'énergie et plein d'ambition, essayait de faire partager son enthousiasme à ses flegmatiques Allemands, il ne fut pas, dit-on, sans courir de réels dangers avec eux dans les commencements.

Leur première chapelle avait été bénite par le P. Krist, supérieur du district, assisté des PP. Schweers et Schwebius. Ce qui n'en rendit pas plus durable son fameux toit de tourbe, dont la pesanteur anormale influa bientôt sur ses murailles non moins primitives. En conséquence, celles-ci ne tardèrent pas à se lézarder, au point que le P. Forner, à l'instigation des autorités civiles, fut obligé de condamner le tout, à moins qu'on ne remplaçât la tourbe du dit toit par des bardeaux et qu'on ne réparât les murs.

Cette décision, qui s'imposait pourtant, fut loin d'être la bienvenue.

— Il a fallu trois prêtres pour bénir notre église, et voilà qu'un seul se croit de force à la détruire, firent quelques esprits grincheux.

Après avoir subi quelques réparations, la première chapelle de Grosswerder devait céder sa place à une véritable église, plus grande et mieux bâtie[18].

Mais n'anticipons pas.

Parfois certaines pratiques universellement admises au Canada et ailleurs, mais inconnues chez les ancêtres de ces Allemands, allaient à l'encontre de leurs idées préconçues, et même les scandalisaient passablement. Le louage des bancs d'église, par exemple, en était une, et certains excellents catholiques originaires d'outre-Rhin ne pouvaient s'empêcher de rapprocher cette coutume de la conduite des marchands que Notre Seigneur chassa du

18. Ce devait être vers 1911, sous le pastorat du P. Palm, qui en est encore le curé, après treize ans de bons services.

temple. Demander le paiement d'un banc était à leurs yeux comme un sacrilège. Et ce n'était pas l'avarice qui les faisait parler : ils eussent préféré donner autrement cent dollars pour l'église que d'en payer dix pour l'un de ses bancs.

Ces idées d'un autre pays et l'obstination avec laquelle elles étaient soutenues ne furent pas la moindre des croix qu'eurent à porter les pionniers parmi les missionnaires allemands, dont le troupeau, sans être de commerce absolument agréable, n'en possédait pas moins l'inestimable don de la foi. Bien que dépourvus de cet enthousiasme qui caractérise les peuples du midi, ces Allemands du Canada manifestaient pourtant, à l'occasion, leur piété par des démonstrations charmantes. C'est ainsi que, lors d'une visite pastorale, ceux de Lemberg reçurent leur archevêque sous un dais acheté pour la circonstance. Des petites filles vêtues de blanc jonchaient le parcours de fleurs, juste en avant du prélat, tandis qu'hommes et femmes chantaient à tue-tête et que deux enfants de chœur sonnaient une clochette comme au passage du Saint-Sacrement. "Il faut entendre chanter l'Angélus par ces bons Allemands pour sentir sa dévotion envers la Très Sainte Vierge se raviver", s'écrie à cette occasion l'annaliste des *Cloches de Saint-Boniface* [19].

C'était pour empêcher le dépérissement de cette foi, conserver intacte cette piété naïve et aviser aux moyens à prendre pour aplanir les difficultés de gouvernement qui pouvaient surgir, que se tint à Winnipeg le deuxième congrès des Allemands catholiques auquel nous avons déjà fait allusion. Il dura deux jours, commençant le 14 juillet 1909. En outre des groupes venant des trois provinces de l'Ouest canadien, il comprenait des représentants de l'Ontario et même des États-Unis. A leur tête se tenaient

19. Volume de 1906, p. 153.

trente-deux prêtres parlant l'allemand, dont deux étaient des abbés mitrés bénédictins. Parmi les autres se trouvaient vingt Oblats, quatre Bénédictins, un missionnaire du Sacré-Cœur et cinq prêtres séculiers.

Mgr Langevin l'honora de sa présence, et y reçut une véritable ovation. "Je savais que les Allemands étaient attachés à leur archevêque, mais je ne croyais pas cet attachement si profond", ne put s'empêcher de s'écrier ce prélat. Avant de se séparer, les membres du congrès passèrent neuf résolutions, par lesquelles ils témoignaient de leur soumission au Saint-Siège, déclaraient qu'ils voulaient que leurs enfants apprissent leur langue maternelle en classe, recommandaient vivement les écoles catholiques et proclamaient la nécessité de la bonne presse [20].

Peu après, les Polonais eurent, eux aussi, leur congrès national à l'église du Saint-Esprit, Winnipeg, récemment agrandie de moitié par l'addition d'un transept et d'un sanctuaire. Cette assemblée représentait, outre les nombreux Polonais de la métropole [21], des centres comme Gimli, dans le nord du Manitoba; Beauséjour à l'est de Saint-Boniface, Kent, dans le voisinage du lac Plat (*Shoal L.*), Gonor, près de Selkirk, Brandon et ses environs; Yorkton et Huns' Valley [22].

Pareille assemblée était d'autant plus opportune que les Polonais, qui ont, à tort ou à raison, été surnommés les Français du nord [23], ne sont que trop portés en Amérique à s'insurger contre l'autorité, dont beaucoup ne peuvent admettre l'action modératrice. Ils sont, en général, très religieux et, comme les Ruthènes, adonnés aux marques

20. Ces congrès de catholiques allemands devaient se continuer jusqu'à la grande guerre de 1914-18.

21. Qui y ont aujourd'hui deux églises.

22. Il se tint du 4 au 6 sept.

23. Par suite de leur caractère impulsif, excitable en même temps qu'affectueux.

extérieures du plus grand respect vis-à-vis de leur clergé. Advienne pourtant quelque contradiction notable, et ils ne se feront pas faute de s'en séparer, de faire bande à part, de s'ériger en communauté distincte et partant de s'éloigner du centre de l'unité.

C'est un fait étrange, mais qui n'admet pas de conteste, que les peuples qui sont restés longtemps sous la botte de l'oppresseur [24] ne semblent pas pouvoir, une fois émancipés, user de la liberté sans en abuser [25].

Pendant que les laïques de deux nationalité différentes s'organisaient ainsi, le métropolitain de l'Ouest songeait aux moyens de perpétuer, chez eux et ses autres ouailles, le sacerdoce sans lequel les meilleurs plans des fidèles sont futiles. Saint-Albert avait déjà son petit séminaire, Mgr Langevin, dont le diocèse était d'autant plus important qu'il était plus peuplé, voulut aussi avoir le sien. En conséquence, il en ouvrit un le 1er septembre 1909, dans le local qui avait autrefois logé le collège, et en confia la direction à l'abbé Joseph-Victor Joubert, un enfant du pays, puisqu'il était né à Saint-Pierre-Jolys trente ans auparavant. Les élèves durent suivre les cours du collège.

Un autre établissement, cette fois de pure bienfaisance, se préparait alors à Midnapore, non loin de Calgary. C'était un hospice pour les vieillards, dû à l'infatigable initiative de l'Homme-au-bon-cœur, c'est-à-dire du vénérable octogénaire qu'était alors le P. Lacombe. Le dernier de ses plans philanthropiques et religieux, il est probable-

24. Comme, par exemple, les Irlandais, les Polonais et même les Ruthènes.

25. Le Français passe pour aussi porté aux excès que le Polonais. Il serait pourtant injuste de l'accuser de tendance au schisme, ou même simplement de mépris pour l'autorité légitime. Il pourra abandonner individuellement la pratique de la religion catholique : il est inouï, de nos jours, que des groupes de ses nationaux défient la hiérarchie au point de se constituer en Église indépendante, ou de tourner au protestantisme.

ment le seul qui ait eu des effets permanents. Le 13 mai 1909, le vétéran des plaines occidentales était passé à Saint-Boniface, en route pour Montréal, où il allait chercher des religieuses pour diriger son hospice. Les sœurs de la Providence avaient accepté la charge de cet établissement, où allaient s'écouler les dernières années du patriarche indien. Ce devait être une paisible retraite où il allait passer tranquillement le soir de sa vie agitée [26].

Son ami, Pat. Burns, de Calgary, avait donné le terrain de l'institution ; un autre ami, lord Strathcona, fournit la somme de $10,000 pour la construction de son local. Celui-ci devait être béni le 9 novembre 1910.

26. Le P. Lacombe devait y mourir le 12 nov. 1916, avec la réputation d'un des plus extraordinaires missionnaires de tout le Canada.

CHAPITRE VI

DÉVELOPPEMENTS EN ALBERTA ET EN SASKATCHEWAN

1909-10

C'est une vérité qui devient triviale à force d'être répétée que Dieu sait tirer le bien du mal. S'il permet, par exemple, les assauts de l'enfer sur un point de la terre, s'il laisse momentanément les justes en proie à la malice des méchants, c'est souvent pour faire bénéficier des services de ces justes un autre coin du globe dont les habitants ont moins abusé de ses grâces. Nous avons déjà vu quantité d'ordres religieux, de femmes aussi bien que d'hommes, obligés par le gouvernement maçonnique de France, non seulement de laisser leurs biens aux mains de Juifs rapaces ou à des athées qui n'y avaient aucun droit, mais de s'expatrier eux-mêmes s'ils ne voulaient voir leurs membres infidèles à leurs serments. Parmi ces instituts, il y en avait un, des plus humbles, celui des prêtres de Sainte-Marie, communément appelés pères de Tinchebray, du lieu de leur fondation en 1850 au diocèse de Séez, qui avait passé au Canada en 1904, pour y chercher la liberté de servir Dieu et le prochain, que leur refusait le pays natal. C'étaient des professeurs de collège, la nécessité allait en faire des pasteurs d'âmes.

Venant après les autres, ils durent pousser jusqu'au delà de la Saskatchewan, et jeter leur dévolu sur la partie méridionale de l'Alberta centrale, encore très peu favorisée au point de vue religieux. Les PP. Henri-Émile Voisin et Pierre-Jules-Marie Bazin, qui arrivèrent dans l'Ouest en juillet 1904, formaient l'avant-garde de la petite armée qui allait bientôt venir se mesurer avec des difficultés, surtout d'ordre matériel, auxquelles ils ne s'attendaient

probablement guère. Ces jeunes prêtres furent rejoints la même année par quatre confrères, sur les ranches [1] qui virent les prémices de leur ministère sacerdotal en Amérique. Ils s'essayèrent à nombre de places, et parvinrent à faire atteindre le rang de paroisse à trois d'entre elles, à savoir Red-Deer, Trochu et Castor.

Situé sur la ligne de Calgary à Edmonton, Red-Deer avait été longtemps visité par les Oblats. Le P Voisin y célébra sa première messe à Noel 1904. Le nombre des familles catholiques y était infime, mais la ville paraissait avoir de l'avenir [2]. Aussi, fort de l'appoint de quelques excellents colons français et belges nouvellement arrivés, le nouveau desservant, qui s'était fixé à Innisfail, y fit-il construire, dans l'automne de 1905, une petite église qui fut bénite l'année suivante

En 1908, le P. Voisin, nommé provincial, établit ses quartiers généraux à Red-Deer, où il fut assisté de plusieurs confrères. Puis les sœurs de la Sagesse [3] y ouvraient un humble pensionnat, qui eut l'heur de soulever l'ire de certains fanatiques anglais, dont la bile se déversa dans le journal local. Mais le dernier mot resta aux catholiques.

Bien plus humbles encore furent les commencements de Trochu, sur la grande prairie ondulée, où ne se voyait à peu près aucune culture, mais où erraient d'immenses troupeaux d'animaux domestiques. L'un de ces ranches appartenait à une compagnie de trois actionnaires, dont le premier était le neveu du fameux général qui défendit Paris en 1870-71, et qui devait finalement laisser son nom

1 Espaces de terre à limites déterminées, qui servent à l'élevage des bestiaux et sont généralement trop arides pour la culture des céréales.

2. Red-Deer comptait en 1922 2,325 habitants. C'est le point d'intersection de deux lignes de chemin de fer

3 Officiellement les Filles de la Sagesse, congrégation fondée le 2 fév 1703 par le bienheureux Louis-Marie Grignon de Montfort et M[lle] Louise Trichet, en religion sœur Marie-Louise de Jésus.

à la place. En attendant, les terres de la compagnie formaient un tout qui s'appelait le ranche Sainte-Anne. Le district était en outre le rendez-vous du fils d'un amiral, de plusieurs nobles français et de jeunes officiers italiens en quête de fortune autant que d'aventures.

Ce n'était guère, il faut en convenir, l'étoffe avec laquelle se confectionnent ordinairement les colonies florissantes.

A douze milles du ranche Sainte-Anne, se trouvait le ranche Jeanne d'Arc. Celui-ci comptait parmi ses propriétaires le capitaine de Beaudrap, qui avait brisé son épée plutôt que de mener sa compagnie à l'assaut des couvents, avec le lieutenant de Torquat, qui en avait fait autant [4] et avait alors suivi son chef à la prison militaire. La première messe fut dite au ranche Jeanne d'Arc par le P. Voisin le dimanche de la Fête-Dieu 1905. Dès lors, les offices se firent alternativement dans l'une et l'autre place.

Le 1er avril de l'année suivante, un terrible feu de prairie s'abattit sur le pays, et y fit des dégâts très considérables. Ce qui n'empêcha pas la compagnie du ranche Sainte-Anne d'élever à ses frais une gracieuse petite église, qui fut ouverte au culte par Mgr Legal, amené de six milles en voiture à six chevaux et escorté de presque toute la colonie. Ses directeurs étaient bien toujours français.

Le premier curé de Trochu fut le P. Bazin (1908). Soit par suite de circonstances incontrôlables, soit qu'on n'ait jamais fait appel aux Canadiens-français qui peuvent seuls, avec leurs nombreuses familles, assurer le succès définitif d'une colonie [5], et qu'on ait négligé d'appuyer

4. Il devait répondre à l'appel de son pays d'origine, et aller se faire tuer par les Allemands au cours de la Grande Guerre.

5. Non pas, sans doute, que les Français ne puissent faire d'excellents colons. Leur esprit d'ordre et d'économie semblerait, au contraire, leur assurer le succès dans le métier de pionnier. Ils sont pourtant moins habitués que les Canadiens aux méthodes de culture en vogue

sur l'importance de leur langue, la plus solide barrière contre l'hérésie, aucune des autres missions alors desservies par les pères de Tinchebray, à part Castor, ne prospéra assez au point de vue catholique pour devenir autre chose qu'une simple succursale de paroisse.

Un excellent appoint pour la réussite de Trochu fut l'arrivée d'une nouvelle communauté de religieuses enseignantes et hospitalières, les sœurs de la charité de Notre-Dame d'Évron, originaires du pays du P. Leduc (Mayenne), qui les avait fait venir. Leur premier contingent arriva à Trochu le 16 août 1909. Il se composait de huit religieuses sous la conduite de la sœur Marie-Louise, aujourd'hui (1920) provinciale. Elles devaient, après l'extrême humilité de leur première installation[6], y construire un magnifique couvent, à la fois pensionnat et hôpital, avec noviciat pour leur propre recrutement. L'année suivante, 4 octobre 1910, elles allaient, sous la direction de sœur Marie-Victoire, établir à Végreville un hôpital en brique, avec ameublement et outillage des plus perfectionnés.

C'est de la dernière année, 1910, que date la fondation de Castor par les prêtres de Sainte-Marie. De cette place ils ne desservent pas moins de dix-sept missions, entre autres Tinchebray, leur premier établissement, dont les progrès n'ont point répondu à leurs espérances, et Notre-Dame de Savoie, petit centre fondé un peu avant leur arrivée par l'abbé Ferroux, prêtre originaire de la Savoie, qui y peina comme seul un Français peut le faire.

Un autre résultat de l'activité de ces professeurs transformés en curés fut l'érection d'un district d'écoles[7] dans

dans l'Ouest, et surtout leur nombre est forcément restreint, vu la distance et les frais qui en découlent, en sorte qu'il est très difficile d'en faire venir assez pour empêcher une colonie de péricliter

6. Leur premier couvent fut un vieux local qui avait servi de magasin.

7. V. la note 5, p. 3 de ce volume.

chacune de leurs paroisses. L'importance de l'éducation chrétienne ne pouvait naturellement échapper à des esprits d'élite qui y avaient consacré le meilleur de leur vie avant d'être obligés de s'expatrier.

D'autres étaient alors accusés de se montrer trop coulants sous ce rapport. On ne parlait, dans les cercles ecclésiastiques et les gazettes libérales, que d'un abbé Antoine-Philippe Bérubé, curé-missionnaire d'une toute petite paroisse contigue à Howell, appelée Vonda, qui écrivait dans les journaux et, dans le but d'aplanir les difficultés qui s'opposaient à la venue des colons dans l'Ouest, soutenait que l'objection qu'on faisait en mettant en avant la loi scolaire des nouvelles provinces n'était pas valable, puisque, disait-il, cette loi était satisfaisante, si l'on tirait parti de tous les avantages qu'elle contenait en germe.

Il alla même jusqu'à prétendre, dans son zèle outré pour la colonisation catholique, que les missions indiennes ne manquaient plus de rien, et qu'il fallait désormais consacrer à l'établissement de nouvelles paroisses les fonds qui avaient l'habitude de prendre la direction du Grand-Nord, contention qui était certainement fort exagérée et devait nuire aux intérêts d'œuvres encore si difficiles qu'elles ne recrutaient guère leur personnel parmi les compatriotes de l'audacieux abbé [8].

Les choses allèrent si loin que Mgr Langevin crut devoir intervenir en personne, et soutenir publiquement la thèse contraire. Puis les propres confrères de M. Bérubé, réunis à Prince-Albert pour la retraite annuelle, adressèrent à leur commun évêque, Mgr Pascal, une protestation dans laquelle ils déclaraient qu'il "est faux de dire que la législation scolaire dans le Nord-Ouest soit satisfaisante pour des cœurs catholiques , faux aussi de prétendre que

8. Par exemple, sur les 18 missionnaires qui se trouvent en ce moment dans le vicariat du Mackenzie, le plus lointain et celui où la vie est la plus pénible, il n'y en a pas un seul qui ne soit originaire de France.

les missions sauvages soient abondamment pourvues de toutes les ressources qui leur sont nécessaires" [9].

Les intentions de M. Bérubé étaient excellentes, et le premier point de sa thèse, quoique exagéré dans la forme, n'était pas sans contenir de réels éléments de vérité. Car ce serait fermer les yeux à l'évidence que de nier que la loi fondamentale des nouvelles provinces ne possède certains avantages pour des cœurs catholiques. M. Bérubé le sentait, et ne se gênait pas pour le dire. Ce prêtre, en effet, n'était pas le premier venu. C'était, au contraire, un homme capable et plus instruit que la moyenne de ses pairs, un lutteur à l'esprit alerte et au cœur de bon. De plus, il connaissait sa force et n'en faisait pas mystère.

Né au diocèse de Rimouski, il avait pendant cinq ans exercé le saint ministère dans le Wisconsin, États-Unis, puis il était venu offrir ses services à Mgr Pascal. Celui-ci l'avait alors envoyé organiser une paroisse à côté de celle de M. Bourdel, et sur la même ligne de chemin de fer. En même temps, l'évêque de Prince-Albert le nommait procureur diocésain et missionnaire-colonisateur pour le nord de la Saskatchewan. Arrivé à Vonda le 17 septembre 1907, M. Bérubé fit de suite ériger une chapelle [10] sur la hauteur qui domine aujourd'hui la station qui devait devenir le centre de la nouvelle paroisse. Cet humble temple fut béni le 24 novembre suivant. Puis, ayant donné dans l'est une série de conférences sur les plaines canadiennes, il revint à Vonda avec quatre-vingts colons, qui furent bientôt suivis de beaucoup d'autres. Près de cent cinquante terres furent alors achetées dans le territoire du nouveau centre catholique, ou juste au sud.

Comme il desservait en même temps Radisson et Langham, à l'ouest de Vonda et sur la même ligne, et que par

9. Cf. *Les Cloches* pour 1909, pp. 197-98.
10. Qui sert encore d'église paroissiale malgré son insuffisance au point de vue des dimensions.

ailleurs l'œuvre de la colonisation entraînait beaucoup d'absences pour celui qui en était chargé, on lui donna un auxiliaire dans la personne d'un jeune prêtre français, l'abbé André Louison, qui, arrivé le 21 décembre 1909, eut surtout à s'occuper d'une autre colonie, Saint-Denis, qui se formait à onze milles au sud.

C'est l'année suivante que M. Bérubé voulut montrer ce qu'il pouvait faire comme colonisateur. Vers la mi-avril 1910, il arrivait dans l'Ouest à la tête de cinq ou six cents émigrants canadiens-français recueillis surtout aux États-Unis. Cette foule remplissait tout un train. Elle fut reçue à Prince-Albert au son des cloches de la cathédrale. Puis, après bien des milles en chemin de fer, commença pour elle une marche longue et d'autant plus fatigante qu'une bordée de neige tardive semblait avoir fait revenir l'hiver au pays. En outre, on s'aperçut bientôt que la terre ne répondait point à la description qu'en avaient faite au prêtre des agents peut-être intéressés. D'où mécontentement et violentes récriminations des nouveaux Israélites en quête d'une terre promise qui ne paraissait point [11].

Bref, on fut obligé de se débander. Plusieurs s'établirent

11. Au cours de ses tournées de colonisation, le fondateur de Morinville avait lui-même été plus d'une fois menacé par des colons à vue trop courte pour envisager autre chose que les difficultés des commencements. Quand il revisita, plusieurs années après, le théâtre de ses opérations passées, les mêmes individus, maintenant à l'aise et possesseurs de belles terres, l'auraient presque porté en triomphe.

En ce qui est de l'expédition Bérubé elle-même, l'opinion générale parmi ceux qui connaissent le nord de la Saskatchewan veut que son guide ait été vendu à des intérêts contraires à l'œuvre poursuivie par le patriotique abbé. Il n'est pas possible, assure-t-on, d'expliquer autrement le fait qu'un homme du pays, qui devait en connaître tous les coins et recoins, ait conduit des centaines d'étrangers par un désert impraticable, alors que, non loin de là, se trouvait un grand chemin familier à tous les anciens, qui aurait fait éviter les difficultés auxquelles se heurtèrent les nouveaux venus. Il est aussi de notoriété publique qu'à Prince-Albert on essaya d'en embaucher le plus possible pour des besoins locaux.

quand même à l'endroit qu'on avait atteint, à savoir dans les environs du lac du Diable, au nord-ouest de Prince-Albert, et dans un territoire qui devait former plus tard les paroisses de Shell-River, Big-River et Debden. D'autres se rendirent un peu à l'est, là où se trouve aujourd'hui Albertville. Un troisième groupe poussa jusqu'à une place non loin de Tisdale, sur la ligne de Prince-Albert à Winnipeg, où il constitua le noyau de la paroisse d'Arborfield. Un quatrième fonda la colonie du lac Noisette et renforça celle de Périgord, juste au nord de la ligne de Winnipeg à Edmonton par Dauphin et Warman, tandis que d'autres encore ou bien se dispersaient dans différents centres, ou bien retournaient chez eux.

Signature de M. Bérubé.

On critiqua violemment le promoteur de cette grande expédition pour ce qu'on appela son fiasco. Il n'en reste pas moins vrai qu'elle fut, ainsi qu'on vient de le voir, le point de départ de plusieurs groupements canadiens dont devait bénéficier le pays, ou l'occasion d'un renforcissement notable pour d'autres. En ce qui est de l'abbé Bérubé lui-même, les misères qu'il y endura et son dévouement à ses colons furent probablement l'origine du mal qui devait le conduire au tombeau. Ayant, entre autres actes de charité à son crédit, prêté pour la nuit son pardessus à l'un d'eux, il prit froid, et contracta une maladie chronique dont il devait mourir juste trois ans plus tard[12].

12. Il mourut à Vonda le 17 avril 1913. L'abbé Bérubé a été mal compris et, pour cette raison, fort maltraité par M. A. Savaète. Ainsi tous ceux qui ont connu le patriote agressif qu'était Bérubé refuseront de souscrire à l'appréciation suivante de l'auteur susmentionné

Nous avons vu que plusieurs de ses colons s'étaient établis au sud de Vonda. Ils n'étaient pourtant pas les pionniers dans cette région. Ce titre revient de droit à quelques Français comme, par exemple, la famille Denis qui finit par donner son nom à la colonie. Clotaire Denis, alors jeune homme de dix-neuf ans seulement, fut le premier à s'y fixer. Il s'y rendit en 1905, et y fut rejoint par sa famille, moins Raymond, l'automne de la même année. Bien qu'arrivé le premier au Canada, ce dernier s'était dirigé du côté de l'Alberta en 1904 et ne s'établit à Saint-Denis qu'en 1906.[13] Cette famille était originaire de la Charente inférieure. Également en 1906, lui arrivèrent des familles du département du Nord et de la Belgique; puis vinrent des Bretons et enfin des Canadiens. Si bien qu'en 1907, c'est-à-dire avant les colons de M. Bérubé, un bureau

"Sur les principes il n'était pas tenace, et sur les convenances conventionnelles, non plus. C'était à vrai dire un homme compromettant et, ma foi! compromis." (Voix canadiennes, vol. XII, p. 274) Que dire aussi de la note plutôt infamante qui dépare la page suivante de l'auteur en question: "On ne supportait pas Bérubé, et celui-ci ne supportait pas davantage l'autorité qui n'admirait pas en lui la qualité supérieure d'agent salarié d'un gouvernement libéral, qui s'en servait pour une besogne équivoque"?

Si nous avions mission de défendre un homme qui eut ses torts, mais que la grande majorité de ses anciens confrères jugent aujourd'hui plutôt favorablement, nous pourrions 1° demander à l'auteur parisien ce qui l'autorise à écrire que le gouvernement "libéral" (mot qui a au Canada un sens tout différent de celui qui est accepté en France) se servait de Bérubé "pour une besogne équivoque", 2° lui faire remarquer que ce fut précisément "l'autorité", c'est-à-dire son évêque, qui le fit nommer à ce poste, 3° protester contre le discrédit qu'on voudrait déverser sur lui en le traitant d'agent salarié. La tâche de "missionnaire-colonisateur", son véritable titre, comportait des devoirs extrêmement ardus, que le patriotisme pouvait seul porter à remplir, d'autant plus que les $500.00 fournis par le gouvernement comme compensation n'étaient, au Canada, qu'une misérable pitance, dont ne se serait probablement pas contenté son critique français.

13. Il s'est depuis signalé par son intelligente activité dans le double champ social et national.

de poste était établi pour ces courageux pionniers, sous le nom de Saint-Denis.

Survinrent alors, à l'automne de 1908 et l'année suivante, les émigrants du curé de Vonda, dont le nombre, assez considérable, permit d'organiser la paroisse en 1910. Malheureusement, passant par-dessus les droits de priorité des familles françaises et belges, M. Bérubé jeta des germes de discorde dans la population, en fixant l'église loin de ces dernières, à dix milles de quelques-unes, mais à proximité de ses propres gens. Ce fut l'origine d'un malaise qui dura longtemps, et qui eût pu avoir des conséquences fâcheuses, n'eût été le bon esprit des colons qui se croyaient lésés dans leurs droits.

Le premier curé de Saint-Denis fut l'abbé Normand Gagné, qui entra en fonctions dans l'automne de 1910. Il ne devait les exercer que quelques mois, et fut nommé premier titulaire de Big-River, érigé en paroisse [14]. Il put donc encore travailler au milieu de gens qui devaient à M. Bérubé leur présence au pays. Celui-ci, on le voit, avait la main plus heureuse lorsqu'il s'occupait de colonisation que lorsqu'il devait jouer le rôle d'organisateur de paroisses à population mixte.

Pendant qu'il se signalait ainsi dans les solitudes du nord de la Saskatchewan, son confrère chargé de peupler

14 "La paroisse de Saint-Denis compte environ cent familles, pour la plupart canadiennes, avec une douzaine de familles françaises. L'église mesure 70 pieds sur 32. Le presbytère est très confortable. L'esprit de la population est excellent au point de vue religieux, et il a eu besoin de l'être pour résister aux difficultés qui se sont rencontrées ici. Au point de vue patriotique, la paroisse est un exemple pour tous les autres groupes. La paroisse est divisée en trois districts scolaires. Le français est largement enseigné dans les écoles" (R. Denis à l'Auteur, Vonda, 6 août 1918).

Quant à Big-River, c'est un centre industriel fondé, en tant que paroisse, au cours de 1911, et dont la prospérité dépend complètement du commerce du bois et de la scierie qui y est établie. Le P. Arthur Lajeunesse, O.M.I., y a longtemps fait les fonctions de curé.

le sud-ouest de la même province n'était pas resté inactif. De ses quartiers généraux à Moosejaw, où l'abbé Woodcutter devait prendre la direction de la paroisse en juin 1910, M. Gravel s'efforçait, non sans succès, de déterminer un courant d'immigration canadienne-française vers la région dont Gravelbourg est le centre. Aussi voyons-nous, le 13 septembre 1909, quelque trois cents Canadiens passer par Saint-Boniface, en route pour cette contrée. Beaucoup s'arrêtaient naturellement à Gravelbourg et dans les environs, ce à quoi son parrain-fondateur ne s'opposait aucunement [15], mais un certain nombre ne s'en répandaient pas moins dans les plaines ou les vallées avoisinantes atteignant, par exemple, la place encore en formation qui fut nommée Laflèche, juste au sud de Gravelbourg, le lac Pelletier [16], au nord-ouest de Notre-Dame d'Au-

15. De fait, un certain nombre de catholiques du pays trouvèrent qu'il aurait dû élargir la sphère de son action et fonder plusieurs paroisses contiguës, comme le fit l'abbé Ouelette au nord-est d'Edmonton, au lieu de se borner pratiquement au développement de Gravelbourg. "Il est regrettable", écrivait un collaborateur du *Patriote de l'Ouest*, "que le travail de colonisation se soit limité à quelques *townships*. Quelle belle moisson nous serions en état de recueillir si un travail constant et méthodique de douze années avait couvert toute la région au sud de Gravelbourg" (7 janvier 1920, p. 12). Ce centre et Laflèche sont, dans la contrée, les seules paroisses françaises qui se touchent.

16. Le nom de cette place vient d'une belle petite pièce d'eau originairement appelée lac la Plume, qui fut pour la première fois visitée par un prêtre catholique, l'abbé Royer, fondateur de Ponteix, au commencement d'août 1907. Le premier desservant du groupe de population qui se fixa non loin de ses bords fut l'abbé Eugène-Alfred Chamberland, qui en bâtit l'église en 1909. Un M. Henri Pannetier y gagna une pénible infirmité, y résidant jusqu'en juin 1913, alors qu'un autre prêtre français du nom de J. Bellaur lui succéda, tout en prenant la charge de la mission de Filliatrault, au sud. Homme d'un zèle à l'épreuve de n'importe quelle tempête, caractère prompt et d'une franchise qui n'allait pas à tout le monde, il finit par rentrer au pays natal après avoir passé quelque temps au Bréal, cédant sa place à un abbé A.-E. Thuot, qui eut lui-même pour successeur un M. Meindre (1918), puis un jeune prêtre canadien du nom d'Adrien Fortin (3 oct. 1919), qui s'y trouvait encore en 1923.

vergne (Ponteix), et même, cinquante-huit milles plus loin, Villeroy, que l'abbé Gravel rebaptisa Dollard, en l'honneur du héros du Long-Sault.

Il n'en est pas moins vrai que son œuvre par excellence, celle qui lui a toujours tenu au cœur et pour laquelle il n'a cessé de se dépenser, est la petite ville qui porte aujourd'hui son nom. C'est certainement à lui que Gravelbourg doit, surtout au double point de vue civil et éducationnel, l'espèce de suprématie dont il jouit dans la contrée. L'abbé Gravel a consacré à son développement toutes les ressources d'un esprit fécond en heureuses initiatives et à l'épreuve de tout découragement.

Ce prêtre favorisa la cause du français dans cette région, non seulement par les colons de cette langue qu'il y envoya [17], mais encore par les noms qu'il fit adopter aux autorités fédérales, avec lesquelles il était en aussi pleine communication d'idées que l'abbé Bérubé. C'est ainsi que nous avons aujourd'hui dans son district des localités appelées Mazenod [18], Carignan, Coderre, Ferland, Rouen, Quimper et d'autres [19]

Meyronne est aussi dans la région un vocable français qui, au cours de 1908, fut officiellement donné à une place aujourd'hui sur le Pacifique-Canadien, entre Lafièche et Ponteix Ce nom rappelle le pays natal d'un des pionniers de la localité, un M. Géraud, originaire du Lot, France. Un autre ancien colon, associé du premier, M. Benjamin Soury-Lavergne, fils d'un magistrat démis-

17 Il assurait dès 1910 que, avec les groupes déjà existants, comme celui de Ponteix, il devait y avoir 10.000 habitants de langue française dans le sud-ouest de la Saskatchewan, ce qui était alors probablement quelque peu exagéré.

18. C'est le nom d'un grand chef, disait-il finement aux Anglais curieux d'apprendre ce que représentait cet étrange vocable.

19. Dont plusieurs ne sont françaises que de nom. De fait, Coderre et Ferland forment seuls des paroisses de cette langue dans cette partie du pays.

sionnaire pour raisons de conscience [20], qui venait de La Rochechouart, dans la Haute-Vienne, voulut doter cette paroisse naissante d'un pasteur, et, à cet effet, il se mit en communication avec un abbé Jules Bois, curé de Chaunay, Vienne [21], qui consentit à aller se dévouer pour une petite population qu'il ne connaissait que par ouï-dire.

M. Bois arriva à Meyronne le 12 juillet 1909, et commença par faire les offices tantôt dans une maison, tantôt sous une tente. Enfin, dans l'été de 1910, on se décida à bâtir une église, à laquelle Notre-Dame de Lourdes fut donnée pour patronne. Ce qui n'empêcha pas le nouveau curé de mener longtemps la vie d'un véritable missionnaire, surtout en ce qui est des postes avoisinants [22], trop faibles au point de vue catholique pour avoir droit à la présence continuelle d'un prêtre

A l'instar de plusieurs autres centres de l'Ouest Meyronne est une paroisse de population mixte, c'est-à-dire française et anglaise, ce qui, au point de vue de la prédication, double à peu près l'ouvrage pour le prêtre, et ne peut guère manquer de fatiguer les fidèles.

Avec des colonisateurs comme ceux qui opéraient alors dans le nord et le sud de la Saskatchewan, l'avenir de la race française, et partant du catholicisme, paraissait donc assuré dans ce pays. Il y avait pourtant un danger

20. Pour n'avoir point à se prononcer comme juge dans l'affaire des congrégations religieuses de France.

21. Il était né à Moncontour le 1er sept. 1873.

22. Comme Billimum, ou Saint-Martin, colonie allemande d'environ 60 feux, avec quelques familles canadiennes-françaises, un peu plus de 30 milles au sud-sud-ouest de Meyronne, Milly, plus petit groupe de population mixte, à 20 milles au sud de la même place, Saint-Marcel, mission allemande à 17 milles au sud-sud-est, et Summer-Cove, 28 milles au sud-sud-ouest. Pour mieux desservir ces éléments plus ou moins disparates, M Bois ne recula pas devant la tâche d'apprendre deux langues étrangères, à savoir, l'anglais et l'allemand, dont il devait faire usage à l'église à côté du français.

qui guettait leurs émigrants une fois ceux-ci fixés au sol des prairies au contact d'étrangers de race et de religion différentes, sauraient-ils garder leurs positions et perpétuer, sans aide extérieure, les traditions qui étaient leur plus précieux trésor? Il y avait certainement à craindre pour les nouveaux venus l'influence de voisins hostiles, surtout si leurs groupes avaient le malheur de s'émietter au milieu de colons hétérogènes. Il leur fallait donc un point de ralliement, un phare qui pût les guider, un lien qui les tînt forts par l'union, en d'autres termes, un journal

C'est du moins ce que pensèrent, avec Mgr Pascal, le P O. Charlebois, principal de l'école indienne de Duck-Lake (Lac-Canard), et l'abbé Pierre-Elzéar Myre, curé de Marcelin. Après un essai peu satisfaisant, sous la forme d'une colonne, ou partie de colonne, française perdue au milieu de l'anglais du petit journal local, ils firent appel à la bonne volonté du P A.-G Morice, que des travaux au-dessus de ses forces en Colombie Britannique et l'énervement qui s'en était suivi avaient jeté sur les plaines du Manitoba (juillet 1908). M. Myre insista tout particulièrement pour l'avoir à la tête de l'œuvre projetée, pensant que la familiarité de ce religieux avec les choses d'imprimerie[23] lui permettait de veiller sur le côté matériel aussi bien que sur la partie intellectuelle de l'entreprise.

Après beaucoup d'hésitation, le P Morice, fort des encouragements des évêques de l'Ouest et de ses propres supérieurs religieux, consentit à aller mettre en marche cette publication, qui parut pour la première fois le 22 août 1910, sous le nom de *Patriote de l'Ouest.*

Malheureusement, le fondateur de ce journal ayant cru devoir se retirer après l'avoir lancé, tout l'établissement qu'il avait monté au Lac-Canard, siège de sa publi-

23. Qu'il connaissait, à titre d'amateur, depuis l'âge de 14 ans.

cation, brûla (16 novembre 1910) au moment où ses successeurs imprimaient l'un de leurs premiers numéros. Deux pertes de vie vinrent encore accentuer le sérieux du sinistre, sans compter que le P. Morice y perdait une superbe collection de livres spéciaux, ainsi que tous ses manuscrits, dont quelques-uns étaient des plus précieux, du moins pour lui [24].

Au bout d'un certain temps, l'entreprise fut remise sur pied, et, avec des fonds plus copieux, le nouveau *Patriote* entra dans une carrière de progrès continuels qui, sous la direction de son nouveau rédacteur, le P. Achille-F Auclair, O. M. I., plus tard aidé d'un M. Donatien Frémont, devaient finir par en faire le meilleur journal français de l'Ouest canadien.

Mais l'un de ses premiers promoteurs, le P. Charlebois, s'était vu obligé de s'éloigner et de ne l'encourager que de loin. Le 8 août 1910, ce bon père fut nommé évêque de Bérénice et titulaire d'un nouveau vicariat apostolique, que Rome venait de fonder sous le nom de Keewatin. Il comprenait la partie septentrionale du Manitoba et de la Saskatchewan, avec les missions du Pas, de l'Ile-à-la-Crosse, du lac Traverse et du lac Caribou comme principaux postes. C'était, et selon toute apparence ce devait toujours être, un territoire peuplé uniquement d'aborigènes et, en dehors de la petite ville du Pas, de groupes plus ou moins importants de mineurs [25].

Né le 12 février 1862, à Oka, province de Québec, Mgr Ovide Charlebois avait fait ses études à l'Assomption, et

24 L'un de ces derniers était celui d'un dictionnaire monumental de la langue des Indiens porteurs, qui lui avait coûté treize années de travail opiniâtre.

25 Il paraît pourtant que certains travaux qui empêcheraient la Saskatchewan de déborder au printemps rendraient, par le fait même, d'assez grandes étendues de terre propres à la culture.

s'était engagé pour toujours dans la congrégation des Oblats le 15 août 1884. Le 17 juillet 1887, Mgr Grandin l'ordonnait prêtre, et le même jour il partait pour le diocèse de Saint-Albert. Nos lecteurs sont quelque peu au courant de ses travaux apostoliques dans le district du Cumberland et ailleurs. Homme de conscience et patriote irréductible, Mgr Charlebois ne pouvait que réussir dans la nouvelle charge que le Saint-Siège mettait sur ses épaules. Il fut sacré par Mgr Langevin le 30 novembre 1910 [26].

Quant aux missions du Grand-Nord, elles poursuivaient vaillamment leurs travaux apostoliques sans grands incidents pour en rompre la monotonie, à moins qu'on ne range dans cette catégorie de terribles épreuves comme, par exemple, la perte des deux jeunes pères Benoît Bremond et Joseph Brohan, noyés à Smith-Landing le 14 juin 1908, et, plus récemment, celle des frères Welsh et Nicolas, qui eurent un pareil sort en traversant à cheval la Petite rivière Boucane [27], qu'on peut généralement passer à gué, du moins en beaucoup d'endroits, pendant l'été. Ces deux humbles religieux revenaient du lac Esturgeon, vicariat apostolique de l'Athabaska, et leur fin prématurée arriva le 30 juillet 1910.

26. Deux des frères de Mgr Charlebois sont pères oblats, et comptent parmi les plus méritants de l'est.

27. Juste au sud, et à quelque 22 milles de là où se trouve actuellement Falher.

CHAPITRE VII

VISITES ET EXTENSION CATHOLIQUE DANS L'ALBERTA

1910

Les trois événements les plus importants de 1910 pour l'Ouest canadien furent sans contredit autant de visites, dont chacune était faite par le personnage le plus élevé, ou son remplaçant, dans la sphère qu'il représentait. Dans l'ordre religieux, c'était celle du légat du Pape lui-même, suivie, peu après, de celle du métropolite des Ruthènes, et, dans l'ordre séculier, celle de sir Wilfrid Laurier, toujours premier ministre du Canada. Cette dernière précéda chronologiquement les deux autres.

Laurier arriva à Winnipeg vers la mi-juillet, et fut reçu, même par les autorités religieuses, avec les égards dus à son rang. Il parla de beaucoup de choses dans ces discours élégants, mais plus ou moins creux, qui lui valurent des Anglais le titre d'orateur "à la langue d'argent" [1]. On ne l'entendit néanmoins jamais souffler mot de la question des écoles manitobaines, qui était pourtant présente à tous les esprits, mais qu'on s'était engagé dans les hautes sphères politiques à regarder comme morte et enterrée depuis longtemps. De là, il se rendit jusque dans l'Extrême-Ouest, en passant par Saskatoon, où il assista à la pose de la première pierre d'une belle église toute en brique, que le P. Vachon érigeait alors pour sa paroisse.

Cet édifice devait être composé de deux parties distinctes : un spacieux soubassement en ciment, alors fini [2],

1. *Silver-tongued orator*

2. Un bon nombre d'églises de l'Ouest ont de ces sous-sols, qui non seulement contiennent les éléments du système de chauffage, mais

et l'église proprement dite. Celle-ci devait mesurer cent trente-quatre pieds sur cinquante-quatre au transept, avec une voûte dont la partie supérieure allait s'élever à trente-trois pieds au-dessus du parvis. Une tour de cent pieds de haut devait monter la garde à l'entrée principale du temple. Celui-ci était de style roman, et le plan en était dû au crayon d'un M. J.-E. Fortin, de Régina [3].

Monseigneur de Prince-Albert présida la cérémonie, et M. Laurier fit une réponse sympathique à une petite allocution que lui adressa le prélat. Sans compter les autorités civiles de la place, environ cinq mille spectateurs entouraient l'édifice en construction. C'était le 24 juillet 1910.

Rendu en Alberta, sir Wilfrid fit honneur à ses sentiments religieux, autant qu'il honora ses auditeurs, lorsque, s'adressant à une foule de Galiciens, pour lesquels s'élevait à Mundare une belle église ruthène, il fit cette déclaration: "Bien qu'au Canada toutes les religions soient également autorisées, je suis fier d'avoir la même foi que vous. J'éprouve le plus grand plaisir à vous rendre visite".

Le légat du Pape n'alla pas si loin. De fait, c'était un événement tellement inouï qu'un personnage de son rang eût condescendu à se rendre dans l'Ouest, qu'on se montra extrêmement satisfait qu'il fût venu jusqu'à Saint-Boniface et Winnipeg. Après avoir présidé, au nom du Père commun des fidèles, le congrès eucharistique tenu cette année-là à Montréal, le cardinal Vincent Vanutelli atteignit Winnipeg le 18 septembre, escorté d'une nombreuse

servent de salles paroissiales, où se tiennent les assemblées extraordinaires pour la discussion de diverses questions, et où se donnent des représentations théâtrales au profit de l'église ou de quelque autre œuvre locale.

3. Lequel faisait partie de la compagnie d'architectes qui avaient fait les plans du splendide palais législatif de cette ville. M. Fortin a été l'architecte de la plupart des nouvelles églises de la Saskatchewan, surtout dans sa partie méridionale.

suite de dignitaires ecclésiastiques et séculiers, dans un vagon spécial gracieusement mis à sa disposition par les autorités du Pacifique-Canadien.

Son Éminence fut reçue à la gare par Mgr Langevin et l'hon. M. Roblin, premier ministre du Manitoba, qui, tout protestant qu'il était, s'était spontanément porté à sa rencontre. Une procession de cent cinquante-six automobiles l'amena à Saint-Boniface après lui avoir fait suivre les principales rues de la capitale. Il y eut alors de nombreuses visites et des banquets officiels, puis, le 18 septembre 1910, la bénédiction solennelle par le cardinal-légat d'un splendide petit séminaire en pierres de taille [4], que l'archevêque de Saint-Boniface élevait presque au chevet de sa cathédrale. Après quoi le représentant du Pape reprit (19 septembre) le chemin de l'Europe par la voie de Saint-Paul, États-Unis.

Plus longue et d'importance encore plus grande pour une partie des catholiques de l'Ouest canadien fut la visite



de Mgr André Szeptycki [5], archevêque de Lemberg, en Autriche, et métropolite des Ruthènes du monde entier. Lui aussi avait assisté au congrès eucharistique avant de se rendre à Saint-Boniface, où il arriva le 8 octobre 1910. Bel homme taillé comme un colosse, figure ouverte et sympathique, le prélat fut remarqué et admiré partout. Mais ce qui lui donna droit à l'admiration non pas seulement des hommes, mais même des anges, fut le zèle vraiment apostolique, le dévouement sans bornes aux intérêts religieux de ses compatriotes qui lui firent remplir, sans croire déroger, toutes les charges d'un missionnaire de campagne ou d'un curé ambulant.

"C'était vraiment admirable de voir cet archevêque, qui a plus de mille prêtres sous sa juridiction, prêcher ses

4. Du coût d'au moins $200,000.
5. Prononcer Chéptitski.

deux sermons par jour sur les grandes vérités à nos pauvres Ruthènes, catéchiser les petits enfants et passer le reste du temps au confessionnal", écrit à cette occasion l'abbé Sabourin. Parmi ceux qui profitèrent de son ministère, se trouvaient des gens qui étaient venus de trente milles à la ronde" [6].

Ceci se passait à Sifton, mais fut répété partout ailleurs. Du Manitoba Mgr Szeptycki passa en Saskatchewan, où il se fit l'humble auxiliaire de simples prêtres au confessionnal et en chaire, puis il trouva en Alberta des fidèles mieux partagés au point de vue religieux, puisqu'ils avaient avec eux les excellents pères basiliens, ou du moins pouvaient jouir périodiquement de leurs visites.

Une chose importante pour un cœur chrétien et un esprit prévoyant fut pourtant de nature à faire trembler cet homme apostolique pour l'avenir de sa race dans les grandes plaines canadiennes. C'était l'état déplorable, l'ignorance crasse, dans lesquels grandissait la jeunesse ruthène, faute de prêtres pour en avoir soin et inculquer la gravité de leur responsabilité dans le cœur des parents. Les adultes assistaient en foule aux exercices religieux; mais il remarqua aux cérémonies et catéchismes qu'il faisait lui-même une absence déconcertante d'enfants.

Et pourtant les familles galiciennes étaient très nombreuses, mais la zizanie et son fruit naturel, l'indifférence religieuse répandue par les indépendants et leurs faux prêtres, avaient rendu les parents oublieux de leurs devoirs vis-à-vis de leur progéniture.

A cinquante-huit milles à l'est d'Edmonton, sur la ligne du C. N. R., à la place appelée Mundare fondée en 1906, l'éminent voyageur s'arrêta pour consacrer la superbe église qui s'y édifiait encore au passage de sir Wilfrid

6. *Les Cloches* pour 1910, pp. 286-87. Remarquer qu'en général les Ruthènes forment des colonies très compactes.

Laurier. Le métropolite encouragea aussi ses confrères [7] qui la desservaient et pleuraient encore la mort d'un de leurs jeunes prêtres, le P. Chrysostôme Tymoczko, décédé quelques mois auparavant tout à fait prématurément, et même, on peut le dire, d'une manière quelque peu mystérieuse. Étant parti de Mundare le 25 décembre 1909, il avait, le dimanche suivant, fait les offices à la mission de Beaver-Creek, puis, conduit par un Galicien, il s'était remis en route pour réintégrer son domicile. Or lorsque sa voiture arriva au village, c'est un cadavre, celui du pauvre père, qu'elle contenait, et l'on ne sut jamais au juste ce qui était arrivé en chemin.

Quoi qu'il en soit, ce que Monseigneur de Lemberg vit et entendit à Mundare fut de nature à atténuer, sinon dissiper entièrement, ce qu'il y avait de pénible dans ce souvenir. Le P. Kryzanowski avait succédé au P. Tymoczko, et l'un de ses premiers soins avait été d'ériger une église convenable près du village [8]. Lorsque les schismatiques la virent s'élever, belle et spacieuse, ils demandèrent aux catholiques où ils allaient prendre des fidèles

7 Mgr Szeptycki appartenait à l'ordre des Basiliens réformé par Léon XIII, et lorsqu'il fut promu au premier siège qu'il occupa, il aurait voulu être libre de refuser l'honneur qu'on lui offrait, afin de veiller au bon fonctionnement du nouveau régime. Ce prélat naquit d'une très ancienne famille ruthène, qui avait donné plusieurs évêques à l'Église et qui était passée au rite latin au XVIIIe siècle. Il avait repris le rite ruthène en entrant chez les Basiliens. Il venait de Pryslbice, diocèse de Przémysl, où il était né le 29 juillet 1865, et avait été ordonné prêtre le 25 août 1892. Nommé évêque de Stanislawow le 19 juin 1899, il fut promu au siège archiépiscopal de Lemberg (ou Léopol) le 17 déc. 1900, et intronisé le 17 janvier de l'année suivante.

La province ecclésiastique dont il était le chef comprenait trois éparchies, ou diocèses, avec 3,195,000 fidèles, 3,320 églises ou chapelles et 2,300 prêtres séculiers.

8. On l'avait commencée près de l'ancien "Monaster", à quelque distance de là, mais les clameurs des fidèles forcèrent à la recommencer près du village.

pour la remplir. Or elle devait avec le temps devenir trop petite pour les foules qui eussent voulu s'en servir.

En attendant, M[gr] Szeptycki la consacra solennellement, et la dédia aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Depuis lors, la fête patronale s'y célèbre avec pompe. De toutes les parties de l'Alberta, et même de la Saskatchewan, sans compter le lointain Manitoba, on vient s'y approcher des sacrements, après les exercices d'une retraite qui commence la veille de la fête et se prolonge généralement trois jours. Plusieurs milliers de personnes prennent part à ces offices, et les fruits de la prédication qui les accompagne sont des plus consolants, bien que la fatigue des sept prêtres qui ont peine à suffire au ministère pendant ces jours de grâces puisse difficilement se décrire [9].

Non loin du monastère des Basiliens, l'archevêque de Lemberg put voir le couvent des religieuses de son rite, dont la vie est consacrée à l'éducation de l'enfance et au soin des orphelins. Un noviciat est même adjoint à leur maison, grâce auquel une fondation avait pu se faire à Sifton cette année 1910. Trois ans plus tard, une autre filiale du même institut devait s'installer à Yorkton.

A Edmonton, le noble visiteur [10] officia dans l'église Saint-Josaphat, qui datait du 27 novembre 1904, jour de son inauguration, bien que l'extérieur n'en eût été terminé que vers la fin de l'année suivante. Le R. P. Hura en était chargé depuis le mois de janvier 1905. C'est le dimanche 30 octobre 1910 que le métropolite fut reçu officiellement dans cette église, où se pressait une foule immense de catholiques des deux rites. Il en prit occasion pour la bénir.

A onze milles à l'ouest de Leduc, sur la ligne qui relie

9. Un homme d'une santé ordinaire pourrait difficilement faire un bon prêtre ruthène de l'Ouest, du moins le dimanche, jour où les offices sont très longs et après lesquels ses ouailles paraissent s'imaginer qu'il n'a besoin ni de manger ni de se reposer.

10. C'était un comte.

Calgary à Edmonton, il y avait aussi une paroisse érigée cette année-là sous le vocable de l'Immaculée-Conception, paroisse malheureusement veuve de son église, que des familles apostates avaient arrachée aux catholiques en passant au schisme au cours de 1909. Ces familles étaient au nombre de trente-cinq, tandis que celles qui étaient restées dans le bercail du Bon Pasteur étaient deux fois plus nombreuses.

Ces défections n'en étaient pas moins déplorables. Elles étaient dues surtout à des agitateurs russes pour qui tous les moyens étaient bons. Il y avait aussi une grande ignorance chez les déserteurs de l'Église de leurs pères, dont était peut-être responsable le clergé marié d'Europe, qui n'avait pas pris assez de peine pour les instruire convenablement. Enfin, ces pauvres Galiciens sont rongés par la plaie d'une presse d'autant moins scrupuleuse qu'elle peut impunément agir dans l'ombre[11]

Mgr Szeptycki rentrait vers la mi-novembre à Saint-Boniface, d'où il repartait le 20 pour la Galicie. Inutile d'ajouter que son passage et son ministère tout apostolique firent un bien immense à ses nationaux dispersés sur les plaines du Canada occidental. Sa visite eut, en outre, l'immense avantage de lui ouvrir les yeux sur les besoins religieux de ses compatriotes. Il put se rendre compte par lui-même de leur situation exacte à tous les points de vue, sans compter que son ministère près d'eux faisait toucher du doigt aux pauvres exilés le fait qu'ils n'étaient pas abandonnés de l'Église qui les avait bercés sur ses genoux.

Quant au prélat lui-même, il gémit en constatant de ses propres yeux que le nombre des ouvriers qui pouvaient recueillir la moisson jaunissant dans le champ du Père de famille fût si restreint. Qu étaient, en effet, les neuf ou

11 C'est pour contre-balancer, dans la mesure du possible, les effets délétères de pareille presse qu'on fonda à Winnipeg un journal ruthène imprimé par la *West Canada Publishing Co.*

dix prêtres ruthènes stationnés dans l'Ouest pour les quatre-vingt-dix mille fidèles de leur rite, éparpillés dans cette immense région ? Ces ouvriers allaient pourtant bientôt ouvrir leurs rangs à quelques nouvelles recrues, dont l'accession fut d'autant plus appréciée que leurs services étaient absolument volontaires.

La première était l'abbé Désiré Claveloux, jeune prêtre français [12] qui avait été vicaire à Wauchope, puis desservant de la nouvelle paroisse de Dumas. Il se trouvait à Saint-Jean-Baptiste lorsqu'il forma le projet de suivre l'exemple de M. Sabourin, et de se consacrer au service des Ruthènes de l'Ouest canadien. Il partit donc de Saint-Boniface le 28 septembre 1909, pour aller faire son noviciat de prêtre ruthène en Galicie, c'est-à-dire en apprendre les langues parlée et liturgique [13], ainsi que le cérémonial propre à ce rite. Le 17 avril 1911, il revenait prêter main-forte à son devancier dans la région de Sifton. C'était le septième prêtre ruthène du diocèse de Saint-Boniface. Trois Canadiens-français, les abbés Joseph-P. Gagnon, précédemment vicaire à la cathédrale, François-Joseph Jean et Arthur Desmarais, étaient, dans l'intervalle (23 septembre 1910), allés, eux aussi, s'initier en Galicie aux secrets des langues et du rite ruthènes.

De plus, pour contribuer au soutien de ces nouveaux apôtres, de leurs confrères et de toutes leurs œuvres, le concile plénier de Québec avait statué que chaque diocèse du Canada verserait à un fonds ruthène une somme équivalant à quatre dollars par milliers de catholiques latins, et cela pendant dix ans, au moyen de quêtes spéciales dans les églises, ou autrement.

Il se faisait, à cette époque même, une sérieuse immigration, surtout dans l'Alberta, qui allait donner aux

12. Né à Montbrison, diocèse de Lyon, le 29 nov. 1878.
13. Lesquelles diffèrent quelque peu.

Galiciens de réels concurrents au point de vue ethnique sur les plaines de l'Extrême-Ouest, jusqu'alors un peu négligées des colons de race latine. Le missionnaire-colonisateur de l'Alberta était en 1910 l'abbé Joseph-Albéric Ouellette, qui avait fait ses premières armes comme tel dans le sud de cette province, à neuf milles au nord-est de Gleichen, où il avait mené des cultivateurs et formé un centre canadien-français qui devait s'appeler Ouelletteville.

Mais l'avenir de la race française en Alberta n'est point dans le sud, et le nouveau colonisateur eut assez de flair pour s'en apercevoir. Aussi était-il arrivé de Montréal, dès le mois de mai 1907, avec une trentaine de chefs de familles, qui avaient eu le courage de s'enfoncer dans le nord-est et de s'établir à cent soixante-dix milles d'Edmonton, juste à l'est du lac Orignal. Là ils se trouvaient à quarante milles de Saint-Paul des Métis, dont ils durent respecter les terres, en grande partie inoccupées, mais réservées aux métis des PP. Lacombe et Thérien.

Au nombre de ces valeureux pionniers, se trouvaient un Philorum Ouellette, propre frère du colonisateur, avec les MM. Albert Dargis et Wilfrid Ouimet. La première messe qu'ils entendirent dans leur nouvelle patrie leur fut dite par le P. Le Clainche, de Saint-Paul. C'était en septembre 1907, et l'abbé François Bonny, ancien père d'Afrique, leur fut donné comme curé en juillet de l'année suivante. Il fut le parrain de la place (Bonnyville), et y resta jusqu'en octobre 1910, ne la quittant qu'après l'avoir dotée d'une première chapelle.

Une espèce de succursale, Durlinville [14], vocable formé de la première syllabe du nom d'un pionnier français (*Dur*and) et de la dernière d'un autre (Is*lin*) [15], vint bientôt

14 Non pas Durlingville, comme d'aucuns l'écrivent pour lui donner un air anglais.

15. V. Appendice P, au vol. III.

apporter un surcroît d'ouvrage au curé de Bonnyville, en attendant que cette succursale fût elle-même érigée en paroisse [16] sous le nom de Saint-Joseph [17].

En même temps, les opérations de M. Ouellette s'étendaient à des places autour de la réserve métisse comme Lafond, au sud-ouest, Saint-Édouard, à l'est, le lac Saint-Vincent, au nord et, un peu plus tard, Sainte-Lina, encore plus au nord et tirant sur l'ouest. La région au nord de la Saskatchewan se colonisait ainsi, grâce à l'excellent travail de cet homme aussi laborieux que patriote.

Cependant, ses colons jetaient des regards de convoitise sur les belles terres des quatre cantons réservés aux métis, et en cela ils étaient d'autant plus excusables que ceux-ci ne paraissaient point les apprécier. C'est un fait notoire qu'en 1909 il y avait moins de métis sur la réserve Saint-Paul qu'en 1900, vu qu'une espèce d'engouement s'était emparé d'un certain nombre de ceux qui s'y étaient établis, et les avait portés à émigrer dans la région de Vermillon [18]. Par ailleurs, plusieurs de ceux qui restaient parlaient de les suivre. En sorte qu'il devint bientôt manifeste que, en face des flots de colons blancs qui battaient en brèche la ligne imaginaire qui limitait la réserve et l'enfonçaient en certains endroits, ce territoire allait finir par être retiré aux métis et ouvert à la colonisation sans restrictions.

C'était un sérieux problème pour le P. Thérien. Allait-il se laisser tranquillement déborder par des avalanches d'étrangers, ennemis de sa race et de sa religion, dans un

16. En en éloignant l'église de 3 milles, pour l'avoir au centre.

17. Bonnyville n'a aujourd'hui pas moins de 200 familles, ou feux, avec un beau village, un hôpital tenu par les sœurs d'Évron et des industries locales, bien que cette place soit encore éloignée de 40 milles du plus proche chemin de fer. Quant à la nouvelle paroisse de Saint-Joseph, elle commence avec une population de 53 familles plus 15 vieux garçons possédant des terres, et un abbé Connoir comme curé.

18. Environ 60 milles au sud, et sur la grande ligne d'Edmonton à Winnipeg

coin du pays où l'Église avait tant fait ? L'excellent travail accompli par l'abbé Ouellette allait-il être nullifié, ou du moins ses résultats allaient-ils être compromis par la soudaine irruption d'un élément hétérogène, au centre même des colonies qu'il avait péniblement créées ? On pensa que la réponse à ces questions devait être négative, et qu'il fallait à tout prix prévenir pareilles éventualités, M. Ouellette en ramassant des colons et le P. Thérien en calmant habilement les inquiétudes des métis sur place.

Comme ces braves gens se plaignaient des intrus déjà établis sur leur réserve, leur curé ne put qu'abonder dans leur sens. Il alla même jusqu'à leur dire qu'il fallait les chasser. Puis, comme ceux-ci [20] faisaient la sourde oreille:

—Adressez-vous aux agents de police et faites-les déguerpir, dit Thérien à son peuple.

—Pas maintenant, père; il fait trop froid, objectèrent les métis.

—Si, maintenant, insista le rusé pasteur, qui savait où il voulait en venir; car s'ils ne partent pas maintenant, ils ne partiront jamais.

—Oh! non, nous n'aurons jamais le cœur de faire geler des catholiques comme nous. Nous préférons les laisser tranquilles.

Le bon cœur métis se révoltait à la pensée d'une éviction au cœur de l'hiver. Le P. Thérien le savait, et jouissait en secret du résultat de sa stratégie. Du reste, le temps approchait où toute idée d'éviction en n'importe quelle saison allait forcément s'évanouir. Le matin du 11 avril 1909, environ six cents Canadiens-français encombraient littéralement le quartier d'Edmonton où se trouvait l'agence des terres. Ce jour-là les quatre cantons de la réserve métisse étaient ouverts à tout venant, et leurs terres données aux premiers arrivés. Cette foule était là

20. Qui devinaient probablement le jeu du P. Thérien.

pour en profiter. Les premiers entrés dans le local du gouvernement avaient le premier choix.

La colonie du P. Lacombe avait vécu.

D'un autre côté, les métis qui restaient ne purent se plaindre d'aucune injustice. Au contraire, ils furent plus favorisés que les blancs, puisque non seulement ils reçurent la propriété des quatre-vingts acres de terre qu'on leur avait seulement prêtés, mais on leur permit d'en prendre cent soixante autres, à l'instar des nouveaux arrivés [21].

Dans le prodigieux mouvement de colonisation qui s'ensuivit, et qui, en quelques années, allait changer la face du nord de l'Alberta centrale, en comblant d'une population exclusivement catholique les 144 milles carrés jusqu'alors presque vides de la réserve métisse, le P. Thérien fut, de l'avis de tous, l'âme et l'esprit dirigeant, tandis que l'abbé Ouellette en fut l'instrument, l'ouvrier très actif et non moins méritant. A peu près tous les colons passaient alors par Saint-Paul, pour se répandre ensuite dans la campagne, et le presbytère du premier en fut fréquemment encombré, le père curé recevant jusqu'à trente-cinq convives à son humble table dans un seul jour.

Il n'est que juste que la postérité sache à qui l'on doit les belles paroisses que sont aujourd'hui Saint-Paul et Lafond, Saint-Vincent et Saint-Édouard, Sainte-Lina et Bonnyville, Saint-Joseph et Lacorey, sans compter quelques autres postes de moindre importance, ainsi que la lointaine paroisse du lac Froid, qui n'est que le prolongement de l'œuvre créée par l'effort du printemps 1909, lequel allait se continuer surtout en 1910-11.

21. C'est-à-dire au moins deux fois plus qu'un métis ordinaire en peut cultiver

CHAPITRE VIII

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET NOUVEAU DIOCÈSE

1911

La colonisation catholique n'avait jamais si bien marché. On calcule qu'au seul mois d'avril 1911 environ trois mille Canadiens-français étaient passés par Saint-Boniface pour aller s'établir sur les plaines de l'Ouest. De son côté, l'abbé Gravel affirmait que 6980 s'étaient fixés rien que dans le sud-ouest de la Saskatchewan, depuis que lui et M. Royer avaient entrepris de le coloniser. C'étaient là des progrès trop consolants pour que l'ennemi de tout bien n'essayât pas de les contrebalancer par quelque machination digne de lui. Ses instruments inconscients devaient être des gens qui étaient bien loin de penser lui servir d'intermédiaires pour enrayer la marche du bien, et une simple question de race allait, au fond, en être l'occasion.

Le collège de Saint-Boniface avait toujours brillé par ses succès aux examens universitaires [1]. Par exemple, à ceux de l'année où nous sommes rendus (1911), un de ses élèves, Joseph Lukacs [2], gagnait une médaille d'argent, un autre, nommé Jean-Baptiste Beaupré [3], une médaille de bronze, un Gérald McTeigue, une bourse de $150, un Émile Desorcy, une de $100, tandis qu'un Gascon Hacault [4] et un Albert Buron [5] en obtenaient une de $40,

1. V. vol. III, p. 312.
2. Plus tard prêtre au diocèse de Régina.
3. Aujourd'hui Oblat de Marie Immaculée.
4. Ce jeune homme gagna aussi celle de français et d'histoire; mais comme un élève ne pouvait bénéficier que d'une bourse, ces dernières furent données à d'autres. Gaston Hacault est aujourd'hui Jésuite.
5. Devait entrer dans la société de Jésus.

la plus haute récompense possible dans leur cours. Cinq de ses étudiants, J.-B. Beaupré, Jacques Bertrand [6], Joseph Lukacs, Fernand Major et Joseph McManus — par conséquent deux qui n'étaient point de langue française — étaient admis au baccalauréat.

Et ces consolants résultats ne faisaient que suivre des succès analogues obtenus l'année précédente. Pas un élève n'avait failli, même en anglais, et la proportion de ceux qui avaient obtenu un témoignage de première classe avait dépassé celle des étudiants des autres collèges de l'université pris collectivement. En outre, depuis 1906, le collège de Saint-Boniface possédait un cours classique anglais parallèle au cours classique français. Il semble donc qu'on n'ait pu rien désirer de mieux pour la jeunesse catholique des deux races.

Et pourtant certains Irlandais de Winnipeg, perdant de vue les immuables principes de l'Église en matière d'éducation et caressant des utopies irréalisables, travaillaient alors à battre en brèche, au lieu de la soutenir, cette forteresse qu'était le collège de Saint-Boniface pour les catholiques de toute race. Dix-sept d'entre eux avaient publié, le 15 décembre 1910, une lettre collective réclamant l'établissement, près de l'université, d'un collège ou maison de pension, d'où les étudiants catholiques de langue anglaise pussent en suivre les cours. A les croire, le collège de Saint-Boniface était trop français.

Dans une communication subséquente, un comité de sept membres revenait à la charge, et déclarait même qu'une institution semblable à celle qu'ils préconisaient allait s'inaugurer en Alberta, avec l'approbation de Mgr Legal. Ce prélat écrivit alors (28 décembre) que rien de ce genre ne se ferait jamais chez lui sans des garanties acceptables à des catholiques.

6. Aujourd'hui curé de Saint-Vital et Selkirk.

—Mais il y a un collège analogue à Oxford, tenu par les pères jésuites eux-mêmes, insistait le Dr James-A. Devine.

Il n'y en a pas, répliquaient les Jésuites, après communication avec Oxford.

Tout ne servit à rien, et l'on s'entêta à faire miroiter aux yeux des bénêts de langue anglaise un plan dont on ne pouvait apparemment voir les dangers [7].

Les choses en vinrent au point que les Drs James McKenty et John-K. Barrett durent démissionner comme représentants du collège de Saint-Boniface au conseil de l'université, laquelle, grâce à la persistance de l'esprit qui avait fait intercaler subrepticement les mots *at present* dans la clause de sa constitution déclarant qu'elle n'enseignerait point, était elle-même en voie d'évoluer dans une direction absolument opposée à celle des intentions de la majorité de ses fondateurs.

Simple corps d'examinateurs, comme celle de Londres, à l'origine, l'université du Manitoba avait, en 1890, fait un premier pas dans la voie de la transformation qu'ambitionnaient pour elle les parties coupables de cette interpolation. Trois de ses collèges s'étaient mis en collaboration pour l'enseignement commun des sciences naturelles, et, en 1901, les trois professeurs dont ces collèges fournissaient chacun un, avaient été reconnus par l'État, qui dès lors leur fit un salaire individuel de $1,000, tandis que leurs institutions respectives ajoutaient un supplément à cette somme. Le collège de Saint-Boniface n'eut rien à faire dans cette combinaison, et continua de donner sans aide extérieure un enseignement complet.

Cet état de choses dura jusqu'en 1910, alors qu'un parti assez puissant au sein de l'université voulut imposer un

7. Par ailleurs, un collège classique à Winnipeg pour les catholiques de langue anglaise était autorisé par Mgr Langevin depuis 1907.

changement radical à son organisation et la mettre sous le contrôle absolu du gouvernement. Dans ces conjonctures, la position du collège catholique devenait délicate. Il s'opposa vigoureusement à la métamorphose projetée d'une institution dont il formait à l'origine le premier tiers, et cela avec d'autant plus de droit qu'il n'aurait eu qu'à demander alors les pouvoirs universitaires pour les obtenir immédiatement. M. Roblin, qui était toujours premier ministre de la province, tint compte de cette opposition, et la mesure des novateurs ne passa point à la législature.

Mais la réalisation de leurs projets ne fut qu'ajournée. La question revint sur le tapis en 1911, et les représentants du collège de Saint-Boniface furent les seuls membres du conseil universitaire à voter un amendement par lequel, en cas de changements radicaux, les droits et privilèges des collèges fédérés étaient réservés. Tous les Anglais furent pour une université d'État pure et simple.

En sorte que les Canadiens-français se montrèrent alors plus britanniques que les Anglais du Manitoba. En effet, les grandes universités d'Oxford et de Cambridge, ces deux gloires de l'Angleterre, ne sont pas des universités d'État, et le monopole de l'enseignement par l'État ne sourit pas davantage à l'esprit britannique [8], plus sérieux et plus pondéré que l'esprit colonial, qui subit trop faci-

8 En effet, lord Brougham a dit: "Je pense qu'en matière d'éducation la législature doit s'abstenir de toute intervention, ou n'en user qu'avec les plus grands ménagements". Lord Stanley s'appuyant sur un vieux texte de loi du règne d'Henri VIII, remarque de son côté: "La doctrine et l'instruction des enfants sont chose spirituelle". Or l'État n'a pas de contrôle direct sur les choses spirituelles. Aussi le même lord déclarait-il, en 1830, que l'enseignement a toujours été considéré en Angleterre comme inséparable de la religion et comme une attribution spéciale du clergé. John Stuart Mill a lui-même écrit: "Je désapprouve fortement que l'éducation du peuple soit, en tout ou en partie, entre les mains de l'État".

lement, du moins dans l'Ouest [9], l'influence du milieu ou la poussée d'un voisin plus puissant. Dans le cas du Canada, ce voisin n'est autre que les États-Unis, et, il est bien regrettable d'avoir à l'avouer, chaque fois que, dans l'Ouest, il s'est agi d'enseignement supérieur, on a jeté les yeux du côté du sud pour y trouver un modèle.

Et pourtant s'il est au monde un pays où les principes qui doivent régir l'éducation, supérieure aussi bien que primaire, ont été mis au rancart, ce sont les États-Unis, la Mecque moderne du divorce, où les notions de la véritable constitution de la famille et des droits, non moins que des devoirs, qui en découlent paraissent être complètement faussées.

Ne reconnaissant plus, en pratique, l'indissolubilité du mariage, consécration du lien familial sans lequel le contrôle sur les enfants ne peut s'exercer on doit logiquement y faire fi du droit primordial d'élever et d'instruire ceux-ci en conformité avec les réclamations de la conscience. Aussi y a-t-il dans ce grand pays divorce complet entre les droits familiaux et les devoirs filiaux. Les parents semblent s'y désintéresser absolument du genre d'éducation que peut recevoir leur progéniture, laissant à un agrégat de personnalités qui n'ont aucun droit sur celle-ci le soin de s'occuper d'un devoir qui incombe essentiellement à ceux-là.

Malgré ces anomalies si grosses de conséquences désastreuses pour l'État aussi bien que pour l'individu, c'est là, nous l'avons dit, que les autorités civiles de l'Ouest canadien ont été chercher des modèles chaque fois qu'il s'est agi d'enseignement supérieur. Tel, en dépit de leurs lois tolérablement équitables en ce qui est de l'enseignement primaire, fut, en effet, le cas des provinces de la Saskat-

9. Les provinces canadiennes de l'est ont des universités d'un tout autre genre.

chewan et de l'Alberta, lorsque l'une et l'autre voulurent se payer le luxe d'une université. Celle de la Saskatchewan fut établie à Saskatoon par une loi du 3 avril 1907. Elle est modelée en tout sur les universités américaines, et consiste en un chancelier, qui est généralement le juge en chef de la province, un sénat, dont certaines sommités universitaires sont membres d'office, tandis que d'autres sont élus par les gradués, et des gouverneurs, dont quelques-uns sont élus et d'autres nommés. Le corps enseignant se compose de professeurs, d'assistants-professeurs, de conférenciers et d'instructeurs.

Tout ce personnel enseigne en de magnifiques édifices, dont la première pierre fut posée par sir Wilfrid Laurier le 29 juillet 1910, et dont le premier fut ouvert aux étudiants en octobre 1912.

S'il fut jamais une université d'État qui, prise individuellement et abstraction faite du système qu'elle suivait, eût pu se recommander aux catholiques, ce fut, croyons-nous, celle de la Saskatchewan. Son président, le Dr Walter C. Murray, était un homme aux idées larges, tout pétri de bienveillance et point du tout fanatique. La plupart des professeurs, jeunes gens capables et bien informés, lui ressemblaient. Et pourtant il suffit d'un tant soit peu de réflexion pour voir qu'un catholique ne peut que se sentir mal à l'aise dans cette institution.

D'abord il y a l'ambiance journalière de l'étudiant, une atmosphère toute protestante, par conséquent plutôt hostile aux pratiques, aspirations et propos catholiques. Ensuite l'histoire enseignée par des protestants, généralement peu au courant des recherches et productions catholiques, ne peut satisfaire qu'un protestant. En ce qui est de la science que les premiers appellent philosophie, et qui n'a chez eux presque rien de commun avec les études strictement métaphysiques et la dialectique serrée que nous connaissons sous ce nom, le cas est encore plus

grave. Du commencement à la fin, ce n'est que du kantisme tout pur, et l'intellect le plus profond qui exista jamais sur notre planète, saint Thomas d'Aquin, est, dans ces institutions, ou bien inconnu, ou bien dédaigné comme un moine du moyen âge, par de pauvres petits pygmées mesurant de la bassesse de leur suffisance les proportions colossales d'un géant [10].

Et pourtant ces universités sont soutenues, au point de vue financier, par les catholiques aussi bien que par les protestants, que les premiers le veuillent ou non.

Celle de l'Alberta avait été créée par une loi provinciale de 1908, mais son organisation définitive n'eut lieu qu'en novembre 1910, et son premier bâtiment ne fut occupé qu'en septembre de l'année suivante. Si les devises sont l'expression fidèle des aspirations, l'université de l'Alberta ne saurait en avoir de plus correctes, puisque ses armes portent les mots de saint Paul : *quæcumque vera* [11].

Ainsi que nous venons de le voir, les édifices qui abritaient les universités de la Saskatchewan et de l'Alberta furent élevés aux frais du public, catholique comme protestant. Mais le premier ne s'en tint pas là. Rien qu'à Saint-Boniface, la somme totale des dépenses occasionnées par les constructions qui s'y étaient faites, ou s'y faisaient, du printemps au mois d'août 1911, se montait à la somme de $1,012,960, dont $800,000, en chiffres ronds, étaient pour des maisons d'éducation. Même le *Free Press*

10 L'opinion de l'auteur sur cette question devrait avoir d'autant plus de poids qu'il lui en coûterait d'écrire un mot contre ceux qui furent d'une bienveillance sans égale pour lui, qui l'employèrent pendant quatre ans (1910-14) comme conférencier en anthropologie, et allèrent jusqu'à lui conférer gratuitement les titres de premier bachelier de leur université, en 1911, et de son premier licencié ès lettres (M.A.) en 1912. Mais la vérité a des droits imprescriptibles, et il y a des principes qui sont immuables, même en présence des suggestions de la reconnaissance.

11. "Tout ce qui est vrai", *Phil.*, IV, 8.

devait avouer que "le jour approchait où Saint-Boniface serait l'un des plus grands foyers de science du continent" [12]. Le juniorat des Oblats ayant brûlé le 10 mars 1911, ceux-ci avaient acheté, pour le remplacer, l'ancien couvent des sœurs des saints Noms de Jésus et de Marie, qui firent alors bâtir une école-pensionnat (Saint-Joseph) de $250,000 sur la rue de la cathédrale [13].

On ne pouvait donc faire preuve de plus d'activité intellectuelle, manifester d'une manière plus frappante l'importance qu'on attachait à l'avenir de la jeunesse. Or pendant que se produisait cette exhibition des sentiments les plus recommandables, de l'autre côté de la Rouge, un des Irlandais qui n'avaient pu imposer leurs opinions dangereuses à propos d'éducation s'en vengeait en publiant dans le principal journal protestant, sous le pseudonyme de Patricius, les contre-vérités les plus flagrantes à propos de Mgr Langevin et tout ce qui était français, au collège et ailleurs [14]. Mais cette déloyale incartade, qui fut le

12. Numéro du 3 août 1911

13. Ce grand local, qui forme comme un double édifice, dont l'un sert de couvent-pensionnat et l'autre est affecté au service des classes, et, comme tel, est loué par la commission scolaire de la ville, manqua d'être détruit avant d'être achevé. En effet, sa partie supérieure, consistant surtout en matériaux inflammables, comme ceux de la charpente, devint la proie des flammes, aux mains d'un maniaque anglais, doublé peut-être d'un fanatique, qu'on finit par appréhender et interner, mais pas avant qu'il eût répété son exploit sur la magnifique coupole du petit séminaire alors en construction.

14. Outre que c'était profaner un beau nom, on aurait pu regarder cette intervention intempestive comme une calomnie implicite de la race irlandaise, qu'on accusait de sentiments que désavoua un correspondant du *Telegram* de Winnipeg par une lettre où il disait:

L'agitation contre les autorités catholiques du Manitoba a été limitée à une poignée de brouillons (*busy-bodies*), catholiques aisés de langue anglaise qui, grâce à Dieu, n'ont rien de particulièrement irlandais en eux, et qui, de plus, n'ont aucun mandat des catholiques irlandais de cette ville ou de la province pour mener leur campagne anti-française. La grande majorité des catholiques irlandais de Winni-

scandale de plusieurs semaines, ne servit qu'à accentuer encore la popularité dont jouissait le digne prélat.

Celui-ci apprécia les marques de sympathie qu'il reçut à cette occasion. Les œuvres et fondations, directes ou indirectes, dont il s'occupait alors étaient d'ailleurs de nature à lui procurer les plus grandes consolations. C'étaient d'abord les sœurs du Bon-Pasteur qui ouvraient, sous son patronage, le 20 avril 1911, une de leurs maisons dans un local de l'avenue William, Winnipeg. Le 26 septembre suivant, les mêmes religieuses prenaient possession d'un nouveau logis, bien plus spacieux et plus isolé, qu'elles avaient acheté dans la partie de la même ville appelée Kildonan ouest, où elles devaient faire beaucoup de bien aux jeunes personnes tombées, ou en danger de tomber, ainsi qu'à celles que punissait la justice humaine.

Pour passer d'un extrême à l'autre, Mgr Langevin fondait dans sa propre ville épiscopale un carmel, le second seulement de tout le Canada, pour l'établissement duquel les religieuses vinrent faire les arrangements préalables le 3 juin 1911. Le local qui avait servi tour à tour au collège et au petit séminaire devait être l'humble nid où les colombes de sainte Thérèse allaient reposer, en attendant mieux. Elles y entrèrent le 26 juillet de l'année suivante, au nombre de sept professes et quatre postulantes.

Pendant ce temps, à quelque cinq ou six milles à l'est de Saint-Boniface, une petite ville d'ouvriers surgissait sous l'impulsion du Canadien-National, qui venait d'y établir ses usines et ateliers de réparations pour son matériel. C'était Transcona, place créée de toutes pièces par les autorités anglaises de cette ligne de chemin de fer, et, pour cette raison, de population en grande partie de leur

pay ne trouvent aucun sujet de gloire dans la misérable campagne poursuivie en leur nom, et sans leur autorité, contre les autorités catholiques et françaises de Saint-Boniface, et en particulier contre feu le regretté Mgr Langevin."

langue. Elle n'en contenait pas moins un certain nombre de Canadiens-français, c'est-à-dire de catholiques, joints à une poignée ou deux d'Irlandais de même foi

C'en était assez pour éveiller l'attention du vigilant pasteur qu'était Mgr Langevin. Au cours de 1911, il y stationna un abbé L.-E.-Louis Lee, excellent prêtre de mentalité française en dépit de son nom anglais, dont le premier soin fut de faire construire une modeste église en bois, avec un presbytère convenable, sans être un monument. La nouvelle paroisse n'a cessé depuis d'avoir à sa tête un prêtre capable de manier également les deux langues officielles du Canada [15].

De leur côté, les frères en religion de leur nouvel archevêque avaient bâti à Strathcona, ou Edmonton-sud, un juniorat pour fins de recrutement dans l'Extrême-Ouest, qui fut ouvert dans l'été de 1911, sous la direction du P. André Daridon, O. M. I. [16].

Bruno Doerfler O.S.B.

Signature du P. Doerfler

Un autre événement de nature tout aussi consolante avait lieu, quelques jours après, au centre de la colonie de Muenster. Le P. Bruno Doerfler, O. S. B., journaliste et fermier autant que prêtre et religieux, homme de grande

15 Transcona compte aujourd'hui 3,356 habitants, parmi lesquels la plupart des hommes travaillent aux usines de la place.

16. Nous parlons ici du local qui abritait l'œuvre. Quant à celle-ci, elle datait de septembre 1908, époque où elle avait commencé à Pincher-Creek, avec un père (Daridon) et deux élèves, qui prenaient pension au presbytère. En octobre 1910, l'humble école apostolique quitta la campagne, pour aller s'établir à Edmonton, d'abord dans une maison louée dans ce but. Il y eut cette année-là dix élèves et trois maîtres. Les sœurs d'Évron vinrent à Noël 1910 prendre soin du matériel, cuisine, lavage, etc., de la maison.

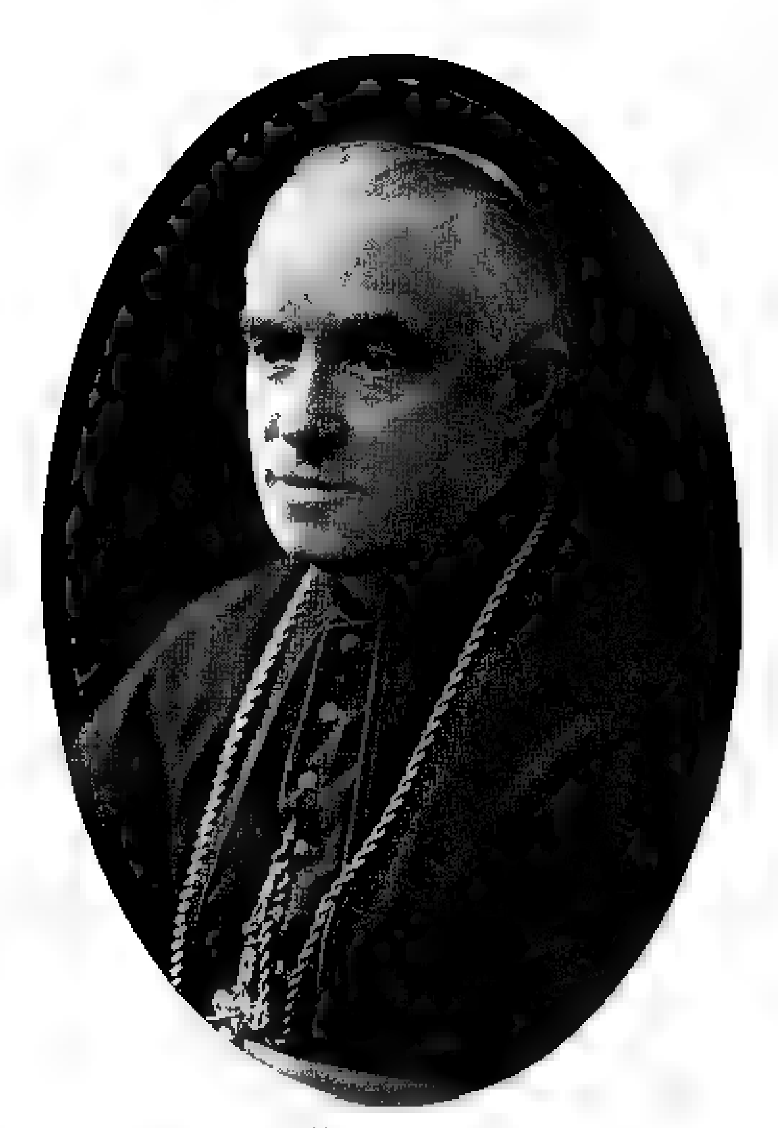
valeur qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, était élevé à la dignité abbatiale, et béni comme tel par Mgr Pascal, assisté de deux abbés bénédictins et de Mgr Dugas, le 18 octobre 1911.

La nouvelle abbaye se trouvait dans le plus ancien, mais non le plus populeux, des centres de la colonie allemande[17]. Le plus important, au point de vue de la population et des affaires, était Humboldt, à côté, dont le site fut choisi par les autorités du C. N. R. au commencement d'octobre 1904. Comme personne ne pensait alors qu'on pût établir une station à cinq milles seulement de Muenster, l'un des Bénédictins se contentait pour dire la messe, depuis le 1er novembre 1903, du magasin d'un nommé Godefroy Schæffer, un peu plus à l'ouest, là où l'on s'imaginait que s'élèverait la station. Une église y avait pourtant été construite lorsqu'en 1904-05 il devint certain que non seulement une station, mais même un point de division, allait s'établir à l'emplacement du présent Humboldt. M. Schæffer s'y transporta alors, et devint le premier directeur du bureau de poste de la nouvelle place, qui fut ouvert le 1er juillet 1905.

Les offices se firent d'abord dans le magasin d'une compagnie de marchands de bois, au sud de la voie ferrée, et lorsque ces gens eurent bâti un nouvel entrepôt au nord, ils donnèrent leur ancien local à la paroisse, qui fut dès lors dédiée à saint Augustin de Cantorbéry. En 1907, ce local fut démoli et une autre église construite avec ses matériaux, laquelle sert encore à des fins religieuses. Puis, dans l'été de 1911, on le remplaça par le bel édifice en brique qu'on y admire aujourd'hui.

Le P. Rodolphe Palm, O. S. B., qui en était curé depuis

17. A une petite distance au sud de la station et du village de Muenster. Une nouvelle église, d'aspect imposant avec ses deux tours carrées, y avait été construite, qu'on devait incessamment orner de toutes sortes de peintures murales et de tableaux très frappants.



Mgr MATHIEU



1909, fut le premier instituteur de Humboldt. Sa première école fut ouverte le 24 janvier 1906; elle comptait alors vingt-trois élèves. Cette année-là, le village avait deux cent soixante-dix-neuf habitants; en 1911, leur nombre s'était élevé à huit cent cinquante-neuf.

L'érection du prieuré de Muenster en abbaye n'était, pour ainsi dire, que l'écho affaibli d'une autre mesure dont les effets ne devaient se faire sentir qu'un peu plus tard. Depuis quelque temps, les progrès du catholicisme dans le sud de la Saskatchewan étaient tels que l'archevêque de Saint-Boniface ne pouvait consacrer à cette région ni le temps ni les soins qu'il aurait voulu lui accorder. Pour obvier à cette difficulté, la moitié méridionale de la partie habitée de cette province, c'est-à-dire le territoire compris entre la frontière américaine et le trentième rang de cantons (un peu plus au nord que 51° 30′ de latitude) avait été détaché du diocèse de Saint-Boniface, pour en former un diocèse distinct avec Régina comme siège épiscopal. Puis une bulle du 21 juillet de l'année suivante nommait à ce nouveau siège Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, protonotaire apostolique et ancien recteur de l'université Laval à Québec, où il était né le 24 décembre 1853.

Il avait fait ses études dans sa bonne ville natale, et, après avoir gagné le doctorat en théologie, avait été ordonné prêtre le 2 juin 1878, puis avait occupé divers postes à son Alma Mater. Enfin Édouard VII avait couronné les honneurs qu'il y avait déjà reçus en le créant compagnon de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, à l'occasion de la visite du duc d'York (Georges V) à Québec, tandis que le gouvernement français le nommait chevalier de la légion d'honneur et officier d'académie [18]

18. C'est dire que le nouveau prélat était réellement un intellectuel et même un lettré. De fait, il avait passé toute sa vie de prêtre dans l'enseignement supérieur. Aussi, une fois rendu sur les plaines de

Et maintenant le sympathique prélat était évêque de Régina! Rarement, on peut le dire, nomination fut accueillie avec de plus sincères transports de joie. Indépendamment du fait qu'elle semblait consacrer le principe du gouvernement par un représentant de la majorité des gouvernés, il y avait les dispositions personnelles de l'élu, une bienveillance toute paternelle, sinon maternelle, qui allait lui conquérir tous les cœurs.

† O. E. Mathieu
Arch. de Regina

Signature de Mgr Mathieu

Mgr Mathieu était le premier évêque non oblat de l'Ouest depuis les jours de Mgr Provencher. Il fut sacré à Québec le dimanche 5 novembre 1911, et, le 22 du même mois, il faisait son entrée officielle dans sa ville épiscopale. Les journaux locaux, tout anglais et protestants qu'ils

l'Ouest, ne voulut-il point déroger. Sachant qu'un pasteur pieux et éclairé ne peut manquer d'influencer ses ouailles par sa propre conduite, Mgr Mathieu devait publier tous les ans une brochure, qui prenait parfois les proportions d'un volume, sous le titre général de "A mes Prêtres", qui témoigne d'une sollicitude toute paternelle.

Ces petits ouvrages sont de véritables traités sur un des nombreux sujets propres à la vie ecclésiastique, ou même simplement chrétienne. Le premier de la série date de 1916 et roule sur un certain nombre de questions pratiques, dont tout prêtre peut facilement faire son profit. Le second, publié l'année suivante, a pour titre *Des Sacrements*. Le troisième traite de *La Méditation et du Bréviaire*, et le quatrième est intitulé *Dévotion à la Sainte Eucharistie*. En 1920, le prélat chante les gloires de *La Très Sainte Vierge*, un an plus tard il appuie sur les trésors de miséricorde du *Sacré-Cœur de Jésus*, et en 1922 il explique *La Dévotion à Saint Joseph*.

étaient, le saluèrent comme "un citoyen dont Régina pouvait bien être fier" [19].

Après la division du diocèse de Saint-Boniface, celui d'Edmonton devenait le plus important de l'Ouest, au point de vue du territoire colonisé. Les progrès de ce dernier étaient, eux aussi, des plus remarquables, même dans la capitale albertaine qui, à la fin de 1911, ne comptait déjà pas moins de six églises catholiques, y compris celle de Saint-Josaphat, rendez-vous religieux des Ruthènes.

C'étaient: l'église de Saint-Joachim, la plus ancienne et toujours aux mains des Oblats, non loin de l'ancien fort, celle de l'Immaculée-Conception, sur l'avenue Kinistino, toute en brique et également desservie par ces religieux jusqu'au 8 octobre 1911, jour où elle fut confiée à un prêtre séculier, celle de Saint-Antoine de Padoue, ainsi nommée parce qu'on la destinait à un fils de saint François. Elle se trouvait de l'autre côté de la rivière, et était desservie par les Oblats. Il y avait en outre l'église de Saint-François d'Assise, entre les mains des pères franciscains, qui avaient aussi soin de la mission anglaise du fort Saskatchewan, en face de Lamoureux, et celle de Saint-Edmond, dont étaient chargés des membres d'un institut qu'il nous reste à présenter au lecteur.

Nous voulons parler de la congrégation des prêtres du Sacré-Cœur, qu'il ne faut pas confondre avec les missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, depuis déjà quelque temps au pays. La première société s'établit d'abord à Wainright, sur le Grand-Tronc-Pacifique, d'où elle desservit un grand nombre de missions. C'était en 1910. La même année, ses membres prirent la charge de Viking, sur la même ligne de chemin de fer. Viking est comme le centre d'une triple mission: il y a la ville elle-même, Monte-Carmélo et Prague, qui forment un total d'environ quatre-vingts familles catholiques, de langue surtout anglaise.

19. Cf. *Les Cloches* pour 1911, p. 405.

Puis, en 1911, un des amis de ces pères [20], l'abbé Albert Soyer, se mit à desservir une nouvelle place dans la partie est de l'Alberta et non loin de la Saskatchewan. Nous avons nommé Chauvin, oasis française toujours sur le G. T. P., qui compte aujourd'hui autant de familles que les trois places susmentionnées ensemble. Il n'y en avait alors que dix-neuf [21]. Vers la fin de 1911, M. Soyer bâtit à cette place une maison-chapelle pour sa petite population, qui avait originairement essaimé de Morinville.

Enfin, toujours la même année, le P. Edmond Gaborit, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur au Canada, se transporta au quartier d'Edmonton, appelé Elm-Park, où il fonda une autre maison de son institut, débutant avec neuf familles canadiennes-françaises dans le ministère paroissial auquel il devait se livrer. La population de ce petit poste est composée d'ouvriers qui travaillent aux usines du G. T. P. Elle comprend aujourd'hui quarante-sept familles canadiennes. C'est la dernière des paroisses catholiques ci-dessus mentionnées.

Dans les cercles catholiques du Manitoba, l'année 1911 se clôtura par deux sujets de tristesse. Ce furent la mort, arrivée le 9 octobre, du sénateur Noé Chevrier, que devait remplacer un riche propriétaire du nom d'Aimé Bénard, et celle de l'abbé L.-R. Giroux, curé de Sainte-Anne des Chênes. Cet excellent prêtre alla, le 11 novembre, recevoir la récompense due à ses longs labeurs dans son pays d'adoption. Sa fin fut subite; mais si l'impitoyable messagère fut prompte, personne n'oserait penser qu'elle l'eût pris à l'improviste.

20. Et leur commensal de tous les jours.
21. Un autre îlot français se trouve à Heath, près de Wainright, où vivent une trentaine de familles canadiennes.

CHAPITRE IX

NOMINATIONS ÉPISCOPALES ET SÉPARATIONS RELIGIEUSES

1912-13

Les premiers mois de 1912 virent se réveiller la sempiternelle question des écoles du Manitoba, que d'aucuns aimaient à déclarer réglée à tout jamais par le compromis Laurier. Le parti conservateur ayant été victorieux aux élections fédérales de septembre 1911, voulut faire au Manitoba un cadeau de joyeux avènement, en étendant ses frontières jusqu'au 60e degré de latitude nord. Par suite de cette mesure, le Keewatin, que n'avait pu atteindre la loi spoliatrice de 1890, se trouvait enclavé dans le nouveau Manitoba. On en prit occasion pour réclamer la continuation des droits scolaires dont les catholiques jouissaient dans ce territoire, et cela bien que certains amendements, qui avaient eu pour parrain le ministre provincial Coldwell, aient cherché, au dire des gens de parti, à mitiger quelque peu la sévérité de la législation manitobaine à l'endroit de la minorité [1].

Les politiciens affectèrent de voir dans cette démarche comme une excuse intentionnelle pour rouvrir la question tout entière, et ils votèrent contre une proposition qui aurait voulu conserver aux habitants du district, en voie de disparaître comme entité politique, les droits aux écoles séparées dont ils avaient joui jusqu'alors. Vingt-quatre votes seulement furent enregistrés en sa faveur, et sir Wilfrid Laurier, M. Rodolphe Lemieux, les quatre mi-

1 La plupart de ceux qui n'étaient pas dans les secrets gouvernementaux ne saisirent jamais au juste la portée de ces amendements. Néanmoins, le fait qu'ils furent violemment combattus des libéraux donnerait à entendre qu'ils étaient plutôt favorables aux catholiques

nistres catholiques du cabinet Borden et vingt-quatre députés canadiens-français approuvèrent en pratique la nouvelle spoliation. Tant il est vrai que le misérable esprit de parti était encore bien vivace dans les cercles canadiens-français [2]!

L'élément français de l'Ouest avait pourtant essayé de s'affirmer par une première convention tenue à Duck-Lake les 27 et 28 février 1912. Quelque quatre cent cinquante délégués y avaient pris part, et pas moins de cinq évêques, à la tête desquels se trouvait le délégué apostolique lui-même, les avaient encouragés par leur présence et même de leurs conseils. Les catholiques français de l'Alberta en firent autant à Edmonton, les 22 et 23 mai suivants, et s'y rassemblèrent au nombre d'environ six cents délégués, groupés sous trois évêques, avec le digne secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Étienne Lamy, fin lettré et excellent chrétien, qui fut acclamé comme le représentant de la France. M. Wilfrid Gariépy,

2. A la capitale du pays qui disparaissait comme entité politique, à la ville en formation du Pas, un homme de langue française, M. A.-H. de Trémaudan, montrait pourtant alors ce que l'éducation catholique pouvait faire même au point de vue de l'anglais, en établissant (1911) un journal, *The Herald*, qui n'a cessé d'exister depuis. Son rédacteur n'était pas le premier venu. Né le 14 juillet 1874 à Saint-Chrysostôme, province de Québec, du capitaine Auguste-Désiré et de Jeanne Huet, originaires de Piriac, en Bretagne, Auguste-Henri de Trémaudan avait fait ses études au pays de ses parents. Revenu au Canada à l'âge de 19 ans, il s'était d'abord mêlé de culture, puis était devenu ([illegible]) le premier instituteur de Montmartre, après avoir suivi à Régina les cours de l'école normale sous le trop fameux D.-J. Goggin. Il avait ensuite été reçu notaire à Manor, Saskatchewan, et s'était mis à étudier et pratiquer le droit.

C'est alors qu'il écrivit son premier livre, *The Hudson's Bay Road*, qui fut bien reçu, mais ne vit le jour qu'après que son auteur eût eu transporté ses pénates à Winnipeg. Suivirent alors une quantité de conférences en français, dont la plupart devaient finir par être imprimées, et même des pièces de théâtre, généralement sur des sujets patriotiques propres à l'Ouest canadien.

qui devait, vers la fin de l'année suivante [3], entrer dans le cabinet provincial à titre de ministre des Affaires municipales, insista beaucoup sur la nécessité d'un collège classique à Edmonton, suggestion qui souleva le plus vif enthousiasme, et permit d'espérer l'établissement de pareille institution à brève échéance.

Mieux que cela encore, peu de temps après la tenue de ces assises quasi-nationales, on fit dans ce but une souscription parmi les principaux catholiques de l'Extrême-Ouest, et un M. J.-H. Gariépy s'inscrivit pour la somme de $10,000, MM. W. Gariépy et Émile Tessier chacun pour $5,000, et d'autres pour des sommes proportionnées à leurs moyens. Le plan de 1912 allait devenir un fait accompli dans l'automne de 1913, et cela grâce, en grande partie, à la persévérante énergie du P. Théophile Hudon, S. J.

Du même coup, une nouvelle paroisse, celle de Saint-François-Xavier, allait germer dans la partie nord d'Edmonton, et être confiée aux frères en religion de son patron (1913). La même année, une chapelle se construisait pour les Polonais de la capitale albertaine. Elle était dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire, et le P. P. Kulawy, O. M. I., en fut chargé. C'était la huitième église d'Edmonton.

Régina était naturellement bien en arrière sous ce rapport. Avant la nomination de Mgr Mathieu, tous ses catholiques étaient ou bien allemands ou bien anglais, avec quelques rares Polonais. L'arrivée de ce prélat à la capitale des prairies avait déjà eu quelque effet sur la population locale. Plusieurs de ses nationaux s'y établissaient, et, le 8 décembre 1912, il crut le moment venu de séparer les non-Allemands de la paroisse Sainte-Marie, qui resta aux Allemands, tandis qu'un nouvel édifice sor-

3. Le 28 nov. 1913.

tait de terre pour les autres au coin de la rue Garnet. Mgr Mathieu y préposa l'abbé Gillies, auquel il donna un M. Pacaud pour assistant, et les offices commencèrent à s'y faire dans le soubassement.

La nouvelle église, toute en brique, mesurait deux cents pieds sur quatre-vingt-dix aux transepts, et elle devait être flanquée de deux belles tours, qu'on aperçoit aujourd'hui de beaucoup de milles à la ronde, tandis qu'une magnifique statue en bronze de la patronne de la nouvelle paroisse [4] allait couronner le pignon de la façade. Cette église fut décorée du titre pro-cathédrale, et s'ouvrit au culte le 23 novembre 1913 [5].

Et pourtant il est douteux que cet édifice, tout œuvre d'un habile architecte [6] qu'il était, pût supporter la comparaison avec un autre temple élevé à cette époque dans un coin reculé du Manitoba, où ne vivaient alors que des sauvages et des métis, et cela par des mains dont quelques-unes étaient innocentes de toute familiarité avec la truelle. Nous voulons parler de l'église de Camperville [7], autrefois la Rivière-aux-Épinettes [8], non loin de l'embouchure de ce cours d'eau dans le lac Winnipegosis.

Moins vaste que celle de Régina, l'église de Camperville paraît encore plus imposante, à cause des matériaux qui entrent dans sa construction—de la pierre non taillée et très dure. Elle mesure cent quarante-quatre pieds de long sur cinquante et un de large, et la flèche de son clocher atteint une hauteur de cent trente pieds. Toutes les

4. N.-D. du Saint-Rosaire.

5. Un splendide local pour l'hôpital des sœurs grises en cette ville fut aussi bénit par Mgr Mathieu, le dimanche 6 octobre 1912. Il mesurait 160 pieds sur 140, et coûtait près de $150,000.

6. M. J.-E. Fortin.

7. Centre ainsi nommé en l'honneur du vétéran, le P. Camper, bien connu de nos lecteurs.

8. C'est la mission qui avait remplacé le fameux poste de la baie aux Canards.

règles de l'architecture y sont observées, elle est superbement bien meublée, sa voûte est chastement décorée de peintures sans surcharge ou excès, et ses colonnes en simili-marbre, œuvre d'un Français de Saint-Boniface, sont la plus parfaite imitation qui se puisse imaginer

Le P Adélard Chaumont fut, on peut le dire, l'architecte-entrepreneur de cette construction, à laquelle il travailla de ses mains, ainsi que d'autres pères et frères oblats. Les gens du métier évaluèrent le nouveau temple à $75.000, mais il n'en coûta que $25,000, grâce au dévouement susdit, ainsi qu'à l'aide et aux matières premières fournies par sauvages et métis. On le voit, les temps étaient changés depuis le meurtre de M. Darveau!

Le 13 juillet 1912. M[gr] Langevin, escorté d un nombreux clergé en dépit des difficultés de communications, le bénissait solennellement, et le lendemain, dimanche, il baptisait pour son clocher une cloche française de mille livres.

Puis, en homme fier de sa race et soucieux de son passé, qu'il était, il fit un pèlerinage à l'endroit où M. Darveau était tombé sous une balle meurtrière, circonstance dont il voulut rappeler le souvenir par l'érection d'une croix portant une inscription appropriée.

Quant au promoteur de la belle œuvre qu'était la nouvelle église de Camperville il ne devait pas jouir longtemps du fruit de son travail. Il mourut huit mois après, au presbytere de Dauphin, où il passait pour aller assister au conseil provincial des Oblats qui réclamait sa présence. C'était le 10 mars 1913. Ce digne prêtre fut d'autant plus regretté que sa fin avait été moins prévue [9].

Par manière de compensation pour ce deuil, consignons ici l'élévation du juge en retraite Dubuc au rang de chevalier par le roi Georges V (14 juin 1912). Aucune voix ne s'éleva pour contester l'à propos de cette nomination,

9. Il dort son dernier sommeil dans l'église qu'il bâtit.

car personne ne fut plus digne que sir Joseph d'échanger son nom plébéien contre le titre de la petite noblesse non héréditaire des Anglais.

Moins d'un mois plus tard, un autre honneur, qui était en même temps une charge et affectait le bien-être spirituel de cent mille catholiques du Canada [10], venait encore d'Europe et cette fois de Rome même. Nous avons vu que lorsqu'il était question de l'administration des sacrements autres que ceux de baptême et de mariage, les Ruthènes se trouvaient mal à l'aise avec les prêtres latins. Le nombre de leurs propres prêtres s'était maintenant augmenté de la dizaine d'ecclésiastiques latins qui étaient passés à leur rite. C'était, dans leur opinion, un bon commencement, mais ce n'était qu'un commencement. Rome voulut mettre le comble à sa condescendance en leur donnant un évêque à eux, qui gouvernât pasteurs et fidèles, alors même que ceux-ci se trouveraient mêlés aux catholiques de rite latin.

En conséquence, le 15 juillet 1912, M. Nicétas Budka, préfet des études au grand séminaire ruthène de Lemberg, fut nommé évêque titulaire de Patara, et ordinaire de tous les Ruthènes du Canada, avec résidence à Winnipeg. Né à Dobromirci, en Galicie, le 7 septembre 1877, le jeune Budka avait fini ses études classiques juste vingt ans après. Il étudia alors quatre ans le droit civil, et en 1901 il entrait comme officier dans l'armée autrichienne. Il n'y resta qu'un an, après quoi, se sentant appelé à l'état ecclésiastique, il entra au grand séminaire d'Innsbruck, Tyrol, et, le 14 octobre 1905, il était promu à la prêtrise. Voulant

10. Ce chiffre n'est évidemment qu'approximatif, mais non exagéré, de fait, les autorités ruthènes le majorent considérablement. Sur ce nombre nous en comptons environ 90,000 comme appartenant à l'Ouest. Ne pas oublier que la juridiction de Mgr Budka s'étend aux Ruthènes du Canada tout entier.

encore se perfectionner dans les sciences théologiques, il continua alors ses études à Innsbruck, puis à Vienne, où il prit son doctorat [11].

Signature de Mgr Budka.
(Nékéta, c'est-à-dire Nicétas.)

Il fut sacré à Lemberg le 13 octobre 1912 par son métropolite, Mgr Szeptycki, et vit pour la première fois Winnipeg le 19 décembre suivant. Peu après, un cadeau de joyeux avènement vint au nouvel évêque sous la forme de la soumission d'un prêtre ruthène de cette ville, qui avait jusque-là occupé une église à titre d'indépendant [12]. Mgr Budka fit de celle-ci sa cathédrale provisoire.

Par cette nomination, la branche gréco-ruthène de l'Église catholique entrait dans une nouvelle phase sur les prairies de l'Ouest canadien. Son rite vénérable et ses majestueuses cérémonies y avaient dès lors des droits identiques à ceux des latins. En d'autres termes, la robe de l'épouse du Christ dans ces lointains parages se teintait d'une nouvelle couleur, qui la faisait ressembler à celle de Joseph. Mais, contrairement à ce qui se voit dans le protestantisme, ces différences n'étaient qu'extérieures : l'esprit de la nouvelle organisation était le même que chez ses devanciers à l'ouest des grands lacs. Son cœur battait à l'unisson de celui du chef suprême de la chrétienté, de qui elle dérivait d'ailleurs tous ses pouvoirs.

11. Avant sa promotion à l'épiscopat, il avait publié un ouvrage sur *La Discipline de l'Eglise grecque dans la polémique entre les Eglises orientales et occidentales*, avait dirigé pendant deux ans la *Revue mensuelle de l'Emigré* et écrit diverses brochures sur des sujets religieux et sur la question de l'émigration.

12. C'est l'église de Saint-Vladimir Olga, non loin de celle des Basiliens.

L'élection de l'ancien préfet des études de Lemberg n'était que le premier pas dans une série de promotions à l'épiscopat qui devaient témoigner de l'importance que prenait l'Ouest canadien au point de vue religieux. L'année 1912 ne s'était pas encore écoulée qu'une autre mesure, la première du genre depuis 1871, émanait du Saint-Siège. Le 30 novembre de cette année, ce dernier créait une nouvelle province ecclésiastique, avec Edmonton pour siège archiépiscopal. Ses suffragants devaient être le titulaire d'un nouveau diocèse, celui de Calgary, dont le territoire correspondait à celui de Régina[13], ainsi que les vicaires apostoliques de l'Athabaska et du Mackenzie. Par la même mesure, le siège de Saint-Albert était aboli et Mgr Legal devenait archevêque d'Edmonton.

L'évêque de Calgary n'était point encore nommé ; il le fut le 2 avril 1913, et le choix des autorités supérieures tomba sur l'abbé John-T. McNally, curé d'Almonte, au diocèse d'Ottawa. C'était le premier évêque de l'Ouest qui ne fût pas de langue française. Il avait vu le jour en 1871 dans l'île du Prince-Édouard, avait fait ses études classiques à l'université d'Ottawa et sa théologie à Rome, où il avait été ordonné prêtre le 4 avril 1896. Il fut sacré à la même place le 1er juin 1913.

Six jours plus tôt, une autre nomination épiscopale avait apporté la joie à plus d'un cœur français de l'Ouest, surtout à celui de Mgr Langevin. En 1911, il y avait à Winnipeg un total de 6,051 catholiques de langue anglaise contre 5,400 Polonais, 1,500 Allemands et 1,389 Canadiens-français, ou Français. A Brandon, la majorité catholique était polonaise : 392 contre 250 Anglais et 92 personnes de langue française, tandis qu'au Portage-la-Prairie, y compris les missions desservies par le curé, la

13. C'est-à-dire que sa limite septentrionale n'était que la continuation de celle du diocèse de Régina.

différence entre Anglais et Français n'était que de 37 âmes en faveur des premiers. Donc, en deux villes seulement, Winnipeg et l'insignifiant Portage, les Anglais catholiques jouissaient d'une majorité numérique sur les représentants d'autres races, et cette majorité n'atteignait que le chiffre total de 688 âmes.

Mais les diocèses ne se font pas avec les seules villes. Dans un pays neuf comme l'Ouest surtout la population qui avait besoin d'un évêque catholique se trouvait en grande partie dans la campagne, et celle-ci au Manitoba, était alors, et est restée depuis à peu près exclusivement de langue française.

Personne n'eut donc le droit de se montrer étonné de ce que le nouvel auxiliaire épiscopal fût choisi dans les rangs de la majorité. En conséquence, l'abbé Arthur Béliveau, chancelier du diocèse de Saint-Boniface, fut promu à l'épiscopat sous le titre d'évêque de Domitianopolis, et devint l'auxiliaire de Mgr Langevin, (le 24 mai 1913. Mgr Béliveau était presque un Manitobain, puisque, né à Mont-Carmel, diocèse des Trois-Rivières, le 2 mars 1870, il se trouvait dans l'Ouest depuis l'âge de douze ans. Il avait fait de brillantes études au collège de Saint-Boniface, puis avait suivi les cours de théologie au grand séminaire de Montréal. Le 24 septembre 1893, il avait été ordonné prêtre, et, après avoir passé deux ans au collège canadien de Rome, il était revenu à Saint-Boniface avec le titre de docteur en théologie. Depuis, il avait presque constamment été occupé à des travaux de bureau, en qualité de secrétaire, chancelier et procureur diocésain [14].

Il fut sacré par Mgr Langevin le 25 juillet 1913. Deux jours plus tard, il était intronisé curé de la cathédrale.

14. Dans les derniers temps, il était pourtant aumônier du pénitencier de Stony-Mountain.

Le 17 août suivant, une autre fête de nature analogue réjouissait les cercles religieux du Manitoba. Cette fois la célébration se faisait à Winnipeg, et un ancien prêtre qui avait bien mérité du pays tout entier en était l'objet. C'était le curé de l'Immaculée-Conception, maintenant Mgr Cherrier en vertu d'un bref du 21 mai précédent, qui l'élevait au rang de protonotaire apostolique. Le document qui le nommait à cette position était des plus laudatifs, et il pouvait certes l'être sans tomber dans l'exagération.

Le nouveau prélat était l'un des pionniers du pays, et protestants aussi bien que catholiques l'estimaient et le respectaient. Il s'était signalé comme éducateur non moins que comme pasteur d'âmes, et, en cette qualité, son nom était devenu synonyme d'orthodoxie professionnelle et religieuse, ainsi que d'infatigable vigilance. La bienveillance pontificale était donc bien inspirée lorsqu'elle couronnait de la prélature une carrière si bien remplie. Nul ne devait porter plus noblement que lui la pourpre de sa nouvelle dignité [15].

Pendant que s'opérait dans les rangs du clergé séculier de l'Ouest ce travail d'édification et d'organisation, des changements parfois si radicaux qu'ils ressemblaient à des destructions se faisaient dans le monde des religieux et des religieuses du même pays. Ainsi, la paroisse polonaise de Winnipeg, qui jouissait des services de Bénédictines dont la maison-mère était à Duluth, Minnésota, ayant reçu avis de la générale (janvier 1912) qu'elle se voyait obligée de lui retirer ses sœurs, le P. Kowalski, curé du Saint-Esprit, pria et fit instamment prier celle-ci de revenir sur sa décision, d'autant plus que ses propres efforts et ceux de son archevêque pour leur trouver des remplaçantes avaient été infructueux.

15. Il est encore (1923) sur la brèche après 45 ans de bons services.

Comme ces instances demeuraient sans effet, Mgr Langevin sur la demande des sœurs locales, dont la congrégation était de caractère purement diocésain [16], prononça leur séparation d'avec la maison de Duluth (19 août 1912 et érigea chez elles un noviciat où, dès le 12 janvier 1913, il donnait le saint habit à quatre jeunes Polonaises [17].

Cette même année, une séparation identique s'effectuait dans la colonie des Bénédictins de Muenster Juste à l'ouest de cette place, qui n'est importante qu'au point de vue religieux [18], se trouve, ainsi que nous l'avons vu, une véritable ville [19], Humboldt, desservie par ces mêmes pères. Là Dom Bruno avait établi des religieuses autrichiennes du Tiers-Ordre régulier de saint François, vulgairement appelées sœurs de Sainte-Élisabeth, dont la maison-mère était à Klagenfurt. Ces religieuses se mirent immédiatement à l'œuvre et établirent un hôpital, pour lequel elles firent construire un local en brique de la valeur d'environ $30.000 [20].

Les trois premières sœurs étaient arrivées du fond de la lointaine Autriche le 15 mai 1911, sous la conduite de Mère Augustina Platzer. Les communications avec leurs supérieures majeures n'étant presque pas pratiques, par suite de la distance qui occasionnait des délais sans fin, chaque fois qu'on devait prendre une décision un tant soit peu importante, leur maison de Humboldt fut, avec l'agré-

16. Il ne faut pas confondre ces religieuses avec l'ancien ordre des Bénédictines, qui sont cloîtrées.

17 Le nouvel institut a maintenant des postes à Brandon et à Arborg

18. On doit aujourd'hui ajouter et éducationnel par suite de la fondation à cette place d'un collège qui n'est que l'embryon d'un immense établissement projeté par les pères bénédictins.

19. En 1916, elle avait déjà atteint le chiffre de 1,435 comme population

20. Par suite d'additions successives à cet hôpital, sa valeur a considérablement augmenté depuis.

ment du Saint Siège, constituée par Mgr Pascal en maison-mère, avec faculté d'y annexer un noviciat (1913)[21].

Plus laborieuse et occasionnée par une tout autre cause fut une troisième séparation qui se fit au cours de la même année. Cette fois c'était au Manitoba, chez les Chanoinesses que nous avons vues s'établir à Notre-Dame de Lourdes, d'où elles avaient essaimé en trois paroisses circonvoisines. Fondé à Lyon sur le plan des religieuses de la primitive Église, leur institut avait suivi la bonne comme la mauvaise fortune des Chanoines réguliers, auxquels il était comme affilié. Des changements essentiels ayant été apportés, à leur insu et contre leurs désirs, à leurs règles et observances Mgr Langevin, considérant que leur congrégation était encore purement diocésaine, se crut autorisé à les détacher de leur centre, alors à Diano-Marina, Italie. C'est ce qu'il fit par une ordonnance du 5 février 1913.

Mais ayant reçu avis qu'il avait, en ce faisant, outrepassé ses pouvoirs, il rappela immédiatement cette mesure. Néanmoins, sur les instances des sœurs elles-mêmes[22], il revint à la charge par une pétition fortement motivée à la congrégation des Religieux et un décret daté du 30 octobre suivant vint confirmer la séparation qu'il croyait avoir dûment opérée précédemment.

L'année 1913 fut donc réellement pour l'Ouest une année de multiplications d'instituts religieux par voie de bouture, si l'on peut ainsi parler, c'est-à-dire par la transformation d'une branche, ou d'un rejeton, en un tronc indépendant au moyen de l'autonomie qu'on conférait à cette branche. Une autre opération analogue sans être

21 La première générale de la nouvelle congrégation, Mère Pulchéria, devait mourir à Humboldt le 5 fév. 1916. Trois ans plus tard cet institut comptait 19 sœurs professes, dont le dévouement est apprécié de tout le monde, plus une novice et deux postulantes.

22 Dix-sept sur dix-huit sœurs de chœur et encore la dix-huitième demandait-elle la séparation.

identique, et plus importante que les précédentes à cause du caractère des sujets qui en furent affectés, des circonstances douloureuses dans lesquelles elles s'effectua et des conséquences qu'elle eut pour une œuvre qu'un grand nombre admiraient, avait eu lieu plusieurs années auparavant pour les uns, et allait se consommer pour les autres au cours de cette même année 1913. Les différentes étapes qui y avaient conduit ces derniers pourraient presque se comparer aux stations du chemin de la Croix. devaient-ils, du moins, connaître les joies de la résurrection, après avoir savouré en silence les angoisses de la passion et goûté aux affres de la mort ?

Voici, le plus brièvement possible, les principales phases de ce drame. L'institut des Chanoines réguliers de Dom Gréa, transplanté dans l'Ouest canadien, avait poussé des rejetons à Notre-Dame de Lourdes, Saint-Léon, Saint-Alphonse et Saint-Claude, Manitoba; puis à Bonne-Madone, Saskatchewan, et à Végreville, Alberta, sous la direction de Dom Benoît qui, de la première place, veillait à l'observation des anciennes pratiques, renouvelées d'ordres canoniques qui fleurirent dans les âges de foi. Ses frères en religion s'étant établis à Rome, où le fondateur ne faisait que de rares apparitions, certains d'entre les plus haut placés, après avoir, à l'insu de celui-ci, considérablement mitigé ce qu'ils regardaient comme la sévérité excessive de leur genre de vie, avaient réussi à faire approuver ces altérations.

En conséquence, de nouvelles règles qui, au dire du fondateur, auquel on avait enlevé le gouvernement de son institut, ' supprimaient les points jusque-là regardés comme essentiels ' [23], furent écrites par un étranger. Quant aux Chanoines de l'Ouest, qui étaient profondément attachés à leur vénéré père, ceux d'entre eux qui

23. *Mémoire* (privé), p. 10

étaient le moins en contact avec Dom Benoît, à savoir les religieux stationnés dans la Saskatchewan, ou même dans la lointaine Alberta, voyant l'abolition des observances qu'ils avaient promis de pratiquer jusqu'à la mort, demandèrent à être relevés de leurs vœux. Un décret de la congrégation des Religieux daté du 3 juin 1909, les fit passer dans les rangs des prêtres séculiers.

Cependant, grâce à l'énergique vigilance de Dom Benoît, que soutenaient la grande foi du fondateur et son remarquable esprit de soumission à la volonté de Dieu, le groupe du Manitoba tenait bon, espérant toujours que l'orage passerait, et qu'un jour viendrait où l'observance de leurs règles primitives leur serait permise. En attendant, par déférence pour l'autorité, ils se pliaient aux modifications introduites dans leur genre de vie. Le lundi de la Passion, 4 mars 1910, à la suite d'une visite du nouveau général[24] qui s'était offert à porter lui-même à Rome une pétition de Dom Benoît et des siens, sollicitant la permission de garder leurs anciennes règles, un ordre arrivait à Notre-Dame de Lourdes, qui supprimait pour toujours leur école de théologie et momentanément toutes leurs autres écoles destituait Dom Benoît de ses fonctions de supérieur en faveur de Dom Antoine Chalumeau, et l'envoyait à Saint-Léon.

Cet ordre fut religieusement exécuté, le vénérable supérieur se contentant de s'écrier *Ave, sancta Crux*, "salut, sainte Croix" ! Le bon vieillard ne voyait, et ne faisait voir dans ces mesures de rigueur que des épreuves qui préparaient au triomphe final, en les purifiant, lui et les siens, dans le creuset de la souffrance.

Sa foi reçut pourtant un rude choc lorsque, le 5 décembre 1912, il apprit que les nouvelles constitutions, qui n'avaient d'abord été approuvées que pour sept ans et à titre d'essai,

24. Dom Delaroche.

étaient déclarées définitives trois ans avant le temps. Néanmoins, on patienta, espérant contre toute espérance, jusqu'au jour où, par suite d'une mesure destinée à priver les Chanoines du Manitoba de celui qu'ils regardaient comme leur père et leur soutien, onze sur douze se crurent obligés de demander leur sécularisation [25], qu'ils obtinrent par un décret du 25 septembre 1913 [26].

25. Celui qui restait était le père qu'on avait mis supérieur et curé en la place de Dom Benoît, dont le départ occasionna un vif mécontentement parmi ses paroissiens, très attachés à lui. Et cet attachement était bien motivé, ainsi qu'il appert d'une remarque de l'organe officiel de l'archevêché. Parlant d'un nouveau monastère construit au prix de $15,000, les *Cloches* du 1er janvier 1914 disaient : "C'est un grand progrès, mais il ne doit pas faire oublier l'ancien monastère, qui a été témoin de tant d'actes héroïques et de cette admirable ferveur de la vie monastique, qui a attiré sur la belle paroisse de N.-D. de Lourdes des grâces de renouveau chrétien et de progrès religieux et matériels. Rien d'étonnant que les paroissiens soient demeurés si attachés au vénérable fondateur de la paroisse, Dom Paul Benoît, actuellement retiré à Saint-Léon".

Cet excellent religieux devait mourir de douleur autant que de maladie, à St-Chamont, au diocèse de Lyon, France, où l'avait conduit l'espoir de trouver des protecteurs pour obtenir la restauration de sa chère congrégation, telle que fondée par Dom Gréa. C'est le 17 nov. 1915 qu'il a dû recevoir la récompense due à ses vertus et à ses souffrances morales patiemment supportées. Il fut sans contredit l'esprit le plus philosophique, le penseur le plus profond et le travailleur le plus infatigable que l'Ouest canadien ait jamais vu ; et ce ne serait certainement pas faire acte de beaucoup de présomption que de demander qu'un monument durable soit élevé à sa mémoire au centre même de la belle paroisse que son intrépidité fit surgir de la forêt vierge.

Un petit détail donnera une idée de son amour pour la prière et de sa passion pour le travail. Après s'être levé, la nuit précédente, pour psalmodier matines et laudes avec ses frères en religion, après avoir récité les autres heures en commun et passé son temps libre à bûcher dans la forêt, il trouvait encore le moyen de réciter chaque jour en particulier le psautier tout entier, c'est-à-dire pas moins de 150 psaumes, dont quelques-uns sont très longs !

26. Pendant deux ans, le texte manuscrit du présent chapitre se termina là. Mais M. A. Savaète nous ayant depuis attaqué, peut-être afin d'avoir une excuse pour faire montre de deux lettres à lui communiquées par un parti qui se croyait lésé par notre exposé

Ainsi disparaissaient les derniers vestiges d'un genre de vie ressuscité des âges de foi, et que d'aucuns ont déclaré au-dessus des forces de la nature humaine, à l'encontre de nombre de ceux qui le pratiquaient, et qui

de cette pénible affaire (Cf. notre *Vie de Mgr Langevin*, pp. 280-96), bien qu'il n'eût été que l'instrument probablement inconscient de gens moins irrépréhensibles que lui, nous croyons de notre devoir de noter ce qui suit.

Encore qu'il suive pas à pas, sans toujours le laisser voir, les moindres incidents relatés dans notre propre ouvrage, M. Savaète affecte de le traiter de simple "inoffensive notice biographique", qu'il daigne pourtant considérer comme "édifiante". Cette *Vie* étant si inoffensive, on ne voit guère pourquoi il ne consacre pas moins de sept pages de son dernier livre à la fin d'un des chapitres du nôtre, qu'il dit avoir gravement offensé. Et s'il était "téméraire" à nous (*Voix canadiennes*, vol. XII, p. 455) de passer une question qu'il était absolument impossible de passer sous silence, que dire de sa conduite à lui qui publie sans nécessité aucune, mais conformément à une vieille habitude, des lettres de nature privée?

N'en déplaise à cet auteur et au P. Delaroche, nous en savons trop long sur cette question pour pouvoir sans prévariquer reculer d'un pouce. Nous possédons sur ce sujet des documents de toute première main, qui produiraient une bien vive sensation s'il nous prenait envie de les communiquer au public. Ce n'était donc pas sans raison que, de son propre aveu, on écrivait à Savaète: "Ne touchez pas à cette affaire-là, vous vous y brûlerez les doigts" (*op. cit.*, p. 450). Malheureusement, ce sont précisément pareilles affaires scabreuses qu'a toujours affectionnées cet écrivain. Nous ne l'imiterons pas dans son imprudence, et nous contenterons de faire remarquer que lorsque nous eûmes révélé aux supérieurs majeurs de notre institut nos sources d'information, ils se gardèrent bien d'insister sur un remaniement de notre exposé et laissèrent subsister la vérité.

En outre, que peut bien penser de Dom Delaroche Savaète qui écrit de Dom Benoît sécularisé qu'il mourut en France "fidèle à ses serments" et "entouré de l'estime de tous ceux qui le connurent" (*op. cit.*, p. 460)? Décidément son volume sur Mgr Langevin pourrait bien finir par n'être pas aussi "édifiant" que celui autour duquel il a brodé les enjolivures et hors d'œuvres qui grossissent le sien.

Terminons par un comble. M. Savaète qui, après tout, semble croire avec Mgr Langevin que Rome "avait été insuffisamment renseignée", ne peut néanmoins s'empêcher d'écrire que le P. Morice "oublia surtout [en publiant sa *Vie de Mgr Langevin*] qu'il était tenu par son état à certaine discipline" (*op. cit.*, p. 457). Ce qui revient à

professaient y trouver leur bonheur. Ainsi s'accomplit au Manitoba ce qu'un auteur, Arthur Savaète lui-même, appelle "la ruine de l'œuvre la plus chère" à Dom Gréa [27].

dire que nous publiâmes irrégulièrement cet ouvrage. Or rien n'est plus faux, et Savaète doit le savoir. Après avoir été scrupuleusement épluché par un représentant de notre provincial, il reçut le permis d'imprimer de celui-ci. Puis il subit à Québec une seconde revision, au cours de laquelle une défense indirecte des écrits de Savaète fut éliminée, après quoi l'*imprimatur* nous fut envoyé. Ce monsieur serait bien bon de nous dire ce que nous aurions pu faire de plus. Quand on prend sur soi de s'ériger en arbitre, il pourrait être bon de se demander si l'on est assez pondéré pour en remplir les fonctions.

27. *Voix canadiennes*, vol. XII, p. 268.

CHAPITRE X

CHEZ LES ESQUIMAUX. BIENFAITEURS ET VICTIMES

1911-14

On aura sans doute remarqué que, commencé par l'exposé des travaux de l'Église dans deux étroites vallées, cet ouvrage était bientôt devenu l'histoire de ses missions parmi les Indiens de l'ouest et du nord, avec des retours vers cette double lisière de prairie colonisée, où évoluait un tout petit peuple, en majorité métis. Puis, après l'épopée héroï-comique de 1869-70, les flots de l'immigration blanche ayant élargi et démesurément reculé les limites de la civilisation, l'Église, toujours à la hauteur de sa tâche, voyait son champ d'action proportionnément changer d'aspect. Sans abandonner les froides régions arctiques, elle opérait surtout parmi les colons de race blanche, dont elle suivait les migrations de l'est à l'ouest.

C'était la paroisse avec son curé sédentaire qui commençait à succéder au missionnaire toujours en route chez les Indiens nomades, en sorte que notre troisième volume ressemble presque, surtout vers la fin, à une Histoire de l'Église ordinaire, avec ses conciles et ses consécrations d'églises, la multiplication de ses œuvres de charité et ses luttes pour la liberté de l'enseignement.

Le présent volume s'est jusqu'ici à peu près uniquement occupé de l'activité religieuse parmi les blancs. Pendant ce temps, les sauvages n'étaient pourtant pas délaissés. Au nord comme au sud, dans les déserts incultes aussi bien que sur les réserves où la poussée des nouveaux venus les avait refoulés, leurs guides spirituels, les Oblats comme toujours, leur demeuraient fidèles. Il y avait longtemps

que les Petitot [1] et les Séguin, les Faraud et les Clut n'étaient plus là, et que le premier apôtre du cercle arctique, le zélé P. Grollier, avait été recevoir la récompense due à ses pénibles labeurs, non moins qu'à ses souffrances, morales aussi bien que physiques. Mais ces pionniers des jours d'antan avaient eu, et continuaient à avoir, des successeurs dignes d'eux. Ceux-ci venaient même d'inaugurer sérieusement sur deux points différents, des œuvres apostoliques qu'ils n'avaient qu'ébauchées ailleurs sans résultat appréciable. Nous parlons ici de l'évangélisation des Esquimaux, à laquelle la nouveauté du sujet et des regrettables fatalités qui s'ensuivirent nous forcent maintenant de nous arrêter quelque peu.

Celui qui, de tous nos missionnaires, avait consacré à cette œuvre difficile l'énergie la plus constante, et voulait même s'y livrer à l'exclusion de toute autre, était le P. Turquetil, dont nous avons vu les premières tentatives couronnées d'un succès peu brillant par suite de circonstances adverses indépendantes de sa volonté. Ce missionnaire avait pris sa revanche dans un voyage accompli au cours de 1908. Il s'était alors remis en contact avec les Esquimaux; mais, cette fois encore, les circonstances paraissent avoir été contre lui, puisqu'il avait eu à lutter contre une indisposition chez ses hôtes, provenant de la

1 De ce missionnaire typique M. Lawrence-J. Burpee, généralement mieux renseigné, fait un ecclésiastique plus ou moins hybride en l'appelant "l'abbé E. F. Petitot, S. J." (*Journal de Larocque*, p. 86).

Le P. Petitot mourut, seul et délaissé, le 29 mai 1917, à Mareuil-les-Meaux (Seine-et-Marne), où il avait fait preuve de beaucoup d'intrépidité au cours de la Grande Guerre. Certaines difficultés, qui ne lui étaient que partiellement imputables, et provenaient autant des conséquences fâcheuses sur son intellect des grands dangers qu'il avait courus avec les Esquimaux et autres aborigènes américains, que de l'excitabilité de son caractère méridional, l'avaient porté à quitter sa congrégation pour s'échouer dans l'indifférence religieuse de cette petite paroisse, dont il était devenu le pasteur inapprécié.

nouvelle que plusieurs parents et amis étaient morts de faim et de fatigue en se rendant au lac Caribou, et cela, disaient-ils, par la faute des blancs qui auraient pu les secourir et ne l'avaient pas fait [2].

Pourtant, à force de patience, de prudence, de charité et de bonne humeur, le missionnaire était parvenu à se faire accepter de ces farouches citoyens des glaces. Il put même mûrir des plans d'établissement parmi eux, qu'il regardait comme le seul moyen de faire une impression durable sur leurs idées et leur genre de vie.

Ces plans ne devaient toutefois s'exécuter qu'en 1912, alors qu'il fixerait sa tente au milieu d'aborigènes qui connaissaient déjà les blancs depuis de longues années pour les voir passer par chez eux. Un an plus tôt, un autre Oblat devait prendre contact avec leurs compatriotes dans une région sans blancs mais comme saturée des plus pénibles souvenirs, portant sur un horrible carnage dont leurs ancêtres avaient été victimes à l'occasion de la visite d'un blanc, bien des années auparavant [3]. Depuis le massacre de la chute Sanglante en 1771, aucun représentant de sa race ne devait l'y suivre jusqu'au jour où le missionnaire dont il nous reste à parler aurait le courage de s'y aventurer.

Dans ces derniers temps, les Esquimaux du golfe du Couronnement, sur la mer Glaciale, s'étaient, au cours d'excursions annuelles, graduellement enfoncés dans le sud, et avaient fini par atteindre la baie Dease, sur le Grand lac d'Ours. Ces expéditions avaient un double but : les Esquimaux pouvaient par là commercer avec les sauvages et se ravitailler du bois nécessaire à la confection d'arcs, de flèches et de traîneaux, à une oasis dans les

2. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, pour 1907, p. 339.

3. Nous faisons allusion ici au massacre, par les compagnons de Hearne, dont il est fait mention p. 319, vol. I de cet ouvrage.

grandes landes, un bois touffu qui se trouvait à une vingtaine de milles du grand lac d'Ours.

Au printemps de 1911, Mgr Breynat ayant appris que deux cents Esquimaux devaient prochainement venir à la baie Dease, voulut en profiter pour faire commencer leur évangélisation. Dans ce but, il jeta les yeux sur un un P. Jean-Baptiste Rouvière [4], Oblat déjà rompu aux misères du nord par quatre années de bons services à la mission de Bonne-Espérance (Good-Hope). Le jeune prêtre partit joyeusement le 5 juillet 1911, et, le soir du même jour, son supérieur, le P. Houssais, homme par nature plutôt sobre de compliments, en écrivait :

"Le R. P. Rouvière nous a quittés pour aller porter son zèle et son dévouement parmi les Esquimaux du fond du lac d'Ours, qui n'ont encore jamais entendu parler de religion. Je tiens à consigner ici que, pendant les quatre années que le cher père a passées parmi nous, tous n'ont eu qu'à se féliciter de son aimable compagnie, de son esprit de charité et de son dévouement inaltérable. Il a passé ici en faisant le bien, et il laisse après lui bien des regrets. J'aime à croire que ses qualités précieuses, et surtout son grand esprit de foi, le feront réussir dans la mission difficile que l'obéissance lui assigne" [5].

Arrivé à la baie Dease, le P. Rouvière ayant appris que les Esquimaux avaient déjà levé le camp pour retourner à leurs glaces, se mit à les suivre, en compagnie d'un traiteur anglais. Après avoir remonté quelque temps la rivière Dease, qui devint bientôt de navigation impossible, il laissa son canot sur la lande, et partit à pied avec son

4. Né au diocèse de Mende, France, au cours de 1881, ce père avait fait son oblation perpétuelle à Liège, Belgique, le 15 août 1903, et avait été ordonné prêtre en 1906.

5. C'est pourtant ce même père qui, avec son digne compagnon, devait plus tard être grossièrement calomnié à Edmonton par des gens aveuglés par les préjugés religieux.

compagnon à la recherche des introuvables aborigènes. Il raconte lui-même sa première entrevue avec eux, et nous ne croyons mieux faire que de lui laisser la parole, tout en abrégeant quelque peu son récit.

"La rencontre a eu lieu le 15 août, vers six ou sept heures du soir. La Vierge Marie a béni mes pas, et m'a gardé jusqu'ici... Ce jour-là, nous repartons de bonne heure, avec l'idée bien fixe de ne pas revenir à notre tente sans avoir vu les Esquimaux. Nous marchons toute la journée sans rien voir... Soudain une idée me vient de retourner sur mes pas. M. Hornby[6] ne la partage pas et se décide à poursuivre. Mais cette inspiration me presse, et je me mets à revenir en arrière. Après avoir marché à peu près trois quarts d'heure, j'aperçois, sur le sommet d'une colline, trois êtres vivants. Sont-ce des caribous? Sont-ce des hommes? Pour m'en assurer, je me dirige sur la colline. Au bout de dix minutes environ, je vois une foule de personnes dans le défaut de la colline. Il n'y a plus à en douter: ce sont les Esquimaux. Merci, ô Marie, un premier point de ma mission va se réaliser! O ma Mère, daignez bénir mes pas, et rendre cette rencontre fructueuse.

"De si loin qu'ils peuvent m'apercevoir, ils se dirigent vers moi. Arrivés à une certaine distance, l'un d'eux prend les devants, et vient vers moi levant les bras au ciel et penchant la tête à droite, puis inclinant tout le corps vers la terre. Il fait cela à plusieurs reprises. Je ne fais aucun signe, mais voyant qu'il renouvelle sans cesse les mêmes gestes, je lui réponds en levant seulement les bras. Alors son pas s'accélère et tout le monde se précipite à sa suite. C'était leur signe de salut et de paix.[7]

6. Son compagnon.

7. Ou plutôt c'était pour montrer qu'ils ne cachaient aucune arme sur le corps. Ce geste est traditionnel chez les Esquimaux en pareille circonstance.

"Il arrive alors vivement sur moi tout souriant et me tendant la main. Je lui donne la mienne. Aussitôt il me prend par le bras pour me présenter à tout le monde. J'avais ma soutane et ma croix d'Oblat. Cette dernière les frappe J'essaie par signe de leur faire comprendre que Celui qui est là s'est immolé pour nous. Je leur donne ensuite quelques médailles de la Sainte Vierge, que je leur passe moi-même au cou Ils sont tout radieux" [8].

A soixante-quinze milles de la baie Dease, se trouve un lac auquel les Anglais ont donné le nom significatif de Dismal, ou Lugubre, où le P Rouvière pensa d'abord hiverner Mais ses abords étant absolument inhabitables, il revint sur ses pas, et, près d'un autre lac de quatre milles carrés, auquel des Américains donnèrent plus tard son nom, il se construisit une cabane dans un bosquet de sapins secs. Il y célébra sa première messe le 17 septembre 1911, et reçut jusqu'à la fin d'octobre, force visites d'Esquimaux sur leur retour à l'océan Glacial

Au mois d'avril 1912, il attela ses chiens pour aller chercher au fort Norman le P. Guillaume Le Roux [9], prêtre de talent et d'excellentes aptitudes pour l'acquisition des langues, qu'on lui avait envoyé du scolasticat de Liège. Le 27 août suivant, les deux missionnaires arrivaient au lac Rouvière, et commençaient à recevoir la visite d'un grand nombre d'Esquimaux, dont ils étudièrent la langue avec la plus grande assiduité [10].

8. Lettre à Mgr Breynat, Rivière Dease, 18 août 1911

9. Oblat, avec vœux perpétuels prononcés à Liège, depuis le 4 nov. 1906.

10. Et non sans résultats, puisque plus tard l'Esquimau Hupo déclarait d'eux "Les deux blancs parlaient notre langue avec facilité. Ils nous parlaient de la terre qui se trouve au delà des nues, ils nous montraient des images coloriées du ciel, et nous disaient qu'après notre mort nous irions là". Un autre, nommé Mayouk, disait "L'homme grand avec une grande robe [le P. Le Roux], qui savait bien notre langue, m'a mis des colliers [chapelets] autour du cou, et il m'a aussi

Pourtant ils ne tardèrent pas à se convaincre que, pour faire un bien réel à ces pauvres gens, il leur faudrait s'établir chez eux. Le 8 octobre 1912, ils se mirent donc en route pour la mer Glaciale, avec un groupe important d'Esquimaux qui retournaient à leur pays.

Puis un long silence se fit, et l'on n'entendit plus parler des courageux missionnaires jusqu'au jour où (1914) un explorateur rencontra des Esquimaux vêtus de soutanes et d'ornements sacerdotaux, circonstance qui porta Mgr Breynat à demander l'intervention de la gendarmerie du Nord-Ouest. D'après ce que celle-ci apprit alors, et à en juger par des bribes d'un journal écrit au crayon par le P. Rouvière, qu'elle trouva au cours de ses recherches, voici ce qui était arrivé.

Après treize ou quatorze jours d'un voyage extrêmement pénible, trajet d'une centaine de milles qu'ils accomplirent par "un froid intense, un temps affreux et avec des chiens affamés" [11], ils arrivèrent au terme de leur excursion, une île à l'embouchure de la rivière du Cuivre (*Coppermine R.*), où ils furent les hôtes d'un nommé Kormik. Ils avaient emporté quelques provisions, mais la femme de cet individu les leur vola. Une nuit, celui-ci s'étant glissé à leur chevet, enleva la carabine du P. Le Roux. Ce jeune prêtre était grand et vigoureux; d'un autre côté, menacé de la famine comme il l'était maintenant, sa subsistance dépendait uniquement des bons services de son arme. Il eut donc vite fait de la reprendre au voleur, qui

donné un métal [crucifix], me disant de toujours le garder, et de le pendre de manière à le voir tous les matins en me levant, car il me protégerait quand je mourrais. Il m'a dit aussi que nous étions tous mauvais, mais que si nous devenions bons, à notre mort nous irions dans le ciel, et que, sinon, nous descendrions sous la terre" Et dire, en face de ces témoignages, que d'aucuns eurent ensuite le front d'affirmer que les Esquimaux avaient toujours pris nos missionnaires pour des blancs ordinaires!

11. Journal du P. Rouvière.

entra alors en fureur, et aurait poignardé l'étranger sans l'intervention d'un bon vieillard appelé Koéha.

Celui-ci connaissant le caractère vindicatif de ses nationaux, fit alors comprendre aux missionnaires que leur vie était en danger, et ils durent reprendre le chemin du sud, au travers d'un désert sans bois qu'ils ne connaissaient point. La nuit suivante, deux Esquimaux, Sinnisiak et Oulouksak, partirent sur leurs traces et les rejoignirent vers midi. Les pauvres prêtres devinèrent de suite les desseins perfides de ces sinistres individus, dont le premier, ami de Kormik, avait une mauvaise réputation, même parmi ses compatriotes. Ils leur firent pourtant bon accueil, et les deux indigènes s'attelèrent à leur traîneau [13]. Pendant la nuit suivante, l'un des deux prêtres se tint constamment aux aguets

Le lendemain, on se remit en marche. Le P. Rouvière frayait le chemin avec ses raquettes [14], tandis que, armé d'une corde attachée au traîneau, le P. Le Roux empêchait celui-ci de verser. Soudain une horrible tempête se déchaîna: l'heure des brigands était venue. Sinnisiak murmura quelques mots à l'oreille de son compère, et tous les deux se débarrassèrent des harnais. Le premier s'étant porté en arrière du traîneau, le P. Le Roux l'y suivit des yeux. L'Esquimau feignit alors une action de nature privée qui porta le blanc à se détourner. En un clin d'œil, Sinnisiak était sur lui, et lui donnait un terrible coup de coutelas dans le dos.

Gravement blessée, sa victime jeta un cri et tomba au bout du traîneau. Oulouksak se précipita alors sur le pauvre prêtre.

—Achève-le, pendant que je m'occupe de l'autre, lui cria Sinnisiak.

13. Chose ordinaire chez les Esquimaux en voyage d'hiver.

14. Tâche extrêmement ardue, que même les sauvages doivent abandonner au bout d'un certain temps, se relevant les uns les autres.

Le P. Le Roux porta alors la main à l'épaule de son second assaillant et lui demanda grâce, mais l impitoyable sauvage lui transperça les entrailles et le cœur

Averti par les cris de l'infortuné, son confrère accourut à son secours, mais, voyant Sinnisiak armer la carabine, il dut s'enfuir vers la rivière du Cuivre. Le premier coup le manqua, la deuxième balle se logea dans ses reins, et il s'affaissa sur la neige presque assis. Les deux Esquimaux coururent alors sur lui, et Oulouksak ayant plongé sa dague dans son côté, le missionnaire tomba de tout son long dans la neige rougie de son sang. Comme il respirait toujours et que ses lèvres remuaient [14], Sinnisiak alla prendre au traîneau la hache de sa victime, et lui coupa les jambes et la tête. Enfin, sur l'ordre du même individu, Oulouksak lui déchira les entrailles, en arracha le foie, et tous les deux en mangèrent, opération qu'ils renouvelèrent sur son compagnon.

Ayant alors pris les carabines, qui avaient probablement été l'unique mobile de leur crime les deux assassins s'en retournèrent.

C'était entre le 28 octobre et le 2 novembre 1913, sur la rive gauche de la rivière du Cuivre, huit ou dix milles en amont de la chute Sanglante.

Ainsi se termina la carrière de deux jeunes prêtres bons, aimables [15] et dévoués dont le zèle et les capacités pro-

14 Murmurant sans doute leur dernier acte de recommandation à la clémence divine

15. Georges-M. Douglas, qui avait vécu avec le P Rouvière avant l'arrivée du P Le Roux, en écrit "Le père partit le 28 mars. Nous fûmes très chagrins de lui dire adieu. Il avait considérablement ajouté aux charmes de notre vie dans nos quartiers d'hiver et ce fut avec un sincère regret que nous le vîmes entreprendre son voyage de retour à la mission" (*Lands forlorn*, p. 169, New-York et Londres, 1914) De son côté, l'Esquimau Kosha disait plus tard des deux missionnaires "J'aimais beaucoup les bons blancs. Ils étaient très bons pour nous, et nous donnaient des munitions, de la ligne à morue et de la ficelle pour faire des rets"

mettaient une riche moisson pour l'avenir. Puisse leur sang devenir encore une semence de chrétiens, parmi ce peuple dégradé et endurci dans son infidélité [16] !

Pendant que ce drame sanglant se déroulait juste sur les confins septentrionaux du Nouveau-Monde, deux confrères des pauvres martyrs de la cruauté esquimaude s'efforçaient de faire briller la lumière de l'Évangile aux yeux de leurs compatriotes de la baie d'Hudson. Par 63° 40′ de latitude nord, cette méditerranée projette une étroite branche quelque cent vingt milles dans des terres aussi nues et désolées, qu'on peut en trouver sur la surface du globe [17]. C'est le golfe, ou fiord, Chesterfield, célèbre

16. Amenés à Edmonton par la police, les meurtriers des pauvres pères purent jouir des ovations que leur firent des protestants égarés par le préjugé, au cours d'un procès qui fut la honte de la civilisation. Sinnisiak, accusé séparément du meurtre du P. Rouvière, ne nia rien, mais voulut donner le change en prétendant, contre toute vraisemblance, qu'il avait été attaqué par les prêtres. Le jury, dans les rangs duquel on avait refusé d'admettre deux catholiques, déclara, après cinquante minutes de délibérations, que l'accusé était innocent!

Une seconde procédure accusait collectivement Sinnisiak et Ouloukset du meurtre du P. Le Roux. Le procureur de la couronne, voyant comment on avait fêté les Esquimaux à Edmonton, et à quel point on avait chauffé l'opinion publique en leur faveur, exigea un déplacement du tribunal, et l'on se transporta à Calgary. Le nouveau procès dura du 22 au 24 août 1917, et le verdict d'un nouveau jury fut: Coupables, avec la plus grande recommandation possible à la clémence royale.

Invoquant son titre de père, Mgr Breynat avait envoyé une instante requête au ministre de la Justice, pour que la peine de mort fût commuée en une détention temporaire dans une mission de son vicariat. Sa demande fut exaucée, et la sentence de mort, prononcée pour la forme, fut immédiatement changée en une espèce d'emprisonnement sans chaînes ni verrous. La mission du fort Résolution devint alors le lieu de leur facile pénitence, qui devait se terminer trois ans plus tard.

17. A Chesterfield Inlet, on est en plein cœur des *Barren Lands*. Aucune végétation. Il faut aller à plus de deux cents milles au sud, vers Churchill, pour rencontrer un arbuste qui s'élève à six pouces de terre. C'est le rocher nu, ou le sable et gravier mêlés, ou d'immenses

dans l'histoire des voyages nautiques. A l'entrée même de cette longue crevasse submergée, se trouve une petite baie, sur laquelle la compagnie de la baie d'Hudson s'était établie en 1911, mais son "facteur" n'avait pas été le premier blanc de ces parages, bien s'en faut, ainsi que le prouvent les nombreux métis esquimaux qu'on y rencontre.

Le 24 juillet 1912, les PP. Arsène Turquetil et Armand Leblanc [18], deux Français comme les victimes de la rivière du Cuivre, quittaient Montréal pour le nord, et, après quarante-deux jours de traversée, arrivaient à Chesterfield. C'était le 3 septembre. Deux jours après, le vaisseau repartait, laissant nos missionnaires à leurs pensées, sous la tente qu'ils avaient plantée, en attendant qu'ils se fussent bâti une demeure avec des planches qui les avaient accompagnés dans leur voyage. Le 8 septembre, ils disaient leur première messe sur ces plages jusqu'alors le théâtre du vice le plus éhonté et des plus ridicules superstitions.

Ils avaient trouvé une vingtaine de tentes d'Esquimaux campés là pour attendre le bateau. C'étaient pour la plupart des métis, de mentalité et de caractéristiques bien esquimaudes, c'est-à-dire possédant, à côté d'excellentes qualités telles que la gaieté et des aptitudes pour l'industrie, une propensité irrésistible pour le vol et le mensonge. L'un d'eux, pris en flagrant délit du premier méfait, se frappait la tête comme de dépit, mais sans perdre sa bonne humeur.

—C'est bien moi, se disait-il, je me fais prendre à tous les coups, alors que les autres volent tant qu'ils veulent sans se laisser attraper.

bancs d'un mélange de glaise, racines végétales saturées d'eau, et parfaitement incultes. Un peu de mousse et de lichen, quelques fleurettes du pays, qui apparaissent au mois d'août et vivent quelques jours, c'est tout. La place est renommée pour ses vents et bourrasques" (Notes du P. Turquetil pour l'Auteur).

18. Le P. Armand-René Leblanc avait fait ses vœux perpétuels à Liège, le 1[er] nov. 1907.

Un autre mentait effrontément au P. Turquetil, qui lui mettait sous les yeux la preuve de son peu de véracité. En éprouvait-il quelque confusion ? Pas le moins du monde.

— Mais sans doute je mens, fit-il d'un air à la fois candide et goguenard ; ne vois-tu pas que mon père était un blanc ?

Quant à la morale, baissons de suite le rideau, et contentons-nous de murmurer tout bas que leurs mœurs sont plus canines qu'humaines.

Tels étaient les enfants de ténèbres dont nos deux missionnaires étaient venus faire des enfants de lumière. Pour le moment, le plus pressé était de se bâtir un logis où l'on pût se garantir des rigueurs de l'hiver, qui n'allait pas tarder à venir. L'extérieur en fut fini en quinze jours, mais ce n'est que le 2 février 1913 que l'intérieur fut assez avancé pour qu'ils pussent avoir le bonheur de posséder Notre Seigneur sous leur toit [19]. Quinze mois plus tard, en la fête de la Pentecôte 1914, leurs études linguistiques leur permettaient de commencer leur série de catéchismes, auxquels ils eurent d'abord beaucoup de monde. Mais au fur et à mesure qu'ils purent mieux expliquer les exigences de la morale chrétienne, les défections se firent de plus en plus nombreuses.

Les pères n'en continuèrent pas moins à prêcher deux fois chaque dimanche. Puis ils ouvrirent une école pour les enfants des familles résidant au fort. On leur apprit à lire et à écrire dans leur langue, et à chanter les cantiques du dimanche. On leur faisait aussi le catéchisme, et n'eût été le danger de séduction dans une société si pourrie, on

19. La principale difficulté de cette mission au point de vue matériel consiste dans le coût vraiment exorbitant de la vie. Ainsi les frais de transport pour les denrées ordinaires ne s'élèvent pas à moins de $85.00 la tonne, tandis que ceux des marchandises légères sont évalués au pied cube. Par exemple, supposons que le bois de construction coûte $50.00 à Montréal : son prix sera de $135.00 à $175.00 à Chesterfield.

eût pu les baptiser. Quelques femmes montrèrent aussi de bonnes dispositions, et demandèrent même le baptême, qu'on dut leur refuser longtemps, parce que l'espèce d'esclavage dans lequel elles étaient vis-à-vis de leurs maris et de bien d'autres rendait leur persévérance plus que problématique.

Un jour devait pourtant venir, où le P. Turquetil baptiserait un certain nombre d'élus parmi la corruption esquimaude. En attendant, il semait dans les pleurs, se contentant de prier Dieu de hâter le moment de la moisson.

CHAPITRE XI

NOUVELLE EFFLORAISON DE PAROISSES

1912-15

Il y a loin, et cela dans plus d'un sens, des plages glacées des païens esquimaux aux riantes campagnes des catholiques de l'Ouest canadien. Quitter la société des premiers pour celle des seconds, c'est s'éveiller aux douces joies de la vie familiale après les angoisses d'un cauchemar terrifiant, c'est jouir de la compagnie des enfants de Dieu, après avoir connu les dangers de la plus noire barbarie, en un mot, c'est la lumière succédant aux ténèbres.

Notre retour au théâtre de la civilisation chrétienne ne peut donc manquer d'être agréable. Notre satisfaction augmentera encore au fur et à mesure que nous pourrons constater les consolants progrès qu'y faisait toujours la cause de la religion, les jets de lumière qui, à côté de quelques ombres, jaillissaient des mains de l'Église sur le pays tout entier. Commençons par ces dernières, pour pouvoir nous livrer ensuite sans réserve à la joie de contempler l'extension que prenait le règne de Dieu dans ces contrées.

C'est d'abord une fondation manquée. Dès la fin de 1912, deux Bénédictins anglais s'étaient rendus à Calgary, où ils avaient fait des dépenses pour la valeur de $10,000, en vue d'établir un collège classique, lorsque, la nouvelle autorité ecclésiastique ne goûtant point leur présence en cette ville, ils durent se retirer, "au grand regret de la population catholique" [1].

Puis les Oblats, qui avaient, on peut le dire, fait le pays

1 *Les Cloches de Saint-Boniface* pour 1914, p. 13.

au point de vue religieux, durent aussi abandonner deux paroisses qu'ils avaient à Calgary, ainsi que celle de McLeod. Le nouvel ordinaire s'installa dans leur maison principale, qu'ils durent évacuer, et convertit leur église en sa cathédrale. C'était son droit, bien que Mgr Mathieu en eût agi autrement à Régina[2], mais on ne s'attendait point aux autres déplacements forcés, qui eurent, du reste, leur écho chez les missionnaires du Sacré-Cœur et les pères de Tinchebray. Les représentants de ces deux instituts eurent, en effet, à quitter à leur tour la paroisse de Medicine-Hat et celle de Sainte-Anne à Calgary.

Cette dernière ville en comptait alors quatre, à savoir celle de Sainte-Marie, maintenant la cathédrale de l'Assomption, celle de Sainte-Anne, dans la partie est, celle du Sacré-Cœur, à l'opposé, et celle de Saint-Joseph, dans la partie nord. La paroisse de Sainte-Anne avait été fondée en 1908, et c'est le P. Louis Culérier qui y dit la première messe (8 novembre). Lors de sa fondation, elle ne comptait que trente foyers, avec un total de cent onze personnes. De mai à août 1909, le P. Alphonse Jan, curé de Sainte-Marie, y fit bâtir une chapelle, que le P. Culérier desservit jusqu'en avril 1910, alors que la paroisse passa aux mains des pères de Tinchebray. Leur P. L. Forget[3] en fut le premier curé sous le nouveau régime.

Quant au Sacré-Cœur, on commença, le 20 octobre 1909, les travaux de sa maison-chapelle, sous la direction du P. Louis-Victor Lewis, O. M. I. alors curé de Sainte-Marie. Puis son vicaire fut chargé d'en assurer le service religieux.

Sans être plus populeuse que Calgary, la capitale de l'Alberta ajoutait alors une nouvelle paroisse aux huit qu'elle possédait déjà. La population anglaise d'une partie

2. Ainsi que l'archevêque de Vancouver en ce qui était de la maison des Oblats.

3. Plus tard curé de Saint-Patrice, Vancouver.

d'Edmonton avait eu jusque-là ses offices avec les Canadiens-français de l'Immaculée-Conception. A la fin de novembre 1912, cette paroisse fut divisée en deux, et sa moitié anglaise échut en partage à l'abbé Joseph-Maxime Pilon, jeune prêtre originaire du diocèse de Valleyfield. L'année suivante, il éleva, juste en face des bâtisses paroissiales de l'Immaculée-Conception, une église toute en brique pouvant contenir mille personnes assises, avec un presbytère confortable, au coût total de $65,000 [4].

Quant aux Oblats du pays, ils restaient fidèles à leurs traditions, alors même qu'ils n'étaient point stationnés parmi les Indiens. Tandis que les exigences du service paroissial en condamnaient quelques-uns à une vie plus ou moins sédentaire, qui ne différait pas extérieurement de celle des prêtres séculiers, d'autres se livraient sans réserve à un ministère qui les faisait courir de place en place, assez souvent le long des lignes de chemins de fer, sans trêve ni merci pour les réclamations de la nature aux abois.

C'est ainsi que, peu après l'époque que nous venons d'atteindre, les PP. Culérier et Beaudry, tout en s'acquittant des fonctions de curé et de vicaire, respectivement, près des catholiques d'une petite ville [5] à cent trente milles à l'ouest d'Edmonton, n'en desservaient pas moins trente-trois autres missions, ou postes de moindre importance [6]. C'est dire que ces missionnaires devaient être presque constamment en route, accablés d'une fatigue sans répit, en proie à l'insomnie et aux dérangements qu'elle

4. M. Pilon devait être nommé vicaire général du diocèse le 11 juil. 1918, puis administrateur du même territoire en 1919.

5. C'était Edson, centre d'à peu près un millier d'âmes. Il devait en compter 1,139 en 1922.

6. Edson pouvait être regardé comme un cas extrême, mais cette place était loin d'être unique en ce qui était des succursales à desservir. Ainsi Lethbridge en avait 25, Medicine-Hat 20, la paroisse polonaise d'Edmonton 14, Daysland en Alberta, Deloraine au Manitoba et Edmonton-Nord chacun 10, etc.

entraîne par suite de fréquents voyages de nuit, et l'estomac tiraillé par des jeûnes imposés par l'heure tardive de certains trains.

Les points qu'ils visitaient à tour de rôle pouvaient contenir d'une ou deux à peut-être une quinzaine de familles catholiques perdues au milieu des protestants, dont il fallait empêcher la foi de s'éteindre, et auxquelles il fallait rappeler la loi de l'Église que leur milieu les portait à oublier, aussi bien que les commandements de Dieu, qu'ils étaient exposés à interpréter à la protestante.

C'était pour le prêtre une tâche des plus fatigantes, et rarement assez fructueuse pour encourager celui qui devait s'en acquitter. Ce prêtre, devenu le commis-voyageur de Dieu, devait traîner avec lui sa chapelle de station en station, et parfois comme s'imposer à des gens qui n'appréciaient qu'à demi sa visite, et ne profitaient pas toujours des grâces dont il était le dispensateur.

Mais c'est surtout en dehors des villes éparpillées le long des voies ferrées que se portaient alors les progrès réels de l'Église catholique, fruits, pour la plupart, de l'excellente campagne de colonisation poursuivie par l'abbé Ouellette. Saint-Paul des Métis était déjà comme une petite métropole rurale, dont les satellites, à la naissance desquels nous avons assisté, prenaient forme et se consolidaient. Saint-Vincent, au nord-ouest, avait été érigé en paroisse le 31 mars 1912, et avait reçu pour pasteur l'abbé J.-R. Cadieux. A Saint-Édouard, beau centre à l'est [7] et chef-lieu d'un pays ondulé et même vallonné, M. Ovide Desroches veillait sur les intérêts spirituels d'une cinquantaine de familles canadiennes-françaises, depuis le jour de Noël 1914. Pendant les deux années précédentes, le

7 Ainsi nommé en l'honneur d'Édouard Côté, son premier maître de poste. Le site de son église, d'abord assez mal choisi, a depuis été changé.

P. Le Clainche, de Saint-Paul, s'était dévoué pour eux, allant leur dire la messe tous les dimanches [8]

Un peu après, Sainte-Lina, dans une région plutôt accidentée, coupée de gracieuses vallées et plus boisée que le sud, recevait, le 11 septembre 1914, l'abbé Joseph-Eugène Lapointe, précédemment vicaire de M. Éthier à l'Immaculée-Conception. Ce M. Lapointe devenait le premier prêtre résidant de ce centre, et allait bientôt en commencer l'église.

Le ciel de Bonnyville paraissait moins clair, malgré l'arrivée dans cette paroisse, le 15 mars 1913, d'un excellent prêtre toujours souriant, l'abbé Joseph-Michel Boucher, qui devait prodiguer les trésors de son dévouement et sa provision de bonne humeur [9] à ses habitants pendant quatre années. En 1912, au cours d'un interrègne d'un an, on avait cru devoir changer le site de l'église paroissiale, et, par manière de protestation, les familles des environs immédiats s'abstenaient dès lors de remplir leurs devoirs religieux, en attendant qu'elles se portassent à des excès encore plus regrettables [10]

Tout éloignées des voies de communications qu'étaient ces différentes places, l'action de M. Ouellette comme colonisateur s'étendait encore plus loin. Elle atteignait le lac Froid et même le lac la Biche, deux belles pièces

8. Le 20 déc. 1914, le P. Le Clainche va dire la messe à la mission de Saint-Édouard pour la dernière fois. Dorénavant, les habitants de cette mission auront leur prêtre résidant, M. Ovide Desroches, qui prend charge de cette paroisse le jour de Noël" (Extrait du registre paroissial, ou *Codex historicus*, de Saint-Paul des Métis)

9. M. Boucher devait succéder à M. Normandeau comme missionnaire colonisateur de l'Alberta centrale, et y faire, lui aussi, un excellent et très méritoire travail

10 Après que ces pauvres dévoyés se fussent abstenus pendant longtemps de tout devoir religieux de nature publique, le curé crut pouvoir les ramener à la soumission due à l'Église en leur faisant prêcher une mission. Mais ils se formalisèrent alors de certaines

d'eau qui avaient jusque-là été exclusivement aux mains des sauvages et des métis. Dès 1906, quelques Canadiens s'étaient aventurés jusqu'au lac Froid. C'étaient les familles Adolphe Bibeau, Mathias Lambert et P. Poirier. Elles se trouvaient là à environ deux cents milles d'Edmonton, sans chemins ni ponts sur les rivières, ce qui n'empêcha pourtant pas d'autres colons de diverses nationalités de les suivre dans un pays dont on vantait l'excellent poisson, les animaux à fourrure et la qualité du sol.

Le bon vieux P. Legoff, à la tête de la mission indienne de la réserve à douze milles au sud, fut le premier prêtre à visiter la nouvelle colonie. En janvier 1913, son assistant, le P. Émile Fabre, lui succéda dans cette tâche plutôt difficile, et, au mois d'août de l'année suivante, le P. Jules Le Chevallier y construisit une maison-chapelle, sur un terrain donnant une vue superbe sur le lac.

A l'ouest du lac Froid[11] et tirant légèrement sur le nord, se trouve l'historique lac la Biche, qui est lui-même le centre d'une pléiade de moindres nappes d'eau. Quelques rares familles s'étaient installées en 1914 dans les environs de la première, pendant qu'un autre centre se formait à quelque distance au sud-est, comme conséquence de l'érection, à cet endroit, d'une station de chemin de fer portant le même nom. M. Ouellette, le colonisateur déjà si souvent mentionné dans ces pages, en fut le premier prêtre desser-

paroles du prédicateur, et demandèrent les services d'un ministre protestant de leur race, qui fut enchanté de les avoir sous sa houlette. Il en prit même occasion pour faire du prosélytisme près des autres, et mit le comble à ses faveurs en leur bâtissant un petit hôpital, ainsi qu'un temple orné de maintes croix, aux frais de la société biblique qui l'entretenait lui-même. Sept familles canadiennes sont restées dans les filets de l'erreur.

10 Ainsi nommé parce que, étant très profond, son eau est toujours froide. Du seuil de l'église paroissiale, l'œil contemple des parties de deux provinces à la fois, ce lac étant coupé par la ligne qui sépare l'Alberta de la Saskatchewan.

vant. Au cours de cette année, M. Normandeau et lui y placèrent une trentaine de familles canadiennes, tandis qu'ils en établissaient une vingtaine au lac des Œufs [12].

Non loin de l'extrémité occidentale du lac la Biche et sur l'un de ses tributaires, nous avons aujourd'hui une paroisse canadienne dont la fondation mérite quelques détails. Au commencement de ce siècle, vivait à Provemont, Michigan, une famille patriarcale de treize ou quatorze enfants, dont huit robustes garçons, nommée Plamondon. La foi était de race chez eux, et alors qu'ils ne pouvaient voir le prêtre que deux ou trois fois l'an, le grand'père avait coutume de réunir les catholiques chez lui et d'y faire des offices improvisés. Son fils Joseph, le père de la famille en question, déplorait la grande distance qui le séparait du prêtre, un Allemand dont on n'aimait point les manières cassantes. Ce malaise et le désir d'améliorer le sort de la famille entière portèrent un des jeunes Plamondon à faire un tour en Alberta, où il fut satisfait de ce qu'il vit.

Son père, accompagné d'autres de ses fils, l'y suivit malgré les objections du curé allemand, qui assurait qu'il n'y avait point de prêtres dans ce lointain pays, et que s'ils y menaient les femmes, elles leur arracheraient les yeux. Ils se rendirent donc à Morinville, où ils travaillèrent quelque temps. C'était à l'époque de la Saint-Jean-Baptiste, et ce qu'ils virent les porta à remarquer :

On nous a dit qu'il n'y avait point de prêtres par ici, or nous n'en avons jamais tant vu de notre vie.

Étant alors allés chercher leurs familles, ils se dirigèrent longtemps vers le nord, et s'enfoncèrent dans une forêt avec sol ondulé, qui leur rappelait leur pays sur la terre américaine. C'était dans l'automne de 1908. Ils s'y établirent, d'abord fort pauvrement, puis correspondirent

12. A dix milles au sud-ouest.

avec des amis qu'ils firent venir de leur ancienne place

En peu de temps, ils furent assez nombreux pour pouvoir réclamer les services d'un prêtre. Le P. Cyprien Boulenc, O M I., du lac la Biche, fut leur premier desservant, et il se dévoua pour eux avec un zèle qu'on ne saurait trop reconnaître. Même au point de vue matériel, les pères de la mission assistèrent les débutants de la modicité de leurs propres ressources. En 1913, leur colonie était déjà assez forte pour recevoir la visite de l'évêque diocésain. Ces braves gens avaient entendu parler des grandes réceptions dont on gratifiait au Bas-Canada le premier pasteur en visite officielle. Ne pouvant encore mieux faire, ils remplirent un lourd camion de jeunes gens et de jeunes filles, qui chantaient de tout leur cœur le long du chemin les cantiques qu'ils savaient, gravement accompagnés sur le violon par le vieux Joseph lui-même

En février 1914, leur colonie, qui portait déjà le nom des pionniers de la place [13], reçut son premier curé dans la personne d'un jeune prêtre, M. Ovila Lepage, condamné par la science médicale pour faiblesse de poumons, et dont la santé florissante est devenue la meilleure réclame possible pour la salubrité du climat albertain. Le nouveau pasteur fit alors agrandir l'église construite par ces braves gens, et se bâtit lui-même un presbytère

Cependant l'abbé Ouellette avait cédé sa place de colonisateur à M. Normandeau, qui venait de passer un an à Lamoureux (1912-13). Par une première excursion de chercheurs de terres, ce dernier avait, en mai 1913, enrichi le pays de soixante-douze catholiques, dont une cinquantaine étaient des chefs de familles, et les avait établis à une place qu'il appela Donatville [14], en l'honneur d'un

13. Étant d'abord appelée Plamondonville. C'est aujourd'hui Plamondon tout court, et le bon sens n'y perd rien.

14. Dans l'Ouest, comme en certaines parties du Québec, on est fort sur ces noms géographiques en-ville, qui souvent ne représentent

nommé Donat Gingras [14]. Plein d'une ardeur toute juvénile, le nouveau colonisateur ne dirigea pas moins de quatre autres excursions semblables au cours de la même année. C'est ainsi qu'il fonda alors un centre, à seize milles au sud du lac la Biche, qui fut appelé Normandeau, parce que deux de ses frères s'y trouvaient déjà. En 1914-15, un autre poste appelé Berny lui dut aussi l'existence.

Son activité se porta en outre sur une troisième place, à quarante milles au nord-ouest de Saint-Albert, appelée Picardville, centre d'une région excellente au point de vue de l'élevage, dont le premier curé, prêtre français du nom de Joseph Le Cerf, s'y était fixé au cours de 1913 [16].

Toutes ces nouvelles paroisses ou missions, se trouvaient dans le diocèse de M[gr] Legal [17]. Dans le vicariat apostolique qui lui était contigu, une ancienne mission sauvage, Saint-Bernard, à l'extrémité occidentale du Petit lac des Esclaves, venait alors de se métamorphoser en une véritable ville sous le nom de Grouard. Dès 1908, un D[r] G.-O. Boulanger y avait élu domicile, avec MM. Louis Levasseur et Adrien Larivière, celui-ci fils du sénateur du même nom. Comme l'immigration anglaise se portait déjà vers la rivière la Paix, la mission catholique était devenue une étape d'autant plus importante qu'elle était le terme de la navigation dans la route des colons, dont elle fut comme l'entrepôt, alors qu'on s'attendait à y voir passer le chemin de fer qui avait cette rivière pour objectif.

pas grand' chose. Rien que dans la partie nord-est de l'Alberta, nous n'en avons compté pas moins de dix-neuf, dont quelques-uns forment les composés les plus étranges!

15. Détail presque invraisemblable, une colonie d'une quinzaine de familles nègres devait bientôt après s'établir dans cette lointaine région.

16. Et qui, l'année suivante, devait aller mourir en Orégon.

17. L'homme capable, prudent et pondéré qu'était ce prélat devait mourir à Edmonton le 10 mars 1920, à l'âge de 71 ans, après 45 ans de sacerdoce et 22 d'épiscopat. En sorte que le moins qu'on pût dire de sa vie c'est qu'elle avait été bien remplie.

Au printemps de 1909, la place comptait une vingtaine d'Anglais, une dizaine de Canadiens et de quatre à cinq cents métis français. Mgr Grouard étant le grand personnage de tout le pays, même aux yeux des Anglais, lorsqu'il s'agit de donner un nom civil à cette mission en voie de transformation totale, le Dr Bélanger obtint sans trop de peine qu'elle s'appelât Grouard [18]. En 1911, la population augmenta encore, grâce à une réclame effrénée dans les milieux anglais, et beaucoup de métis vendirent leurs terres aux nouveaux venus.

En 1913, eut lieu l'élection du premier maire, qui fut pourtant un Canadien, M. Larivière. Ce fut l'apogée de Grouard [19]. Ce devait être aussi le point de départ d'une débâcle qui se déclara lorsque, cette même année, il devint certain que le chemin de fer attendu passerait à une douzaine de milles de là. En réponse à de bruyantes protestations contre cette décision, la législature de l'Alberta crut mettre le baume sur la plaie en adoptant une loi qui pourvoyait à la construction d'un embranchement entre cette place et la ligne principale, embranchement qui reste encore à réaliser.

Un prêtre qui contribua indirectement au progrès de Grouard au point de vue canadien-français, fut le P.

18. Ce qui n'empêcha pas une certaine clique anglaise d'essayer dans la suite, de faire remplacer ce nom pourtant si vénérable par un autre de son choix.

19. En 1913-14, il y avait là deux banques, les casernes de la gendarmerie, le magasin de la compagnie de la baie d'Hudson et de ses concurrents modernes, la maison Révillon, ainsi que d'une autre compagnie commerciale, deux scieries, une agence des terres, un bureau de télégraphe et une chambre de commerce. C'était le siège de la cour de district et l'objectif de deux compagnies de navigation. De leur côté, les sœurs de la Providence y étaient arrivées en juin 1894, et y avaient bâti, en 1908, un hôpital qui ne put s'ouvrir que le 10 octobre 1909. A son apogée, la ville comptait une population d'environ 1,500 habitants.

Jean-Baptiste-Henri Giroux, O.M.I [20], qui avait été nommé colonisateur officiel de la région de la rivière la Paix en janvier 1912. Il avait amené, en mai de cette année, un premier contingent, composé de douze chefs de familles, dont la plupart venaient des États-Unis [21]. Ces courageux colons s'étaient d'abord rendus en chemin de fer jusqu'à Athabaska-Landing, sur la rivière la Paix, puis avaient remonté ce cours d'eau en bateau à vapeur jusqu'à la décharge du Petit lac des Esclaves, dans laquelle ils s'étaient engagés. Ayant alors traversé cette pièce d'eau dans le sens de sa longueur, ils avaient atteint Grouard Là ils avaient pris des voitures, et s'étaient dirigés vers une belle plaine arrosée par la rivière au Jargeau [22], où ils s'étaient établis.

Leur arrivée dans cette lointaine région date du 1er juin 1912. Leur premier acte fut un acte de foi à genoux au pied d'une croix rustique portant leurs noms, ils se mirent sous la protection de la Sainte Vierge en récitant le chapelet. Avec eux se trouvait le P Falher, auquel vingt-trois ans de séjour au pays permettaient de leur servir de guide, et dont on donna le nom à la nouvelle colonie. L'automne suivant un bureau de poste y fut établi, et Falher fut desservi par le P. Jean-Marie Dréaux, O.M.I., qui remplit aussi les fonctions de son premier directeur des postes.

D'année en année, de semblables et plus importantes expéditions furent organisées par le P. Giroux, jusqu'à ce qu'en 1915 Sainte-Anne de Falher comptât plus de

20. Frère du P Giroux que nous avons vu chez les Indiens de l'Extrême-Nord.

21 Ces pionniers firent preuve de trop de courage pour que nous puissions nous abstenir de citer leurs noms. C'étaient MM T Leblanc Alph. Gariépy, J Dupuis, Ch. Dupuis, O. Sabourin, Alf. Roy, F Legault, V Gamache, Alf Brûlotte, J Longtin, J Pilon et M Giroux.

22 Espèce de vesce, ou pois sauvage, dont les bestiaux sont très friands.

cent vingt familles, toutes canadiennes-françaises. C'est la paroisse homogène la plus septentrionale de toute l'Amérique [23].

Puis, le courant d'immigration une fois établi, ses vagues se déversèrent en différentes directions, faute d'un homme sur place pour les diriger, et empêcher l'affaiblissement résultant d'un émiettement qui ne pouvait être que préjudiciable aux intérêts catholiques et français.

23. Falher peut être cité comme un exemple frappant de la rapidité avec laquelle un esprit entreprenant peut transformer une place dans l'Ouest. Lorsque l'auteur de ces lignes la visita, en octobre 1919, cette paroisse, qui comptait près de deux cents familles dans un diamètre de quatorze milles, venait d'être mise entre les mains de l'ex-colonisateur, M. Ouellette. Son église-presbytère, pauvre bâtisse isolée sur la prairie, se trouvait à trois milles de la ligne de chemin de fer qui reliait Edmonton à la rivière la Paix. Le premier soin du nouveau pasteur fut d'en transférer le site tout près de cette ligne, et cela bien que, en raison de la proximité d'une station, Donnelly, on lui eût intimé qu'il ne pouvait s'attendre à jamais avoir une station au village qu'il projetait d'établir. Négligeant tout pronostic adverse, l'abbé Ouellette se mit résolument à l'œuvre, et, lors de notre passage chez lui, une nef d'église de cent pieds de long, toute en brique, sortait de terre au nouveau point de la prairie, on travaillait aux murs d'une première maison, et une autre se commençait à côté.

Or, exactement douze mois après, voici ce que nous écrivait le courageux prêtre:

"Oui, l'église est terminée, et elle a été bénite le 1er août dernier par Mgr Grouard, avant son départ pour l'Europe. De plus, nous venons de terminer une grande école en brique solide au coût de $30.000. D'une partie, nous ferons les classes pour les enfants du district, et de l'autre le couvent provisoire des sœurs de Sainte-Croix, dont je viens d'amener cinq. En outre, une partie de l'ancienne chapelle, qui était dans le champ à trois milles, a été transportée ici et son rez-de-chaussée aménagé pour le presbytère et le haut pour un dortoir de garçons. Le printemps prochain, nous espérons entreprendre notre grand pensionnat.

"Autour de l'église, il y a maintenant 25 familles résidantes. Nous avons six magasins, une banque, un médecin, un forgeron, des menuisiers, un hôtel, un restaurant, en un mot tout ce qui se voit dans les petites villes naissantes. Enfin, le chemin de fer a fait de Falher une station, et notre place est devenue un centre prospère pour la ligne, pour les cultivateurs et pour la région tout entière".

C'est ce qui explique qu'on trouve aujourd'hui de petits groupes de nos compatriotes à Spirit-River, Pouce-Coupé, Grande-Prairie, prairie de l'Ours gris et rivière des Prairies (la *High-River* des Anglais), postes auxquels le prêtre doit faire quelques visites qui, pour régulières qu'elles soient, n'en sont pas toujours très fructueuses, par suite du manque d'homogénéité dans la population. En pareil cas, à moins d'être extraordinairement bien trempé, le catholique est malheureusement plus porté à suivre les mauvais exemples que les bons.

C'est pour conjurer ce danger qu'on s'est toujours efforcé, dans la mesure du possible, de grouper les Canadiens, ou de fortifier par de nouvelles accessions ceux des centres où le hasard a fait pousser des racines assez vigoureuses pour y assurer une vie nationale ininterrompue en cas de secours. Ainsi, pendant que s'organisait, dans le nord de l'Alberta, l'excellent travail de colonisation que nous venons d'exposer, un jeune prêtre, fertile en plans, parfois pratiques, et qui ne craignait pas l'action, l'abbé Émile Dubois, tout fraîchement arrivé de France [24], consolidait une petite colonie, Arborfield, qu'avaient formée des épaves de la grande expédition Bérubé.

Ces Canadiens avaient pris une soixantaine de terres à trente milles au nord-est de Tisdale, station sur la ligne qui relie directement Prince-Albert à Winnipeg. Après un premier séjour à cette paroisse naissante, l'abbé Dubois était retourné, en janvier 1912, chercher des émigrants dans son pays natal, le diocèse de Mende, et était revenu avec un certain nombre. Puis il tourna son attention vers le sud et y fonda une filiale, Pré-Sainte-Marie, qu'il fit indirectement reconnaître du gouvernement, en lui obtenant un bureau de poste du même nom.

24. Du 1er sept. 1911.

CHAPITRE XII

TOUJOURS LA COLONISATION

1914

S'il nous venait à l'idée, en étudiant l'œuvre si éminemment patriotique des prêtres de l'Ouest canadien qui se livrèrent à la colonisation catholique, d'essayer de faire la part des mérites respectifs de ces pionniers, de comparer le travail et les résultats des uns avec le travail et les résultats des autres, nous ne devrions pas perdre de vue deux choses qui contribuèrent puissamment à en égaliser la valeur—du moins lorsqu'il est question de ceux qui suivirent et placèrent eux-mêmes leurs colons, après s'être dérangés pour aller les chercher.

En effet, si les premiers eurent des difficultés infiniment plus grandes à vaincre, comme, par exemple, le manque de communications (ainsi que nous l'avons vu dans le cas du P. Giroux, et un peu aussi dans celui de M. Ouellette), obstacles que connurent moins les derniers, il ne faudrait pas oublier que ceux-ci ne purent jouir d'un grand avantage qui facilita considérablement la tâche de ceux-là. Au commencement, il y avait de tous côtés des *homesteads*, ou concessions de terre gratuites, qui devenaient de plus en plus rares, ou d'accès de moins en moins facile, au fur et à mesure que le pays se peuplait.

Puis il y avait l'attrait de la nouveauté, qui s'émousse naturellement avec le temps. L'enthousiasme est contagieux : une première croisade de colonisation dans une paroisse surchargée de cultivateurs pouvait facilement déterminer un fort courant d'émigration. Mais l'enthousiasme ne dure pas, et les derniers colonisateurs devaient souvent se contenter de glaner péniblement là où leurs devanciers avaient fait une récolte abondante.

Toutefois, l'essentiel pour le succès dans le peuplement d'une région quelconque était qu'elle contînt des terres gratuites. Or, à part le pays du lac aux Oies (*Goose-Lake*), où un abbé Georges Bouillon avait établi une mission du nom de Tessier [1], ces terres se trouvaient surtout dans le sud de la Saskatchewan. C'est ainsi que, à trente-deux milles seulement de la frontière américaine, presque à la longitude de Régina, un nouveau centre s'était fondé comme de lui-même, sous le nom de Radville, abrégé de Conradville, du prénom d'un pionnier appelé Paquin [2]. Un nommé Victor Dionne en fut le premier habitant, et il fut rejoint par un certain nombre de ses nationaux, surtout après l'arrivée (décembre 1911) de la locomotive, époque où beaucoup d'Anglais voulurent aussi en profiter pour s'établir au village qui se forma alors autour de la gare.

Au point de vue ecclésiastique, un autre centre originairement connu sous le nom de Bourassa, aujourd'hui Souris-Valley, à onze milles de Radville, était, depuis le 16 octobre 1906, sous la houlette d'un abbé Louis Nadeau. Celui-ci desservait également le groupe qui devait devenir Radville, tandis qu'un second poste, Sainte-Colette, à la même distance de cette place mais dans une direction différente, avait joui du ministère d'un M. Joseph Jacquet depuis le 16 septembre de la même année [3].

L'érection de Radville en paroisse régulière ne date que du 8 septembre 1912, et c'est un M. Rémi Prud'homme qui inaugura la série de ses curés. Au mois de novembre suivant, il y bâtit une maison-chapelle, et mourut le 1[er]

1. En l'honneur d'un médecin de ce nom.

2. Qui devait mourir quelque temps après, noyé dans la petite rivière qui passe à côté.

3. Souris-Valley et Sainte-Colette sont aujourd'hui sans curé, ce qui veut dire que ces deux places n'ont pas augmenté au point de vue catholique.

juin 1913, comme il venait de finir son souper. M. François-Maximilien Gendron lui succéda le 14 octobre de la même année. Celui-ci restaura et agrandit l'église, après l'avoir transportée là où nous la voyons aujourd'hui. Puis le nouveau curé compléta son œuvre en établissant près de lui les sœurs françaises de Saint-Louis, qui avaient déjà enseigné avec succès à l'école séparée de Moosejaw et dont la maison-mère est à Vannes. Leur couvent, beau local en brique solide sur fondation en pierre, fut ouvert le 1er septembre 1915.

A propos de Moosejaw, les dames de Sion avaient pris la charge de l'école séparée qu'on y avait établie en 1911, et cette même ville devait peu après s'enrichir d'une autre communauté religieuse, celle des sœurs de la Providence, de Kingston, qui, après une installation provisoire dans une maison privée, devaient élever un bel hôpital tout près de la gare du C. N. R. Pendant ce temps, pour avoir émigré à Radville, les sœurs de Saint-Louis n'avaient pas dit un adieu définitif à la Mâchoire d'Orignal [4]. Trois ou quatre y étaient restées, et y tenaient une école privée, en attendant qu'elles pussent y entreprendre leur collège Saint-Louis, qui accommode aujourd'hui les petits garçons de langue anglaise.

Formant la pointe septentrionale d'un triangle dont les deux autres extrémités sont Moosejaw et Régina, le lac de la Dernière-Montagne, pièce d'eau qui n'a jamais plus de trois milles de large, se déroule du sud au nord sur une distance d'au moins soixante milles. A dix milles du milieu de cette longue nappe, juste avant de s'élancer droit comme une flèche [5] dans la direction du nord, le Pacifique-Canadien possède une station du nom de Hold-

4. Tel est le sens du mot anglais, Moosejaw, qui désigne cette ville lequel n'est lui-même que la traduction littérale d'un mot indien.

5. Sans une courbe pendant 38 milles.

fast, qui est le rendez-vous commercial de sept ou huit cents Allemands. Un père oblat commença à les desservir en 1913, et, malgré des années de maigres récoltes, ces généreux fidèles devaient, peu après, se bâtir, et payer, une belle église, dont le plan serait l'œuvre d'un autre Oblat, le frère De Byl, de Saint-Boniface.

Presque juste au sud de Moosejaw, et à soixante-quatre milles de cette ville, un autre centre, celui-là de population surtout anglaise, se formait sous le nom d'Assiniboia[6], au point de jonction de deux lignes du Pacifique-Canadien. Son premier colon catholique fut un nommé Arthur Rheault, qui devait devenir l'un de ses cultivateurs les plus prospères. Cette place fut quelque temps desservie de Willow-Bunch, puis érigée en paroisse, avec un M. Antoine Sammut, prêtre maltais, comme curé.

C'était en avril 1914. Après s'y être construit de ses propres mains un presbytère fort convenable, cet ecclésiastique, qui était un littérateur de mérite, poète en latin et en italien aussi bien qu'architecte et manœuvre à la fois, fut appelé à la desserte de Shaunavon. Son successeur à Assiniboia fut l'abbé Charles Poirier[7], qui prit possession de la paroisse le jour de Noël 1915.

Vingt-sept milles à l'ouest de cette jolie petite ville, qui est importante, par suite de son rang de "point de division" dans le réseau du Pacifique-Canadien, se trouve, sur la même ligne, Laflèche, dont le nom a déjà paru dans nos pages. Son premier habitant fut un Canadien du nom de Joseph Morasse, qui s'y était établi dès 1906. De nombreuses terres y ayant été prises cette même année par des Canadiens-français, la nouvelle colonie fut périodiquement visitée par M. Magnan, curé de Gravelbourg.

6. Cette place en remplaçait une appelée Leeville, qui se trouvait à trois milles au nord-est avant l'arrivée du chemin de fer (1909-12).

7. Frère de M. Napoléon P., curé de Saint-Maurice.

jusqu'au printemps de 1912, alors que M. Bois de Meyronne commença à la desservir. C'est lui qui la mit sous la protection de sainte Radegonde, reine de France. Puis, le 22 novembre 1914, elle était élevée au rang de paroisse par la nomination comme curé d'un prêtre qui ne devait guère qu'y passer, puis de cet abbé E. Dubois, que nous avons déjà entrevu à Arborfield. A part une succursale dans le sud du nom de Plessis [8], Laflèche ne compte aujourd'hui pas moins de cent quinze familles catholiques.

Son principal titre de gloire a longtemps été un couvent en brique, où les Filles de la Croix (de Saint-André) entrèrent le 27 août 1915. Cette fondation ne se fit pas sans difficultés. A la réception d'une pétition en faveur de religieuses pour l'école publique, tout le bureau des commissaires démissionna. De nouvelles élections remplacèrent ces fonctionnaires par trois catholiques, mais le ministère de l'Éducation ne voulut pas les reconnaître, et nomma pour le représenter un Irlandais qui fut décoré du titre de commissaire officiel. Ce que voyant, les catholiques de Laflèche, aux trois quarts canadiens-français, demandèrent une école séparée, qui devait s'inaugurer le 3 janvier de l'année suivante [9].

En nous rendant de là à d'autres jeunes centres plus à l'ouest, ne manquons pas de nous arrêter à Ponteix, pour y saluer les sœurs de Notre-Dame d'Auvergne [10], qui y tiennent une école depuis leur arrivée au pays le 1er

8. Mission qui compte aujourd'hui 32 familles, en majorité de langue française.

9. En sorte que le village de Laflèche compte aujourd'hui deux écoles : l'école publique, qui est protestante, et celle du couvent, qui n'a cessé de prospérer et jouit de certains privilèges propres aux écoles supérieures.

10. Profitons de la même occasion pour rendre visite, tandis qu'il en est encore temps, au curé fondateur de leur couvent, que nous avons déjà accompagné dans ses fécondes pérégrinations. Ce prêtre entre-

octobre 1913, en attendant qu'elles y ouvrent le premier hôpital catholique de toute la contrée.

Juste cinquante milles à l'ouest de cette dernière place, la ligne du Pacifique-Canadien se termina pendant plusieurs années à un poste assez important qu'on a décoré du nom artificiel de Shaunavon [11]. Ce centre était surtout anglo-allemand, et il reçut sa première organisation catholique lorsque l'abbé Térence Caraher y arriva le 1er mai 1914. Les offices s'y firent quelque temps dans un théâtre, puis le soubassement d'une église de bonne grandeur y fut construit, dans la première partie de cette année, mais ne put être occupé qu'en septembre suivant. L'abbé Sammut, ce prêtre-poète que nous avons déjà rencontré à Assiniboia, devait succéder à M. Caraher en décembre 1915, bâtir un spacieux presbytère, et susciter un développement paroissial des plus satisfaisants.

Huit milles plus loin, toujours dans la direction de l'ouest, on rencontre une autre place qui, originairement appelée Villeroy, ou Val-Roy, mais rebaptisée Dollard, date de février 1909. Après avoir été visitée par le P. Boutin, P.M.I., qui y dit (18 mars 1908) la première messe célébrée depuis le passage de M. Royer, elle avait eu pour missionnaire l'abbé J.-Albert Dufresne, qui desservait en

prenant devait être trouvé mort dans son lit le matin du 22 sept. 1922. La veille au soir il avait passé de longs moments à la révision d'une pièce de théâtre, que des membres de sa paroisse devaient jouer.

A la nouvelle de son décès inattendu, les *Cloches de Saint-Boniface* en écrivaient avec beaucoup d'à propos : "Il a joué un rôle important dans la colonisation du sud de la Saskatchewan. Il était justement fier de sa paroisse, qui lui doit beaucoup. Prêtre très actif, bon orateur et habile écrivain, sa mort laisse un grand vide dans le diocèse de Régina" (*Ubi suprà*, vol. XXI, p. 191).

11. De la première syllabe du nom de lord Thomas-G. Shaughnessy, longtemps président de la compagnie qui exploitait cette ligne, et des deux dernières de celui de lord Carnavon, qui l'avait promise aux pionniers de l'Extrême-Ouest. V. Appendice P.

même temps le lac Pelletier et Swift-Current. Au printemps de 1910, vu l'apport d'un grand nombre de familles qui s'étaient établies dans les limites de la première localité, M. Dufresne se mit à les visiter tous les mois. Son ministère à Dollard dura jusqu'en mars 1911, alors que l'abbé Victor Jayet [12] lui succéda dans cette mission.

Celle-ci comptait alors une soixantaine de familles [13]. En septembre de l'année suivante, l'abbé Henri Kugener, précédemment de Sainte-Delphine [14], en devint le premier curé. Il devait desservir la nouvelle paroisse jusqu'à son départ pour la guerre, dans l'automne de 1914.

L'église de ces braves gens se dressait, assez humble, non loin d'une butte à quatre milles au sud de la ligne où devait plus tard passer le chemin de fer. Elle avait sainte Jeanne d'Arc [15] pour patronne, et, à ce titre, se recommandait tout particulièrement aux égards, sinon à l'affection d'un certain nombre de Français établis dans ce territoire, et dont quelques-uns ne semblèrent pourtant pas en faire autant de cas qu'ils auraient dû.

Ce centre, ainsi que ceux qui se trouvent le long de la même ligne de chemin de fer et dans les environs, comme Laflèche, Meyronne. Ponteix, Gouverneur, Cadillac, Gravelbourg, Coderre, Ferland, Filliatrault, Plessis et Val-

12. Tué au cours de la Grande Guerre.

13. Elle en a presque le double aujourd'hui.

14. Après avoir été vicaire à Saint-Norbert et à Saint-Eustache, Man., M. Kugener avait été nommé (15 août 1906) premier curé de cette place, située à quatre milles au sud d'Ituna, aujourd'hui belle mission ruthène sur la ligne du G.T.P., précédemment desservie de Lebret par le P. Paul Bousquet, O.M.I. Le 13 novembre 1908, l'abbé Kugener avait dit la première messe qui fut jamais entendue au centre qui devait s'appeler Melville, où il construisit une église—bénite par Mgr Langevin le 1er mars 1909. De Sainte-Delphine, il veilla sur les intérêts spirituels des catholiques de Melville, jusqu'à l'arrivée (avril 1911) de l'abbé Jean-P.-G. Vorst, auquel devait peu après succéder le P. Kasper, O.M.I.

15. Alors seulement bienheureuse.

Marie, est renommé pour l'excellent blé qu'on y récolte quand la saison n'a pas été trop sèche. Le sol en produit des céréales dures et fermes qui commandent un bon prix sur le marché. Malheureusement, des étés sans pluie [16] y sont parfois désastreux pour les récoltes.

Au sud de ces différentes places, et dans le territoire de la dernière, coule la rivière Blanche, le seul cours d'eau qui soit navigable à de petits canots dans tout le sud-ouest de la Saskatchewan. Son voisinage immédiat est en ce moment aussi peu invitant pour le cultivateur qu'il pourra plus tard devenir riche pour l'industriel. Les hauts mamelons, ou même falaises, qui montent la garde sur ses méandres laiteux seront peut-être utilisés par l'art céramique ou autre, tandis qu'il est dès maintenant à la connaissance du public que le sol moins accidenté de sa vallée, ou de la région qu'il draine, renferme d'abondants dépôts de lignite.

En attendant, assez à l'est de cette riche vallée, les pères de la Salette aidaient les séculiers du même diocèse de Régina à étendre le règne de Dieu, sinon à consolider l'influence française, dans ses limites. A part Forget et Estévan, deux postes assez importants dans le coin sud-est de la Saskatchewan, où nous avons déjà vu ces religieux, ils avaient alors sous leur houlette pastorale les catholiques de Lampman et de Weyburn. La première place, sise à vingt-six milles seulement de la frontière américaine, avait reçu dès 1904 la visite du P. Marius Michel, qui la desservait encore après un interrègne de trois ans (1907-10). Quant à la seconde, c'était une ville de trois mille âmes, à cent onze milles d'Assiniboia et sur la même ligne de chemin de fer, dont elle est l'un des points les plus importants.

16. Ou bien des vents chauds venant du sud-ouest, apparemment de la région du Grand Désert Américain.

Dans le diocèse de Prince-Albert, et partant toujours dans la même province, les Oblats, de leur côté, occupaient alors plusieurs postes avec lesquels nos lecteurs n'ont point encore fait connaissance, tels que, par exemple, la petite ville de Battleford-nord, où le P. Vachon se dépensait avec l'excellent P. Vandendaele, qui desservait en même temps pas moins de neuf missions de langue anglaise. Il y avait, en outre, la paroisse encore bien humble de Delmas, quatorze milles à l'est de cette place, où deux pères et un certain nombre de sœurs de l'Assomption prodiguaient les ressources de leur dévouement au service de blancs et sauvages [17].

Seize milles au nord de Delmas, une paroisse plus importante, Saint-Hippolyte, pouvait déjà être considérée comme un monument au zèle patriotique du jeune prêtre français qui l'avait fondée. Les lecteur n'est pas sans se rappeler les consolants résultats, de l'activité des Gaire, des Royer, des Dom Benoit et des Lefloch, vétérans qui s'étaient volontairement exilés de la belle France dans le but exprès de contribuer par une ou plusieurs pierres à l'édifice qui devait s'appeler l'Ouest catholique du Canada. Chacun de ces dignes prêtres avait formé de toutes pièces la paroisse dont il était le pasteur, et le premier en avait même au moins quatre à son crédit. D'autres ecclésiastiques venant du même pays avaient ou bien notablement développé ce qui existait déjà, ou bien réellement fondé un poste qui devait finir par n'être que partiellement catholique. Le jeune prêtre auquel nous faisons maintenant allusion appartenait presque à la première catégorie de ces fondateurs de paroisses.

Originaire du diocèse du Puy, l'abbé Jean-Baptiste-Ferdinand Jullion n'avait encore que quelques mois de prê-

17 Une école indienne avait été le noyau, ou la cause déterminante de cette petite paroisse, qui doit son nom au P. Henri Delmas, O.M.I.

trise [18] quand il parut le 25 juillet 1905, dans les environs de Battleford, en quête d'une région favorable à l'érection d'une paroisse catholique et française. Dans un rectangle de quatorze milles sur dix, il trouva quelque quarante-cinq Canadiens, dont la plupart y avaient été menés par le P. Vachon. Le nouvel arrivé s'adonna tout entier à la tâche de développer ce pays, et non seulement il sut en augmenter considérablement la population, mais il lui imprima une homogénéité avantageuse au point de vue paroissial, en "chassant les protestants avec sa soutane", selon l'expression pittoresque dont il devait se servir plus tard [19].

Parmi ses pionniers, se trouvaient, à part un grand cœur, métis du nom d'Abraham Bélanger, les familles Venance Nadon, Arthur Perron et J.-D. Létourneau, qui formèrent le noyau de Saint-Hippolyte, nom déjà porté par le père de l'abbé Julhon que prit la nouvelle paroisse.

En 1911, on remplaça la chapelle des premiers jours par une église de quatre-vingts pieds sur quarante-deux, et cela avec d'autant plus de satisfaction que, cette même année, la ligne de Battleford-nord à Edam [20] était venue réjouir le cœur des colons, en passant par leur chef-lieu Trois ans plus tard, c'est-à-dire au printemps de 1914, ceux-ci furent privés, pour quelques mois, pensaient-ils, de la présence de leur curé, parti pour la France. Les grands événements qu'il nous faut maintenant mentionner devaient l'empêcher de revoir le théâtre de ses travaux avant le mois d'août 1919 [21].

Ces événements, la terrible guerre qui se déchaîna sur la vieille Europe au commencement d'août 1914, et dont

18. Ayant été ordonné prêtre le 26 fév 1905

19. Communication à l'Auteur, 25 août 1920.

20. Localité où se trouvent un bon nombre de catholiques de langue française et autres.

21 Saint-Hippolyte comptait 528 habitants, presque tous de langue française, au mois d'août 1920.

le contrecoup allait bientôt se faire sentir dans les coins les plus reculés du globe, entravèrent, sans pouvoir la paralyser, l'action de l'Église catholique dans l'Ouest canadien, par les nombreux vides qu'ils créèrent dans les rangs de son clergé. Pour ne parler que des seuls Oblats de ce pays, ce fléau occasionna le départ pour le front militaire de pas moins de vingt-sept de leurs membres, dont vingt-trois étaient prêtres. Deux de ces derniers, les PP Jean-Marie Deléglise et Ernest-Désiré Croisier, payèrent même de leur vie leur dévouement à la patrie en danger.

Quant aux catholiques de l'Ouest originaires des empires de l'Europe centrale, leur conduite, dans la position délicate où ils se trouvaient du fait des hostilités, fut généralement des plus correctes. Ils allèrent même jusqu'à contribuer de leurs deniers aux divers fonds de secours alliés qui surgissaient selon les fluctuations du gigantesque conflit[22] Cette neutralité plutôt amicale ne devait pourtant pas empêcher certains politiciens intéressés, non moins que ces fanatiques de profession qu'on appelle les orangistes, de faire interner un certain nombre de catholiques allemands, et de forcer quelques-uns de leurs prêtres à se réfugier aux États-Unis.

Par l'extension paroissiale que nous venons de constater, il est facile de voir qu'en Saskatchewan, aussi bien qu'en Alberta, une activité du meilleur aloi faisait bien augurer pour l'avenir du catholicisme dans l'Ouest canadien. Paroisses sur paroisses surgissaient de tous côtés, de nouvelles institutions religieuses s'implantaient, et la race française, rejeton de la fille aînée de l'Église en Amérique, affirmait ses droits à sa place au soleil des grandes plaines, à côté des catholiques allemands, bien organisés

22. Du moins ce fut le cas en plusieurs places.

eux aussi, des Polonais et des Ruthènes, moins bien pourvus sous le rapport spirituel.

Ajoutons que, pour être absolument complet, nous aurions dû enregistrer la naissance, en juillet 1910, d'une paroisse située à vingt-cinq milles au nord-est de Prince-Albert, et qui fut d'abord baptisée Henribourg, du nom de son pionnier, M. Henri Morin. L'abbé A. Louison fut le premier prêtre à la desservir, de l'évêché de Prince-Albert. Le 25 décembre 1910, il s'installa dans une maison-chapelle, où il dit alors la première messe célébrée dans un local consacré au culte. Il se dévoua pour ce jeune poste jusqu'au 19 mars 1913, époque où il fut nommé curé de Vonda. L'abbé Abraham Lebel lui succéda à Henribourg, et ce fut sous son règne que le mouvement d'émigration força à transporter le presbytère deux milles à l'est, toujours dans la même paroisse, dont le nom se changea pourtant alors en Albertville, en l'honneur de Mgr Albert Pascal [23].

Nous aurions pu aussi mentionner les origines d'un autre centre canadien, établi une douzaine d'années auparavant à neuf milles au nord-est de ce qui devait devenir Saint-Hippolyte, tout près du lac Brochet (*Jack-fish*). Le P. Cochin, O.M.I. en fut le fondateur (1898), et l'abbé Jean-Pierre-Paul Esquirol en devint le premier curé séculier.

Enfin, quelque quatre-vingt-dix milles au nord-ouest de Battleford, un M. Clovis Mollier s'établissait, dans l'été de 1909, au présent bureau de poste de Charlotte, et travaillait au salut de Canadiens-français, de Français, d'Allemands et d'Irlandais disséminés dans la région. Les représentants de la première nationalité y possédaient seuls un groupe de quelque importance, lequel était

23. Au civil, Henribourg et Albertville continuent à exister comme deux bureaux de poste distincts.

connu dans le pays sous le nom de Paradise-Hill. Là se trouvaient, en effet, de vingt-cinq à trente familles de langue française, que l'abbé Mollier desservit de l'hiver 1910 au mois d'octobre 1913, ainsi que celles d'autres places formant, avec cette dernière, un ensemble de peut-être 650 âmes[24].

La colonie de Tessier, dans la même province et pas très loin de là, était plus homogène que la mission de ce prêtre entreprenant, vu qu'elle se composait exclusivement de Canadiens-français, dont quelques-uns, comme d'habitude, venaient de Saint-Jean-Baptiste du Manitoba. L'abbé Bouillon y avait bâti église et presbytère à six milles de la station, mais la population y était encore trop clair-semée et le site du centre paroissial trop isolé. Aussi, lorsque la région fut dotée d'un prêtre à résidence fixe, l'abbé Louis de Gonzague Brissette, celui-ci préféra-t-il s'établir sur la ligne du chemin de fer, à Delisle, ainsi nommé d'un pionnier originaire de Pembina, où se trouvaient, à côté de beaucoup d'Anglais, quelques Canadiens-français, avec un assez grand nombre d'Allemands catholiques à la campagne.

De là, le curé missionnaire dessert, outre Tessier, les stations de Harris, Zealandia, Laura et autres sur la même ligne.

24 Mr Mollier est aujourd'hui (1923) curé de Saint-Denis.

CHAPITRE XIII

AU MANITOBA

1914-15

Le souci de rendre justice à l'activité colonisatrice qui s'exerçait alors surtout en Saskatchewan et en Alberta nous a fait négliger certains événements d'ordre personnel qui s'étaient déroulés au Manitoba, et dont il convient de dire maintenant un mot.

La première semaine de 1914 avait été attristée par la disparition de la scène de ce monde de deux véritables pionniers, l'un dans l'ordre apostolique, l'autre dans la sphère politique, qui n'avaient pas d'égal soit comme ancienneté, soit comme excellence intrinsèque et position sociale. Le premier était un bon et fidèle serviteur, homme étranger aux égarements de la superbe aussi bien qu'aux habiletés de la ruse [1] qui, après vingt ans de missions dans la période héroïque du Grand-Nord, avait fini par s'échouer au juniorat de Saint-Boniface, où il employait les loisirs que lui créaient des infirmités chroniques, à des œuvres d'apostolat indirect. Après avoir passé sept ans sans pouvoir s'étendre sur un lit, le P. Gascon, l'ancien missionnaire de la rivière aux Liards, quittait ses frères en religion pour un monde meilleur le 3 janvier 1914.

Le second deuil affectait surtout la famille d'un laïque qui, porté au pinnacle de la magistrature provinciale par la confiance du gouvernement fédéral, et honoré par son roi comme son homonyme des temps antiques, sir Joseph Dubuc était décédé quatre jours plus tard (7 janvier), loin de son pays d'adoption, à Los Angeles, Californie, où il

1. *Longe enim abest a superbia et dolo* (Eccli., I, 40).

était allé trop tard chercher la santé. Le nouveau disparu était une figure comme on n'en rencontre guère dans les rangs plus ou moins tarés de nos hommes publics un véritable chevalier sans peur et sans reproche, qui personnifiait l'honneur, un magistrat aussi éclairé qu'incorruptible et un chrétien exemplaire [2].

De tels caractères font honneur à n'importe quelle confession. Aussi lorsque le 15 du même mois, ses restes furent inhumés à l'ombre de la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface, l'Église et l'État voulurent-ils concourir à lui faire d'imposantes funérailles. "Les plus hautes autorités civiles et judiciaires de la province étaient largement représentées autour de son cercueil. Le président de l'université était présent, ainsi que les représentants des divers collèges affiliés. Un grand nombre de prêtres remplissaient le sanctuaire, tandis qu'une foule considérable de citoyens de toutes les classes de la société avaient tenu à venir lui rendre les derniers honneurs " [3].

Une autre éminente personnalité du Manitoba, homme encore jeune mais sourdement miné par un mal sans pitié, employait alors ce qui lui restait de vie à encourager les nouveaux centres catholiques qui se formaient chez lui, tout en contemplant avec la satisfaction d'un grand homme d'Église et d'un fervent patriote les progrès qui réjouissaient la Saskatchewan et la lointaine Alberta. Au Manitoba, la fondation de nouvelles localités ne pouvait naturellement être aussi fréquente Le pays était plus vieux et jouissait d'une population plus dense. Sous la vivifiante impulsion de l'infatigable Mgr Langevin, quelques paroisses ne s'en établissaient pas moins de temps en temps, surtout dans la partie septentrionale de la province.

2. Bien que la mort l'eût frappé d'une manière inopinée, elle n'avait pu le surprendre puisqu'il avait communié la veille même.

3. *Les Cloches*, 1 fév 1914.

A Sainte-Rose du Lac, le P. Lecoq avait été remplacé, le 7 avril 1910, par un prêtre aussi dévoué que paisible, l'abbé Delphis Beauregard, qui y était arrivé de Grande-Clairière. La paroisse avait tellement crû en population, et partant en importance, qu'un bazar[4] qui s'y était tenu à la fin de 1912, avait rapporté la jolie somme de $1 789.80. Un vicaire, chose encore rare dans l'Ouest, aidait le curé, en même temps qu'il desservait par des visites périodiques un nouveau centre, Notre-Dame de Toutes-Aides, à l'extrémité septentrionale du lac Manitoba, ainsi qu'un autre plus ancien, Sainte-Amélie, à onze milles au sud-ouest de Sainte-Rose.

Le premier prêtre à poste fixe de Sainte-Amélie avait été l'abbé Joseph-Albéric Bastien, qui y avait peiné pendant les neuf ans et plus qu'il y était resté—de la fin d'avril 1903 à la mi-août 1912. C'était une paroisse mixte, où les Flamands comptent pour près d'un tiers[5],

4. Le grand moyen de faire de l'argent pour les œuvres paroissiales dans l'Ouest. Comme ce mot a en Amérique un sens assez différent de celui qu'on y attache en France, il peut être bon de dire qu'on entend par "bazar" au Canada une série de fêtes qui durent quelques jours, et aux cours desquelles des objets, donnés par les paroissiens ou autres, sont exposés dans une ou plusieurs salles, puis vendus privément ou à l'encan, souvent à des prix fabuleux, ou encore "râflés" par le tirage au sort de billets numérotés, comme dans une loterie. En même temps, des jeux de différente nature et des tables où sont vendus des rafraîchissements inoffensifs augmentent encore la somme des recettes. Généralement, un bazar, pour être complet, occasionne en outre un concours de popularité entre deux jeunes personnes de la paroisse, dont la gagnante est celle qui a ramassé la plus forte somme, ou acquis le plus grand nombre de points, auxquels correspond une somme déterminée, le tout au profit de l'objet du dit bazar, une église, une école, un hôpital. Ces fêtes ont lieu à la fin de l'automne, alors que les fermiers ont vendu leur grain et sont plus en état de coopérer à la bonne œuvre.

5. En avril 1914, Sainte-Amélie comptait 89 familles, dont 63 de langue française, 24 de langue flamande et 2 de langue anglaise. Aujourd'hui (1921) sa population forme un total de 134 familles, à savoir 98 canadiennes-françaises, 29 flamandes et 7 anglaises.

et en rendent le service assez difficile. Aussi son premier pasteur y essuya-t-il plus d'un désagrément. Il eut pour successeur un excellent prêtre du nom de Martin Kessler, l'un des Chanoines sécularisés, que Mgr Dugas installa à son nouveau poste le 8 mars précédent. Ce changement rendit le courage, et imprima un peu d'union, aux éléments disparates de la paroisse, qui prirent alors des mesures pour commencer la construction d'une église de cent cinq pieds sur quarante-trois.

C'était pendant l'été de 1915, alors qu'à Sainte-Rose du Lac Mgr Dugas bénissait (15 août) une église en brique de cent vingt-cinq pieds sur cinquante, qui remplaçait celle du P. Lecoq détruite par les flammes le 25 janvier précédent.

Une paroisse manitobaine qui s'est jusqu'ici montrée encore plus difficile à gouverner que Sainte-Amélie, ou du moins n'a jamais su garder longtemps ses curés, est Abbéville, à quelque trente milles au nord de Saint-Laurent. Fondée en 1906 par un M. R. Le Mercier, prêtre originaire du diocèse de Vannes (d'où le premier nom de la paroisse [6])—elle n'a pas eu moins de dix prêtres à sa tête en dix ans! Elle aussi est composée d'éléments divers: Canadiens-français, Flamands, Français, Anglais et métis, dont le manque d'union et la diversité d'aspirations ont longtemps rendu la vie assez précaire à celui qui en était chargé.

Puisque nous en sommes aux dernières fondations de paroisses, nous ne pouvons mieux en clore la liste qu'en notant l'érection d'une autre à la porte même de Mgr

6. En 1912, les Anglais du nord, à six milles de l'église, ayant obtenu d'avoir chez eux le bureau de poste, qui avait jusque-là été au centre de la population catholique, c'est-à-dire près du presbytère, le P. Péran réclama, et on lui donna un autre bureau qu'il appela Abbéville en l'honneur d'un jeune prêtre français, M. Charles Labbé, qui avait été quelque temps à la tête de la paroisse.



Le Juge W.-F.-A. TURGEON

Langevin, qui devait être son dernier acte épiscopal du genre: nous voulons parler de celle de Saint-Alphonse, dans le quartier Elmwood, partie de Winnipeg du même côté de la Rouge que Saint-Boniface. Elle fut confiée aux soins des pères rédemptoristes, et le P. J.-Augustin Duke, ancien curé de Brandon, y célébra la première messe le 21 juin 1914.

C'était la neuvième paroisse de Winnipeg, y compris les deux qui étaient sous la juridiction de Mgr Budka.

Peu après, les résultats des examens officiels conduits par les représentants de ce gouvernement-là même qui n'osait rendre leurs droits scolaires aux catholiques de la capitale manitobaine, démontraient une fois de plus la supériorité absolument transcendante de l'enseignement qu'on donnait dans leurs écoles. Dans les cinq institutions éducationnelles de langue anglaise sous les auspices des catholiques de cette ville, tous les élèves qui s'y présentaient passaient d'emblée leur "entrée" aux cours supérieurs qui préparent aux brevets pédagogiques, plusieurs avec honneur. En d'autres termes, pas moins de quatre-vingt-cinq enfants de cette confession triomphaient de tous les obstacles, et parmi eux vingt-sept le faisaient avec éclat. Chose encore plus extraordinaire et, croyons-nous, parfaitement inouïe: ces vainqueurs aux joutes scolaires du gouvernement n'étaient pas des jeunes gens triés sur le volet, et partant plus ou moins sûrs d'avance du succès: ils formaient collectivement l'ensemble total des cinq classes appelées à concourir[7]!

Et pourtant non seulement le gouvernement ne reconnaissait ni n'aidait les écoles qui les avaient ainsi formés, mais il taxait leurs locaux pour soutenir des institutions analogues qui ne pouvaient justifier de semblables succès; puis tous les pères de familles qui y envoyaient leurs

7. Cf. *Northwest Review*, 24 juillet 1915.

enfants étaient sujets à un pareil impôt en faveur de ces mêmes institutions. Ce qui n'empêchait nullement les Anglais de Winnipeg et d'ailleurs de porter aux nues le *fair play*, ou les dispositions équitables, propre à la race britannique!

Dans une sphère d'action plus élevée, les examens universitaires de la même année 1915 proclamaient, eux aussi, l'excellence de l'instruction reçue au collège catholique de la province. Les élèves du collège de Saint-Boniface y gagnaient pas moins de dix-huit bourses, et un nommé Allaire y remportait, avec grande distinction, la médaille d'or de l'université.

Un ancien élève du même établissement, M. Joseph Bernier, était depuis quelque temps membre du gouvernement manitobain, avec le portefeuille de Secrétaire provincial. Sa nomination [8] était un témoignage de bonne volonté de la part du cabinet Roblin. Elle n'en avait pas moins été accueillie avec froideur, sinon avec défiance. On craignait, en effet, qu'une réception joyeuse et sans réserve de cette promotion ne vînt à passer pour un acquiescement tacite à la situation scolaire, qui ne s'était améliorée qu'à la campagne, c'est-à-dire là où les Anglais n'étaient point en majorité.



Signature de M. Turgeon

Chacune des trois provinces de l'Ouest comptait donc désormais dans son gouvernement un représentant de la race qui avait découvert son territoire et en avait facilité le peuplement. En effet, la Saskatchewan avait, depuis près de huit ans, M. Alph. Turgeon comme procureur général, et en Alberta M. Wilfrid Gariépy était ministre

8. Qui eut lieu le 22 avril 1913.

des Affaires municipales depuis le mois de décembre 1913.

Quant au premier, il était alors le membre le plus capable, sinon le plus estimé, de l'administration dont il faisait partie. De fait, nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que son séjour au sein du cabinet de Régina était plutôt un acte d'abnégation que de satisfaction personnelle, vu que d'autres positions plus lucratives, et peut-être hiérarchiquement supérieures, lui furent offertes. Discrètement et sans bruit, il profita de sa position pour aider ses coreligionnaires, et il ne se gêna jamais pour montrer, sans fanfaronnade comme sans faiblesse, ce qu'il était en réalité: un catholique convaincu, qui réunissait en sa personne les qualités des deux principales races dont se compose le Canada.

Fils d'Onésiphore Turgeon, député au Parlement canadien, et de Marguerite Baldwin, l'hon. William-Ferdinand-Alphonse Turgeon vit le jour, le 3 juin 1877, à Bathurst, Nouveau-Brunswick, et reçut son éducation à New-York et à l'université Laval. Il fut admis au barreau du Nouveau-Brunswick, mais partit peu après pour la Saskatchewan, et s'établit d'abord à Prince-Albert. Là il se mit de société, pour la pratique du droit, avec l'hon. J.-H. Lamont, auquel il succéda comme membre de la législature de sa province adoptive, lorsque celui-ci fut élevé au rang de juge de la cour supérieure.

M. Turgeon devint procureur général de la Saskatchewan le 23 septembre 1907, et fut élu l'année suivante pour la circonscripiton électorale du lac Canard. Depuis, il ne cessa de représenter dignement et son comté à la Chambre, et sa religion (si l'on peut ainsi parler)[9] à l'administration provinciale, que le jour où il fut nommé juge de la cour d'appel de la Saskatchewan (14 mars 1921).

9. Il avait précédemment reçu du Pape le titre de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Nous avons mentionné Prince-Albert. C'était la ville la plus ancienne de la Saskatchewan, où elle n'occupait pourtant que le quatrième rang au point de vue de la population [10]. L'un de ses principaux édifices, la nouvelle cathédrale catholique, attirait, le 2 mai 1915, tous les évêques de langue française des prairies canadiennes autour de son titulaire, Mgr Pascal. Élevé au coût de $105,000 cet édifice, qui est d'un roman un peu spécial et mesure cent soixante-deux pieds sur soixante-six, était ce jour-là solennellement bénit par l'archevêque de Saint-Boniface.

Ce devait être la dernière cérémonie importante présidée par l'infatigable prélat. Sans qu'il voulût le croire, la mort le guettait depuis longtemps, et une cure d'eau qu'il avait faite à Contrexéville en 1913 n'avait qu'ajourné le dénouement fatal, sans pouvoir le prévenir. Son activité avait été telle qu'une bonne partie de son épiscopat s'était passée en des déplacements occasionnés par les devoirs de sa charge ou les exigences de certaines convenances: pauvre pèlerin dans cette vallée de larmes, il devait mourir en dehors de chez lui, à Montréal, où son ami d'enfance [11], Mgr Bruchési, avec quelques prêtres, l'assista à ses derniers moments.

C'est le 15 juin 1915 que Mgr Langevin rendit sa belle âme à Dieu.

Sa mort occasionna des éditions spéciales des grands journaux de Winnipeg, et elle fut criée dans les rues de la capitale comme le sont les nouvelles de tout premier ordre. Sa dépouille mortelle, ramenée à sa ville épiscopale, reçut des honneurs funèbres jusqu'alors sans précédents dans sa cathédrale qui, ainsi que le fit remarquer Mgr Mathieu, son panégyriste, était le monument qui devait

10. Régina, Moosejaw et Saskatoon étant considérablement plus populeux.

11. Et ancien camarade de classe.

surtout perpétuer sa mémoire. Dans son enceinte et se répandant au dehors, se pressait une foule immense de fidèles de rites latin et ruthène. Les obsèques étaient présidées par NN. SS. Bruchési, Legal, Pascal, Mathieu, McNally, Budka, Charlebois et Béliveau, avec Dom Pacôme, abbé d'Oka, et Dom Bruno Doerfler, abbé de Muenster, sans compter NN. SS. Dugas et Cherrier, et près de deux cent cinquante prêtres comme assistants.

Cet empressement autour des restes mortels de celui qui n'avait cessé de combattre le bon combat provenait de la sincère affection qu'il avait su inspirer dans tous les rangs de la société par ses manières sympathiques, son grand cœur plein de générosité et fermé à tout sentiment de rancune, et la persuasion universelle que les meilleures intentions avaient été le mobile de toutes ses actions. C'est, du reste, le témoignage que déposa à ses pieds glacés son grand adversaire, le *Free Press* de Winnipeg, le jour même de sa mort.

"Nous devons conclure", écrivait-il, "que peu de prélats se sont jamais fait aimer de leur clergé comme le défunt archevêque. Intellect fort cultivé, la nature en avait fait un prédicateur brûlant d'un zèle apostolique, pénétré de l'amour de la vérité et très attaché à son peuple [12].

"Il observa toute sa vie la simplicité, la pureté et la piété dans lesquelles on l'avait formé chez les Oblats. Dans l'intimité, il était le plus charmant compagnon qu'on puisse imaginer, et il entendait parfaitement la plaisanterie. Il était très fidèle à ses amis et avait un faible pour l'enfance. Sa charité pour les bonnes œuvres et les individus dignes de sympathie n'avait d'autres limites que l'étendue de ses moyens."

Sans être lui-même un littérateur comme son prédé-

12. Certaines de ses improvisations étaient de véritables chefs-d'œuvre.

cesseur immédiat sur le siège de Saint-Boniface[13]. Mgr Langevin était un patron des lettres et un promoteur infatigable des œuvres de presse, ainsi que le témoignent le soin qu'il prit de faire écrire la vie de Mgr Taché, les encouragements dont il entoura le berceau du *Patriote de l'Ouest* et plus tard (20 mai 1913) celui de la *Liberté*, dont il fut le fondateur, sans compter son propre organe, les *Cloches de Saint-Boniface*, ainsi que d'autres publications comme la présente Histoire, la réimpression, à ses frais, de certaine controverse avec un ministre protestant, le livre de M. Jolys sur sa paroisse[14] et les dissertations historiques du juge Prud'homme.

C'est de concert avec ce dernier, M. Béliveau et quelques Jésuites, qu'il fonda aussi la Société historique de Saint-Boniface, qui a tant fait pour vulgariser les moindres détails des origines françaises de l'Ouest. C'est aussi à son initiative et à celle de ses frères les Oblats qu'on doit aujourd'hui la compagnie de publication de l'Ouest canadien[15], qui n'a cessé d'imprimer journaux, livres et brochures catholiques.

Du reste, aucune œuvre ne le laissait indifférent, du moment qu'elle avait pour objet le règne de Dieu ou les légitimes aspirations d'un patriote. Nous avons vu les nombreuses communautés, d'hommes aussi bien que de femmes, qu'il avait appelées dans son diocèse. Ce n'est pas lui qui se serait abaissé à de misérables petits calculs humains, ou à des considérations de caste encore moins dignes. Il avait donc établi religieux et religieuses de divers ordres dans les limites de son territoire, pour veiller au salut des âmes par le ministère sacerdotal, promouvoir

13. Bien qu'il ait eu un style correct, facile et original, surtout dans sa correspondance, écrite avec une rapidité fiévreuse et qui pétille d'esprit tout français.

14. V. notre Bibliographie à la fin de ce volume.

15. La *West Canada Publishing Co.* de Winnipeg.

l'éducation chrétienne, protéger les personnes exposées au vice, ou donner les soins nécessaires à celles qui y étaient tombées, ainsi qu'à leur progéniture.

Nous avons assisté à la fondation, tout près de lui et sous ses auspices, du premier carmel de l'Ouest, ainsi qu'à l'établissement à sa porte, du premier institut religieux qui soit originaire de ce pays. Les élans de son patriotisme étaient tout aussi évidents, et si la Grande Guerre n'était venue y mettre obstacle, il ne serait probablement pas mort sans avoir élevé un monument à Lavérendrye [15]

Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis l'établissement définitif de l'Église dans ce pays. Voici quelques-uns des résultats de sa croissance pendant ce laps de temps. A la mort de Mgr Langevin, il y avait dans le diocèse de

Saint-Boniface 1 évêque, 87 prêtres séculiers 91 prêtres réguliers, des religieuses de 17 instituts, et une population catholique de 62,454 âmes.

Prince-Albert 1 évêque, 26 prêtres séculiers, 49 prêtres réguliers, des religieuses de 10 instituts, et 35,000 catholiques.

Régina 1 évêque, 52 prêtres séculiers, 37 prêtres réguliers, des religieuses de 11 congrégations et une population de 55,000 âmes.

Edmonton 1 évêque, 27 prêtres séculiers, 78 prêtres réguliers, des religieuses de 13 instituts, avec environ 38,000 catholiques.

Calgary 1 évêque, 11 prêtres séculiers, 28 prêtres réguliers, des religieuses de 6 ordres différents, et une population catholique de quelque 29,000 âmes.

Il y avait en outre dans les vicariats apostoliques de

L'Athabaska: 2 évêques, 27 prêtres, tous oblats, des

15. Monument qu'attendait déjà un piédestal érigé par ses soins non loin de l'archevêché.

religieuses de 2 instituts, avec une population approximative de 12,000 catholiques.

Mackenzie. 1 évêque, 22 pères oblats, des religieuses d'un seul institut, celui des soeurs grises, et une population catholique d'environ 5,000 âmes.

Keewatin: 1 évêque, 18 pères oblats, des religieuses de 3 congrégations et une population estimée à 5,500 catholiques.

Enfin, l'Ouest canadien comptait, à la mort de Mgr Langevin, deux collèges classiques, deux séminaires diocésains, deux juniorats (d'Oblats), autant d'écoles apostoliques (pères de Chavagnes et de Tinchebray), au moins dix-neuf écoles indiennes, un grand nombre de pensionnats pour les enfants des blancs, dix orphelinats et vingt-trois hôpitaux, dont deux affectés exclusivement aux cas de maternité.

Ce qui, au point de vue du personnel, fait un total général de 9 évêques, 551 prêtres et 241,454 catholiques exclusivement de rite latin.

De leur côté, les Ruthènes avaient: 1 évêque et 21 prêtres, dont 10 étaient réguliers (5 Basiliens, 4 Rédemptoristes et 1 Oblat), avec une école apostolique (à Sifton), ainsi que quatre couvents de religieuses, et cela dans la seule partie du pays qui s'étend à l'est des montagnes Rocheuses[17]. Il nous reste maintenant à tracer l'historique de l'autre partie de l'Ouest canadien.

17 Soit, avec les trois de la Colombie Britannique et du Youkon, un total de 12 circonscriptions épiscopales, contre les 13 à l'est des grands lacs, dont les titulaires sont de langue française.—Ceci était écrit avant l'érection du diocèse de Gaspé.

LIVRE XII

SUR LE PACIFIQUE—PÉRIODE INDIENNE

CHAPITRE I

PREMIÈRES ORIGINES

1775-1842

Le détroit de Nootka, à l'extrémité sud-ouest de l'île Vancouver, fut le berceau de l'Église catholique sur la côte septentrionale du Pacifique et en Colombie Britannique. Les Espagnols furent les premiers représentants de la race blanche sur ces lointaines plages. Comme il convenait à de fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur premier acte en abordant à une place était un acte de religion. "Nous avons nommé ce poste *De los Remedios*", écrit un ancien chroniqueur à propos d'un point qu'ils atteignirent, et qui se trouvait un peu au nord du 57e degré de latitude. "Le même jour, nous étant préparés à nous défendre contre les Indiens, cinq d'entre nous ont mis pied à terre vers midi. Alors, nous étant postés à l'endroit que nous avons cru le plus sûr, nous avons planté la croix avec toute la dévotion qui convenait, et en avons gravé une autre sur un rocher, tout en arborant l'étendard espagnol, en conformité avec les instructions que nous avons reçues à ce sujet" [1].

1 *Journal of a Voyage in 1775 to explore the Coasts of America, northward of California*, par Don François-Antoine Maurelle, p. 504 des *Miscellanies* de l'hon. Daines Barrington, Londres, 1781. Les Indiens durent attacher à ce symbole une valeur extraordinaire, car le navigateur ajoute que, presque immédiatement après, "ils l'empor-

La même cérémonie fut répétée à une baie près du 56e degré de latitude, que les Espagnols appelèrent Buccarelli. Ils avaient avec eux un prêtre, qui leur dit la messe en d'autres endroits de la côte, mais qui n'est mentionné comme s'étant acquitté de ce ministère en aucun point du territoire qui appartient aujourd'hui au Canada.

La prise de possession à *Los Remedios* eut lieu le 18 août 1775.

Trois ans plus tard, le fameux capitaine Cook visita l'extrémité sud-ouest de l'île Vancouver, que les Espagnols avaient reconnue en 1774. L'un des résultats de ces explorations fut la divulgation des richesses de ce pays en fourrures et en poisson. En conséquence, le vice-roi espagnol, Don Flores, résolut d'occuper le détroit de Nootka, afin de prévenir une mesure identique de la part des Anglais. On y commença donc, en mai 1789, un établissement ayant à sa tête un gouverneur nommé Martinez.

La vieille carte qui indique les différents bâtiments de cette colonie, qui devait être de si courte durée, ne marque ni église ni chapelle, mais d'autres sources d'information nous empêchent de douter qu'il y ait eu là un édifice de ce genre, lequel s'élevait au centre du village. Sa place est aujourd'hui connue des Indiens, qui parlent encore de deux pères franciscains que leurs ancêtres avaient vus avec les autres étrangers.

tèrent et le fixèrent à la façade de leur maison", démarche que son annotateur anglais interprète à tort comme un signe de mécontentement de la part des naturels, qui auraient voulu par là protester contre l'appropriation de leurs terres que signifiait cette croix. Ces Indiens ont leurs "totems" ou emblèmes héraldiques, sculptés au pignon de leurs loges, et le fait qu'ils mirent celui des Espagnols à cette place d'honneur marque plutôt le respect qu'ils professaient pour l'œuvre de leurs mains. Inutile de remarquer que des sauvages qui n'avaient jamais vu de blancs, et ne pouvaient par conséquent en connaître les coutumes, ne devaient s'offusquer d'un acte dont ils ne pouvaient saisir la véritable signification.

Nous savons que le P. Magin Catala se trouvait là en 1793-94, et qu'il fut remplacé par un P. Gomez, qui resta probablement avec les colons jusqu'à ce que ceux-ci dussent céder leur place aux Anglais. La présence de ces missionnaires ne fut pas sans résultats appréciables, même sur la population indigène. En effet, lorsque les Espagnols durent quitter Nootka, une vingtaine d'Indiens les accompagnèrent jusqu'à San Carlos, en Californie, où ils furent baptisés et se fixèrent définitivement.

Ces faits, qui ont été jusqu'ici fort peu connus, sont confirmés par les traditions mêmes des sauvages d'autres tribus qui ont leur habitat sur la côte du Pacifique. Le premier évêque de l'île Vancouver a écrit quelque part que, en 1850, un matelot français qui avait déserté son navire fut racheté des Youkltas, qui le tenaient en esclavage. Cet individu affirmait ensuite qu'une vieille femme de cette tribu lui avait parlé d'hommes vêtus d'habits de sombre couleur, qui se rasaient la tête à l'exception d'une couronne de cheveux, et avaient, longtemps auparavant, enseigné à ses gens à prier et à chanter. Comme dernier vestige de leurs leçons, elle produisait, entre autres, le mot *alleluia*, qu'elle prononçait très distinctement [2].

De plus, les premiers missionnaires canadiens de la vallée de la basse Colombie trouvèrent entre les mains des Indiens chinouks, tribu qui de temps immémorial avait commercé avec les naturels de Nootka, de "très anciens crucifix", qu'ils assuraient devoir aux nautonniers espagnols [3].

2. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, mars 1855, pp. 112-13.

3. *Ibid.*, juillet 1847. Ces Espagnols paraissent avoir été très pieux. Avant de s'aventurer définitivement dans le nord, "chacun d'eux promit de verser sa contribution pour faire chanter une messe solennelle à N.-D. de Bethléem, la suppliant de nous aider à atteindre la latitude spécifiée dans nos instructions" (*Journal of a Voyage in 1775*, p. 501).

Enfin, lorsqu'une mission fut plus tard établie sur la côte occidentale de l'île Vancouver, son fondateur vint en contact avec des Indiens chez qui la tradition avait perpétué le souvenir d'un établissement religieux au milieu d'eux. "Du temps des Espagnols", lui déclarait-on, "il y avait deux prêtres, de gros hommes qui étaient l'un et l'autre chauves. Mon grand-oncle, qui me l'a dit", ajoutait son interlocuteur, "avait coutume de venir à Friendly-Cove. Les blancs observaient le dimanche. Il y avait une église. Ces gens s'agenouillaient et se signaient, et, au solstice d'hiver, ils avaient une grande fête, avec deux bébés—n'est-ce point là ce que vous appelez Noël? Oh! oui, il y avait des prêtres ici, et chaque homme ou femme devait se baigner le samedi [4] et se préparer pour le dimanche. Ils chantaient aussi des cantiques. Je les sais encore" [5].

Là-dessus, le vieillard se mit à rendre le mieux qu'il put un chant où l'on pouvait reconnaître les mots *Mi Dios* (mon Dieu). La tonsure monastique donna aux naïfs Indiens l'idée que les prêtres étaient chauves, et les amples manteaux des Franciscains les faisaient paraître bien plus corpulents qu'ils n'étaient en réalité.

Mais cette semence des premiers jours n'était point destinée à avoir des résultats pratiques sur les aborigènes de la côte du Pacifique. Elle avait à peine eu le temps

4. Serait-ce par suite d'un souvenir inconscient de cette particularité que les Tchilkotines appellent encore le samedi *thé-pa-qa-nelbrél*, "le jour de l'eau" (ou du bain)? Quant aux "deux" bébés, la duplication de celui qui était en réalité seul exposé indique simplement que ces souvenirs commençaient à entrer dans le domaine de la légende parmi les Indiens. Tous les mythologistes américains savent, en effet, que chaque peuplade aborigène possède son chiffre mystique, qui revient sans cesse dans ses mythes. La plupart donnent une valeur mystique, ou sacrée, au chiffre quatre, mais chez d'autres, comme les Porteurs, le nombre deux le remplace.

5. *Vancouver Island and its Missions, Reminiscences of Rev. A.-J. Brabant*, p. 2.

de germer et de lever, qu'elle fut étouffée par l'ivraie apportée par les navires des Anglais, qui dépossédèrent les Espagnols de leur établissement à Nootka (25 mars 1895), et firent litière de leurs droits aux autres points du littoral. Ce n'en est pas moins une consolation de pouvoir affirmer que les missionnaires catholiques furent les premiers représentants d'un culte chrétien sur la côte de l'île Vancouver

Il en était ainsi, du reste, de la partie continentale de ce qui est aujourd'hui la Colombie Britannique. Les premières colonies de blancs dans ce pays furent fondées dans le nord, à l'extrémité septentrionale d'une vaste région qui porta longtemps le nom de Nouvelle-Calédonie[6] Dès 1793, six catholiques de race française sous le célèbre Alexandre Mackenzie, de la compagnie du Nord-Ouest, découvrirent ce pays, dans un voyage qui les mena des montagnes Rocheuses au Pacifique. En 1805-07 furent établis les forts McLeod, Stuart ou Saint-James, Fraser et Georges[7], sous la direction et avec la coopération active de Simon Fraser Au cours de l'année suivante (1808), le même traiteur explora, jusqu'à son embouchure dans la mer, le fleuve important qui porte aujourd'hui son nom.

Simon Fraser était un catholique "doué de beaucoup de conscience et animé en général d'honnêtes intentions",

6. Pour des intéressants détails sur ces différentes fondations et les émouvantes aventures qui accompagnèrent l'arrivée et l'établissement des blancs chez les sauvages du nord, le lecteur familier avec l'anglais pourra consulter notre *History of the Northern Interior of British Columbia*, Toronto, 1904.

7 Le premier était situé entre les montagnes Rocheuses et le lac Stuart, à 75 milles de ce dernier; le second à l'extrémité méridionale du même lac, le fort Fraser, près de la décharge du lac du même nom à 42 milles au sud-ouest du fort St-James. et sur une baie du lac Fraser, et le fort Georges, à l'embouchure de la Nétchako. tributaire du Fraser

ainsi que nous l'avoue Hubert-H. Bancroft [8], historien américain qui est loin d'avoir un faible pour l'Église catholique. Catholiques étaient aussi les Canadiens-français qui devinrent les premiers habitants non indiens du pays, et Jules-Maurice Quesnel, l'un des lieutenants de Fraser dans sa périlleuse exploration du cours d'eau torrentiel auquel il a donné son nom.

Fraser était né à Bennington, province du Vermont, vers l'année 1776, d'un Écossais qui était capitaine dans l'armée de Burgoyne. Après la mort de son père, sa mère vint avec sa famille s'établir aux Trois-Rivières, plutôt que de vivre sous la domination de ceux que son mari avait combattus. Simon n'avait que seize ans lorsqu'il entra dans la compagnie du Nord-Ouest, mais son avancement y fut rapide. Il occupa différents postes de confiance, et rendit de grands services à sa corporation, mais tous ses exploits pâlissent devant sa terrible exploration du Fraser, ce torrent qui "jure horriblement", comme l'a écrit un auteur, et qui menaçait constamment d'engloutir le voyageur aventureux.

Quant à J.-M. Quesnel, il était le frère de l'hon. Frédéric-Auguste Quesnel, qui brilla longtemps au barreau et à la législature du Bas-Canada. En 1804, Jules était au fort des Prairies, ou Edmonton, d'où il franchit les montagnes pour se rendre dans l'Extrême-Ouest en 1807. Un tributaire important du Fraser, ainsi qu'une petite ville à son embouchure, lui doivent leur nom.

Plus tard, la plupart des employés des traiteurs de

8. *History of the Northwest Coast*, vol. II, p. 89. Bancroft, qui prétend que Fraser était querelleur par nature, dit que, selon Ross Cox, il périt à Paris, au cours d'une dispute qu'il eut avec un M. Warren, ce en quoi l'auteur américain se trompe grandement, puisque Cox parle d'une tout autre personne, un nommé Alexandre Fraser (Cf. *Adventures on the Columbia River*, vol. II, p. 237). Simon Fraser ne mourut que le 19 avril 1862, à l'âge de 86 ans.

fourrures qui jusqu'en 1850, ou à peu près, gouvernèrent le pays, de leur capitale sur le lac Stuart, étaient des Canadiens-français, partant des catholiques.

Entre 1834 et 1846, une personne qui contribua puissamment à préparer les voies à l'évangélisation de cette contrée fut la femme indienne de Peter-Skene Ogden, bourgeois de la compagnie de la baie d'Hudson fameux dans les annales du Pacifique[9]. Elle avait été baptisée dans ses plaines natales[10], et ne se lassait point de communiquer ses connaissances religieuses aux aborigènes qui fréquentaient le fort Saint-James, sur le lac Stuart[11]. En sorte que les tribus indiennes, qui étaient alors aussi populeuses que nombreuses, entendirent bientôt parler de Dieu et de ses ministres, les Robes-Noires, par son intermédiaire et celui des blancs qui, dans la majorité des cas, prenaient femme parmi elles.

Les fruits de ces unions furent une génération de métis, qui devinrent nombreux[12] surtout dans la vallée de la Wallamette, tributaire de la basse Colombie, où plusieurs blancs qui avaient été "voyageurs" au compte de la compagnie de fourrures du Pacifique, fondée par John-Jacob Astor, s'étaient réunis pour cultiver le sol. Ils formèrent bientôt une colonie importante qui, ajoutée à celle du fort Vancouver, le principal poste des traiteurs

9. V. notre *Hist. of the N. I. of B. C.*, pp. 171-261 de sa troisième édition et T.-C. ELLIOTT, *Peter Skene Ogden, Fur Trader*, ap. *Oregon Historical Quarterly*, vol. XI, septembre 1910.

10. Elle appartenait à la tribu des Corbeaux, peuplade siouse du nord des États-Unis.

11. Elle devait avoir été en contact avec des tribus algonquines depuis son "mariage", car elle avait à son usage un livre de prières en syllabiques cris, que l'auteur se rappelle lui avoir vu entre les mains, et qui ne dut pas lui être d'un mince secours dans ses efforts pour capter la bienveillance et commander l'attention de ses naïfs auditeurs.

12. Sans jamais pourtant en arriver à former une unité ethnique comme à la Rivière-Rouge et sur les grandes plaines canadiennes.

sur le Pacifique, avait le plus grand besoin de l'influence de la religion lorsque, le 24 novembre 1838, deux prêtres arrivèrent du Canada à cette dernière place.

C'étaient MM. Norbert-François Blanchet et Modeste Demers, dont nous avons déjà enregistré le passage à Saint-Boniface. Tandis que le premier devait concentrer son activité sur le territoire américain, le second allait devenir l'apôtre de la Colombie Britannique. Sa mémoire est jusqu'à ce jour vénérée par une foule de tribus indigènes, qui se souviennent de lui comme du prêtre qui porta le premier la bonne nouvelle à leurs ancêtres[13].

Né le 12 octobre 1809 à Saint-Nicolas, Bas-Canada, Modeste Demers fut ordonné prêtre le 7 février 1836; après quoi il servit quatorze mois comme vicaire à la paroisse de Trois-Pistoles. Le 27 avril de l'année suivante, il s'embarqua à Lachine pour le Pacifique par la voie de terre, et, en compagnie de M. Blanchet, son supérieur, atteignit, le 10 octobre 1837, la limite orientale de ce qui est aujourd'hui la Colombie Britannique. Quatre jours plus tard, il offrait le saint-sacrifice à Big-Bend, sur la Colombie supérieure. C'était la première fois que ce suprême acte de religion s'accomplissait sur la partie continentale de cette province.

Les deux missionnaires établirent leurs quartiers généraux sur le cours inférieur de la Colombie, au fort Vancouver[14], où ils restèrent jusqu'au mois d'octobre 1839. Ils reçurent alors des traiteurs l'autorisation de se bâtir une station permanente près du fort Wallamette. Mais, brûlant de zèle pour la conversion des humbles de ce monde, l'abbé Demers se retrouva bientôt au nord de la présente ligne internationale.

13. Même aujourd'hui, il n'est aucun aborigène catholique dans l'intérieur des terres qui n'ait entendu parler de "M'sieu Demers".

14. Qu'il ne faut pas confondre avec l'île, ou la grande ville moderne, de ce nom.

Sur le bas Fraser et le territoire adjacent, se trouvaient des villages alors populeux de sauvages appartenant à la grande famille séliche. C'étaient des pêcheurs qui passaient une bonne partie de leur temps sur l'eau, avec de rares randonnées dans le bois à la recherche du chevreuil. A cause de l'humidité de leur climat, ils allaient constamment pieds nus [15], les hommes drapés uniquement dans une couverture qui avait été propre et sans aucun couvre-chef, tandis que les femmes portaient des chapeaux qu'elles tressaient elles-mêmes avec des racines. Humainement parlant, ces sauvages étaient de commerce assez peu agréable, n'eût-ce été qu'en raison de la forte odeur de poisson rance qui se dégageait de leur personne.

Le jeune apôtre résolut de leur porter la parole de Dieu, sans faire cas des charitables avertissements de ceux parmi lesquels il avait jusque-là travaillé. On basait ces avis sur l'état d'hostilité continuelle dans lequel vivaient les différentes tribus et, pis encore, sur des rumeurs persistantes qui voulaient que les terribles Youkltas du nord se préparassent à faire incessamment l'une de leurs irruptions périodiques sur leurs ennemis traditionnels de la vallée du bas Fraser. Les Youkltas étaient une tribu puissante, la terreur des Indiens du sud, et vivaient ordinairement du fruit de leurs rapines et de leurs boucheries humaines [16].

15. Vu qu'autrement leur mocassins auraient toujours été mouillés, ce qui est très incommode. Même aujourd'hui, les femmes catholiques du bas Fraser et de la côte ne se mettent guère de chaussure que pour aller à l'église.

16. "Les limiers altérés de sang auxquels j'avais ainsi échappé étaient les Acoltas (sic pour Youkltas), tribu indienne qui a donné plus d'embarras au gouvernement de la colonie que n'importe laquelle de celles qui se trouvent le long de la côte. Les meurtres et les outrages qu'ils ont commis sur des blancs inoffensifs et leurs femmes sont innombrables", écrivait longtemps après un auteur anglais (Francis Poole, *Queen Charlotte Islands*, p. 289; Londres, 1872).

"On peut les regarder comme les Ismaélites de la côte", affirme un autre. "Leurs mains sont littéralement levées contre celles de n'importe

Sans se laisser intimider par ces rapports, M. Demers se rendit au fort Langley, à quelque distance de la mer, où il arriva vers la fin du mois d'août 1841. Là il se trouva avec un M. J.-M. Yale [17], gentilhomme protestant qui le le traita avec beaucoup d'égards, huit Canadiens-français, un Iroquois et plusieurs Canaques [18], qui vivaient tous avec des femmes indiennes. Il régularisa leur position aux yeux de l'Église, puis tourna son attention vers les sauvages.

Il fut d'abord agréablement surpris de s'apercevoir que la plupart d'entre eux savaient déjà faire le signe de la croix et pouvaient chanter quelques cantiques. Ils devaient cette instruction préliminaire à leur commerce avec des tribus qu'il avait précédemment évangélisées. Parmi la foule de trois mille aborigènes auxquels il prêcha la parole de Dieu, il remarqua un chef youkita, grand et sec, qui différait de tous les autres par l'ampleur de

qui, et celles de n'importe qui contre eux. Plusieurs batailles ont eu lieu à différentes reprises au cap Mudge ou dans les environs. Une fois, ils massacrèrent presque tout l'équipage d'un vaisseau de la compagnie de la baie d'Hudson, qui avait mouillé là pour s'approvisionner d'eau; je crois qu'un garçon métis put seul leur échapper. Ils sont hardis aussi bien que sanguinaires, et aucunement disposés à céder devant un simple déploiement de force, comme le font généralement les Indiens. Il y a deux ans, un de leurs canots ayant capturé deux bateaux pleins de Chinois, à quelque distance de l'île Saltspring, la cannonière *Forward* fut envoyée après eux. Les habitants du village du cap Mudge, qui est pourvu de fortifications en règle, mirent au défi la cannonière et tirèrent dessus. Le *Forward* dut les bombarder, leur lançant boulets et obus, et mettre en pièces leurs canots avant qu'ils se rendissent et livrassent ce qu'ils avaient volé.

"Ils ont aussi la réputation, qui peut cependant n'être pas tout à fait méritée, d'être plus traîtres que les sauvages d'autres tribus" (R.-C. Mayne, *Four Years in British Columbia and Vancouver Island*, pp. 245-46. Londres, 1862).

17. Qui donna son nom au fort Yale, aujourd'hui Yale, station du Pacifique-Canadien à l'entrée des monts de la Côte, ou Cascades.

18. Venus des îles Hawaï pour travailler à l'emploi de la compagnie de la baie d'Hudson, dont les navires mouillaient à leur pays natal.

son front, ses longues tresses et son air général de distinction. Le potentat du nord confessa à l'humble ministre du Christ qu'il avait été mauvais, mais l'assura qu'il porterait fidèlement à son peuple le merveilleux message qu'il avait eu le privilège d'entendre. La voix publique assurait que sa confession n'était point l'expression d'une fausse humilité, puisque le chef étranger avait été dans l'habitude de décapiter ses prisonniers et d'en boire le sang.

Le 3 septembre 1841, Demers baptisa quatre-vingt-dix-neuf enfants, et les jours suivants pas moins de deux cent soixante-trois. N'étant point encore familiers avec les idées chrétiennes concernant le pardon des injures, la plupart des Indiens vinrent d'abord aux instructions armés de pied en cap, mais le prêtre leur fit bientôt déposer à ses pieds leurs arcs et leurs fusils, et, peu après il les amena même à les laisser chez eux. Des meurtres sans nombre, pour ne pas parler d'autres crimes, avaient auparavant été commis par la foule hétérogène qu'attirait maintenant la prédication de l'humble prêtre canadien, et dans maint cœur brûlait le désir d'une prompte vengeance. Il est pourtant digne de remarque que pas la moindre altercation n'eut lieu tant que le représentant du Prince de la paix resta parmi eux.

Il n'eut à déplorer qu'un seul acte de barbarie, qui paraissait aux Indiens la chose la plus naturelle du monde. Il fournit au missionnaire une bonne occasion de leur donner une leçon de morale chrétienne, et de leur expliquer la dignité de l'homme devant Dieu. De concert avec toutes les nations belliqueuses, les Indiens de la côte [19] avaient de nombreux esclaves, sur lesquels ils croyaient avoir droit de vie et de mort. Un jour, un membre du

19. Ce terme, employé sans qualificatif, indique le littoral de la partie continentale du pays.

troupeau de M. Demers enfonça profondément sa dague dans le corps de l'un d'eux qui lui avait déplu. Le prêtre le blâma vertement de son acte d'inhumanité, puis le laissa à ses pensées. Comme résultat de cette réprimande, le fier Peau-Rouge, pleurant de honte, confessa publiquement son crime, en demanda pardon aux pieds du missionnaire, et promit de n'y plus retomber.

Le 7 septembre, pas moins de sept cent cinquante-huit enfants avaient été régénérés dans les eaux du baptême, lorsque Demers retourna à ses foyers sur les bords de la Wallamette [20], après une absence de quarante-quatre jours, dont il n'avait passé qu'une partie dans les environs du fort Langley.

Pendant ce temps, un autre pionnier apostolique, qui opérait surtout dans le sud, le P. de Smet, S. J., annonçait l'Évangile aux Koutenays et aux Okanaganes, Indiens dont les terres de chasse s'étendaient immédiatement à l'ouest des montagnes Rocheuses, ou des chaînes qui leur sont parallèles. Dès 1840, nous le trouvons parmi les premiers, bien que ces aborigènes vécussent au sud aussi bien qu'au nord de la frontière internationale. on peut dire qu'il pénétra alors dans les possessions britanniques. En mai 1842, ce célèbre missionnaire se rendit de Colville 21 au fort Vancouver, pour conférer avec les deux prêtres canadiens, sur les meilleurs moyens d'étendre le règne de Dieu dans ce lointain pays. Cette consultation des premiers apôtres du pays n'allait pas tarder à porter ses fruits.

20. Affluent méridional de la Colombie. qui reçoit ses eaux non loin de la mer

21 Sur la rive gauche de la basse Colombie, non loin du point où elle traverse la frontière des États-Unis, et au sud de cette ligne.

CHAPITRE II

VERS LE NORD

1841-42

A quelque sept ou huit cents milles au nord du fleuve Colombie, par delà des forêts sans fin de sombres conifères et des montagnes couvertes de neiges perpétuelles, se trouvaient les villages primitifs, ou les groupes de tentes, de représentants de la grande famille dénée, avec laquelle nous sommes maintenant si familiers. Quatre tribus, les Tchilkotines, les Porteurs [1], les Babines [2] et les Sékanais, avaient entendu parler de "l'homme de Dieu" et de son merveilleux message, et demandaient à grands cris la faveur de sa visite.

D'un autre côté, les blancs qui s'étaient établis chez eux, c'est-à-dire les traiteurs et leurs serviteurs, ne désiraient pas moins faire sa connaissance. Dans ce but, et afin de venir en aide à la mission qui commençait dans l'Orégon, ainsi qu'on appelait alors la vallée de la basse Colombie et pays circonvoisins, le surintendant des postes du nord, M. P.-S. Ogden, adressa le 15 novembre 1841 la circulaire suivante au personnel sous sa juridiction:

"MM. Blanchet et Demers, les missionnaires catholiques sur la Colombie, me prièrent, avant mon départ

1. Les Porteurs sont ainsi nommés parce que leurs veuves avaient autrefois la coutume de *porter* à dos un petit sac contenant quelques os calcinés de leur défunt mari, dont on avait solennellement brûlé le corps.

2. Ainsi appelés parce que leurs femmes se tenaient la lèvre inférieure aussi proéminente que possible, au moyen d'un labret, petite rondelle d'os ou de bois dur, insérée horizontalement entre cette lèvre et les dents.

de Vancouver l'été dernier, de demander aux engagés de l'intérieur de ce district de contribuer au soutien de leur mission, et je dois vous demander de prendre les mesures nécessaires à cette fin".

Nous ne croyons point inutile de donner ici le résultat de l'appel d'Ogden aux blancs et aux métis de la Nouvelle-Calédonie. Voici les noms des contributeurs dont les offrandes nous sont connues[3]

	L	s	d
William McBean	3	0	0
Louis Gagnon	2	0	0
Jean-Baptiste Boucher (c)	2	0	0
Jean-Baptiste Boucher (d)	1	0	0
P. Gun	1	0	0
W.-F. Lane	2	0	0
Pierre Letendre	2	0	0
William Morwick	1	0	0
P.-S. Ogden	2	0	0
William Thew	1	10	0
Jos. Brunette	0	10	0
Jean Couturier	1	0	0
Paul Fraser[4]	2	0	0
O. La Ferte	2	0	0
J. Tubault (Thibault?)	1	0	0
Pierre Roy	1	0	0[5]

Dans le but de démontrer d'une manière tangible la

3. Quatre autres personnes n'eurent vraisemblablement pas le temps de verser leur cotisation avant que la feuille qui contenait celles énumérées ci-dessus ait été envoyée aux quartiers généraux d'Ogden au lac Stuart. On remarquera que le "bourgeois" en chef, ou surintendant du district, ne paraît s'adresser qu'aux "engagés" de la Compagnie, ce qui n'empêcha pas au moins 4 représentants de la classe supérieure, à savoir lui-même et MM. McBean, Thew, Paul Fraser, qui étaient des traiteurs plus ou moins gradés, de collaborer à la bonne œuvre. Morwick appartenait à la classe moyenne et peu nombreuse des *post-masters*, entre celle des commis et celle des simples engagés, ou manœuvres.

4. Fils du découvreur Simon Fraser.

5. Voir notre *History of the Northern Interior of British Columbia*, pp. 227-28 de la troisième édition.

reconnaissance des missionnaires pour leurs lointains bienfaiteurs, et en même temps pour étendre encore le règne de l'Évangile parmi les Indiens, il fut décidé que l'abbé Demers se joindrait à la brigade de chevaux et de bateaux, qui menait chaque année l'approvisionnement des postes de la Nouvelle-Calédonie. En conséquence, ce prêtre partit le 29 juin 1842, en compagnie de M. Ogden et d'un certain nombre d'engagés canadiens-français. Il nous a laissé de ce voyage un récit que nous reproduisons en partie.

"Ces sortes de caravanes", écrit-il, "se composent d'une troupe nombreuse d'hommes et de chevaux chargés à dos de bagages et marchandises destinés aux différents postes du nord. Tout cet attirail d'hommes, de chevaux et de bagage rend naturellement la marche longue[6] et ennuyeuse. Les préparatifs de chaque matin ne finissent qu'à neuf ou dix heures. Il faut aller à la recherche des chevaux, envoyés à l'aventure pendant la nuit et dispersés dans toutes les directions. Après de longues attentes, on se trouve enfin au complet, et le hennissement des chevaux, les cris des engagés, les jurons arrachés par l'impatience, des contestations, les cris des chefs forment un brouhaha dont les oreilles scrupuleuses ne sont pas toujours flattées. Enfin, après avoir pris sur l'herbe un repas de saumon sec, on charge les chevaux, et à dix heures l'on est en route.

"La marche est extrêmement lente et remplie d'incidents plus ou moins désagréables. C'est une atmosphère enflammée, un soleil qui écrase, une poussière qui suffoque, une côte à gravir, un ravin à franchir[7]. Les premiers

6. De fait, une semblable caravane (le *pack-train* des Anglais) fait rarement plus de 12 à 15 milles par jour.

7. Quiconque connaît un tant soit peu la Colombie Britannique s'en fera facilement une idée. Profondes vallées à descendre ou à longer par d'étroits sentiers, dont certaines parties sont souvent em-

jours surtout, l'on éprouve un malaise général et de nombreuses incommodités par la position gênante où l'on est, sur un cheval ayant en croupe sa chapelle, son lit, son ménage et même sa cuisine. Heureux encore si un vent malencontreux ne nous force pas à respirer une poussière épaisse, qui ne laisse pas voir à deux perches devant soi. Un bruit sourd de conversation se fait entendre, avec une monotonie qui n'est interrompue qu'au passage d'un ruisseau ou d'une rivière. Alors on se rapproche, les chevaux hésitent, on crie, on se fâche, on se pousse, on se culbute, et il s'ensuit souvent des naufrages qui excitent l'hilarité générale, et raniment les conservations pour le reste du jour

"On n'arrête que pour camper, c'est-à-dire, en langage du pays, on ne fait qu'une *attelée*, et la journée se termine à trois ou quatre heures. Alors on fait les dispositions du camp, on décharge les chevaux, que l'on envoie paître à l'aventure, on range le bagage en ordre, on s'associe par bandes pour passer la nuit, on prend son repas de saumon sec et le soleil a disparu à l'horizon" [8].

Une marche de cinq jours conduisit le parti aux fourches des Okanaganes, où M Demers fut salué avec joie par les natifs qui, le printemps précédent, avaient reçu la visite du P de Smet. Après avoir baptisé vingt-huit enfants, il se rendit, à la suite de sa caravane, à Kamloops [9], où aucun prêtre n'avait encore pénétré. Accueilli comme l'envoyé spécial de la Divinité, il n'en dut pas moins s'arracher à ses nouveaux enfants et, toujours en compagnie

portés par les eaux du printemps, raidillons abruptes à gravir, marais fangeux à traverser, pierres coupantes à éviter troncs d arbres tombés à enjamber, tels sont généralement les agréments de pareilles expéditions.

8. A Mgr de Québec, 20 déc. 1842.

9. Où se trouvait un fort fréquenté par d autres Séliches appelés Chouchouapes.

des traiteurs, il atteignit, le 24 août, le fort Alexandre, sur le haut Fraser [10]. En chemin à partir de Kamloops, il n'avait pas régénéré moins de quatre-vingt-cinq enfants dans les eaux du baptême.

Le fort Alexandre était le terme du voyage par terre. Là, les chevaux furent remplacés par une flotille de bateaux plats appelés barges, qui devaient remonter le Fraser, la Nétchako et la Stuart. Il en trouva les habitants en proie à cette corruption qui ne suit que trop souvent le mélange des blancs avec les Peaux-Rouges. "Ils ignorent", dit-il, "tout frein, toute loi de décence qui semble naturelle aux humains, tout lien de la nature et du sang; les liens sacrés du mariage y sont plus relâchés que chez aucune nation de l'Amérique du Nord, la promiscuité semble une espèce de droit public" [11].

Le missionnaire va jusqu'à écrire de ces pauvres gens qu'ils "dépassent les animaux mêmes par la bassesse de leurs actions" [12].

Après leur avoir rappelé des lois sacrées qu'ils violaient si ouvertement et fait soixante-six baptêmes, la plupart d'enfants en bas âge, M. Demers continua son chemin jusqu'au lac Stuart, où il arriva le 16 septembre 1842. Le fort Saint-James, sur cette belle nappe d'eau, était alors le grand entrepôt du nord, à l'ouest des montagnes Rocheuses, et la capitale de la Nouvelle-Calédonie. Il était ainsi nommé en l'honneur d'un James Douglas qui y fut quelque temps stationné en qualité de simple commis,

10. Et sur sa rive droite, à une quarantaine de milles au sud de l'embouchure de la Quesnel. Ce poste est la limite méridionale de la race dénée à l'est de Fraser.

11. *Ibid.* V. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, juillet 1845, p. 18.

12. *Ibid.*, *ibid.* "Il est impossible de porter la luxure plus loin que les femmes des Porteurs", devait de son côté écrire un traiteur qui les connaissait bien (JOHN MCLEAN, *Notes on a Twenty-five Years' Service in the Hudson's Bay Territory*, vol. I, p. 300).

avant de devenir le grand homme politique de la future colonie anglaise, ainsi que nous le verrons plus loin

Néanmoins, le séjour qu'y fit le missionnaire fut forcément limité à trois jours, dont il consacra presque tous les instants à l'instruction des adultes et à l'administration du baptême aux enfants. Dans la première tâche, il fut, comme d'habitude, aidé par l'*échelle catholique* de son confrère, M. Blanchet, œuvre originale que nos lecteurs connaissent déjà quelque peu [14]. En dépit de la brièveté du temps qu'il passa à la "capitale", M. Demers alla même jusqu'à enseigner aux natifs quelques cantiques de facture primitive, qu'il avait composés au fort Alexandre

14. Un auteur protestant qui résida en Colombie Britannique longtemps avant son annexion au Canada, M. MATHIEU MACFIE, en donne l'aperçu qui suit dans son ouvrage *Vancouver Island and British Columbia*. "Elle consiste en une longue feuille de papier sur laquelle sont marqués les principaux événements racontés dans les Écritures, depuis la création du monde jusqu'à la fondation de l'Église chrétienne. Le développement progressif de l'Église de Rome, à partir de ce temps-là jusqu'à nos jours, y est aussi représenté. L'avantage de cet arrangement est qu'une foule de renseignements religieux sont condensés dans des limites très restreintes. La version hébraïque des Écritures se lit de droite à gauche, mais cette Bible, qui n'a pas besoin d'interprète, se lit de bas en haut. Au bas de la page, le globe paraît émerger du chaos et immédiatement au-dessus, se tiennent de chaque côté d'un arbre un homme et une femme qui représentent nos premiers parents dans l'acte de prendre le fruit défendu. Les autres détails de cette invention peuvent facilement se deviner jusqu'à ce que nous ayons atteint la Réforme protestante, point avant lequel la voie suivie par l'instructeur est droite et intelligible. De là, une autre ligne sort à angle droit de la première, et conduit à un abîme. Alors la ligne droite se continue jusqu'à Pie IX, et de là jusqu'au ciel" (*Op. cit.* pp. 475-76)

Le tableau-catéchisme du P. Lacombe, dont nous avons offert (vol. III, p. 348) une reproduction très réduite, est aujourd'hui universellement usité dans les missions de l'Ouest canadien. La partie à droite n'est que la continuation de celle qui se trouve à gauche, à laquelle on l'ajoute ordinairement en en collant les deux bouts, de manière à en faire une "échelle" continue, dont le prototype est évidemment celle de M. Blanchet.

Retournant à cette dernière localité, il y construisit une humble église, puis descendit au lac William [14], où il donna aux Chouchouapes une mission de seize jours. Elle fut suivie avec tant d'empressement, qu'une fois que le prédicateur était arrivé en retard au catéchisme, il dut passer sur les épaules de son peuple en se rendant à son siège, tellement compacte était la foule qui s'était rassemblée pour l'entendre.

Là aussi, les fidèles bâtirent une humble chapelle dont les fenêtres étaient fermées de morceaux de parchemin en guise de vitres. En janvier 1843, un froid sibérien sévissait dans la vallée, lorsque ses néophytes s'aperçurent, un matin, que ce parchemin avait été mangé par les chiens, en sorte que le soir on dut tendre des collets pour attraper les délinquants, et pouvoir placer les responsabilités parmi leurs maîtres.

Le 21 février suivant, Demers quittait ses enfants bien-aimés du nord pour retourner chez lui. Il arriva à sa résidence en Orégon le 13 avril 1843, après un voyage excessivement fatigant d'au moins huit cents milles.

Sur ces entrefaites, une nouvelle recrue, l'abbé Jean-Baptiste Bolduc, prêtre canadien nouvellement arrivé, accompagnait le facteur en chef James Douglas sur l'île Vancouver. Ce dernier était venu, à la tête de vingt-deux hommes, ériger à l'extrémité méridionale de cette île, sous le nom de Victoria, un fort qui devait plus tard devenir la capitale politique de tout le pays canadien à l'ouest des montagnes Rocheuses. Il était parti du fort Vancouver le 13 mars 1843, pour arriver à destination le lendemain.

Une grande foule de sauvages le reçut, et avec lui le

14 Petite pièce d'eau dans laquelle se jette le ruisseau Saint-Joseph, à une quarantaine de milles au sud du fort Alexandre, et non loin du Fraser, qui coule tumultueusement à l'ouest.

prêtre catholique, et, le 19 du même mois, celui-ci célébra les saints mystères en présence des employés de la compagnie de la baie d'Hudson, du bourgeois lui-même et d'environ douze cents Indiens, parmi lesquels il baptisa cent deux enfants[15]. C'était la première messe dite sur l'île[16] depuis l'évacuation de Nootka par les Espagnols.

Une moisson abondante s'annonçait pour l'ouvrier apostolique dans ces régions encore assises à l'ombre de la mort, et si peuplées que le point où s'élevait le nouveau fort n'avait rien qui le distinguât des autres, en dépit du

15. HUBERT-HOWE BANCROFT donne à ce propos un dialogue de son invention, qu'il met sur les lèvres du prêtre et du chef indien, après quoi il voudrait nous faire croire que "Bolduc baptisa jusqu'à ce qu'il fût arrêté par un épuisement complet" (*History of British Columbia*, p. 98, San Francisco, 1890). Il est facile de voir par le contexte que cet historien peu sérieux veut parler de baptêmes d'adultes, des adultes non préparés, et non d'enfants en bas âge, insinuation qui n'a pas plus de fondement que son assertion que Bolduc était un Jésuite. Il le confond probablement avec un autre prêtre dont nous aurons à enregistrer le zèle mal entendu.

M. Bolduc naquit le 30 nov. 1818 à Saint-Joachim, comté de Montmorency, Québec, et fut ordonné prêtre le 22 août 1841, après avoir fait ses études dans la ville de Québec. Il était parti pour l'Orégon le 1er septembre de la même année, et y resta jusqu'en 1850. Après avoir rempli divers postes dans la métropole ecclésiastique de l'est, il y mourut le 8 mai 1889, honoré du titre de prélat domestique de Léon XIII.

16. Vancouver. C'est de cette partie de la Colombie Britannique moderne qu'il s'agit invariablement lorsque ce mot est employé sans qualificatif. Cette île est la plus grande qui existe sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Elle a près de cent lieues de long, soit exactement 285 milles, et sa largeur varie entre 40 et 80 milles. On pourrait dire qu'elle est surtout faite d'une montagne qui la traverse du nord au sud, et dont le point culminant atteint 7 481 pieds d'altitude. A ses pieds, en sens opposé, ce sont de petites vallées, où la terre est fertile, et qui ne sont souvent que le prolongement des fiords, ou baies étroites, qui découpent le rivage.

Découverte en 1774 par l'Espagnol Quadra, ses dimensions et sa forme réelle ne furent connues qu'en 1792, alors que Georges Vancouver, marin au service de l'Angleterre, en fit le tour pour la première fois. D'où le nom de Quadra et Vancouver que cette île porta longtemps. Le

grand nombre d'indigènes qui assistèrent à la première messe du prêtre catholique. D'autres places étaient, au contraire, plus importantes au point de vue aborigène. Mais où trouver les ouvriers nécessaires pour recueillir la moisson qui blanchissait? Trois prêtres ne pouvaient, humainement parlant, faire grande impression sur un pays qui s'étendait sur une longueur de mille milles, du sud au nord, et encore le troisième, le nouvel arrivé, ne devait-il pas rester longtemps sur la côte du Pacifique.

Il y en avait bien un quatrième, le P. de Smet, mais ce fameux missionnaire ne se trouvait là que par accident. Ses quartiers généraux étaient à peut-être quinze cents milles de la Colombie[17], et son territoire, son champ d'action spécial, était si vaste, qu'on pourrait presque dire qu'il n'en avait point.

Et pourtant il fallait absolument de l'aide, pour faire face, en particulier, aux nouveaux besoins qui se faisaient sentir. Le P. de Smet partit donc pour l'Europe, d'où il revint le 4 août 1844, avec quatre prêtres et quelques religieuses. Jamais recrues ne furent mieux reçues: on allait maintenant pouvoir faire un travail sérieux! Parmi les premiers, était le P. Jean Nobili, S. J., qui reçut la mission de visiter les postes du nord déjà évangélisés par l'abbé Demers.

En conséquence, ce Jésuite partit en juin 1845, accompagné d'un jeune novice convers le F. Noel Savio, pour le lac Stuart et points intermédiaires. Il resta cinq jours au fort Saint-James, après quoi il dut retourner par les

navigateur auquel le dernier vocable est emprunté ayant été, croyons-nous, franc-maçon, cette circonstance lui a depuis valu une popularité qui explique l'engouement officiel pour son patronyme, en dépit de la confusion créée par sa répétition dans un cercle géographique relativement étroit. Il n'est pourtant que juste d'ajouter qu'une des rues de Victoria s'appelle encore Quadra.

17. A Saint-Louis.

bateaux qui allaient chercher une cargaison de grain au fort Alexandre. Il revit le nord l'année suivante, et atteignit le fort Georges, à l'embouchure de la Nétchako avec le Fraser, le 12 décembre 1846. Là il trouva, en plus des sauvages de la place, cinquante Sékanais venus des montagnes Rocheuses pour le voir.



Autographe du P. Nobili.

Le 24, il était au lac Stuart, où il passa onze jours à prêcher non seulement contre les vices communs à toute l'humanité, mais encore contre certaines coutumes propres aux Porteurs, comme celle de brûler les morts et de réduire les veuves en esclavage. Une grande loge qui avait servi aux incantations du jongleur fut convertie en église, et parce que l'excellent religieux ne rencontra sur le moment aucune résistance effective à ses exhortations, il emporta avec lui la douce impression qu'il avait aboli tout ce qu'il avait blâmé [18].

Du lac Stuart il passa au fort Kilmars, sur le grand lac Babine [19], qu'il fut le premier missionnaire à voir. Puis, retournant au fort Saint-James, il ne put d'abord se faire écouter de son peuple, gêné qu'il était par une

18. "J'eus le bonheur d'abolir la coutume de brûler les morts et celle de torturer le corps des femmes survivantes du mari. Ils renoncèrent solennellement à toutes leurs jongleries et à leur idolâtrie" (P. de Smet, *Western Missions and Missionaries*, p. 574.

19. A la place appelée aujourd'hui "Vieux Fort", c'est-à-dire au centre intérieur de l'espèce de croissant irrégulier que lui font faire ses deux branches septentrionales.

timidité naturelle et entravé dans son ministère par une série de fêtes plus ou moins païennes, qui se donnaient dans le voisinage du fort. Mais, au commencement de janvier 1847, il compensa le temps perdu en prolongeant ses instructions et catéchismes jusqu'au carême, époque où il reprit la direction du sud.

Au cours de la même campagne apostolique [20], le P. Nobili visita les Tchilkotines, tribu dénée fort remuante et la division de cette famille la plus méridionale en Colombie, juste à l'ouest du Fraser, entre ce fleuve et les monts de la Côte. Ces Indiens n'avaient jamais vu de prêtre lorsqu'il se rendit à leur premier campement, le 24 octobre probablement de l'année 1847. Après avoir béni une espèce de cimetière pour cette bande de sauvages, il visita deux autres de leurs rendez-vous, auxquels il offrit une semblable occasion de profiter de son ministère. Bienveillant par nature, plutôt optimiste, et par ailleurs encore peu habitué au véritable caractère des aborigènes, le P. Nobili baptisa chez les Tchilkotines un certain nombre d'adultes, qu'il eût certainement soumis à une plus longue épreuve, s'il eût eu plus d'expérience de l'inconstance propre à l'Indien [21].

Pendant que ce missionnaire évangélisait ainsi les na-

20. Il est difficile de déterminer au juste l'année. Les mémoires du P. Nobili paraissent dire que c'était 1856, erreur évidente pour 1846. Mais cette dernière date ne peut être non plus absolument exacte, puisque les certificats de baptême écrits de sa propre main, que nous avons vus nous-même, nous donnent la certitude qu'il était au lac Babine, à environ 500 milles de là, le 25 oct. 1846.

21. Le P. Jean Nobili naquit à Rome le 8 avril 1812. Fils d'un homme de loi, il fut élevé au Collège Romain, et entra dans la société de Jésus comme novice le 14 nov. 1828. Mais ce ne fut qu'en 1843 qu'il fut ordonné prêtre. Vers la fin de cette année, il fit voile pour l'Orégon en compagnie du P. de Smet. En 1849, ses supérieurs l'appelèrent en Californie, et, à la fin de fév. 1856, nous le voyons supérieur au collège de Santa Clara, où il mourut. Ses funérailles eurent lieu le 3 du mois suivant.

turels de la Nouvelle-Calédonie, son frère en religion, le P. de Smet, venait lui-même en contact avec quelques-uns de leurs représentants, au cœur des montagnes Rocheuses. Écrivant le 6 mai 1845 de la source de l'Athabaska, qu'il venait d'atteindre au cours de ses incessantes pérégrinations, ce missionnaire donne sur l'entrevue qu'il eut avec eux les détails typiques suivants

"Dans le voisinage de la rivière Miette, nous rencontrâmes l'une de ces pauvres familles de Porteurs, ou "Ltaoten" [22], de la Nouvelle-Calédonie, dont je vous parlai dans une lettre précédente. Ils nous aperçurent du sommet de la montagne qui domine la vallée que nous traversions, et, voyant que nous étions des blancs, ils s'empressèrent de venir à nous. Ils parurent charmés de nous rencontrer, surtout lorsqu'ils découvrirent que j'étais une Robe-Noire. Ils se pressèrent autour de moi, et me demandèrent le baptême avec des instances qui m'arrachèrent des larmes, bien que je ne pusse accorder cette faveur qu'à deux de leurs plus petits enfants, les autres avaient besoin d'instruction, mais il n'y avait point d'interprète. Je les engageai à retourner vite dans leur propre pays, où ils trouveraient une Robe-Noire qui les instruirait.

"Ils firent le signe de la croix, récitèrent quelques prières dans leur propre langue, et chantèrent quelques cantiques avec une grande dévotion apparente. La condition de ces gens paraissait bien misérable, ils n'avaient d'autres habits que des haillons et des lambeaux de peaux [23], et

22. *Sic* pour *Lhtha-o'ten*, forme singulière du nom d'une sous-tribu porteur, celle des "gens du Fraser" (*Lhtha-khoh*). Cette appellation est propre aux Porteurs du fort Georges et des bois en amont.

23. Il peut être bon de faire remarquer ici qu'en général les sauvages n'ont pas ce que nous pourrions appeler la fierté des habits. En dehors des grands rassemblements, les chefs les plus huppés sont souvent en guenilles, et c'est même pour eux un bon point quand ils ont *donné* tout ce qu'ils avaient de bon.

pourtant, malgré leur extrême pauvreté, ils mirent à mes pieds le mouflon qu'ils venaient de tuer".

Le missionnaire rapporte alors un trait qui peint à merveille les mœurs de ce temps-là. Il parle ainsi d'une jeune femme qui se trouvait avec eux.

"Lorsqu'elle avait une quinzaine d'années, son père, sa mère et ses frères, ainsi qu'une autre famille de sa nation, furent surpris dans les bois par un parti de guerriers assiniboines qui les massacrèrent sans pitié. Au moment où se déroulait cet horrible drame, la jeune fille se trouvait dans une autre partie de la forêt avec ses deux sœurs, toutes les deux plus jeunes qu'elle. Elles parvinrent ainsi à échapper aux mains des assassins.

"La malheureuse orpheline erra deux ans dans le désert sans rencontrer un être humain, sans couteau ni hachette, faisant son feu au moyen de deux morceaux de bois, et vivant de racines, de fruits sauvages et de porcs-épics. Pendant l'hiver, elle se réfugia dans une caverne d'ours abandonnée. Ses sœurs la quittèrent au bout de la première année, et depuis lors elle n'en avait point entendu parler. Enfin, après un laps de trois ans, elle eut le bonheur d'être trouvée par un bon Canadien, qui l'emmena chez lui, lui fournit une nourriture abondante et des habits, et six mois plus tard la rendit à sa tribu" [24]

Ayant traversé les montagnes Rocheuses, le P. de Smet se rendit chez les Koutenays de la plaine au Tabac, qui occupaient alors trente loges (août 1845). La faim en avait contraint un grand nombre à traverser ces mêmes montagnes en sens inverse, à la recherche du bison [25].

24. Traduit de l'anglais de *Life Letters and Travels of Father Pierre-Jean de Smet*, S.J., pp. 539-40; New-York, 1905.

25. Les Koutenays étaient les seuls sauvages occidentaux à se livrer à cet exercice, d'où pour eux conflits assez communs avec les Pieds-Noirs, qui les traitaient en braconniers et en tuaient autant qu'ils pouvaient. On cite le cas d'un Koutenay qui, laissé pour mort sur

Là encore nous nous trouvons face à face avec la tendance au prosélytisme qui était propre aux premiers Français d'Amérique. Un Canadien du nom d'Édouard Berland avait été pendant quelque temps au service de la compagnie de la baie d'Hudson, lorsque le P. de Smet fit sa connaissance.[26] Le missionnaire fut charmé d'apprendre que les Indiens avaient tenu les bonnes résolutions qu'ils avaient prises à peu près cinq ans auparavant. Depuis sa dernière visite, ils avaient, dit-il, "suivi à la lettre tout ce qu'ils se rappelaient de [ses] recommandations"; et pourquoi? parce que "M. Berland avait employé son zèle à les maintenir, eux et leurs frères, dans les bonnes dispositions dans lesquelles [il avait] la consolation de les trouver . . Ils avaient l'habitude de se réunir pour les prières du matin et du soir, continuaient de chanter des cantiques en français et en tête-plate, et observaient fidèlement le précepte dominical".[27]

De Smet fut le premier ministre d'un culte à pénétrer parmi les Koutenays du Canada. Il en profita pour baptiser cent cinq personnes parmi eux. Il fit suivre sa dernière mission de l'érection d'une croix, destinée à rappeler au peuple les obligations qu'il avait contractées, et partit pour le pays des Pieds-Noirs le 30 août 1845.

le champ de bataille, passa de longues années avec un crâne dénudé, sa chevelure ayant été scalpée par l'ennemi qui, ne croyant pas qu'il pût en revenir, n'avait pas pris la peine de l'achever.

26. Pour une circonstance intéressante de la vie de Berland (ou plutôt Breland), parmi les traiteurs de l'Ouest, voir notre *Dictionnaire historique des Canadiens et des métis français de l'Ouest*, art. Berland.

27. Lettre datée du Gué supérieur de la rivière aux Arcs-Plats (ou Koutenay), le 2 sept. 1845.

CHAPITRE III

Mgr DEMERS

1847-58

Quant à l'abbé Demers, un événement qui devait avoir des conséquences de la plus haute importance allait bientôt s'accomplir en sa personne, événement qui, malgré sa modestie naturelle, allait le prendre dans les rangs du clergé inférieur pour l'élever sur un trône.

A cause de la distance des missions de l'Orégon de tout centre ecclésiastique, son supérieur, M. Blanchet, qui était venu au Pacifique avec le titre et les facultés de vicaire général, avait été promu à l'épiscopat et presque immédiatement après nommé archevêque, avec la ville naissante d'Orégon-City pour siège. Plein de zèle pour l'avancement du catholicisme dans ces lointaines contrées, le nouveau prélat avait ensuite soumis à la congrégation de la Propagande un mémoire géographique et sociologique, dans lequel il recommandait la division en huit diocèses de la région sise à l'ouest des montagnes Rocheuses, que d'aucuns appelaient vaguement l'Orégon. Ces diocèses devaient être ceux d'Orégon-City, Nesqually, Walla-Walla, Fort-Hall, Colville, île Vancouver, îles de la reine Charlotte et la Nouvelle-Calédonie.

C'était là, à n'en pas douter, un plan qui ne manquait pas d'ampleur. Il n'avait qu'un défaut: par suite du manque de clergé et de fidèles, il était prématuré de plus d'un siècle. Le Saint-Siège se contenta donc de trois diocèses, à savoir: celui d'Orégon-City, constitué en siège métropolitain, celui de Walla-Walla [1], confié au

1. Aujourd'hui de Seattle, après l'avoir été de Nesqually.

frère de Mgr Blanchet, et celui de l'île Vancouver, comprenant la Nouvelle-Calédonie et les îles de la reine Charlotte, que M. Demers dut accepter.

Malgré ses protestations [2], ce dernier fut donc sacré à Orégon-City par son métropolitain, le 30 novembre 1847, et il choisit pour lieu de sa résidence ce qui était encore à peine le village de Victoria. Puis il passa au Canada, et, après avoir attendu quelque temps l'issue de la révolution française de 1848, il poussa jusqu'en Europe pour y chercher les moyens d'organiser un diocèse dans une région qui n'était encore qu'une forêt où régnait la plus authentique barbarie.

Ses diocésains, en effet, n'étaient autres que les Indiens démoralisés, avec une poignée de blancs de diverses nationalités qui, en des cas trop nombreux, étaient l'écume de leur propre pays d'origine, tous groupés sur un seul point de l'île.

Il est permis de douter que jamais Église locale ait été fondée en des circonstances plus décourageantes. Lorsque Mgr Demers se rendit pour la première fois à Victoria, il n'avait pas même un prêtre à sa disposition. Quand il y retourna après son voyage en Europe, il s'aper-

2. "Je ne sais de quelles larmes me servir pour exprimer mon malheur", écrivait-il de Saint-Paul, Orégon, au vicaire général Cazeau le 22 sept. 1847. "*O me miserum!* Que dois-je faire? Je ne voudrais pas accepter, et en même temps je ne me sens pas le courage de faire ce que je disais dans ma dernière lettre. Je ne puis me faire à l'idée de quitter Mgr l'archevêque dans les circonstances critiques où il se trouve de différentes manières". Tous les documents du temps s'accordent à donner à entendre que l'évêque nommé était on ne peut plus sincère dans l'expression de ces sentiments, d'autant plus que, seulement l'année précédente, il en était à se demander s'il ne ferait pas bien de quitter le pays. "M. Demers m'a écrit que lui et ses confrères se dégoûtaient un peu", écrivait Mgr Provencher en date du 16 juin 1846, ajoutant: "Il finit par dire qu'il pourrait bien venir me demander une place" (Lettre à Mgr Bourget, évêque de Montréal, dans *Les Cloches* pour 1920, p. 195).



Mgr DEMERS

çut qu'il s'en trouvait un qui aurait bien fait de n'y jamais venir. Dans son inexpérience, et faute d'avoir quelqu'un près de lui pour lui donner des conseils, ce prêtre avait baptisé plus de quatre mille Indiens et en avait marié un nombre proportionné, après seulement huit ou dix jours d'instruction et de probation!

C'était le P. Honoré Lempfrit, O. M. I., dont les opérations sur l'île Vancouver dataient du 8 juin 1849, bien qu'il ait alors résidé dans la vallée de la Colombie en tant que religieux. L'acte suivant, que nous copions d'un registre de Victoria, en dira long sur sa manière de procéder. "L'an mil huit cent quarante-neuf, le neuf décembre, deuxième dimanche de l'Avent, je me suis transporté au delà de la baie, au village des Indiens du fort Victoria, où, après une instruction préparatoire et plusieurs autres antécédent (*sic*), j'ai administré solennellement le baptême à tous les sauvages du village, au nombre de deux cent quatre-vingt-cinq, c'est-à-dire cent cinquante et une femmes et cent trente quatre hommes, le tout avec les cérémonies de l'Église usitées en pareille circonstance"

"Pareille circonstance", il faut l'avouer, est chose bien rare dans les annales de l'Église, en dehors des temps apostoliques, alors que les "cérémonies usitées" devaient être plutôt rudimentaires [3]! Le résultat de cette hâte lamentable, qui faisait plus d'honneur au zèle du P. Lempfrit qu'à son jugement, fut que les naturels se trouvaient maintenant dans un état infiniment plus triste

3. Le 17 mars 1850, nous le voyons baptiser un grand chef avec sa femme et 49 autres sauvages, le 31 du même mois, il marie 60 couples du même coup, le 10 avril suivant, même cérémonie pour 131, six jours plus tard pour 74, trois jours après pour 54, etc. Ce même mois d'avril 1850, il ne baptisa pas moins de 2,178 Cowitchines en trois jours, plus 334 le 29 mai, 256 le 9 avril 1852, 527 le même jour de l'année suivante, etc , etc. Le zèle est une bonne chose, mais la suite devait prouver que le discernement vaut encore mieux.

qu'avant d'avoir vu un prêtre. Ils savaient qu'ils avaient reçu "l'eau du bon Dieu", et n'en demandaient pas davantage. Beaucoup avaient déjà repris les femmes qu'ils avaient dû rejeter pour recevoir le premier sacrement, et étaient retournés à leurs anciennes superstitions [4].

Or, comme le nouveau prélat le disait dans une lettre en date du 26 octobre 1852, ces Indiens "sont si abrutis, si grossiers, si charnels! Il faut en faire des hommes avant d'en faire des chrétiens" [5]. Le missionnaire mal avisé auquel était due la déplorable situation qui faisait gémir Mgr Demers, était resté neuf mois parmi les Cowitchines, mais les avait quittés avant que le nouvel évêque vînt prendre possession de son siège.

Cette cérémonie s'effectua le 5 septembre 1852. Elle a, croyons-nous, peu d'équivalents dans l'histoire de l'épiscopat. "Que n'étiez-vous là", écrivait-il quelque temps après à l'un de ses amis de l'est, pour être témoin d'un spectacle qui aurait eu tant de nouveauté pour vous! Vous auriez été émerveillé, et peut-être édifié, de voir l'évêque de Vancouver, agenouillé sur un vieux tronc d'arbre que les vagues avaient roulé au rivage, prendre possession, au nom du catholicisme, de cette terre idolâtre qui lui a confiée le successeur de Pierre" [6].

Cette remarque de l'évêque du nouveau diocèse se rap-

4. Ce zèle inconsidéré du P. Lempfrit paraît avoir procédé non seulement des meilleures intentions imaginables, mais d'une exubérance d'activité qui était toute à son crédit. Il jouissait certainement de l'estime des milieux officiels, ainsi que nous le voyons par ce passage d'une lettre du gouverneur Douglas, datée du 8 oct. 1851:

"Les familles catholiques romaines de ce pays ont eu, jusqu'à une date récente, un professeur très capable et très zélé dans la personne du Rév. M. Lamfrit, prêtre français de la société des Oblats, qui réside actuellement avec les sauvages dans la vallée de la Cowitchan" (A Archibald Barclay, secrétaire de la compagnie de la baie d'Hudson).

5. Lettre de Mgr Demers à Mgr de Québec, Victoria, 26 oct. 1852.

6. Victoria, 2 nov. 1852.

portait, il est vrai, à son arrivée à Victoria le dimanche 29 août précédent. Mais la cérémonie de la prise de possession de son siège ne put être beaucoup plus solennelle, puisqu'il ajoute dans la même lettre: Elle "ne put se faire dans ma cathédrale, et vous devinez pourquoi: le bois qui doit servir à sa construction, ainsi qu'à celle de mon palais épiscopal, est encore à croître dans la forêt". Pour le moment, ce "palais" consistait en une humble baraque en bois et en terre.

Il avait alors pour tout clergé trois prêtres et un sous-diacre. A la fin de 1853, il était encore dénué de tout logis convenable, et ne possédait même pas la moindre chapelle qui pût lui servir de cathédrale. D'un autre côté, la compagnie de la baie d'Hudson, sur laquelle il avait compté, lui refusait tout secours [7].

Et pourtant une plus grande épreuve l'attendait encore. Un autre de ses prêtres, natif de Belgique et membre d'une communauté religieuse, se montra infidèle à ses vœux et indigne de sa haute vocation, occasionnant par là un scandale qui fit un mal infini aux Indiens et à la tourbe cosmopolite qui se pressait alors dans l'embryon de ville appelé Victoria. Ce religieux dut être renvoyé à son monastère de Gand, et Demers resta sur l'île aux sombres forêts, à pleurer sur les ruines spirituelles amoncelées par celui qui aurait dû faire sa part dans l'édification de l'Église de l'île Vancouver.

Cependant, même alors, un rayon de lumière perçait les ténèbres de la désespérance qui entouraient le pasteur affligé sur les bords du Pacifique. Le 5 septembre 1847, un prêtre oblat, accompagné de trois frères scolastiques

7 "Contre mon espérance, la Compagnie me refuse tout secours: plus de passage comme autrefois sur les vaisseaux, ou avec les caravanes allant dans l'intérieur du pays; plus de support du côté du fort" (Demers à Mgr de Québec, Victoria, 26 oct. 1852).

dont deux furent bientôt ordonnés prêtres [8], ainsi que d'un frère convers, étaient arrivés à Walla-Walla, dans ce qui est aujourd'hui l'État de Washington, et avaient depuis travaillé parmi les tribus sauvages de ce territoire et de celui qui est maintenant l'Orégon. Mgr Demers avait une excellente opinion d'eux comme missionnaires chez les Indiens, et en avait demandé quelques-uns à leur supérieur général. "Depuis que je suis ici", dit-il, "je n'ai cessé d'en demander, et on m'écrit de Marseille qu'il y a des besoins plus pressants ailleurs. Cependant, comme les Oblats de Marie Immaculée ont accepté la mission chez moi [9], je m'en décharge sur eux, et c'est dans ce sens que j'écrirai à la Propagande. Les tribus si bien disposées de la Calédonie demandent des missionnaires; l'évêque de Marseille le sait: cela me suffit" [10].

Signature de Mgr Demers avant son sacre.

L'évêque de l'île Vancouver devait être quelques années sans voir la réalisation de ses plans à ce sujet. En attendant, il faisait son possible, avec le concours de quelques prêtres canadiens, belges ou hollandais, pour promouvoir les intérêts spirituels des aborigènes et autres qui se trouvaient sous sa juridiction.

8. C'étaient le P. Pascal Ricard, les FF. Georges Blanchet, Casimir Chirouse et Charles-Marie Pandosy, minorés, avec le F. convers Célestin Verney. Les FF. Chirouse et Pandosy furent ordonnés par Mgr Blanchet sous-diacres le 26 déc. 1847, diacres le 1er janvier de l'année suivante et prêtres le lendemain. Tel était l'état de dénuement qui régnait alors à la pauvre mission de Sainte-Rose, où se firent ces ordinations, que le "bourgeois" local, M. McBean, dut prêter l'une de ses chemises blanches, qui servit d'aube au F. Chirouse!

9. C'est-à-dire les missions parmi les Indiens de mon diocèse.

10. A Mgr Turgeon, archevêque de Québec, Victoria, 26 oct. 1852.

Il avait certainement qualité pour guider son clergé dans la ligne de conduite à suivre avec les Indiens. Malgré la douceur qui lui était naturelle, son tact était tel que les tribus les plus farouches avaient appris à le regarder avec un respect mêlé de crainte. Il avait déjà fait la connaissance des terribles Youkltas, les vikings du Pacifique septentrional, redoutés de toutes les tribus riparıennes, surtout celles du bas Fraser, comme leurs pires ennemis. Il baptisa le fils de leur chef, et l'on raconte que nouveau Rollon, le sauvage potentat, voyant dans le missionnaire un être de nature plus ou moins surnaturelle, n'osa en approcher qu'en se traînant sur ses genoux et en tremblant de tout son corps.

Le pouvoir mystérieux dont se prévalait Demers fut pourtant parfois une cause d'ennuis et d'embarras pour lui. Par exemple, l'un des chefs qui fréquentaient le fort Langley se mit dans la tête d'entendre les confessions, pensant s'attirer par là une partie de la considération que ce genre de ministère valait au missionnaire [11]. "Puisque le prêtre le fait, il ne peut y avoir aucun mal à l'imiter", se disait l'enfant des bois.

C'est à cette époque que nous devons rattacher un incident qui montre bien l'action civilisatrice de la religion catholique, même sur les natures les plus revêches. Un mois avant l'arrivée de Mgr Demers chez les Nanaï-

11 On se demandera peut-être comment le missionnaire pouvait se livrer au ministère de la confession alors que les tout petits enfants de ses catéchumènes étaient seuls baptisés. Il est bon de savoir qu'en Colombie on commença par faire faire une espèce de coulpe, ou accusation publique, des fautes plus ou moins connues, après laquelle le prêtre donnait les avis et recommandations que comportait l'état d'âme du particulier. C'est ce qu'on appelait le *rbarba bılalam*, ou merveilleux aveu public. La confession sacramentelle était naturellement réservée aux seuls baptisés. Sacramentelle ou non, l'accusation de ses fautes était un exercice toujours cher au cœur indien.

mouhs, Indiens du sud de l'île Vancouver [12], les terribles Youkltas ayant appris par un faux rapport que le "grand priant" y était arrivé, se mirent en route en trente canots pour aller l'y trouver. Le seul nom de Youkltas, nous l'avons vu, suffisait alors pour épouvanter les plus valeureux. On peut donc se faire une idée de l'émoi qui s'empara des Nanaïmouhs à la vue des six cents barbares, qu'ils reconnurent de loin à la coupe de leurs voiles et à la taille de leurs canots [13].

Immédiatement, tous les bras se chargent d'arcs et de fusils, et chacun se poste sur le rivage, là où il pourra contribuer le plus efficacement à repousser les corsaires du nord.

Or, ceux-ci, croyant l'évêque parmi cette tribu, n'avaient même pas songé à prendre leurs armes avec eux. Que faire? Allaient-ils rebrousser chemin, et par là se déshonorer à tout jamais? Impossible, ce serait une conduite indigne de Youkltas. Soudain, une idée lumineuse traverse l'esprit du chef.

—Hommes, femmes et enfants, s'écrie-t-il, levons-nous dans nos canots et faisons le signe de la croix.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Immédiatement les armes tombent des mains des Nanaïmouhs. Ils se pressent maintenant sur la grève, pour recevoir en amis les ennemis d'il y a un instant, qui voudraient devenir leurs frères dans la foi [14].

A propos du signe de la croix, un auteur anglais, R.-C. Mayne, rapporte que l'évêque anglican Hills ayant dé-

12. Qui ont donné leur nom à la ville actuelle de Nanaïmo, sur la côte orientale de l'île.

13. Certaines de ces embarcations, immenses troncs d'arbres creusés et artistement décorés, pouvaient facilement contenir soixante rameurs.

14. Cf. E.-T. PAQUET. *Fragments de l'histoire religieuse et civile de la paroisse de Saint-Nicolas*, pp. 279-82, Lévis, 1894.

tendu ce signe de salutation aux Indiens qui le prenaient pour un prêtre, vit bientôt le vide se faire autour de lui [15].

Au printemps de 1855, Mgr Demers entreprit une tournée pastorale le long de la côte orientale de l'île, au cours de laquelle il fit une immense impression sur son primitif troupeau, avec son "long chapeau" et son "bâton croche", ainsi que les natifs appelaient la mitre et la crosse. Ses exhortations ne furent pas sans porter des fruits, et même les barbares Youkltas consentirent alors à enterrer la hachette de guerre, pour se mêler à leurs ennemis héréditaires et suivre les exercices d'une retraite. Il est vrai que le prélat éprouva certaines difficultés relativement à la question de la monogamie, mais il eut d'ordinaire raison des instincts pervers de ses diocésains peaux-rouges, même des chefs, dont quelques-uns se plaignaient que l'abondance avait fui leurs foyers, depuis qu'ils avaient renvoyé leurs femmes additionnelles [16].

Mais le ministère sacerdotal, la préparation des indigènes à la réception des sacrements, ne sont pas normalement le fait d'un évêque. Il fallait à Mgr Demers des auxiliaires sur lesquels il pût compter, au lieu de ces prêtres qu'aucun lien n'empêchait de le quitter, et qu'il ne pouvait, du reste, se procurer que par accident. Il devint enfin possible aux Oblats d'entreprendre un établissement dans le diocèse de l'île Vancouver. La première fondation en dehors de l'Orégon fut décidée à Olympia le 21 octobre 1857, et la localité qui en bénéficia fut Esquimalt, excellent port de mer tout près de Victoria, où ils bâtirent en 1857-58 une maison avec une modeste église. Ce nouveau poste devint alors la résidence officielle du P. Louis-Joseph D'Herbomez, vicaire des missions oblates sur le Pacifique. De là, il dirigea les établissements de sa congrégation qui

15. Cf. *Vancouver Island and British Columbia*, p. 475.
16. Lettre de Mgr Demers; Victoria, 21 janv. 1856.

se trouvaient déjà dans ce qu'on appelait alors l'Orégon [17], ainsi que ceux qui n'allaient pas tarder à se fonder sur l'île et dans la partie continentale de la Colombie Britannique.

On sentait que peu de bien pouvait se faire aux indigènes en contact journalier avec les blancs, vu que la conduite désordonnée de ceux-ci était toujours une pierre d'achoppement pour ceux-là. La découverte de riches mines d'or sur le continent amena aux portes du prélat une vague d humanité qui demandait toute son attention Dans l'impossibilité d exercer une influence appréciable sur les nouveaux venus d'âge mûr, Mgr Demers concentra ses efforts sur la jeunesse, bien qu'en raison des circonstances toutes spéciales du pays celle-ci fût alors assez peu nombreuse. En 1857, il se rendit de nouveau au Canada, d où il revint, le 5 juin de l année suivante, avec quatre sœurs de Sainte-Anne, institut qui venait de se former dans le Bas-Canada [18]. C'étaient les sœurs Marie du Sacré-Cœur (dans le monde Salomé Valois) Marie-Angèle (Angèle Gauthier), Marie-Luména (Virginie Brasseur), et Marie de la Conception (Mary Lane).

Ces courageuses femmes établirent aussitôt à Victoria une école pour les filles des blancs, qui s'ouvrit le 2 décembre suivant, avec une dizaine de blanches et le double de métisses. On y admettait des enfants de n'importe quelle religion, les orphelines sans soutien y étaient reçues gratis, et l'on faisait aux indigents toutes les remises

17 Pays alors à limites assez indéfinies, qui comprenait ce que nous appelons aujourd'hui le Washington aussi bien que l'Orégon proprement dit.

18. Cet institut religieux, aujourd'hui très répandu dans l'est de l'Amérique, surtout dans le diocèse de Montréal où il prit naissance, avait été fondé à Vaudreuil en 1850 par Mgr Bourget et la Rév Mère Marie-Anne (1809-90) Son but principal, sinon unique, est l'instruction des jeunes filles, ce qui ne l'empêche pas d'avoir quelques hôpitaux dans l'Ouest (à Victoria et à Dawson).

nécessaires. L'une des religieuses attachées à l'établissement avait en outre à prendre soin des malades—l'embryon du futur hôpital Saint-Joseph—et l'on dit qu'elle devait même parfois ensevelir les morts [19].

La fondation de cette institution, qui fut le germe de la splendide "académie" [20] Sainte-Anne dont on admire aujourd'hui les bâtiments non loin du palais législatif de la Colombie Britannique, fut rendue plus facile par l'acquisition que fit Mgr Demers de six petits terrains, ou lots de ville, comme on dit dans l'Ouest, sur lesquels il construisit sa propre résidence ainsi que sa cathédrale.

Une autre acquisition au crédit du prélat canadien était une presse d'imprimerie, avec des caractères de manufacture française, qui servirent à publier le premier journal de ce qui est aujourd'hui appelé la Colombie Britannique. C'est dire que ce périodique était catholique. Il avait pour titre, *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie, journal politique et littéraire, organe des populations françaises dans les possessions anglaises.* Son premier numéro parut le 18 septembre 1858, et son rédacteur était un comte de Garro, réfugié politique que les événements de décembre 1851 avaient exilé de France [21].

Avec le prélat, était aussi venu du Canada un prêtre d'une grande bonté, qui devait passer plus de quarante

19 Cf *Historical Number of the B C Orphans' Friend* p 25. Huit ans après, c'est-à-dire à la fin de l'année scolaire 1866, l'école des sœurs ne devait compter pas moins de 150 élèves.

20 On décore de ce titre au Canada, par une traduction un peu servile de l'anglais, les pensionnats de filles qui ont quelque prétention à un enseignement supérieur

21 La presse qui servit à cette entreprise, la première qu'on ait jamais vue sur le Pacifique britannique, devait avoir toute une histoire. Après avoir permis la publication du périodique français, elle fut employée à imprimer le *British Colonist*, qui, sous Amor de Cosmos, commença par paraître trois fois par semaine, puis elle prit le chemin du Cariboo, pour redescendre ensuite au bas Fraser et à la Thompson, ainsi que nous le verrons à la note 12, p. 250.

ans dans son pays adoptif, généralement en qualité d'aumônier de religieuses et comme pasteur de Quamitchan, village indien au soin duquel il ajouta bientôt la desserte des quelques blancs qui s'étaient établis dans son voisinage. C'était l'abbé Pierre Rondeault, natif de Berthier, Bas-Canada, où il était né le 19 juillet 1824. Il avait été ordonné à Montréal le 30 août 1857, et son premier acte public de ministère à Victoria date du 23 juillet 1858.

Le diocèse de l'île Vancouver a vu dans ses limites tant de prêtres qui n'ont guère fait qu'y passer, qu'une persévérance comme celle de M. Rondeault mérite d'être remarquée et saluée d'une manière toute particulière.

Un autre prêtre, l'abbé C. Vary, faisait aussi partie de la caravane épiscopale, mais ne devait pas rester longtemps dans l'Extrême-Ouest. On en peut dire autant de deux candidats à la prêtrise, les frères scolastiques Michaud et Thibaudeau, Clercs de saint Viateur venus en même temps, et dont le premier devait pourtant laisser à Victoria le souvenir d'une carrière d'architecte bien remplie, pour le peu de temps qu'il passa sur le Pacifique.

Ce jeune religieux débuta par la première cathédrale de cette ville, édifice en bois importé de San Francisco, humble par ses dimensions, mais de lignes scrupuleusement classiques, pour la construction duquel le gouverneur Douglas donna la somme de $100.00. Cette église, qui mesurait soixante-quinze pieds sur trente, fut ouverte au culte le 1er novembre 1858. Elle se trouvait en face du couvent des sœurs, c'est-à-dire du côté opposé, et tout près, de ce ravin rempli d'eau salée qu'on a depuis comblé, et sur lequel s'élève aujourd'hui le grand hôtel du Pacifique-Canadien.

CHAPITRE IV

LES OBLATS EN COLOMBIE BRITANNIQUE

1859-61

Quant aux Oblats, ils veillaient à Esquimalt sur les intérêts spirituels des matelots irlandais, assez nombreux sur les navires anglais qui mouillaient à ce port, ainsi que sur les rares blancs du voisinage. Puis ils tournèrent leur attention vers les aborigènes de l'île. Le premier de leurs missionnaires à essayer de réformer ces tribus fut le P. Casimir Chirouse, l'un des cinq Oblats qui étaient venus en Orégon en 1847. Dans une visite préliminaire qu'il leur fit en 1859, il baptisa environ quatre cents enfants, et porta plus de deux mille adultes à renoncer publiquement aux jeux de hasard, à la sorcellerie et aux meurtres dont ils avaient été coutumiers. Ses prédications eurent tant de succès et les Indiens étaient si sincères dans leurs promesses, qu'ils chargèrent son canot des dépouilles du jongleur, ainsi que des roulettes de jeu et des autres accessoires du vice.

Les effets désastreux de la hâte et d'une indulgence extrême avaient été trop manifestes pendant les années précédentes, et les nouveaux missionnaires refusaient nettement d'admettre dans le giron de l'Église quiconque ne donnait pas de preuve qu'il avait réellement abandonné tout ce qui rappelait l'esclavage de Satan.

De son côté, bien qu'il n'eût alors que deux prêtres séculiers dans son diocèse, l'évêque de l'île Vancouver pensait souvent aux lointains sauvages du continent, ou *mainland*, comme on dit sur le Pacifique. C'était aussi le cas du P. D'Herbomez, supérieur des Oblats dans ces parages. Celui-ci envoya donc le P. Charles-Marie

Pandosy, l'un des pionniers de l'Orégon, préparer les voies à un établissement de sa congrégation de l'autre côté des montagnes de Hope[1]. Dans le même but, le P. Pierre Richard, accompagné du F. Philippe Surel, se rendit au fort Hope, sur le Fraser, au mois d'août 1859, puis, s'étant procuré à Kamloops des chevaux pour transporter ses provisions et son équipement, il traversa les montagnes et rejoignit le P. Pandosy. Ainsi fut fondée, sur le bord oriental du lac Okanagan, la mission de l'Immaculée Conception[2].

C'était le premier poste des Oblats sur la partie continentale de la Colombie Britannique. Il fut établi le 8 octobre 1859.

Pour prendre les places laissées vides sur l'île par cette fondation, arrivèrent de France, le 12 décembre de la même année, deux prêtres oblats, les PP. Pierre-Paul Durieu et Léon Fouquet, qui devaient devenir probablement les deux meilleurs missionnaires chez les sauvages du Pacifique. Le P. Fouquet fit ses premières armes sous le P. Chirouse. Dans ce but, les deux religieux quittèrent Victoria le mercredi après Pâques 1860, pour une tournée apostolique parmi les indigènes de l'île qui devait durer plus de trois mois. Comme les Indiens qu'ils se proposaient de visiter étaient connus pour leur barbarie, leur départ fit sensation parmi les blancs de la jeune capitale.

Mais de nouveaux champs d'action réclamaient les services d'autres ouvriers. Dans le coin sud-est de la province, telle qu'elle existe aujourd'hui, les Jésuites de ce qui était alors le territoire de Washington évangéli-

1. Poste sur la rive gauche du Fraser, à l'entrée d'une région très montagneuse.

2. "La mission fut fondée pour les Indiens il y a quelque 32 ans, par un prêtre dévoué, le P. Pendozy. Nous entendîmes beaucoup parler de sa renommée" (Comtesse d'ABERDEEN, *Through Canada with a Kodak*, p. 184, Édimbourg, 1893).

saient les Koutenays, avec des résultats que la citation suivante fait deviner : "M. Brazeau m'assure que ces sauvages sont maintenant de réellement bons chrétiens, des partisans de la vérité, braves et moraux, et si honnêtes que s'ils trouvent la plus petite chose, comme un couteau de poche ou un morceau de tabac, ils la rapporteront au campement de celui qu'ils pensent l'avoir perdue, et en publieront la découverte jusqu'à ce qu'ils en aient trouvé le propriétaire".

Ce qui précède est emprunté à l'ouvrage de lord Southesk, *Saskatchewan and the Rocky Mountains* [3]. Le noble auteur ajoute : "M. Brazeau considère qu'à l'ouest des montagnes les catholiques ont accompli une grande œuvre de réformation parmi les Indiens".

La partie continentale de la Colombie Britannique, dont l'importance économique fut révélée par la découverte (1858) de riches gisements aurifères, venait d'être constituée en colonie distincte, avec New-Westminster pour capitale. Le vicaire des missions oblates retira alors ses sujets du diocèse de Nesqually [4], dont l'ordinaire [5] voulait leur imposer des conditions incompatibles avec l'esprit de leur vocation. Puis le P. Fouquet fut envoyé établir, dans la ville en formation près du delta du Fraser, le poste qui, avec le temps, devait devenir l'importante maison de Saint-Charles, de New-Westminster (13 septembre 1860). L'église qu'il y construisit fut bénite le 14 juillet suivant par Mgr Demers, et mise sous le patronage de saint Pierre.

Parmi les ouvriers évangéliques que l'abandon des missions de Nesqually rendait disponibles, étaient les PP. François Jayol et Charles Grandidier, celui-ci une

3. P. 154.
4. Précédemment Walla-Walla, aujourd'hui Seattle.
5. Mgr A.-Magloire Blanchet, frère de l'archevêque du même nom.

nouvelle recrue venue directement de France, celui-là un Oblat qui avait fait son noviciat dans les missions de l'Orégon, après y avoir servi quelque temps comme prêtre séculier [6]. Le P. Jayol reçut en partage les Sanitches de l'île Vancouver, où il devait se heurter à mainte difficulté [7], et, au commencement de décembre 1860, le F. Blanchet qui, par suite d'un accident de chasse [8], avait renoncé à la prêtrise, alla l'aider à se construire une espèce d'abri, en attendant l'érection d'un logis plus substantiel, au cas où la nécessité d'une mission permanente parmi ces Indiens devînt évidente.

Les pauvres sauvages avaient certes grand besoin du ministère du prêtre, surtout après leur premier contact avec les blancs, gens non mariés en général et pour la plupart de classes plutôt inférieures. L'un des pionniers parmi les missionnaires fait l'exposé suivant de la condition des premiers lors de son arrivée chez eux.

"Une immoralité qui aurait fait rougir Sodome et Gomorrhe, Rome païenne et Constantinople la turque, avait répandu parmi eux la plus affreuse corruption. Les infortunés, ils avaient appris à associer à leurs grossiers vices d'autrefois tous les immondes raffinements que porte avec elle l'écume dégoûtante d'une civilisation corrompue.

"Ce n'est pas tout: des hommes sans conscience et sans honte faisaient, en dépit des lois du pays, un infâme trafic de poisons qu'ils appelaient liqueurs. C'était de l'alcool

6. Il avait quitté la France avec Mgr F.-N. Blanchet, et en compagnie d'une nombreuse caravane apostolique, le 2 fév. 1847, et était arrivé en voilier à l'embouchure de la Colombie le 13 août de la même année. Il fut ordonné prêtre le quatrième dimanche du mois de septembre suivant, et ne tarda pas à solliciter son entrée chez les Oblats.

7. Provenant surtout du fait que, animé des meilleures intentions du monde, il était quelque peu méticuleux et porté au scrupule.

8. Pendant qu'il était à l'affût de canards, la charge de son fusil, qui partit par accident, lui coupa un doigt, et, dans son humilité, il se considéra dès lors exclu du service des autels.

avec un mélange de camphre et de jus de tabac. A cette époque, on ne rencontrait partout que des sauvages ivres. D'après ce que j'ai vu pendant cinq ou six mois, je ne pense pas que sur mille il y en eût cent qui ne s'enivrassent pas souvent; il y en avait beaucoup qu'on ne trouvait jamais sobres. On les voyait par bandes, autour et jusque dans les places où sont les blancs, se battre et se tuer en hurlant comme des bêtes féroces. Dans une seule nuit, deux furent tués à New-Westminster; le dimanche précédent, je les avais séparés et dispersés; ce jour-là nous étions absents. Dans leurs camps, là où ils n'avaient rien à craindre des blancs, c'était encore plus horrible. Que des parents, et même des frères, se battissent et se tuassent entre eux, ce n'était pas chose rare. On a vu des pères ivres poignarder leurs enfants inoffensifs" [9].

Signature du P. Fouquet

Ce n'était guère encourageant, et si la religion pouvait jamais avoir raison de pareille dégradation, sa victoire devait certes constituer l'un des plus beaux fleurons de sa couronne. Or on peut dire sans exagérer qu'il n'y a pas dans toute l'Amérique du Nord de pays où les aborigènes soient à la longue devenus plus exemplaires que la Colombie Britannique. La bataille avec le vice devait être chaude, mais celui-ci allait finir par capituler.

En attendant, les missionnaires se mirent à l'œuvre avec une énergie indomptable, combattant de tout leur pouvoir le double vice de l'intempérance et de l'immoralité. Et ce ne fut pas sans succès, car, dès le 2 mai 1861, le P. Gran-

9. Le P. Fouquet au P. Tempier; New-Westminster, 8 juin 1863. Ap. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. III, pp. 200-01.

didier écrivait que le gouverneur de la colonie lui avait "témoigné la vive satisfaction qu'il éprouvait de voir [les Indiens] sobres" [10].

Ce prêtre se trouvait alors au fort Hope, sur le bas Fraser. Et les résultats des travaux du missionnaire ne devaient pas être éphémères, ainsi que nous le voyons par le fait que, deux ans plus tard, le *British Columbian*, journal dirigé par des méthodistes de New-Westminster, publiait l'extrait suivant d'une lettre envoyée par un correspondant de Yale, quelques milles seulement plus haut que le fort Hope "On peut remarquer ici les heureux fruits des labeurs des missionnaires romains, fruits qui se manifestent non seulement par la propreté et l'aisance qu'on observe chez les sauvages, mais par leur abstinence prononcée des boissons enivrantes et de toute conduite désordonnée" [11].

En outre, on s'opposait énergiquement aux unions illicites entre les blancs et les sauvagesses, et l'on commençait à dire que "les femmes indiennes quittent toutes les blancs, et il y a le plus grand émoi", ainsi que l'écrivait alors le P. Fouquet, qui citait par là un passage d'une lettre qu'il venait de recevoir d'un Anglais [12].

Nous devons reproduire, comme décrivant encore mieux la merveilleuse transformation opérée par une poignée de prêtres français au milieu des Indiens de la Colombie Britannique, une lettre qui parut vers le même temps dans le *British Colonist*, de Victoria. Cette lettre a trait aux sauvages de l'île, et montre par conséquent que les succès des missionnaires étaient partout les mêmes. Le correspondant commence par faire allusion à l'évêque anglican de Victoria, dont le diocèse jouissait d'une fondation de 25.000 livres sterling, soit 121 250 francs.

10. *Ibid.*, p. 205
11. Numéro du 3 juin 1863.
12. *Missions*, vol. III, p. 207.

"Après qu'un ecclésiastique distingué a tant dit qui est de nature à tromper le public éclairé de la Grande-Bretagne, concernant l'influence de la religion catholique sur notre population aborigène, je suis forcé, bien malgré moi, de faire une déclaration nette des faits.

"Je réside dans le district susmentionné [celui de Cowitchan], au milieu d'environ deux mille Indiens qui, il y a dix-huit mois, étaient adonnés à la boisson, source de meurtres dont la relation ferait horreur. Aujourd'hui on peut les regarder comme un peuple réformé! La boisson est interdite parmi eux, et les chefs punissent tous ceux qui s'enivrent. La conséquence en est que les autres crimes sont très rares. A qui, je le demande, est dû ce changement? Au zèle et aux efforts persévérants d'un pauvre prêtre catholique, qui ne reçoit aucun salaire et que les sauvages nourrissent autant que leurs moyens le leur permettent. Pendant dix-huit mois, ce seul prêtre a baptisé cinq cent vingt enfants et cinquante adultes, qui savent répéter leur catéchisme dans leur propre langue. Au moyen de leur argent et de leur travail, ils se sont construit une belle église capable de contenir mille personnes, chaque dimanche elle est remplie. J'en ai vu par centaines se tenir exposés à la pluie, pour saisir le son des paroles qui sortaient de la bouche du prêtre.

"Ils recueillent maintenant des fonds pour acheter les accessoires de leur église et la mettre sur le même pied que celles des blancs. J'ai vu plus de neuf cents sauvages, bien lavés et bien habillés, assister à la messe dans l'une de leurs loges".

Le correspondant ajoute avec une pointe d'ironie:

"Bien qu'élevé moi-même dans l'Église nationale des Anglais, puis-je demander au seigneur évêque où, dans l'Angleterre civilisée, avec ses magnifiques cathédrales et son clergé dodu et aux joues rubicondes, ainsi que ses pairs

spirituels [13], où, dans toute la Colombie Britannique ou dans l'île Vancouver, avec ses copieuses dotations épiscopales, où dans le monde *civilisé* vous pourrez trouver neuf cents âmes sur deux mille qui soient aussi morales et aussi attentives à leurs devoirs religieux que ces prétendus païens? Sous ce rapport, M. le directeur, je désire que nous ayons plus de semblables païens. Je pense sérieusement envoyer, quand mes moyens seront plus abondants, un détachement de ces "païens" comme missionnaires aux deux cent mille voleurs de la religieuse Angleterre. J'ai à Sanitch des amis en position de vous fournir des faits aussi frappants et aussi charmants relativement au grand changement opéré par les catholiques de cette région" [14].

Plus tard, le même journal constatait que les sauvages allaient de progrès en progrès. "Ils ont renoncé aux boissons enivrantes", disait-il, "ils refusent de travailler le dimanche, et veulent prendre à cœur la civilisation".

C'étaient là incontestablement de bien glorieux résultats. Mais il serait à peine possible de donner une idée du zèle extraordinaire, de la persévérance opiniâtre et de la vigilance de tous les instants dont les missionnaires catholiques devaient faire preuve pour les obtenir. Les supérieurs oblats des missions du Pacifique eux-mêmes affirment dans leurs lettres que leurs subordonnés se livraient à des travaux d'Hercule, et faisaient des efforts si continus qu'ils semblaient à peine possibles à l'homme.

L'année 1861 fut exceptionnellement chargée dans leurs annales. En effet, les Oblats bâtirent alors deux chapelles à Esquimalt, une maison pour le prêtre à Sanitch, trois églises dans d'autres villages indiens, deux semblables locaux à New-Westminster, l'un pour les indigènes, l'autre

13. C'est-à-dire ses évêques. On sait qu'en Angleterre les "évêques" de l'Église établie ont droit de siéger dans la chambre des Lords.

14. *The British Colonist*, 26 mars 1861.

pour les blancs, ainsi qu'un presbytère et un hôpital dans la même localité. Au fort Hope, ils élevèrent une chapelle et une maisonnette pour le prêtre, tandis qu'au lac Okanagan ils s'employaient à ériger les différents bâtiments dont l'ensemble constitue une mission.

Plus de douze mille Indiens furent visités et instruits au cours de la même année, et nous pouvons juger de la somme de travail fournie par chacun des missionnaires par l'extrait suivant d'une lettre de l'un d'eux:

"Nous comptons ici les sauvages, non par centaines, mais par milliers. Depuis un an, j'ai visité de cinquante-cinq à soixante camps ou campements sauvages et cinq ou six places où vivent des gens civilisés. J'ai marché pendant environ trente journées en canot, vingt à pied, quatorze à cheval et douze en bateau à vapeur pour faire ces visites. Comme elles n'avaient pour but que de connaître le pays, les résultats et les fruits n'en sont pas très grands. Néanmoins, j'ai baptisé cinq cents enfants sauvages, sans compter les trois cents qu'a baptisés le R. P. Chirouse, pendant les deux mois que nous avons passés ensemble" [15].

Même chez les blancs, des résultats appréciables couronnèrent leurs efforts. Ainsi, le même P. Fouquet, qui nous énumère ses pérégrinations, nous apprend qu'il avait aussi baptisé une quinzaine de leurs enfants. Dans un village qui ne comptait qu'une soixantaine de catholiques, neuf qui avaient oublié le chemin de l'église furent réconciliés avec leur Créateur, et redevinrent des chrétiens pratiquants. Parmi les sauvages, dix-huit cents hommes sur deux mille firent vœu de tempérance au cours d'une seule mission, et plus de seize cents l'observèrent fidèlement.

Ces victoires étaient parfois la source d'embarras inattendus pour le prêtre, contre lequel les pires passions de

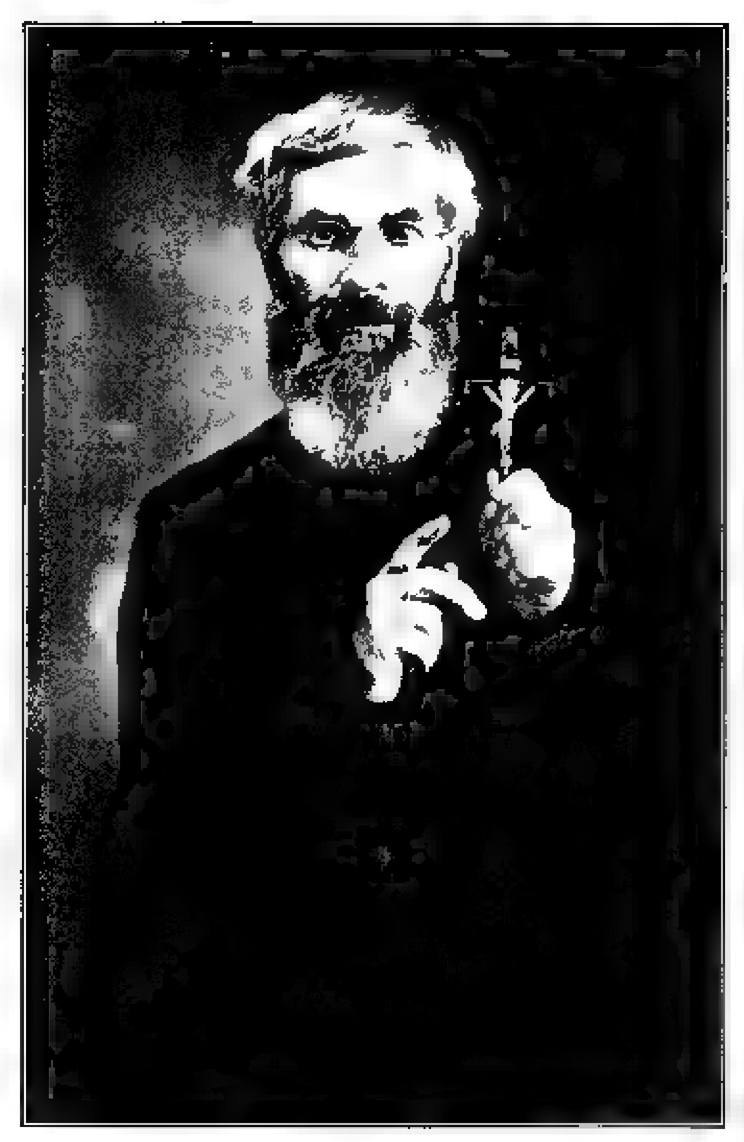
15 *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. III, p. 171.

blancs sans principes se liguaient souvent. Les propriétaires de cabarets se plaignirent bientôt de ce qu'ils appelaient l'ingérence indue des étrangers dans les affaires de leur métier, pour lequel ils avaient obtenu un permis à prix d'argent. Au fort Hope, le P. Grandidier fut même insulté publiquement par des gens qui se livrèrent presque à des voies de fait sur lui. Comme le bon prêtre refusait de poursuivre ses assaillants, les blancs qui se respectaient n'en furent que plus indignés. Le gouverneur de la colonie, accompagné du juge Peter O'Reilly et du juge en chef Matthew Begbie [16], le félicita en personne dans son propre logis des résultats heureux de sa campagne en faveur de la tempérance et de la véritable civilisation.

Le P. Grandidier fit, cette même année, un long et fatigant voyage au travers de la Colombie Britannique, dans l'intérêt spirituel de blancs et Peaux-Rouges, au cours duquel il se rendit jusqu'aux célèbres mines d'or du Cariboo [17]. Quittant le fort Hope le 3 juillet 1861, il prit le chemin du fort Douglas et de Lillouet. A cette dernière place, dont les habitants aborigènes avaient autrefois reçu le P. Durieu avec enthousiasme, il eut le chagrin de ressentir les effets délétères de l'hérésie. Des ministres protestants étaient passés par là peu auparavant, et le résultat de leur visite fut que les natifs manifestaient maintenant de la défiance, et même de l'hostilité. Hâtons-nous d'ajouter que leur ingérence dans les affaires religieuses des Indiens de Douglas et de Lillouet n'eut en définitive aucun résultat durable. Il n'y a pas un seul protestant sauvage dans cette contrée.

16. Personnage qui a laissé dans le pays la réputation d'un magistrat aussi intègre qu'original, et dénué de tout sentiment de peur lorsqu'il était question de l'exercice de ses fonctions. Si l'ordre et la sécurité personnelle régnèrent en Colombie, tout le monde admet que ce fut grâce à l'impartiale sévérité du juge Begbie — plus tard sir Mathieu Begbie.

17. A l'est du haut Fraser, par les 52-53[me] degrés de lat. nord, à peu près.



LE P. FOUQUET, O. M. I.

Le voyage du P. Grandidier avait jusque-là été fait à pied. Malgré une chaleur sénégalienne, le pauvre prêtre avait même dû porter ses bagages sur son dos comme un simple mineur. Plus au nord, il se procura une humble monture, avec laquelle il se rendit jusqu'à Keithley-Creek, Antler-Creek et Williams-Creek, les principaux centres de la région aurifère.

Il serait bien difficile de donner une idée exacte de l'extraordinaire pays qu'on appelle le Cariboo, par extension à toute la contrée avoisinante d'un nom qui n'appartient en propre qu'à l'une de ses montagnes. Car ce pays n'est en réalité qu'un amas d'éminences, souvent très hautes, qui semblent se presser les unes sur les autres, comme serait le résultat d'un grand bouleversement de la croûte terrestre dans les temps antédiluviens. Souvent couronnées de neige perpétuelle, ces montagnes donnent naissance à des creeks, ou ruisseaux torrentiels, qui se précipitent de leurs sommets, le long des immenses ravins qui séparent les unes des autres, sans réussir à entraîner dans leur course effrénée, excepté dans les parties les plus abruptes de leur lit [18], les pépites ou la poudre d'or que leur pesanteur fait généralement déposer dans le gravier du ruisseau

C'est là que s'exerce la patience et l'habileté du mineur. Chaussé de hautes bottes imperméables, il se tient des journées entières, tel un héron solitaire, dans l'eau peu profonde mais tapageuse que lui envoie la montagne. La main gauche armée d'une immense cueiller, il remplit constamment d'eau celle-ci, et la vide aussi souvent sur le gravier reposant dans une espèce de berceau qu'il secoue régulièrement de la droite. La matière graveleuse ou arénacée s'écoule alors graduellement, et laisse à décou·

18. D'où il suit que le pied d'une chute a toujours plus de chance d'être riche en or que le terrain de sa partie supérieure.

vert l'or, plus pesant qui se dépose au fond et que retient, du reste la doublure rugueuse du récipient.

C'est ce qu'on appelle en anglais *placer mining*, l'action de miner à la surface, par opposition aux opérations hydrauliques, qui pénètrent profond dans la terre ou le roc. Ce dernier genre de mines requiert l'usage de machines dispendieuses, avec, assez souvent, des milles de conduits d'eau en planches, comme des espèces d'auges sans bout.

Pour être réellement productif et permettre au manœuvre d'y gagner sa vie, le premier travail doit rapporter au moins $5.00 par jour, vu que, dans ces déserts retirés, les provisions sont coûteuses en proportion de la distance où l'on se trouve de sa base de ravitaillement.

Dans les différentes places que visita le P Grandidier, il s'efforça de faire autant de bien que possible aux rudes chevaliers de la pelle et du pic à la recherche du précieux métal. Comme partout ailleurs, les Irlandais montrèrent par leur générosité qu'ils appréciaient sa bonne volonté.

En retournant à ses foyers. il se mit en contact avec les Indiens d Alexandria, ou fort Alexandre, qui furent charmés de voir un prêtre après un intérim de quatorze ans [19] Mais ils protestèrent vigoureusement, et firent

19 Un ministre anglican, le Rév LUNDIN BROWN, qui passa par là cette même saison, montre, par son récit de l'accueil qu'il reçut dans les environs, à quel point même les Tchilkotines avaient retenu les leçons de leur tout premier missionnaire, M Demers. "Après l'office", écrit-il, "cet Indien s'approcha de moi, et, sans proférer une parole, se mit à me fouiller la poitrine. Ce procédé ne me plut guère, je me contentai pourtant de demander ce qu'il voulait. Là-dessus, il tira de son sein un crucifix attaché à son cou. et dit qu'il voulait voir si j'en portais un En réalité. il voulait s'assurer si je portais ce qu'on lui avait donné comme le signe du véritable prêtre.

"Car il paraît que je n'étais pas le premier à prêcher la doctrine chrétienne à cette tribu. Quelque vingt ans auparavant, certains missionnaires catholiques romains étaient venus du Canada en Colombie Britannique, et avaient prêché aux naturels avec leur zèle accoutumé Faute de temps, probablement, ils ne leur avaient pas enseigné un

même preuve d'un mécontentement qui devait être fatal à leur avancement spirituel lorsque le missionnaire dut leur annoncer qu'il ne pouvait rester en permanence chez eux. Et pourtant celui-ci ne pouvait pas être partout à la fois ! A part leur supérieur, auquel sa charge interdisait à peu près tout ministère extérieur, les prêtres catholiques n'étaient encore que sept pour un pays immense et relativement très peuplé

très grand fonds de doctrine, mais ce qu'ils leur avaient enseigné avait été reçu avec ardeur et retenu avec une fidélité extraordinaire. On leur avait donné une formule de prières à réciter matin et soir, et les Indiens s'y étaient attachés avec une si grande fidélité que n'importe où vous alliez en Colombie, vous trouverez que les tribus indiennes s'assemblent chaque jour pour dire en commun leurs prières du matin et du soir, et font ainsi rougir ces gens qu'on peut supposer être des civilisés et des chrétiens, les mineurs, qui peuvent vivre sans aucun acte de religion non seulement les jours sur semaine, mais même le dimanche. Il paraît que ces missionnaires avaient donné aux Indiens le port d'un crucifix comme une marque par laquelle ils pourraient distinguer le véritable pasteur, c'est-à-dire le prêtre romain, du loup ravisseur de la confession anglicane" (*Klatsassan and other Reminiscences of missionary Life in British Columbia*, pp. 5-7).

CHAPITRE V

LE PREMIER ÉVÊQUE DE LA COLOMBIE CONTINENTALE

1861–67

Quant au R. P. D'Herbomez, supérieur des Oblats sur la côte du Pacifique, il avait été convoqué au chapitre général qui devait élire un successeur au fondateur de son institut. Il traversa donc l'océan pendant l'été de 1861, laissant au jeune P. Fouquet la charge de ses missions.

De concert avec ses frères en religion qui l'avaient précédé au pays, le pro-vicaire comprenait qu'aucun résultat, quelque satisfaisant qu'il parût, ne les autorisait à se relâcher dans l'exercice de leur saint ministère. Il savait—et l'expérience était là pour le prouver—que les premiers fruits du zèle sacerdotal chez les Indiens ne doivent jamais éblouir, mais qu'il faut au contraire toujours, dans leur cas, faire la part de l'enthousiasme né de la nouveauté. Les ouvriers dans la vigne du Seigneur devaient donc se multiplier sans cesse, et ajouter encore au nombre de leurs stations, si l'on voulait que le feu sacré allumé dans le cœur des Indiens continuât à brûler.

C'est ce qu'ils firent en établissant, toujours au cours de 1861, à environ trente-cinq milles de New-Westminster [1], la mission Sainte-Marie, qui devait devenir le grand centre d'activité des missionnaires parmi les indigènes de la vallée du bas Fraser, sur lesquels elle devait laisser une empreinte indélébile, au moyen de l'école industrielle qu'on devait y fonder deux ans plus tard (1863). C'est

1. Et sur la rive droite du Fraser.

au P. Fouquet que nous devons l'établissement de la mission même.

Pour remplir les places laissées vides ailleurs par cette nouvelle fondation, le vicaire des missions emmena d'Europe, en 1862, trois excellents sujets, les PP. Julien Beaudre, Jean-Marie Lejacq et Florimond Gendre. Les deux derniers, surtout le P. Lejacq, devaient avec le temps devenir autant de grands luminaires, qui éclaireraient les Indiens de la Colombie Britannique. Le P. Gendre, ce jovial ami du chrétien aborigène en formation, n'était point, hélas! destiné à fournir une longue carrière comme missionnaire; mais les quelques années que la Providence allait lui accorder devaient se passer dans l'exercice d'un zèle qui ne connaissait point de bornes.

Le premier poste qu'il occupa avant de se consacrer à l'éducation de la jeunesse indienne à la mission Sainte-Marie, fut New-Westminster. Seul pendant quelque temps à cette place encore à ses débuts, il décrivait ainsi sa position:

"Que je me trouvais donc drôle pendant ces premiers jours passés dans l'ermitage! Je formais une communauté parfaite, allant toujours en ordre. Quand je faisais ma cuisine, quand je pétrissais mon pain, lorsque je le faisais cuire sur une plaque de fer-blanc dans mon petit poêle, toute la communauté se trouvait présente au spectacle. Le point de la règle que j'observais le mieux, après la charité fraternelle, c'était le silence. Toujours, toujours grand silence, excepté lorsque, ennuyé par le tintamarre des rats, je leur disais: 'Taisez-vous donc' au risque de lancer un anathème français à messieurs les rats sauvages qui ne le comprenaient pas" [2].

Pendant que ces précieuses recrues donnaient ainsi les prémices de leur zèle à la population de la partie continen-

2. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. IV, p. 255.

tale de la Colombie, une addition non moins importante se faisait aux rangs du clergé de l'île dans la personne d'un prêtre français, l'abbé Jean-Marie Mandart, né à Vannes en Bretagne, qui arriva à Victoria au printemps de 1862. Ce jeune ecclésiastique[3] devait être l'un des plus persévérants des prêtres séculiers de ce pays. De fait, il consacra sa vie entière au service des sauvages, et le berceau de sa vie de missionnaire devait, longtemps après, devenir son tombeau. Il fut le premier prêtre qui visita l'Alaska, en s'y rendant de la côte après le transfert de ce territoire aux États-Unis en 1867.

En attendant, comme si ces hommes apostoliques eussent été inoccupés au milieu de leurs néophytes, les rangs de la population blanche se grossissaient encore de toutes sortes de gens que la fièvre de l'or poussait vers le nord. En 1862, huit ou dix mille étrangers s'abattirent sur la Colombie Britannique, individus qui ne donnèrent généralement que fort peu de consolations à leurs guides spirituels, bien que ceux-ci n'hésitassent point à les suivre dans les défilés où ils cherchaient fortune. Nous avons déjà mentionné le voyage du P. Grandidier en 1861 ; Mgr Demers se rendit lui-même au Cariboo au cours de 1863.

On peut facilement s'imaginer si le dévoué prélat put souvent suivre les directions du Pontifical parmi les rudes travailleurs de ce pays agreste. Un homme à cheval sur l'étiquette et préoccupé des privilèges découlant de son rang n'eût guère pu récolter que mortifications, sinon indignation, dans son for intérieur, et le mépris, ou même la risée, de gens généralement grossiers, bien que souvent de dispositions généreuses. Heureusement que Mgr Demers savait se faire tout à tous.

Cette invasion de la race blanche avait malheureusement les effets les plus désastreux sur le bien-être, aussi bien

3. Le *B. C. Orphan's Friend* le fait naître en 1819.

matériel que spirituel, des premiers habitants du sol. Non seulement leurs mœurs en souffraient, mais ils reçurent des nouveaux venus la plus terrible malédiction qui pût affliger leurs tribus: la petite vérole se déclara parmi elles, et en peu de temps elle eut décimé leurs rangs d'une manière alarmante. Ceux qui ne sont point familiers avec le manque absolu de précautions hygiéniques en cas de maladie qui caractérise les aborigènes américains, ne peuvent se faire une idée exacte des ravages que fit alors la sinistre visiteuse, au sein de peuplades relativement populeuses et séparées les unes des autres par des distances assez souvent peu considérables [4].

Les missionnaires durent alors se transformer en chirurgiens et en médecins. Le P Pandosy vaccina plusieurs milliers d Indiens; le P Fouquet rendit le même service à au moins sept mille, et, à eux deux, les PP Chirouse et Durieu firent la même opération sur un nombre égal, ou à peu près [5].

La calamité qui occasionna ces nouveaux labeurs pour les missionnaires n'empêcha point l'inauguration, en 1863, d'une nouvelle mission dans le voisinage du fort Rupert, sur une petite île près de la côte nord-ouest de l'île Vancouver Saint Michel fut donné pour patron au nouveau poste Disons de suite que les sauvages pour lesquels il fut établi n apprécièrent jamais la source de bénédictions qui se trouvait à leurs portes. D'une grossière immoralité et encroûtés dans leurs anciennes coutumes et les superstitions d'un autre âge, par ailleurs dénués, appa-

4. Quand l'auteur du présent ouvrage arriva à Victoria, le 26 juil. 1880, les prêtres de l'évêché lui assurèrent que, peu d'années auparavant, les forêts d'alentour étaient encore jonchées des ossements blanchis des victimes de la petite vérole.

5 Les deux premiers pères eurent toujours parmi les Indiens la réputation de docteurs émérites. De fait, ils avaient des aptitudes toutes spéciales pour la médecine, et le P. Pandosy, en particulier, était un botaniste très entendu

remment, de toute aspiration religieuse autre que celle qui se manifestait par le battement du tambour et les roulements de la crécelle magique, les Kwakwioutles récompensèrent leurs bienfaiteurs, les PP. Fouquet, Durieu et Lejacq, incontestablement les meilleurs missionnaires du Pacifique, en les tournant en ridicule, ou tout au moins en faisant preuve de la plus grande indifférence pour l'objet de leur mission, lorsqu'ils ne rendirent point leur ministère une source de dangers. En sorte que, après des années de patients labeurs, les dignes prêtres durent secouer sur eux la poussière de leurs sandales [6].

Dans l'extrémité méridionale de l'île Vancouver, des événements de nature moins décourageante réjouissaient alors le cœur de l'évêque et des catholiques bien pensants parmi son petit troupeau. Tout d'abord, les sœurs de Sainte-Anne faisaient des merveilles avec leur école qui, dès 1863, comptait une trentaine d'élèves de toutes les religions. "L'attention que ces femmes dévouées donnent aux pauvres et aux orphelins contribue plus à leur assurer le respect et la confiance même des familles protestantes que ne pourraient le faire mille volumes de polémique théologique. La conduite des élèves des écoles catholiques sur la côte, du moins au nord du Mexique, n'est surpassée par celle d'aucune maison d'éducation protestante".

Ces remarques sont empruntées au livre d'un ministre

6. On peut lire à ce propos ce qu'écrivait longtemps après un ministre protestant. "A un campement au nord de l'île Vancouver, une mission catholique romaine, desservie par un prêtre français, avait été établie depuis quelque temps, et, comme notre steamer jeta l'ancre en face du village, le missionnaire vint à bord. Lui ayant été présenté par le capitaine, je demandai au bon père quel succès il avait dans sa mission.

—"Succès? s'écria-t-il, je ne puis rien faire d'eux. Rien qu'hier ils ont volé les couvertures de mon lit" (Rév. W.-H. COLLISON, *In the Wake of the War Canoe*, p. 43, Londres, 1915).

Voilà qui rappelait assez les mœurs esquimaudes!

protestant [7], et elles font autant honneur à leur auteur qu'à celles auxquelles elles sont consacrées.

Mgr Demers avait aussi établi une école pour les garçons de sa ville épiscopale [8]. Elle fut bientôt confiée aux Oblats, qui la convertirent en un collège auquel ils donnèrent le nom de saint Louis, patron de leur supérieur, le P. Louis-J. D'Herbomez. On éleva alors pour cette institution un édifice en brique avec étage et rez de chaussée, dont la première pierre fut bénite le 25 août 1863. Les directeurs du nouvel établissement étaient le P. Baudre, président, avec le F. scolastique McGuckin et les FF. convers Allen et McStay comme professeurs.

Le F. James-M. McGuckin fut peu après ordonné prêtre (1er novembre 1863), et, par suite de sa familiarité avec la langue anglaise, il devint bientôt un sujet très précieux [9].

Un peu plus de deux semaines après, une autre excellente recrue arrivait à Victoria. C'était le 19 novembre, et le nom du nouvel arrivé était Charles-Jean Seghers, jeune prêtre originaire de Gand, en Belgique, où il était né le 26 décembre 1839. Bien que de santé délicate, M. Seghers fit de suite une bonne impression sur l'évêque de l'île Vancouver, qui ne tarda pas à lui confier l'administration des finances de son diocèse.

Mais un événement d'encore plus d'importance, une mesure qui devait faire époque dans l'histoire des missions du Pacifique, nous voulons dire la division du diocèse de Mgr Demers, allait incessamment devenir un fait accompli. Avant d'entrer dans cette nouvelle phase des travaux

7. M. Macfie, *Vancouver Island and British Columbia*, p. 81.

8. Avec le F. Joseph Thibaudeau comme principal. C'était en 1859.

9. Il était resté quelque temps dans le monde avant de s'enrôler sous la bannière de Marie Immaculée, et sa formation ecclésiastique au point de vue intellectuel devait nécessairement s'en ressentir un peu. Par ailleurs, il n'est personne parmi ceux qui le connurent qui ose nier qu'il ait été un parfait gentilhomme et un religieux modèle.

accomplis sur ce champ d'apostolat, donnons quelques détails ethnographiques sur les Indiens dont le bien-être spirituel était surtout l'objet des efforts des missionnaires. Ces aborigènes appartenaient à de nombreuses tribus qui pouvaient toutes se rattacher à six stocks, ou familles principales. Leur population est aujourd'hui bien réduite; chacune de ces familles n'en existe pas moins toujours en tant qu'unité ethnique distincte.

Ces six stocks sont, du nord au sud les Dénés, les Tsimpsianes, les Haïdas, les Kwakwioutles [10], les Séliches et les Koutenays. A l'exception du dernier, chacun de ces groupes se subdivise en outre en plusieurs tribus, parlant des dialectes différents, bien qu'évidemment apparentés sous le rapport de la terminologie et de la syntaxe. Les mœurs et coutumes de ces tribus ne sont point non plus identiques, et parfois leurs caractéristiques ethniques et leurs particularités physiologiques sont presque l'opposé de celles d'autres divisions de la même race.

Les Koutenays de la Colombie Britannique sont établis dans la vallée de la Colombie supérieure et de la rivière à laquelle ils ont donné leur nom. Ils ne sont aujourd'hui guère plus de cinq cent quatre-vingt-dix [11], et se font remarquer par leur virilité comme par leur entêtement, leur esprit sérieux et la régularité de leurs mœurs.

Le stock séliche est, numériquement parlant, le plus important de toute la province. Son territoire est contigu à celui des Koutenays, et s'étend du 52° 30′ de latitude à la frontière américaine et au delà. Il comprend aussi le littoral du fiord Dean, sur le continent, et la plus grande partie de la moitié orientale de l'île Vancouver. Dans les limites de la province actuelle, cette famille est divisée en

10. Ou Nouthas.

11. Ceci était écrit en 1908, et l'on doit en dire autant des autres statistiques qui suivent. Depuis, l'influenza a fait de terribles ravages chez les Indiens.

sept tribus, dont chacune possède un plus ou moins grand nombre de villages. Les plus connues sont les Chouchouapes, le long d'une partie de la Thompson et du Fraser, entre 51° et 52° 30′, les Stalos [12], sur le bas Fraser, de Yale à la mer, et les Sichalhs (communément appelés Sechelts), à quelque cinquante milles de là sur la côte continentale. Les Séliches de la Colombie britannique sont au nombre d'environ onze mille.

Dans la même province, les Dénés sont divisés en cinq tribus, dont la principale est celle des Porteurs, qu'évangélisa M. Demers. Ils forment un total de près de deux mille cinq cents âmes.

Immédiatement à l'ouest de cette famille, sont les Tsimpsianes (à peu près cinq mille) qui, comme les Kwakwioutles du littoral du continent et des îles (lesquels ne sont guère que dix-neuf cents), ainsi que les Haïdas des îles de la reine Charlotte (deux mille), sont essentiellement des familles maritimes, ou du moins riveraines des cours d'eau septentrionaux. Ils habitent les vallées de la Skeena et de la Nasse, ainsi que la côte qui s'étend entre l'embouchure de l'une et de l'autre de ces deux rivières [13]. Ces trois

12. Ainsi appelés par les missionnaires parce que ce mot veut dire rivière dans leur langue, ou du moins s'applique au Fraser.

13. C'est parmi les Tsimpsianes qu'un homme capable et entreprenant, M. William Duncan, établit une mission qui fut longtemps célèbre par ses succès de civilisation, mais qui devait piteusement crouler faute de base solide — la soumission à l'autorité légitime — pour aller se reproduire sous une forme modifiée dans une île de l'Alaska. Sous les auspices d'une société religieuse d'Angleterre, qui lui fournissait les fonds nécessaires, M. Duncan réunit à Métlakahtlah, non loin du fort Simpson, côte nord du Pacifique, quelques centaines de Tsimpsianes, qui, avec le temps, adoptèrent beaucoup des pratiques extérieures du monde civilisé, avec une sorte de protestantisme anodin et tout à fait éclectique, qui ne se préoccupait d'aucune autre autorité que celle du directeur de la mission.

Un évêque anglican étant venu étaler son ritualisme aux yeux d'Indiens qui s'arrogeaient toutes les prérogatives du libre examen,

familles n'ont jamais voulu ouvrir les yeux à la lumière évangélique que leur portèrent les premiers Oblats, et, au point de vue numérique, leurs excès mêmes les ont réduits à un état qui n'est plus qu'une ombre de ce qu'ils étaient autrefois. Certaines de leurs tribus ne sont même guère plus aujourd'hui qu'un nom conservé par la tradition.

Nous avons déjà entendu des protestants rendre publiquement témoignage de la merveilleuse transformation qui s'était opérée parmi les aborigènes de la partie méridionale de la province. Avant de reprendre le fil de notre récit, nous nous permettrons d'ajouter à leurs appréciations la note discrète d'un ministre à l'esprit droit, qui devint auteur après un séjour de quelques années sur le Pacifique. Nous lisons donc dans l'ouvrage de Macfie déjà cité

"Arrivant en canot à Cowitchan, un soir d'été, vers huit heures, après une longue journée passée à pagayer, j'entendis chanter à l'église indienne, qui avait été construite en grande partie, sinon tout à fait, aux frais des aborigènes. C'était une construction en troncs d'arbres d'environ cinquante pieds sur vingt, élevée sur une hauteur...

"Étant entré dans l'église, je remarquai un frère [14] qui enseignait à de jeunes sauvages quelques-uns des cantiques dont on se sert au cours des exercices religieux. Ils les

ses prétentions ne furent du goût de personne. Après de longs démêlés fort peu édifiants, qui fourniraient la matière d'une épopée tragicomique plutôt que d'un récit de missions, on eut à Métlakahtlah l'étrange spectacle d'un "évêque" arrêté par l'un de ses subalternes, qui, aux yeux du pouvoir civil, jouissait du titre de juge de paix. Une corvette dut être envoyée au lieu des désordres, et, après une longue controverse et certains litiges, il fut décidé que Duncan devait laisser au représentant de ceux qui l'employaient la libre disposition des immeubles qui leur appartenaient, ou bien se retirer. Il choisit la dernière alternative, et une grande partie de ses Indiens le suivirent au territoire américain.

14. Probablement le F. Blanchet.

chantaient avec goût et vigueur. En se retirant, ils ne manquaient pas de faire le signe de la croix.

'Je visitai le pasteur, qui vivait dans un humble réduit contigu à l'église, et je ne pus m'empêcher d'être frappé de l'abnégation exemplaire dont il faisait preuve dans ses labeurs ardus. Il avait vécu quelque temps là avant l'arrivée des blancs dans la localité, et, malgré l'absence absolue de tout confort et même l'insuffisance des nécessités de la vie qui étaient son partage, il paraissait gai et heureux. Il n'y avait chez lui aucune disposition à exagérer les résultats de ses efforts. Je dois même tous les rapports favorables que je reçus à des témoins désintéressés de ses travaux. J appris que, le dimanche, des centaines d'Indiens assistaient aux offices qu'il avait réussi à faire observer la monogamie, et que, sous beaucoup d'autres rapports, les mœurs de son peuple ne laissaient rien à désirer.

"On me parla d'un cas de marchands illicites de whiskey qui ayant essayé de débarquer de l'alcool de leur sloop, furent repoussés et leurs barils roulés dans la mer. Je crains bien que nous cherchions inutilement l'exhibition d'un semblable zèle pour la cause de la morale et de la tempérance dans un centre européen de la même importance" [15].

Or, malgré les succès des prêtres catholiques parmi la majorité des Indiens, de nombreux prédicants protestants leur faisaient une guerre à outrance. Il nous faut ajouter qu'ils essayaient trop souvent de compenser leurs insuccès en répandant les bruits les moins fondés sur la position des "prêtres étrangers" et le sort qui attendait leurs prosélytes, même au point de vue temporel. Il arriva pourtant qu'en mai 1864 le gouverneur, sir James Douglas, ayant résolu d'avoir une grande fête publique pour célébrer

15. *Vancouver Island and British Columbia*, pp. 473-74.

l'anniversaire de la naissance de la reine d'Angleterre, s'adressa aux guides spirituels des Indiens pour en réunir autant que possible à New-Westminster

En conséquence le P Fouquet descendit de Sainte-Marie à cette place, alors la capitale de la colonie [16], à la tête d une flotille de six ou sept cents canots montés par environ trois mille cinq cents sauvages, avec soixante drapeaux de la tempérance— croix rouge sur un fond blanc entouré de rouge, portant les mots-programme Religion, Tempérance, Civilisation, en grosses lettres d or. Le P. Gendre se trouvait là aussi avec les enfants de son école. En face de la résidence du gouverneur, eut lieu un rassemblement des différentes tribus, en présence des blancs de la ville qui n'avaient jamais vu tant d'aborigènes à la fois. Le P. Gendre décrit ainsi ses impressions à la vue de la réception officielle des chefs et de leurs sujets.

"Enfin, à midi l heure indiquée sur le programme de la fête,le R P. Fouquet invité à occuper la place d'honneur, se rend à la résidence de Son Excellence. Le gouverneur sort alors de ses appartements avec ses premiers officiers en grande tenue il est accompagné de ses gardes, et il s'avance précédé d'un corps de musique Arrivé au lieu de la réunion, toutes les têtes se découvrent, et un tonnerre de vingt mille hourras acclame Son Excellence et retentit au loin. Quel moment solennel pour nos chers sauvages! Il fallait les voir, les yeux écarquillés, la bouche entr'ouverte, contempler ce premier chef anglais, aux habits et aux épaulettes d or, tandis qu à sa droite marchait, plus humble qu une violette, le modeste P. Fouquet, avec un misérable chapeau sur la tête, vieux rebut qu il trouva dans notre pauvre maison de New-Westminster, et qui

16 De la Colombie Britannique, ou du *Mainland*, non pas de l'île Vancouver.

remplace celui que la tempête lui a enlevé. C'était un beau jour pour le missionnaire" [17].

Après une série de discours, le représentant de la souveraine distribua des cadeaux à tous les chefs que lui présentèrent leurs missionnaires. Sur cinquante-huit, un seul, avec une douzaine de sujets, appartenait aux ministres protestants. En sorte que, non seulement les résultats du zèle catholique devinrent alors évidents, mais les propos insidieux des adversaires des prêtres furent publiquement refutés par la manière dont leurs ouailles furent traitées.

Chaque année qui suivit, le même anniversaire devint l'occasion de fêtes semblables, et par conséquent de triomphes identiques pour la religion catholique, à peu près jusqu'au jour de l'entrée de la colonie dans la Confédération en 1871.

+ Louis O. M. I.

Signature de Mgr D'Herbomez.

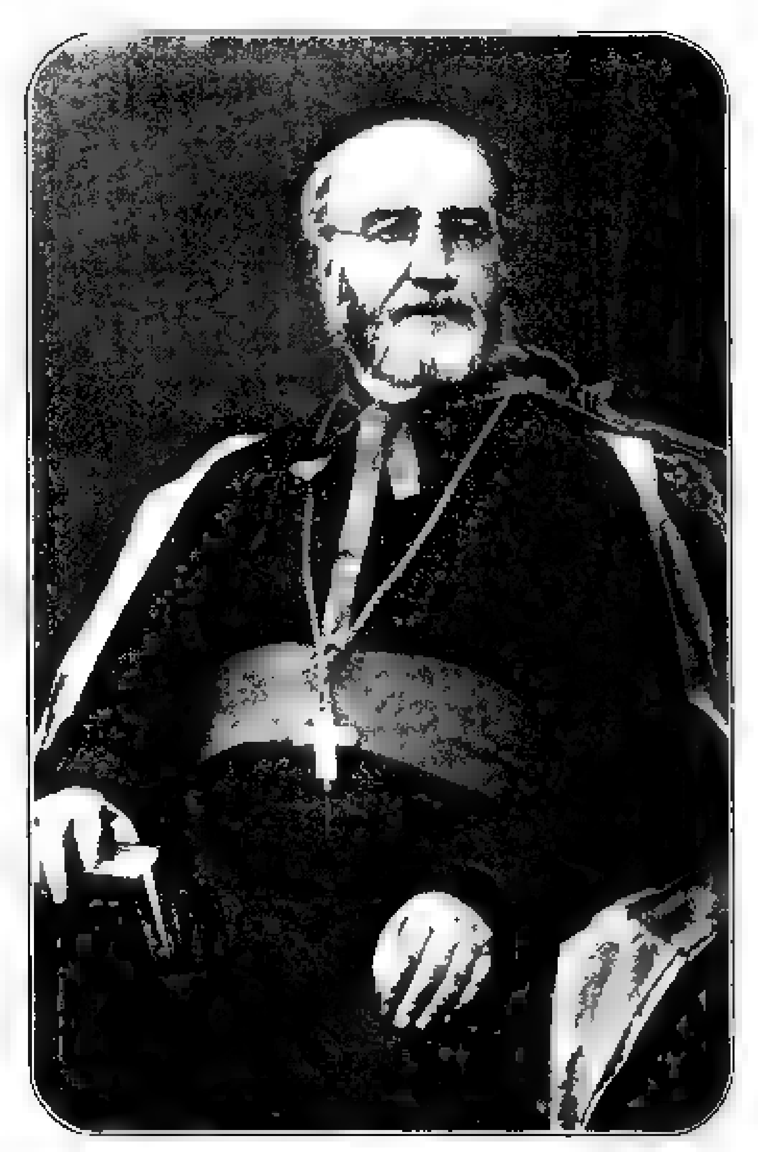
Il nous faut maintenant en venir au grand événement de 1864. Le champ confié aux soins de Mgr Demers était évidemment trop étendu pour qu'un seul homme en pût diriger efficacement les ouvriers. Ce qu'on appelait alors la Colombie Britannique, par opposition à l'île Vancouver (qui formait une colonie distincte), fut donc constitué en vicariat apostolique, avec le R. P. Louis-Joseph D'Herbomez comme premier pasteur.

17 *Missions*, vol. IV pp. 300-01. Léon-Marie-Joseph Fouquet naquit le 30 avril 1831 à Argentré-les-Laval, France, de Jean Fouquet et de Marie-Renée Caluau, et fit son oblation perpétuelle au scolasticat de Montolivet, près Marseille. Là, il fut ordonné prêtre par Mgr de Mazenod le 25 juin 1854, et, après avoir professé quelque temps la théologie à la même institution, il fut envoyé en Colombie Britannique le 27 juillet 1859. Doué d'une énergie indomptable et d'un amour pour le travail peu ordinaire, il exerçait encore, deux mois avant sa mort, à un âge très avancé, son ministère près des blancs de la vallée du bas Fraser dont les différents groupes formaient sa "paroisse".

De santé assez délicate, ce religieux s'était toujours fait remarquer par la sûreté de son jugement, ainsi que par ses capacités exceptionnelles pour le gouvernement des hommes, dont pas la moindre était probablement une patience et un esprit de conciliation capables de triompher de la plupart des obstacles. Originaire de Brillon, diocèse de Cambrai, où il naquit le 17 janvier 1822, il avait été ordonné le 14 octobre 1849 par Mgr de Mazenod, fondateur de l'institut des Oblats. Il avait gagné l'Orégon en 1850, faisant le voyage par le cap Horn, et, depuis le retour en France du P. Ricard, supérieur des premiers Oblats du Pacifique, il avait représenté le général de son ordre dans leur pays d'adoption.

Préconisé évêque de Milétopolis le 20 décembre 1863, il ne put être sacré que le 9 octobre de l'année suivante. Mgr Blanchet, archevêque d'Orégon-City, fut le prélat consécrateur, et il fut assisté par Mgr Demers et le P. Fouquet qui, en vertu de pouvoirs spéciaux, remplit le rôle de troisième évêque.

Ce fut un grand jour pour Victoria. Il eut une espèce de contrepartie dans le 16 octobre 1864, alors que Mgr D'Herbomez fit son entrée solennelle à New-Westminster, qui devait dès lors être le lieu de sa résidence officielle jusqu'à sa mort. A part certains séjours à Sainte-Marie, dont la tranquillité, sinon la solitude, lui allait, sa nouvelle demeure à la capitale de la colonie continentale allait à peu près seule être témoin de ses travaux. Car s'il pouvait prendre à l'occasion quelque petit délassement sur l'eau du fleuve ou de ses affluents, en compagnie des sauvages d'une mission, Mgr D'Herbomez ne fut jamais un voyageur.



Mgr D'HERBOMEZ, O. M. I.

CHAPITRE VI

TOURNÉES DANS LE NORD CONTINENTAL

1864–69

Le P. Fouquet avait répété en 1864 le long voyage aux mines du Cariboo et points intermédiaires déjà exécuté par le P. Grandidier et Mgr Demers. Quittant New-Westminster le 11 juin, il visita l'un après l'autre, mais sans résultats bien tangibles au point de vue religieux, les divers campements des mineurs, après quoi il dirigea ses pas vers le pays des Tchilkotines, dont il ne put voir les habitants, qui se trouvaient alors dispersés dans les défilés de leurs montagnes [1].

Puis, de concert avec ses confrères, il continua à ajouter les fonctions de chirurgien à celles de médecin des âmes. On calcule que, au mois de décembre 1864, les missionnaires oblats devaient avoir vacciné de quinze à seize mille Indiens. De plus, comme pour montrer la variété de leurs connaissances et l'universalité de leur compétence, l'un d'eux, le P. Fouquet, publia en juin 1865 une brochure anglaise dans laquelle il démontrait le droit des catholiques à une éducation chrétienne, et l'injustice de les forcer à contribuer au soutien d'écoles dont ils ne pouvaient en conscience se servir pour leurs enfants.

La question des écoles était alors à l'étude, et elle intéressait d'autant plus le public que l'union des deux colonies de l'île Vancouver et de la Colombie Britannique formait l'objet de vives discussions. Elle fut l'occasion de plusieurs assemblées populaires et de correspondances dans les jour-

1. Les monts Lillouet, au sud de leur pays, ainsi qu'une partie de monts de la Côte.

naux, qui, malheureusement, ne prirent guère en considération les aspirations des catholiques en cette matière. Cette question n'a jamais eu la solution qu'elle mérite dans le pays d'outre-Rocheuses, et l'absence d'un système scolaire chrétien a toujours été une tache à l'écusson de la province qu'il forme aujourd'hui[2].

Quant aux catholiques eux-mêmes, ils ne négligeaient alors aucune occasion de montrer l'intérêt qu'ils prenaient au bien-être de leurs concitoyens, protestants aussi bien que coreligionnaires. Ainsi, le 16 octobre 1864, ils fondèrent à Cowitchan[3] un orphelinat dont ils chargèrent les sœurs de Sainte-Anne, et, le 20 juin de l'année suivante, la même communauté jetait à New-Westminster les bases d'un hôpital qui devait traiter, souvent gratuitement, les malades de n'importe quelle religion.

Tandis que ces bonnes religieuses s'acquittaient chez

2. On peut dire que le système scolaire de la Colombie Britannique est calqué sur celui des États-Unis, en dépit de la prétention qu'affiche une partie de sa population d'être avant tout britannique. Les plans de ses premiers éducateurs, les membres de la compagnie de la baie d'Hudson sur l'île Vancouver, avaient fait la part plus large à la religion. Ayant reçu (13 janv. 1849) du gouvernement impérial une charte qui lui concédait le monopole du commerce des fourrures, cette corporation avait dû, en retour, entreprendre la colonisation de l'île, et, dans une circulaire à cet effet qu'elle avait lancée, elle avait offert des terrains "pour des églises et des cimetières, des écoles et autres entreprises publiques" (ALEX. BEGG, *Hist. of B. C.*, p. 187), ce qui donnerait à entendre que les écoles devaient, dans sa pensée, être confessionnelles.

De même le gouverneur Douglas suggérait deux ans plus tard (8 oct. 1851) l'établissement d'une ou deux écoles élémentaires, "pour donner une éducation morale et religieuse aux enfants des colons, qui croissent à présent dans l'ignorance et une négligence absolue de tous leurs devoirs envers Dieu et la société" (*Report of Chief Factor Douglas to Archibald Barclay*, Londres).

3. Cowitchan et Cowitchine ou Cawitchine sont, au fond, le même mot, mais la première forme s'applique à la place qui est ainsi désignée par les Anglais (moins le *t* nécessaire au lecteur français, qui autrement prononcerait mal), tandis que les deux autres représentent les Indiens eux-mêmes qui, pour une oreille française, sont ainsi appelés.

elles de la tâche qui leur incombait, d'autres devaient, pour remplir leurs devoirs d'état, faire l'office du bon pasteur qui court après la brebis égarée, ou examine de ses propres yeux la position de ceux que la Providence a placés sous lui. Aussi voyons-nous, au printemps de 1865, Mgr D'Herbomez entreprendre une série de voyages pour se familiariser avec son nouveau troupeau, et se rendre plus facilement compte de ses besoins. En même temps, le P. Durieu faisait voile pour l'ingrate mission de Saint-Michel, dont les Indiens étaient "très loin du ciel", ainsi que l'écrivait le P. Fouquet, et le P. Gendre prenait le chemin du Caribou, pour y donner à son tour l'occasion aux mineurs de remplir leurs devoirs religieux.

Dans l'automne de cette même année 1865, arriva d'Irlande un jeune prêtre, le P. Édouard Horris, qui, bien que dépourvu de brillantes qualités intellectuelles, n'en était pas moins destiné à faire beaucoup de bien aux blancs du bas Fraser par son affabilité et son dévouement. New-Westminster allait être ses quartiers généraux. Il y commença sa carrière en enseignant, avec le F. Allen[4], au collège Saint-Louis, que Mgr D'Herbomez venait d'établir à deux pas de sa demeure. L'année suivante, les Oblats se retirèrent du collège de Victoria, pour concentrer leurs efforts sur celui de New-Westminster.

Également en 1866, Mgr D'Herbomez, qui avait déjà visité les postes du bas Fraser, se dirigea vers Douglas et Lillouet, puis poussa jusqu'à Kamloops et Okanagan, où un certain nombre de Français, d'Allemands et d'Anglais profitèrent de son ministère. Pendant ce temps, le P. Grandidier offrait pour la seconde fois le même privilège aux travailleurs des mines d'or du Caribou.

4. Excellent Irlandais d'humeur toujours égale, et bon caractère constamment prêt à obliger et à pardonner. Aussi était-il populaire parmi les élèves, qui lui ont tous gardé le meilleur souvenir.

Puis, comme la partie continentale de la Colombie croissait toujours en importance[5], de nouveaux plans, dont l'exécution demandait un personnel plus nombreux, furent élaborés pour son évangélisation. Le vicaire apostolique se vit donc dans la nécessité de rappeler les Oblats qui restaient sur l'île Vancouver, afin d'être plus en état de faire face à tous les besoins qui se faisaient sentir dans le vaste champ confié à son zèle[6].

Par cette mesure, qui s'exécuta au cours de 1866, les Oblats se cantonnaient définitivement dans le territoire que leur destinait la Providence, et le diocèse de Mgr Demers restait exclusivement entre les mains des séculiers.

Ceux-ci n'y furent jamais nombreux, mais ceux d'entre eux qui persévérèrent à leur poste en eurent d'autant plus de mérite qu'aucun autre lien que celui de leur zèle pour le salut des âmes ne les attachait à leur ministère. Nous avons déjà vu l'abbé Rondeault stationné à Quamitchan[7]. Au cours de 1867, une autre recrue, M. Jean-J. Jonckau, jeune prêtre belge, vint offrir ses services à l'évêque de l'île Vancouver. Jusqu'à sa mort, qui arriva en 1888, lui aussi travailla fidèlement, et sans regarder en arrière, dans les missions du Pacifique.

5. Elle fut unie à l'île pour former une colonie unique le 6 août 1866.

6. Son vicariat comprenait même la région connue de nos jours comme le pays de la rivière la Paix, juste à l'est des montagnes Rocheuses, ainsi que le groupe important des îles de la reine Charlotte.

7. Il devait bientôt après transférer ses services aux Indiens cowitchines, où il allait s'épargner si peu qu'un contemporain écrivait de lui : "Le père Rondeau est un fameux homme pour le courage et le travail. Chaque matin, après ses prières et sa messe, il part pour la forêt, la hache à l'épaule et le dîner sous le bras, deux ou trois Indiens le suivent. Là, il choisit lui-même les arbres, les abat, les équarrit, les fait traîner par ses bœufs, et aussi voyez-vous, chaque année, s'élever une bâtisse nouvelle, dont il est lui-même le propriétaire et l'artisan. C'est ainsi que sa chapelle, sa maison, son couvent, sont également l'œuvre de ses mains et celle de sa charité" (*Rapport de l'association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal*, sept. 1871, p. 13).

Deux ans après son arrivée, à savoir le 19 octobre 1869, abordait à Victoria un troisième excellent prêtre, de même nationalité que ce dernier, M. Auguste-Joseph Brabant, qui devait se faire remarquer autant par son inlassable persévérance, même au sein de la mauvaise fortune, que par son dévouement sans bornes aux Indiens revêches qui lui doivent d'avoir fini par apprécier quelque peu le don de Dieu. La patience dont il fit preuve pendant de longues années était au-dessus des forces du commun des mortels, et son obstination à n'admettre dans le giron de l'Église que des gens qui comprenaient la gravité de leur démarche et s'étaient décidés à conformer leur vie aux enseignements de leur pasteur, lui fait le plus grand honneur.

Cependant, M. Ch. Seghers faisait de temps en temps des sorties de Victoria pour visiter les indigènes de Nanaïmo (les Nanaïmouhs), Chemainus et autres places sur l'île. Mais ses forces trahirent bientôt son courage. Il tomba sérieusement malade, et fut bientôt si affaibli par de fréquents et copieux vomissements de sang, qu'il dut temporairement rentrer en Europe (octobre 1867), au moment où Mgr Demers, appelé au concile du Vatican, pensait à lui confier l'administration de son diocèse.

Pendant que ces dignes missionnaires rivalisaient de zèle pour l'avancement spirituel des blancs et des Peaux-Rouges de l'île Vancouver, le nouveau pasteur de la partie continentale était sur le point d'entreprendre une importante tournée apostolique dans le même but. Les aborigènes de la Nouvelle-Calédonie, auxquels les visites de Demers et de Nobili avaient déjà porté la connaissance du vrai Dieu, avaient, faute d'ouvriers évangéliques, été laissés à eux-mêmes depuis 1847. Exactement vingt ans après, l'un de leurs principaux chefs [8] étant descendu à Quesnel,

8. Connu des blancs sous le nom de "Prince", un véritable chef,

y rencontra le P. McGuckin, qui venait de fonder (mai 1867) une nouvelle mission pour les Chouchouapes du nord, les Tchilkotines, quelques villages porteurs et les blancs du Cariboo, près du lac William, qui avait vu, longtemps auparavant, la cabane de M. Demers. Le chef porteur sollicita vivement la visite d'un prêtre à son peuple lointain. En réponse à sa demande, Mgr D'Herbomez promit d'aller lui-même évangéliser son pays.

En conséquence il partit le 18 avril 1868 avec le P. Lejacq, qu'il devait laisser en chemin à la mission Saint-Joseph du lac William. C'était le début d'un voyage de cinq mois.

Au fort Alexandre, ou Alexandria, comme cette place était maintenant plus souvent appelée, le prélat prit avec lui un jeune mais intelligent sauvage du nom de Sam, qui devait l'interpréter dans le district auquel il se rendait. Arrivé à Stony-Creek [9], son parti fut reçu avec enthousiasme, et les enseignements de l'évêque firent autant d'impression qu'il était possible, après la démoralisation opérée par les mineurs qui passaient par là dans leur course vers la région aurifère de l'Ominéca [10].

Il eut bientôt une preuve des idées sordides que le commerce des blancs avait engendrées chez les indigènes. A la fin de la mission, on lui demanda $10.00 pour l'usage d'un canot dont il avait besoin pour se rendre au lac Stuart, centre géographique, commercial et social de leur pays.

—Quoi! s'écria-t-il alors, j'ai fait plus de cinq cents milles

celui-là. Il était le neveu maternel d'un autre grand chef nommé Kwah, dont le souvenir est resté vivace parmi ses descendants.

9. Petit tributaire de la Nétchako, alors rendez-vous de deux bandes d'Indiens, à quelque 28 milles du lac Fraser.

10. Nom d'un affluent de la Finlay étendu à toute sa vallée, dont les gisements aurifères donnèrent naissance à des centres miniers qui eurent leurs jours de prospérité.

pour venir vous faire du bien, et vous voudriez me traiter comme les blancs qui viennent s'emparer de l'or que recèlent vos rivières ! Si je devais vous payer pour n'importe quel service, j'aurais honte de vous et ne pourrais vous reconnaître pour mes enfants.

Cette réprimande eut le résultat désiré.

Disons de suite que l'une des raisons secrètes du succès des Oblats parmi les indigènes de la province maritime de l'Ouest a été leur insistance pour être traités comme les envoyés de Dieu, qu'on doit aider sans aucune autre rémunération que le sentiment d'avoir coopéré au salut des âmes. L'Indien qui fait quelque chose pour sa religion prend goût à cette religion et en prise proportionnément les bienfaits. Il accorde son respect et fait preuve d'obéissance à son ministre dans la mesure exacte de la générosité qu'il manifeste pour en faciliter la tâche. On l'a donc soigneusement habitué à transporter gratis le missionnaire d'un village à un autre, et à le nourrir autant que possible pendant qu'il travaille au bien spirituel d'une localité.

Après avoir prêché une retraite au lac Fraser, Mgr D'Herbomez retourna à Stony-Creek, d'où il partit pour le lac Stuart. Il vit pour la première fois cette belle nappe d'eau le lundi de la Pentecôte, et donna une mission de huit jours à ses habitants, réunis au village situé près du fort, parmi lesquels un très grand bien se fit. Puis il se rendit au lac Babine, où il fut reçu avec plus de curiosité que de véritable empressement religieux. Ces Indiens venaient de commencer une série de fêtes [11], accompagnées de danses et de jeux de hasard, dont il s'efforça de leur montrer les dangers.

Avant de quitter définitivement le nord, le prélat visita

11 Pompeuses distributions publiques de couvertures et de mangeaille, dont il sera parlé plus au long.

les mines d'or du Cariboo. Leur population cosmopolite était maintenant fière de posséder un petit journal, dont le matériel avait été acheté de Mgr Demers[12]. Cette petite feuille se répandit en éloges sur l'évêque ambulant qui, du reste, fut traité avec générosité par les Français[13] et les Irlandais qu'il rencontra. Il descendit alors la vallée du Fraser, puis se dirigea du côté du lac Okanagan, où il répéta ses efforts dans l'intérêt de son peuple.

L'un des résultats de cette visite pastorale fut la nomination du P. McGuckin au poste de Richfield, Cariboo,

12. Qui l'avait fait venir de France, afin de pouvoir s'en servir dans l'intérêt de son diocèse. Le journal de la région minière était le *Cariboo Sentinel*. Ce journal était surtout remarquable par le prix de son abonnement et le milieu dans lequel il se publiait. Ce milieu n'était autre que les montagnes du Cariboo, qui, désertes hier, étaient destinées à rentrer avant longtemps dans la solitude où elles se trouvaient avant la découverte de l'or dans leurs flancs, ou peu s'en faut. Il s'adressait uniquement aux mineurs des alentours, et se payait d'abord 52 piastres par an, soit une piastre (ou un peu plus de 5 francs) le numéro. Un M. Wallace en fut le fondateur, et cette feuille vit pour la première fois le jour le mardi 6 juin 1865. L'année suivante M. Alexandre Allen en prit la direction, après un court intervalle de suspension. Il en continua la publication jusqu'après 1872, ayant soin d'en diminuer le prix de moitié.

M. Hagan, catholique irlandais, que nous avons bien connu, en acheta le matériel, et fonda, en 1880, l'*Inland Sentinel*, qu'il publia d'abord à Emory, sur le bas Fraser, puis il en transporta le siège, en 1881, cinq milles plus haut, à Yale, l'ancien fort Yale, maintenant une petite ville que rendait très prospère—et très bruyante—la construction du C. P. R. Peu après, rédacteur et journal émigrèrent à Kamloops, dont le premier rêvait de faire la capitale de la Colombie Britannique. Ayant ensuite vendu le *Sentinel* et son matériel, M. Hagan se retira à l'école industrielle indienne de Kamloops, où il fit quelque temps la classe aux garçons, et sa feuille s'étant procuré des machines plus perfectionnées, le Dr Marc Wade, qui possédait le tout en 1912, fit alors cadeau de l'ancienne presse du prélat catholique aux sœurs de Sainte-Anne établies à Kamloops. Elle se trouve aujourd'hui au pensionnat Sainte-Anne, Victoria. V. note 21, p. 215.

13. Les Français étaient alors probablement plus nombreux que les Canadiens en Colombie Britannique, où les avait attirés la découverte des mines d'or.

d'où ce père visita ensuite périodiquement les autres centres miniers de la contrée. Un autre résultat fut la bénédiction d'églises à Clinton [14], pour les blancs et les sauvages, et à Quesnel, Alexandria, Soda-Creek, Tlitenaïten et Pavillon, pour les Indiens seuls. La dernière de ces églises était la cinquante-cinquième que le vicaire apostolique avait ouverte au culte depuis qu'il était chargé de la partie continentale de la Colombie Britannique.

A son retour à New-Westminster, Mgr D'Herbomez fut charmé de recevoir, le 24 novembre 1868, deux nouvelles recrues pour ses missions, dans la personne des PP. Charles Marchal et Denis Lamure. Caractère de feu, plein d'un zèle que ne tempéraient pas toujours le tact et la discrétion, le premier devait travailler longtemps dans la Colombie [15], souvent sans arriver aux résultats qu'il avait en vue. Quant au second, il n'était point destiné à fournir une longue carrière dans sa nouvelle patrie. Il n'y avait été que deux ans lorsque, le 17 décembre 1870, il fut emporté par le plus triste des accidents.

Il était stationné à Sainte-Marie, mission fameuse pour sa pauvreté et les privations que devaient endurer les membres de son personnel. Dans ces conditions, la chasse était plutôt une corvée qu'une récréation. Le P. Lamure s'était un jour engagé dans un fourré, espérant y trouver quelque pièce de gibier qui pût apporter un peu de variété au maigre menu de sa communauté, en compagnie d'un frère convers qui marchait derrière lui, lorsqu'une branche d'arbrisseau étant venue en contact avec le chien du fusil de ce dernier, causa une explosion de l'arme, dont le

14. Petit bourg juste au sud de ce qu'on appelle localement le *Green Timber*, plateau élevé et couvert de conifères—d'où son nom anglais—que traverse le grand chemin du Cariboo à Ashcroft, et qui aboutissait alors à Yale.

15. Il mourut à Sainte-Marie le 3 oct. 1906.

contenu alla se loger dans le corps du pauvre prêtre. Il en mourut quelques heures plus tard [16]

Quittant les bords ensanglantés du Fraser, nous voyons, au cours de 1869, le P. Lejacq marcher sur les traces de son évêque, et se rendre du lac William, où il était alors stationné, aux grands lacs du nord [17] Les Porteurs le reçurent bien, mais les Babines prirent occasion d'une épidémie de rougeole qui les avait visités pour se plaindre des agissements des "sorciers français". Mais la bienveillance et la faculté de persuasion que possédait le bon père finirent par avoir raison de ces difficultés.

Au Rocher-Déboulé [18], sur la Bulkley, il assista à l'une des grandes foires qui s'y tenaient annuellement. Des centaines de négociants aborigènes étaient arrivés de la mer, pour y échanger, avec des Indiens qui n'avaient jamais encore été visités par le prêtre, des produits qui leur étaient venus de navigateurs de race européenne, ainsi que les leurs, contre les pelleteries, peaux tannées et autres articles des naturels de l'intérieur.

Ces agglomérations de hordes étrangères les unes aux autres, qui n'avaient point encore accepté le joug de

16. Le P Lamure était un musicien, qui donna un certain lustre à un corps de musique dont les membres étaient des enfants de l'école industrielle, organisation que l'auteur de ces lignes devait ressusciter en 1880

17 La région dont le fort Saint-James est le centre est, en effet, appelée à bon droit la région des lacs, puisqu'elle comprend, à part le lac Stuart, les lacs Fraser, François, Sainte-Marie, Cambie, Dawson, Morice et Émeraude, tous d'importantes pièces d'eau, sans compter plusieurs autres dans le sud-ouest, ainsi que les lacs Pintché, Trembley, Babine, Nation, etc dans le nord Le lac Babine n'a pas moins de 105 milles de long et le lac Morice 780 pieds de profondeur en un endroit Ce dernier donne asile à une grande île faite d'une espèce de montagne Cette belle nappe est encadrée de monts neigeux, flanqués de maint glacier dont le vert éblouissant brille au soleil

18. Ce nom est dû au fait qu'une partie de montagne, un immense rocher, s'était autrefois écroulée, et avait barré la rivière en tombant juste en travers.

l'Évangile, étaient toujours dangereuses pour la paix des tribus et la sûreté des individus. Le P. Lejacq en eut bientôt une preuve.

Un jour, son hôte lui demanda si chacun n'était pas tenu de payer ses dettes.

—Sans doute, répondit le missionnaire, qui ne soupçonnait aucun piège.

Là-dessus, l'Indien alla trouver un Atna [19] ou étranger de race tsimpsiane.

—Tu me dois tant de couvertures, lui dit-il, de l'avis du prêtre, je te prends ceci comme paiement [20].

Signature du P. Lejacq.

Et le Babine s'en alla avec les marchandises qu'il venait d'arracher à l'Atna.

Furieux de cette intervention, l'étranger jura de se venger sur le blanc qu'il croyait la cause de l'incident, et pendant quelque temps il sembla que les jours de celui-ci étaient comptés. Sa vie fut certainement en danger, l'Atna n'attendant que le moment où il serait seul pour le tuer. Le missionnaire n'en resta pas moins quatre semaines parmi ces Indiens, qui étaient malheureusement trop en contact avec les Tsimpsianes pour lui donner les consolations auxquelles les autres Dénés l'avaient habitué [21].

19. Les Porteurs appellent ainsi tous les aborigènes qui sont étrangers à leur race.

20. La couverture était alors l'équivalent de la peau tannée préhistorique.

21. Ce contact avait naturellement occasionné de fréquents mariages de tribu à tribu, qui avaient considérablement modifié le caractère déné de ces Indiens.

CHAPITRE VII

ILE ET CONTINENT

1870–75

En 1870, ce fut au P. McGuckin d'aller visiter les Dénés du nord. Remontant le Fraser dans un canot minuscule, il fit escale au fort Georges, dont il instruisit les Indiens, avant de se diriger sur le lac Stuart, où il arriva le 3 juin. De là, il poussa jusqu'au lac la Truite, ou fort McLeod, rendez-vous d'une partie des Sékanais de l'est, qu'il trouva d'autant plus simples, bons et moraux, qu'ils étaient moins familiers avec les manières des blancs. Leurs congénères du lac d'Ours, fort Connolly [1], reçurent aussi sa visite et firent de leur mieux pour en profiter. Puis, épuisé et même malade, le missionnaire passa de leur fort de traite à la vallée de la Skeena, traversant à pied des montagnes couvertes de neige perpétuelle, où sa nourriture consistait en viande de marmotte et en saumon sec [2].

Ces souffrances et la malpropreté à peu près inséparable d'un milieu indien furent trop pour la nature irlandaise de ce bon père. A part une petite tournée chez les Tchilkotines, sa vie allait dès lors être exclusivement consacrée au service des blancs.

Pendant que ces pérégrinations, ajoutées aux difficultés, sinon aux dangers, relatées dans notre précédent chapitre, absorbaient le temps d'excellents prêtres dans le nord de la

1. Par le 56° 10' de latitude nord.

2. Ce poisson est d'abord pris dans des pièges plantés dans le lit des rivières, ou autrement, où il se fourvoie en arrivant de la mer prêt à frayer et à crever. C'est dire qu'il est en condition pitoyable. Ouvert, tailladé et séché au soleil, il devient le pain quotidien du Porteur, Babine et Tchilkotine, mais un palais blanc ne l'apprécie que fort peu.

Colombie, d'importants événements se déroulaient dans le sud. NN. SS. Demers et D'Herbomez étaient allés à Rome pour assister au concile du Vatican. Le premier put à peine en revenir. Brisé par ses labeurs parmi les Indiens et les blancs, il expira dans sa ville épiscopale le 21 juillet 1871[3]

Missionnaire zélé et prélat doux et humble de cœur, il fut regretté de son troupeau qui ne l'avait pas toujours compris, ainsi que des protestants, dont beaucoup n'avaient rien épargné pour contrecarrer ses plans. Rien de tel que la mort pour faire découvrir les qualités de ses victimes!

Sans être un littérateur dans toute la force du terme, Mgr Demers avait des goûts et des aptitudes qui permettaient de le classer parmi les intellectuels. En 1838-39, il avait compilé un vocabulaire du jargon chinouk, ramassis de termes français et anglais mal prononcés, à base de mots aborigènes empruntés pour la plupart à la langue des Indiens chinouks, et souvent assez dénaturés dans la bouche de ceux qui s'en servaient. Ce curieux mélange était alors, et est resté depuis, le moyen presque universel de communication entre blancs et sauvages, non moins

3. Voici quelques lignes de la notice nécrologique que lui consacra le principal journal de la province, le *Victoria Colonist*, du 1er août 1871 "L'évêque défunt était non seulement un missionnaire dévoué et heureux dans son apostolat, mais, comme homme privé, le plus aimable des hommes. Avec l'évêque, on pouvait différer d'avis en matière de foi, avec l'homme on ne pouvait qu'être d'accord. Il était réellement le chrétien modèle, et, pendant vingt-quatre ans qu'il a occupé la haute position d'évêque, son humilité ne l'a jamais abandonné, son zèle n'a jamais fléchi. Il aurait été vraiment étrange que les consolations de la religion, qu'il a données à tant de personnes pendant sa longue et utile vie, lui eussent manqué au passage suprême. Sa mort, semblable à sa vie, a été paisible et heureuse, montrant ainsi à tous comment un chrétien peut mourir" (*Cf Rap. de l'Assoc. de la Prop. de la Foi pour le diocèse de Montréal*, p. 28, 1872)

qu'entre les diverses tribus hétérogènes du Pacifique, à peu près depuis la Californie jusqu'en Alaska [4]

A la mort du premier évêque de l'île Vancouver, M. Ch. Seghers, qui était revenu avec lui d'Europe, devint l'administrateur du diocèse. Ce jeune prêtre ne paraissait pas lui-même devoir vivre longtemps, mais, comme par une intervention spéciale du Ciel, il reprit peu après ses forces, et devint aussi vigoureux qu'il avait été faible et délicat.

Il n'y avait pas un mois que Mgr Demers était allé jouir de la récompense promise au bon et fidèle serviteur, que sa ville épiscopale saluait l'arrivée d'un des principaux hommes politiques du Canada tout entier [5]. La Colombie Britannique, île et continent, venait d'entrer dans la Confédération, et le ministre des Travaux publics, l'hon. Hector Langevin, avait voulu se rendre compte *de visu* des ressources de la nouvelle province. Comme cet homme d'État était un excellent catholique, ses coreligionnaires de Victoria profitèrent de sa visite pour lui faire poser la première pierre du pensionnat Sainte-Anne, qui allait se bâtir tout prochainement en face de la cathédrale.

Cette cérémonie eut lieu le 11 septembre 1871

En 1872, les Dénés de la Nouvelle-Calédonie furent de nouveau visités. Pendant que le P. McGuckin dirigeait ses pas vers les plateaux herbeux du pays tchilkotine, à l'ouest du lac William, le P. Lejacq retournait aux lacs pittoresques et aux rivières torrentielles sur les bords desquels vivaient les bandes nombreuses des Porteurs et

4. Il peut nous être permis de remarquer ici que cet ineffable jargon fit plus de mal que de bien aux missionnaires de la province du Pacifique, puisqu'il en dissuada un trop grand nombre d'apprendre les langues indiennes, qui peuvent seules rendre d'une manière à peu près adéquate les vérités de notre foi, en même temps que leur connaissance est le meilleur trait d'union possible entre pasteur et troupeau.

5. L'un des pères de la Confédération, vu qu'il avait été l'un de ceux qui en signèrent le pacte.

des Babines, qui ne se lassaient point de se demander pourquoi l'on n'établissait point un poste de missionnaires parmi eux. La présence d'un prêtre résidant était devenue d'autant plus nécessaire dans le nord que, par suite de la découverte de mines d'or dans le district d'Omineca, les blancs, dont la plupart ne faisaient guère honneur à leur race, s'établissaient temporairement au milieu d'eux.

Le P. Lejacq eut alors un exemple des difficultés que causait leur présence dans ces lointains parages. On lui fit un jour une foule de questions sur des sujets qui ne préoccupent généralement que fort peu l'esprit d'un Indien.

—Qu'est-ce qu'un juge? lui demanda le chef du Fond-du-lac (Fraser) [6]

Après avoir reçu les renseignements qu'il désirait sur ce point, le sauvage voulut savoir quel droit pareil fonctionnaire avait de condamner un homme à mort, et, par-dessus tout, si la personne pendue par ses ordres pouvait aller au ciel. Il finit par se détendre l'esprit en révélant la cause de son anxiété, et voici ce qu'il raconta au missionnaire.

L'un des petits chefs babines ayant acheté un sac de farine d'un marchand américain établi à l'extrémité nord du lac Babine, on trouva, lorsqu'on l'ouvrit publiquement pour en distribuer le contenu à une foule d'Indiens réunis pour la circonstance, que ce contenu n'était autre chose que des cendres. Tchœnnih ("la Martre"), frère de l'interlocuteur du P. Lejacq, le retourna donc au marchand, mais celui-ci refusa de le reprendre, prétendant qu'on voulait se jouer de lui. Après deux ou trois jours de délibérations, les sauvages en vinrent à la conclusion que, puisque c'était un sac de farine qu'ils avaient payé avec de bonnes peaux de castor, ils avaient droit à un sac de véri-

6. Pour les Porteurs, c'est "celui qui attache (ou enchaîne) le monde"

table farine. Et comme l'Américain refusait toujours de le leur livrer, Tchœnnih, accompagné d'un Babine, le prit de force dans le magasin du traiteur

Quelques jours plus tard, le juge O'Reilly[7] étant venu à passer au village babine, l'Américain porta plainte devant lui, et en conséquence Tchœnnih fut arrêté, puis condamné à six mois de prison.

Accablé par ses pensées, et se demandant si c'était là la seule espèce de justice qu'on pût attendre des blancs, l'Indien marchait à contre-cœur le long du sentier qui traverse le col des monts Babines[8], en route pour Hazelton et Victoria, où il devait purger sa sentence, lorsque, ayant réussi à se dégager les mains des menottes dont on les avait chargées[9], il fondit soudain sur les deux blancs qui le précédaient sur la rampe étroite et escarpée qu'ils suivaient. Puis, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il les lança l'un après l'autre au fond du précipice qu'ils côtoyaient, opération qu'il répéta relativement au troisième blanc, avant qu'il eût le temps de revenir de sa surprise.

Tchœnnih était donc libre; mais les blancs étant si incompréhensibles dans leur administration de la justice, ne le pendraient-ils point pour s'être échappé, s'ils parvenaient à le reprendre? Si tel était le cas, que serait son sort dans le monde invisible? D'où les questions que le chef posait au prêtre.

Par suite des difficultés créées par ce changement temporaire dans les conditions économiques du nord, et pour bien d'autres raisons, il devenait évident que l'établissement d'une mission parmi les Babines et les Porteurs

7 Peter O'Reilly était un catholique que nous avons bien connu

8. Entre le lac du même nom et le Rocher-Déboulé, ou la Skeena.

9 Ne pas oublier que les sauvages ont les mains et les pieds proportionnément plus petits que les blancs.

était nécessaire. Ces sauvages méritaient certainement cette faveur. Même en l'absence du missionnaire, ils s'efforçaient de conformer leur conduite à ses enseignements, gardaient soigneusement l'organisation établie chez eux pour la répression du vice, observaient le dimanche et les jours de fête d'obligation, ainsi que l'abstinence du vendredi, et manquaient rarement de réciter en commun leurs prières du matin et du soir.

Même le journal des traiteurs du fort Saint-James (lac Stuart) rend témoignage à la fidélité des natifs aux principales observances de l'Église. En voici deux passages qui ont trait à ces pratiques.

"*Vendredi-Saint*, 15 avril 1870. Rassemblement d'Indiens venus de tous côtés pour dire la messe (?!) jusqu'au jour de Pâques. Le chant et la prière dans l'église sont maintenant à l'ordre du jour.

"*Dimanche de Pâques.*—Cérémonies religieuses par les hommes [10] et les Indiens"

C'est pourquoi, le frère Georges Blanchet, qui avait terminé ses études ecclésiastiques depuis près de vingt-cinq ans, fut ordonné prêtre en 1872 pour servir de compagnon au P. Lejacq, que Mgr D'Herbomez destinait à la fondation de la nouvelle mission. Au printemps de 1873, tous les deux montèrent au lac Stuart, et y établirent le poste connu aujourd'hui sous le nom religieux de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

Dans une baie près du fort Saint-James [11], les deux missionnaires défrichèrent une partie de la forêt et y bâtirent, sous la direction du P. Blanchet, une église temporaire; puis ils invitèrent les Indiens à venir se fixer à côté d'eux. Les humbles demeures de ces derniers formèrent bientôt un village en règle, avec des rues qui

10. C'est-à-dire par les employés blancs ou métis.
11. Et non loin du débouché du lac.

convergaient vers une belle église de soixante pieds de long, sans compter le chœur et la sacristie [12]. Cet édifice devait servir non seulement pour les besoins locaux, mais même pour les réunions, à certains jours de fête, des habitants de trois autres villages assis sur le gracieux lac Stuart—pièce d'eau de cinquante milles sur six, bordée généralement de hautes montagnes et agrémentée d'îles et d'archipels boisés comme tout le reste du pays. Aux beaux jours de l'été, alors que pas la moindre brise ne ride la surface de sa nappe, îles et archipels se détachent sur le bleu du ciel lointain, dans lequel ils semblent suspendus par l'effet du mirage, tandis que, pendant une bonne partie de l'année, les monts qui l'enlacent font contraste par la blancheur de leur cime avec l'azur des alentours, et que le vert de leurs bases tranche sur la noirceur de ses eaux.

A part les rivières aux Atnas, ou *Nakrazlen-khoh*, dont le cours est parallèle à celui de la Stuart, mais en sens inverse, la rivière aux Castors, non loin de son extrémité méridionale, et la Yekoh, ou rivière du Petit Lac, qui tombe dans une baie du nord, le lac Stuart reçoit deux importants tributaires, à savoir la Pintché et la Tatché, dont l'embouchure se trouve à autant de villages de mêmes noms. Cette dernière n'est, en réalité, qu'une partie du système fluvial qui, sous les noms de rivière du Milieu, rivière Tatché et rivière Stuart, relie les lacs Tatla, Tremblay et Stuart à la Nétchako, et par celle-ci au Fraser. Ces différents cours d'eau, non moins que les lacs susmentionnés, sont les grandes voies de communication du pays porteur.

Les Indiens de la nouvelle mission non seulement montrèrent beaucoup de bonne volonté dans l'accomplis-

12. Les églises à l'usage des Indiens de l'intérieur sont dépourvues de bancs ou de n'importe quel siège, circonstance qui fait plus que doubler en pratique les dimensions de l'édifice.

sement de leurs devoirs religieux, mais leur empressement à seconder les efforts du P Blanchet, le grand entrepreneur des travaux de construction, fut digne de tout éloge. Dans la suite, leur générosité vis-à-vis de leurs guides spirituels, malgré leur propre pauvreté, ne contribua pas peu à affermir les bases de la nouvelle fondation.

L'ordination du P. Blanchet n'avait guère ajouté aux rangs du clergé de Mgr D'Herbomez; car, le 29 janvier 1873, un prêtre déjà connu de nos lecteurs, le bon P. Gendre, avait quitté la terre pour un monde meilleur, alors qu'il était de résidence à Okanagan. Ce fut une grande perte pour la partie continentale de la province.

Sur l'île, la succession de Mgr Demers restait un objet d'effroi plutôt que d'envie pour chaque prêtre de l'Ouest et même de l'Est. Elle fut d'abord offerte à un M. Morrison, de la province de Québec, et ses bulles avaient même été préparées. Mais l'élu refusa énergiquement le fardeau, alléguant le mauvais état de sa santé et Rome n'insista pas [13]. Même du temps de Mgr de Mazenod, c'est-à-dire avant le printemps de 1861, il semblerait que Mgr Demers avait sérieusement pensé à donner sa démission [14], et un Oblat, le P. Alexandre Trudeau, homme capable qui était anglais par sa mère et avait fait ses études avec Mgr Taché, fut proposé pour lui succéder. Mais ni ce père ni son supérieur ne voulurent entendre parler de cette promotion.

—J'aimerais mieux être votre bedeau qu'évêque sur

13. "J'étais trop gros, et un canot d'écorce n'aurait pu me porter", disait-il plaisamment dans la suite par manière d'excuse. Sa mention d'un canot d'écorce, relativement à un pays qui n'en connaît point semblerait montrer que M Morrison n'attacha jamais assez d'importance aux plans des autorités pour prendre la peine d étudier les conditions économiques de la région à laquelle on voulait le préparer.

14. A moins qu'il n'eût demandé un coadjuteur au lieu d'un successeur

l'île de Vancouver, avait déclaré le premier à Mgr Guigues, provincial des Oblats au Canada, qui lui annonçait la nouvelle.

—Tu es encore trop jeune: refuse, lui écrivait de son côté Mgr de Mazenod [15].

Après un interrègne de presque deux ans, l'abbé Ch.-Jean Seghers dut enfin se dévouer pour le bien commun, et devint le successeur de Mgr Demers. Préconisé le 21 mars 1873, il fut sacré le 29 du mois de juin suivant.

Le nouvel évêque était encore jeune, puisqu'il n'avait que trente-quatre ans, dont dix de prêtrise. C'était un homme dévoué et assez brillant au point de vue des capacités intellectuelles. Malheureusement ses forces physiques n'allaient pas toujours de pair avec les suggestions de sa volonté, faiblesse naturelle que trahissait d'ailleurs un cou long et effilé, qui fut la cause qu'aucune photographie ne lui rendit jamais justice.

Moins d'un an après son sacre, le jeune prélat fit voile pour la côte occidentale de son île, accompagné de M. Brabant, qui s'était offert pour entreprendre l'évangélisation des tribus qui y vivaient encore à l'ombre de la mort. Les deux apôtres choisirent un point sur le littoral comme site d'une mission qui fut dans la suite connue sous le nom d'Hesquiat. Cette place était alors aussi sauvage qu'on pouvait le désirer. M. Brabant était destiné à y passer trente-quatre ans dans un isolement parfait, loin des douceurs comme des tracas de la civilisation.

Aidé de M. Rondeault, il éleva d'humbles bâtisses, dans l'une desquelles il dit la première messe célébrée sur cette plage le 5 juillet 1875. Après le départ de son compagnon,

15. Nous tenons ces détails d'un prêtre, le vénérable P. Dandurand, qui vit encore aujourd'hui (1920) à l'âge de 102 ans, lequel les avait lui-même du P. Trudeau et d'un autre—parent de M. Morrison—qui vit la lettre de Mgr de Mazenod à ce même père.



M. BRABANT

le courageux prêtre dut braver seul les privations sans nombre et les dangers qui allaient être son partage, chez des Indiens qu'il ne pouvait comprendre qu'au moyen du chinouk, dangers provenant de la fureur des flots, résultant des épidémies et même dus à la malice de l'homme.

En effet, il avait à peine eu le temps de s'établir dans ses nouveaux quartiers, que la petite vérole éclata parmi ceux qui devaient former son troupeau. Il dut alors non seulement les vacciner, mais veiller les malades et enterrer les morts, vu que les vivants avaient si grand peur du fléau qu'ils se prêtaient à peine à la tâche de creuser des tombes même pour leurs proches parents.

Le chef du village fut tout particulièrement éprouvé par la terrible visiteuse, qui lui enleva nombre de ses parents et amis. Aigri par l'infortune, il tira un jour un coup de fusil sur le prêtre dévoué, lui infligeant une vilaine blessure à la main [16], après quoi il lui envoya délibérément le contenu de son fusil dans le dos pendant que Brabant lavait sa plaie au ruisseau.

Le pauvre missionnaire se trouvait donc dans une position des plus tristes. Son sort devint d'autant plus pitoyable que des amis s'étant rendu compte de l'effet de l'acte désespéré du chef, perdirent courage à la vue de la quantité de sang qui s'échappait de sa blessure. Au lieu de l'aider à l'étancher, ils le quittèrent l'un après l'autre, pour aller annoncer au village que le prêtre se mourait. A vrai dire, celui-ci était à peu près de leur avis, et il se mit à faire ses préparatifs pour paraître au tribunal du souverain Juge.

Cette attaque meurtrière eut lieu le 28 octobre 1875.

Se trouvant loin de tout blanc, le pauvre prêtre souffrit

16. Avec le propre fusil du prêtre que celui-ci avait eu la charité de lui prêter. Ce chef était jeune, et les épreuves l'avaient plus ou moins déséquilibré au point de vue mental.

terriblement de l'inflammation de sa double blessure [17]. Puis, ayant été transporté à Victoria pour y être soigné, ce ne fut qu'avec la plus grande peine qu'il sauva sa main du bistouri. Le chirurgien déclarait une amputation nécessaire; mais cette amputation eût privé pour toujours le missionnaire du bonheur de dire la messe. Heureusement que Mgr Seghers avait inauguré cette année même (1875) un hôpital, celui de Saint-Joseph, qu'il avait confié aux sœurs de Sainte-Anne[18]. M. Brabant en fut l'un des premiers patients.



Signature de M. Brabant.

Après avoir été entre les mains des médecins pendant près de cinq mois, celui-ci retourna sans hésiter au théâtre de ses travaux et de ses dangers, où il arriva le 25 mars 1876. Longue et pénible à son cœur de prêtre devait être l'apathie religieuse de son peuple. Il n'en était pas moins destiné à voir les consolants résultats de sa persévérance et de ses pieuses industries.

Cette longue période de lutte contre le vice et la superstition était d'autant plus douloureuse pour le vaillant missionnaire qu'il avait commencé son apostolat par une scène aussi consolante que peu commune dans les annales contemporaines de l'Église. Le 28 avril 1874, il n'avait pas régénéré moins de cent soixante-dix-sept enfants dans un seul jour, exploit qui n'a, croyons-nous, jamais été surpassé sur la côte du Pacifique, ou à n'importe quel point de l'Amérique, depuis un grand nombre d'années [19].

17. Sans ses ordres formels, les sauvages auraient puni ce double attentat par la mort de la sœur du soi-disant meurtrier.

18. Cet hôpital s'élève juste en face de l'académie Sainte-Anne.

19. Car il ne faut pas oublier que les baptêmes en masse du P. Lempfrit avaient indifféremment pour bénéficiaires (?) des adultes ou des enfants.

Commencée à 9 heures du matin, cette mémorable cérémonie dura jusqu'à 5 heures de l'après-midi.

Juste un mois auparavant, c'est-à-dire en mars 1874, les missionnaires de Mgr D'Herbomez avaient abandonné la mission Saint-Michel, à l'extrémité de l'île Harbledown, près du fort Rupert. Là aussi la vie du prêtre n'était pas sans danger; mais cet état de choses n'avait rien à faire avec la décision à laquelle on s'était arrêté en haut lieu. L'une des principales causes de cette mesure était le fait que, depuis longtemps, les pères jésuites qui desservaient les Koutenays de la Colombie, en les visitant une ou deux fois par an d'un poste situé à près de cent lieues de là, demandaient au chef ecclésiastique de ce pays de charger ses prêtres de ce ministère. Mgr D'Herbomez avait toujours hésité, à cause de son manque de sujets et aussi parce que la peuplade en question, d'ailleurs assez peu nombreuse, vivait dans un isolement complet du monde civilisé, au point qu'il était plus difficile de l'atteindre du Fraser que du territoire américain.

Voyant l'inutilité des efforts des missionnaires de Saint-Michel, il finit donc par se décider à fermer cette mission et à en envoyer le directeur chez les Koutenays [20].

En conséquence, le P. Fouquet quitta New-Westminster au commencement de juillet 1874 avec le F. John Burns, et s'achemina vers le coin sud-est de la Colombie-Britannique. Tel était le manque de voies de communications dans cette contrée, que le prêtre ne put atteindre ses nouveaux Indiens avant la première quinzaine d'octobre.

20. A tout prendre, il peut être permis d'exprimer le regret que le manque d'ouvriers apostoliques ait rendu ce retrait nécessaire. Les Indiens qu'on abandonnait à leur sort appartenaient à la même race que ceux de M. Brabant, et un séjour plus prolongé au milieu d'eux eût peut-être fini par avoir raison de leur endurcissement. Dans tous les cas, ces sauvages n'étaient pas pires que les Esquimaux, pour lesquels on a déjà tant fait avec de si maigres résultats.

Il acheta alors un bel emplacement d'un Américain qui n'était que trop content de se retirer de cette thébaïde pour laquelle il ne se sentait aucune vocation. Un mois plus tard, la mission Saint-Eugène avait pris rang parmi les stations régulières de missionnaires de la Colombie [21].

Au point de vue matériel, les commencements furent durs ; mais, avec le temps, la vie se fit plus facile au nouveau poste. On y cultiva la terre, et l'on construisit même un moulin qui rendit les plus grands services dans un coin si isolé du monde industriel. Une difficulté d'un autre genre persistait : faute de sujets, le P. Fouquet dut rester deux ans sans confrère. Mgr D'Herbomez avait bien ordonné en juin 1874, le P. Médéric Hétu ; mais les services du nouveau prêtre étaient requis sur le bas Fraser, et, du reste, il devait mourir le 23 avril 1876.

21. Cette mission fut ainsi nommée en l'honneur du fondateur des Oblats, Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, de même que la maison Saint-Charles, de New-Westminster et celle de Saint-Joseph du lac William.

CHAPITRE VIII

Mgr DURIEU ET SON SYSTÈME

1875-76

Mieux partagé que le fondateur de Saint-Eugène des Koutenays était son ancien compagnon d'armes à Saint-Michel, le P. Lejacq, maintenant directeur de la mission du lac Stuart. Peu de missionnaires ont jamais été plus laborieux ou plus dévoués. Quiconque était témoin de ses travaux, qu'il appartînt ou non à sa communion, ne pouvait que rendre témoignage à son inlassable activité et aux consolants résultats de son zèle parmi les sauvages. Nous lisons donc dans le livre d'un ministre protestant, le Dr Gordon, qui le vit à l'œuvre:

"En chemin, nous rencontrâmes le P. Lejacqûes, missionnaire de ce district, qui est chargé de tout le territoire s'étendant entre la fourche de la Skeena et le fort McLeod, à l'ouest et à l'est, et du fort Connolly, au nord, au fort Saint-Georges, au sud [1]. Après qu'on a quitté les vallées de la Skeena et de la Nasse, tous les sauvages de l'intérieur de ce district septentrional sont des chrétiens qui appartiennent aux catholiques romains. La mission est sous la direction des pères oblats, et si tous les missionnaires sont comme le dévoué père Lejacques, ils sont en de fréquents voyages et dans des labeurs abondants" [2].

Parlant de la partie la plus éloignée du troupeau du même pasteur, M. Gordon dit que "parmi nos porteurs se

1. *Sic* pour fort Georges, ainsi nommé non pas en l'honneur d'un saint, mais pour perpétuer la mémoire du roi Georges III d'Angleterre, sous le règne duquel ce poste fut fondé et dont la sainteté n'avait rien de transparent.

2. *Mountain and Prairie*, p. 123; Londres, 1880.

trouvait le prince akwilguète, comme nous l'appelions. Il était réconfortant de voir qu'ils faisaient chaque soir leur prière, que dirigeait l'un d'eux" [3].

Dans son opinion, les Sékanais "paraissent être dans tout ce district tranquilles, dignes de confiance et industrieux" [4]. Quant à la mission du lac Stuart elle-même et à la colonie indigène qu'elle avait vu surgir auprès d'elle, le même ministre protestant remarque que, "à peu près à un mille du fort, il y a un village indien qui possède une gentille petite église [5], et des maisons qui ont un air d'élégance et de propreté qu'on voit rarement chez les aborigènes" [6].

Le bien qui se faisait au lac Stuart et ailleurs allait bientôt être consolidé par l'avènement au pouvoir d'un homme qui devint, dans la partie continentale de la Colombie, le type du missionnaire clairvoyant et prudent, par conséquent du missionnaire qui réussit avec les indigènes. Mgr D'Herbomez, dont la santé n'avait jamais été bien forte, ne pouvait visiter tous les postes de son immense vicariat apostolique. Il demanda donc un coadjuteur, et le P. Durieu fut préconisé évêque de Marcopolis en juin 1875 et sacré à New-Westminster le 24 octobre suivant. Le prélat consécrateur, Mgr D'Herbomez, était assisté de Mgr Lootens, vicaire apostolique d'Idaho [7], et de Mgr Seghers, évêque de l'île Vancouver.

Mgr Pierre-Paul Durieu était né à Saint-Pal de Mons, au diocèse du Puy, France, le 4 décembre 1830. Il avait

3. *Ibid.*, p. 90. Les Akwilguètes des Anglais sont les Babines du Rocher-Déboulé. Ils sont aussi appelé par leurs voisins de race tampsiane

4. *Ibid.*, p. 134.

5. La grande église n'était point encore bâtie.

6. *Ibid.*, p. 134.

7. Qui devait se retirer de ce poste l'année suivante (1876), pour résider alternativement sur l'île et sur le continent, jusqu'au jour de sa mort, qui arriva à Victoria le 12 janvier 1898.

été ordonné prêtre le 11 mars 1854, et nous l'avons vu arriver au Pacifique le 12 décembre 1859. Ne possédant aucune de ces qualités intellectuelles qui éblouissent et provoquent les applaudissements du monde, il n'en sut pas moins, dès le début, se rendre compte du fait, si peu généralement connu, que l'Indien diffère infiniment plus du blanc par sa mentalité que par son apparence physique. Cette persuasion, jointe au rare bon sens dont il fit constamment preuve dans sa direction des néophytes aborigènes, le rendit sans contredit le plus parfait missionnaire indien du Pacifique septentrional.

Les missions de la partie continentale de la Colombie Britannique furent un moment tout aussi fameuses que les réductions jésuites du Paraguay. Pour cette raison, il nous faut, avant de continuer notre récit, payer notre juste tribut d'éloges à la mémoire de celui qui, après Dieu, fut la cause principale de leurs succès, et expliquer en quelques mots le système que cet apôtre suivait dans son ministère chez les sauvages, système dont se sont toujours loués les missionnaires qui l'ont adopté.

Tout d'abord, il ne faut pas perdre de vue le fait que l'aborigène des deux Amériques est un être qui a des aspirations, des manières de voir et des règles de jugement absolument différentes des nôtres. Essayer de le gagner à notre religion, et surtout vouloir le maintenir fidèle à ses obligations morales, par les méthodes en vogue parmi les prêtres chargés de paroisses à population européenne [8], serait courir au devant de la défaite et d'un insuccès final. Créature dégradée qui tient plus de l'enfant que de l'adulte, sans pouvoir prétendre à l'innocence du premier ou à la maîtrise des passions qui devrait caractériser le second, le Peau-Rouge doit être traité avec la fermeté, la prudence et la prévoyance requises pour le gouvernement de la

8. C'est-à-dire par la simple prédication et la direction du confesseur.

jeunesse, qualités auxquelles doit s'ajouter une grande perspicacité, qui empêche que les artifices d'une nature aussi fine que naïve ne conduisent à de fausses conclusions.

Par-dessus tout, le missionnaire qui veut réussir parmi les Indiens doit viser plus haut pour frapper plus bas. Sans faire trop violence aux principes d'une saine théologie, il doit demander davantage, sûr qu'il est d'obtenir moins[9].

Il lui faut aussi un grand esprit de suite, une continuité dans la direction qui ne se démente jamais. Il doit, en effet, prévoir toute possibilité d'hésitation ou de doute relativement à la légitimité, ou à l'opportunité, de telle ou telle mesure, vu que l'Indien a bonne mémoire, et que son astuce innée lui ferait facilement saisir toute contradiction, réelle ou apparente, entre le passé et le présent.

Avec lui, il faut tout peser, tout prévoir, se rendre compte d'avance de l'effet probable sur son esprit de tel acte, tel avis, telle décision. Car une fois donnée, cette décision ne peut plus se rappeler, une fois émis, cet ordre doit persister, sous peine de laisser croire non seulement à de l'indécision, et partant à de la faiblesse, mais même à de l'ignorance chez le supérieur qui enlèverait tout respect à l'inférieur, et rendrait impossible cette prompte obéissance sans laquelle les relations entre les deux ne sauraient être normales. Un homme qui se trompe n'a pas le droit de commander, d'après l'Indien, la soumission ne se doit qu'à celui qui sait ce qu'il veut et pourquoi il le veut. Il est donc de toute nécessité, avant de rien dire, d'être bien sûr de son droit, pour n'avoir pas à se dédire ensuite.

Mais si le missionnaire chez les sauvages doit savoir s'affirmer et, au besoin, faire acte d'autorité, il doit bien se garder de donner dans une arrogance qui blesserait autant qu'elle porterait à douter du mobile qui l'inspire.

9. Il faut surtout proscrire impitoyablement tout ce qui pourrait être une occasion de péché.

Car l'aborigène est soupçonneux, il prend facilement le change en présence d'un individu qui lui paraît sortir de son assiette. Voilà pourquoi l'on insiste tant pour que le nouveau missionnaire, évite soigneusement les éclats de voix, les contestations bruyantes et tout ce qui pourrait sentir la mauvaise humeur[10]. Le sauvage écoutera un homme qui commande posément et froidement, il n'a que faire de celui qui s'excite et semble céder à la colère. Il obéit à la raison, mais se rit de la passion.

Mgr Durieu s'était pénétré de ces caractéristiques de la nature indienne, ainsi que des exigences spéciales qu'elles entraînent, et il en avait fait la base de son "système" de missions. Étant un grand enfant, l'indigène doit être l'objet d'une surveillance de tous les instants il faut le corriger souvent, et sa persévérance doit parfois être mise à l'épreuve. D'où l'établissement chez lui de surveillants, qui sont comme les yeux du chef local. Mais il serait inutile de surveiller si ce n'était pour empêcher le mal et le réprimer. Or aucun ordre ne sert de rien sans la sanction d'un pouvoir exécutif qui puisse au besoin avoir recours à la force. C'est ce qui explique la présence des agents de police parmi les néophytes de Mgr Durieu. Ce sont les bras du chef, qui est, dans l'économie sociale des naturels, ce qu'est la tête à un corps bien organisé.

Avec le progrès spirituel de son peuple, un autre officier, bien plus important que les autres au point de vue religieux, s'introduisit comme imperceptiblement dans les villages catholiques de la Colombie. C'est le "surveillant de l'Eucharistie", fonctionnaire qui rend aujourd'hui à ceux qui communient, ou qui s'y préparent, les services que les chefs rendaient autrefois au commun peuple, bien que dans un ordre d'idées plus relevé. Les attributions des chefs ordinaires sont maintenant regardées comme ayant

10 D'autant plus que, ne comprenant rien, le sauvage peut soupçonner tout.

un caractère plutôt civil que religieux[11]. Ce grand surveillant remplace virtuellement le prêtre en l'absence de celui-ci il affermit les faibles, console les affligés, excite l'ardeur des tièdes et relève ceux qui sont tombés, au moyen d'exhortations paternelles, de bons conseils et, au besoin, de salutaires pénitences.

Ces pénitences peuvent être de caractère moral et purement religieux, ou même corporel, et l'on apprend aux fidèles non seulement à s'y soumettre de bon cœur, mais même à les aimer et à les rechercher, en considération de l'exemple que nous en a donné Notre Seigneur. Cette discipline rappelle plusieurs points de celle qui fut en vigueur pendant les premiers siècles de l'Église Surtout pendant les retraites, ou missions, qu'on leur prêche périodiquement et à d'assez brefs intervalles, il n'est pas rare de voir les Indiens, les poignets attachés l'un à l'autre ou libres, à genoux ou debout à l'église devant l'assemblée des fidèles, expiant ainsi publiquement des fautes commises en public, ou dont l'existence est connue du plus grand nombre.

Pour cela, des espèces d'assises ont lieu chez le chef ou le "surveillant de l'Eucharistie", quelque temps avant le jour des confessions. Entouré de ses officiers, les surveillants et les hommes de police, le principal représentant de l'autorité cite à son tribunal quiconque est connu pour avoir fauté. Il le reprimande si sa faute est prouvée, et

11 Du reste, il ne faut pas oublier ce que nous avons dit au commencement de notre premier volume (p. 15), à savoir qu'aux yeux des Indiens l'office de chef ne correspondit jamais à l'idée que nous nous en faisons nous-mêmes. Ainsi, pour les Porteurs du nord, ce personnage était un *miuib*, c'est-à-dire un bourgeois qui vit sans travailler nullement un fonctionnaire qui gouverne et veille au bon ordre dans la tribu Pour rendre le concept que nous avons d'un chef en tant que dépositaire de l'autorité, nos missionnaires durent emprunter pour le bénéfice de ces aborigènes le mot *tayé* au jargon chinouk. C'est aujourd'hui le seul employé dans ce sens

lui assigne la pénitence que comportent la nature et la fréquence de ses manquements à l'ordre ou à la morale.

De cette manière, les Indiens les plus indifférents se sentent constamment surveillés, et ils sont forcés de s'observer [12], en même temps que les bons conseils qu'ils reçoivent les portent à s'amender, et les castigations qu'ils subissent ont le double résultat de leur instiller une crainte salutaire et de les préparer à une bonne confession, aucun délinquant n'étant remis en liberté avant d'avoir promis de s'efforcer de ne plus retomber.

Et lorsque cette confession est suivie de la communion, on peut être sûr que l'Indien est sur la voie non seulement de la régularité, mais même de la perfection chrétienne. Car le système de Mgr Durieu n'admettait aucune communion faite à la légère, comme un acte tout ordinaire, sans préparation ni action de grâces. Le candidat devait au préalable réciter d'un bout à l'autre son catéchisme [13], et montrer par sa conduite qu'il appréciait la faveur qu'il briguait.

Des prières spéciales et des cantiques dénotant un ardent amour de Notre Seigneur dans l'Eucharistie et un grand désir de le recevoir étaient, dans certaines places, journellement récitées et chantées en commun par ces candidats [14]. Puis, le jour de la communion arrivé, ce grand

12. Point qu'ont blâmé les adversaires du "système", prétendant que l'Indien agit ainsi *ad oculum*. Il ne le fait pas plus que nombre de blancs, qui évitent des fautes sociales parce qu'ils sentent que pareils manquements entraîneraient pour eux les sanctions du bras séculier.

13. Chose d'autant plus difficile, et partant plus méritoire, que, pendant très longtemps, l'acquisition de cette science fut le résultat d'interminables répétitions nécessitées par le manque de livres chez les Indiens.

14. Et c'était vraiment plaisir de contempler l'extraordinaire ferveur de ces prières et l'entrain qui présidait au chant de ces cantiques. Normalement, l'Indien a l'oreille très musicale et la voix aussi juste, la mesure lui vient naturellement, et il acquiert comme instinctivement les règles de notre harmonie qui ont pour résultat, par exemple, la

acte de la vie chrétienne était précédé de prières préparatoires, dites par les communiants revêtus de leurs plus beaux habits et décorés d'un insigne propre à la circonstance. Enfin, au milieu de chants qui embrasaient les cœurs les plus froids, l'Indien recevait son Créateur, et le remerciait de sa condescendance par une longue et fervente action de grâces, où se mêlaient de nouveaux cantiques, tout comme au jour de la première communion des apôtres [15].

La dévotion à l'Eucharistie était soigneusement inculquée par Mgr Durieu, qui en avait fait comme le pivot de tout son système. Il en portait l'emblème dans ses armes épiscopales, et il passa les dernières années de sa vie à en instiller l'amour et le désir dans le cœur de ses ouailles. Mais, encore une fois, il réclamait le respect le plus profond, indice de la foi la plus intense, chez ses néophytes—*justus ex fide vivit* [16], comme le portait son écusson.

L'espèce de sévérité qu'il manifestait sous ce rapport contribua plus que tous les sermons au succès de son ministère. Sous son impulsion, les sauvages devenaient si enflammés de l'amour de Jésus-Hostie et du désir de le recevoir, qu'ils s'efforçaient d'éviter la moindre faute, et vivaient plus comme des religieux, avec prières du matin et du soir en commun et visites quotidiennes au Saint-Sacrement en particulier, que comme de simples fidèles plongés dans les mille distractions du monde.

Au demeurant, comme pour prévenir l'objection que ses aspirations étaient entachées d'exagération, et qu'il pouvait être préférable de se contenter de moins, puisqu'on

composition d'un accompagnement de tierce. Que dire alors quand une réelle émotion l'oppresse, et qu'il s'en décharge par l'exécution d'un chant qui la traduit à merveille!

15. *Et hymno dicto, exierunt*, "et, ayant dit un hymne, ils s'en allèrent" (*Matt.*, XXVII, 30).

16. "Le juste vit de foi" (*Hebr.*, X, 38).



Mgr DURIEU, O.M.I.

ne peut pas exiger la perfection de pauvres sauvages qu'il faut avant tout sauver, ce spécialiste en direction indienne ne se lassait pas de citer le texte d'Isaïe "Vous avez multiplié les rangs du peuple, et vous n'avez pas multiplié la joie" [17]. Vous, disait-il aux missionnaires trop coulants, vous avez augmenté le nombre des chrétiens, mais vous n'avez pas augmenté la joie de l'Église, vu que ces soi-disant chrétiens ne sont tels que de nom. Ce ne sont, en somme, que "des païens lavés".

Tel est, en quelques mots, le fameux "système" de Mgr Durieu. Il est la clef de la merveilleuse transformation qu'un si grand nombre admirèrent du vivant de ce prince des missionnaires chez les Indiens.

+ Paul Durieu, o.m.i.

Signature de Mgr Durieu

L'un des premiers soucis du nouveau prélat, après sa nomination à la charge de coadjuteur de Mgr D'Herbomez, fut de visiter les différentes parties de ce qui n'était plus guère connu comme la Nouvelle-Calédonie, et de s'assurer des progrès spirituels et temporels qu'avait faits la mission du lac Stuart. C'était pendant l'été de 1876. Son voyage fut couronné de succès. Il lui permit de voir les principales localités du nord, où il prêcha des retraites et des missions, qui se terminèrent par la bénédiction solennelle de la nouvelle église de la mission centrale de Notre-Dame de Bonne-Espérance.

De son côté, un poste plus ancien, celui de Sainte-Marie sur le bas Fraser, s'enrichissait, le 19 mars 1876, de quelques sœurs de Sainte-Anne, qui devaient rendre aux filles des Indiens les mêmes services que les pères et frères oblats rendaient à leurs garçons depuis 1863. En outre de tout

17 *Is.*, lx, 3.

ce qui s'apprend dans une école élémentaire, elles allaient leur enseigner la couture et la broderie, sans compter l'art tout aussi nécessaire de tirer le meilleur parti possible des aliments qu'elles auraient à préparer pour la table.

Le 20 septembre suivant, arrivaient à New-Westminster trois autres religieuses du même institut, qui devaient se rendre jusqu'à la mission du lac William et y fonder, elles aussi, une école industrielle pour les filles indiennes [18], tandis que, sur l'île Vancouver, deux jeunes prêtres, précieux renfort pour les postes de ce diocèse, offraient leurs services à Mgr Seghers. C'étaient les abbés Jean-Nicolas Lemmens et Joseph Nicolaye [19], tous deux natifs de Hollande. Nous aurons plus tard à mentionner le premier à l'occasion d'une position des plus honorables. Quant au second, nous pouvons dire dès maintenant que, pendant cinq ans, il se dévoua au bien spirituel des Indiens, pour exercer ensuite, pendant plus de trente-cinq, son ministère parmi les blancs de son diocèse d'adoption.

Ce diocèse comptait en 1876 quelque cinq mille quatre cents catholiques, sur une population totale d'environ trente mille âmes [20]. C'était, on le voit, encore assez modeste, mais il ne faudrait pas oublier que l'éparpillement des fidèles, dont beaucoup ne pouvaient être desservis sans courir de réels dangers en canot, doublait l'ouvrage du clergé. Le diocèse de l'île Vancouver possédait en même temps onze églises ou chapelles, une école pour les garçons et deux pour les filles, deux orphelinats, deux couvents et un hôpital, dont on venait d'achever l'installation.

Cependant, sur le continent, la petite mais vigoureuse peuplade que formaient les Koutenays correspondait aux grâces dont le P. Fouquet était en partie le dispensateur.

18. De la tribu des Chouchouapes.
19. Prononcer Nicolaï.
20. Il en avait environ 10.000 en 1921.

Au cours de cette même année 1876, la mission établie au milieu d'eux put se considérer comme complétée par l'arrivée, au mois d'août, du P. Edmond Peytavin, qui devenait le *socius* de son directeur. Celui-ci allait désormais faire avancer encore plus facilement dans les voies spirituelles, en même temps que dérider par son entrain presque juvénile, des Indiens qui, tout froids, entêtés et hautains qu'ils étaient par nature, ne s'en étaient pas moins toujours montrés favorables aux pratiques de la vie chrétienne, ainsi que le constatent tous les rapports des voyageurs qui vinrent en contact avec eux.

Nous en avons déjà donné des preuves. En 1872, le colonel Robertson-Ross, alors commandant de la milice canadienne, écrivait ce qui suit, au cours d'un rapport officiel qu'il fit sur un voyage accompli au travers du continent.

"Les Indiens koutenays, à l'ouest des montagnes Rocheuses, sont bien plus civilisés que les Cris ou les Pieds-Noirs.. Pendant la journée que je passai avec la bande de Koutenays, la cloche sonna trois fois au camp pour appeler à la prière. Ce sont de fameux chasseurs, de bons cavaliers, et ils se tenaient tout prêts à se mesurer avec les Pieds-Noirs si l'occasion s'en était présentée" [21].

21 *Report of a Reconnaissance of the North-West Provinces and Indian Territories of the Dominion of Canada*, p. 16 (imprimé privément pour un cercle spécial de lecteurs)

CHAPITRE IX

PERTES ET GAINS

1876-82

Jusqu'alors, l'Église catholique dans l'Extrême-Ouest n'avait guère connu que des succès. Son action civilisatrice faisait l'admiration de tous, et quelques rares tribus, réfractaires à tout sentiment religieux autre que ceux qu'ils tenaient de leurs ancêtres, refusaient seules de courber la tête sous le joug du Christ que prêchaient ses ministres. Le jour était arrivé où elle devait enregistrer un échec d'autant plus pénible qu'il lui arrivait chez une peuplade qui n'avait point naturellement, pour les choses de l'autre vie, l'insouciance qu'affichaient les Indiens du Pacifique septentrional.

Les sauvages appelés communément Thompsonnes [1], sans faire preuve d'un scepticisme réel à l'endroit des enseignements du prêtre, s'étaient pourtant montrés assez lents à rejeter leurs pratiques superstitieuses et à embrasser toutes les pratiques d'une véritable vie chrétienne. D'un autre côté, un ministre anglican, qui considérait leur pays comme son champ d'action exclusif, ne se faisait pas faute de représenter la religion du prêtre comme d'une sévérité déraisonnable. Il trouvait surtout à redire à l'intransigeance avec laquelle les missionnaires catholiques insistaient sur la nécessité pour tout chrétien de ne vivre qu'avec une seule femme. "David et Salomon en avaient

1 Les *Ntlakyapamuk*, ou Thompsonnes (nous écrivons comme on prononce) du nom de la rivière découverte par l'explorateur D. Thompson, qui traverse partiellement leur habitat. Celui-ci s'étend aussi le long du Fraser et comprend les environs de Lytton.

chacun des centaines", avait-il coutume de dire. "Pourquoi demander tant à de pauvres sauvages" ?

Il arriva donc que cette coupable indulgence, jointe aux libéralités dont sa secte se faisait la dispensatrice, finit par avoir le résultat désiré, et la majorité de la tribu thompsonne embrassa le schisme d'Henri VIII, bien que, même dans son sein, Dieu ait eu ses élus : un petit troupeau dont la ferveur compensait l'exiguïté.

C'est aussi vers ce temps-là qu'un certain nombre d'Indiens de la plaine de Chilliwack [2] prirent prétexte de quelque difficulté avec leur prêtre pour passer à l'hérésie. Ce furent les méthodistes qui profitèrent de cette sécession, si tant est que l'on puisse jamais trouver du profit dans les rebuts du catholicisme, des gens qui n'ont pas assez d'humilité pour se plier aux exigences de la religion d'un Dieu qui voulut être crucifié, après avoir prêché la répression des passions et la soumission à l'autorité légitime.

Thompsonnes et Chilliwacks appartenaient à la grande famille séliche, dont les tribus sont généralement assez portées aux choses de la religion. Il en allait autrement des sauvages de la côte occidentale de l'île Vancouver. Nous avons laissé leur missionnaire, M. Brabant, victime d'une attaque meurtrière aussi cruelle qu'injustifiable, et luttant sans trop de succès contre l'indifférence et les attaches superstitieuses des Indiens d'Hesquiat. Il ne comptait encore qu'une famille chrétienne en 1876, mais, en général, les autres ne refusaient point d'assister à la messe le dimanche. Ces Indiens suivaient aussi, autant qu'ils le jugeaient bon, ses directions en ce qui avait trait à leurs intérêts temporels.

Mgr Seghers lui fit, le 29 septembre 1876, une agréable surprise en arrivant chez lui avec M. Nicolaye. Deux jours plus tard, c'est-à-dire le 1er octobre, le prélat bénit

2. Qui s'étend entre le bas Fraser et la frontière américaine.

en présence de représentants de cinq tribus l'église du village, qu'il mit sous la protection de saint Antoine. Puis il laissa M. Nicolaye chez M. Brabant, avec prière à celui-ci d'initier le jeune prêtre au pénible ministère des missions indiennes. Le 5 décembre suivant, le directeur du poste d'Hesquiat se rendit au détroit de Barclay, toujours sur la côte ouest de l'île, en vue d'y préparer la fondation d'une station de missionnaires.

En arrivant en vue de cette place, M. Brabant remarqua un grand nombre de sauvages assis devant leurs loges [3], selon la coutume de ces gens lorsqu'ils sont désœuvrés, ce qui leur arrive souvent. L'un d'eux se leva avant que le visiteur pût aborder, et, dans un discours furibond, maltraita sans pitié le missionnaire, dont, assura-t-il, personne ne voulait, et qui devait bien se garder de mettre pied à terre.

Mais le prêtre commençait à être familier avec la mentalité indienne. Sachant que les aborigènes ont une peur superstitieuse de voir leurs paroles notées sur le papier, il sortit tranquillement son calepin de sa poche, et fit semblant d'écrire ce que l'Indien disait. Ce que voyant, celui-ci s'arrêta net et disparut derrière une maison. Alors le chef du village reçut le missionnaire.

Dégoûté peut-être à la vue du peu de progrès que faisait la mission d'Hesquiat, M. Nicolaye profita, le 25 mars 1877, du passage d'une goélette pour se rendre au détroit de Barclay et de là à Victoria. Le 26 avril suivant, il retournait chez M. Brabant, auquel il communiquait l'ordre de son évêque de partir immédiatement pour la capitale de

3. Immenses maisons dont les murs, très bas, sont faits de planches de cèdre fendues à la hache, ou autrement. Elles logent plusieurs familles de même clan, qui ont un foyer commun au centre, tandis qu'un égal espace leur est assigné le long des murs. Une ouverture, au faîte du toit, correspond au foyer, et en laisse échapper la fumée, qu'un appareil de nature primitive contrôle quelquefois.

l'île, afin de prendre part à un synode auquel devaient assister tous les prêtres du diocèse.

Puis, en se rendant dans l'Alaska, où il avait l'intention d'établir des missions, Mgr Seghers chargea M. Brabant d'aller surveiller l'érection des bâtiments nécessaires à un poste de missionnaires à Namukamus, détroit de Barclay. En conséquence, celui-ci partit le 24 avril 1877, et, avec l'aide d'un Canadien-français nommé Morin, construisit d'abord une cabane de douze pieds carrés, puis une église de soixante-quatre pieds sur vingt-six, où il dit pour la première fois la messe le jour de Noël suivant. M. Nicolaye fut chargé de cette nouvelle mission, qui fut dédiée à saint Léon-le-Grand.

Peu après, les intérêts de l'éducation chrétienne occasionnèrent la fondation, le 15 mai 1877, d'une école catholique à Nanaïmo[4]. Trois sœurs de Sainte-Anne y firent l'office d'institutrices.

Retournant au continent, nous trouvons dans le nord des traces encore fraîches de l'enthousiasme avec lequel les Porteurs du lac Stuart et autres points avaient reçu Mgr Durieu lors de sa visite de 1876. Dans l'automne de l'année suivante, ces Indiens virent un prélat d'un genre bien différent arriver de l'est. Ce n'était autre que l'ineffable Bompas, l'adversaire enragé des missionnaires du Mackenzie. Ce monsieur se rendait à la côte du Pacifique, dans le but d'essayer de réconcilier avec les autorités de sa secte un homme capable, un excellent organisateur, M. William Duncan, qui s'était fait remarquer par ses travaux à Métlakahtlah. Bien que ces travaux eussent été faits sous les auspices et aux frais d'une société anglicane, M. Duncan était trop bon protestant pour ne pas se prévaloir de son droit de "protester" contre ce qu'il appelait l'ingé-

4. Nanaïmo est essentiellement une ville minière, que font vivre en grande partie de riches mines d'anthracite.

rence de son supérieur, même dans des choses qui sont généralement regardées comme essentielles [5].

Bompas arriva au fort Saint-James dans les premiers jours de novembre 1877. Malgré la saison avancée et la répugnance qu'avaient les Indiens à l'accompagner, vu qu'ils prévoyaient l'impossibilité où ils se trouveraient de revenir à leurs foyers [6], il se mit en route le 7 du même mois pour le lac Babine et la Skeena.

Le dignitaire anglican se trouvait alors en plein pays catholique. Il pouvait d'autant moins suivre ses goûts au prosélytisme, que ses habitants avaient la foi la plus robuste dans le système religieux qu'ils avaient adopté. Il ne se permit pas moins de se moquer devant eux des pratiques qui sont propres au catholicisme, déclarant en des termes que les Porteurs répètent encore, dans le dialecte et avec l'intonation particulière dont le voyageur se servit, que "Dieu est un esprit et non pas du métal", comme si l'excellent homme avait été persuadé que ses auditeurs croyaient le contraire, parce qu'ils portaient sur leur poitrine des crucifix de cuivre.

Néanmoins, grâce à l'intervention du P. Lejacq, les Indiens se montrèrent obligeants pour le voyageur, tout en ayant pitié de son ignorance. M. Bompas admit lui-même dans la suite la correction de leur conduite à son égard, et son biographe dit à ce propos: "Les Indiens babines de cette région étant tous catholiques romains, regardaient naturellement avec défiance un missionnaire de l'Église d'Angleterre. 'Cependant', dit l'évêque, 'ils 'nous traitèrent bien' " [7].

5. V. la note 13 du chapitre V, p. 237.

6. Par suite de la glace qui allait prochainement recouvrir le lac Stuart et une partie du lac Babine. Celui-ci étant assez souvent très profond, gèle irrégulièrement, en sorte qu'on ne peut, pendant longtemps, le parcourir ni en canot ni en traîneau ou à la raquette.

7. *An Apostle of the North*, par le Rév. H.-A. CODY, p. 194; New-

Habitué comme il était aux nombreux postes de l'Athabaska-Mackenzie, Bompas put s'étonner de ne trouver à l'ouest des montagnes Rocheuses qu'une seule mission pour desservir tant de sauvages. Le fait est que les centres religieux n'ont jamais été bien nombreux en Colombie Britannique, où l'on a toujours préféré de rares établissements pour le missionnaire, avec de nombreuses succursales visitées périodiquement. Ainsi, dans sa partie continentale, cette province ne comptait encore que six postes avec prêtre résidant en 1878. C'étaient New-Westminster, où demeurait le vicaire apostolique, Sainte-Marie, sur le Fraser, Okanagan, le lac William, Saint-Eugène de Koutenay et le lac Stuart.

Il nous faut mettre au crédit de cette même année la fondation d'un septième, celui de Kamloops [8], sur le continent, qui avait été rendue possible par le rappel du P. C. Chirouse de l'école indienne de Tulalip, au territoire de Washington, où ce vieux missionnaire avait fait des merveilles. Il fut le dernier des Oblats de l'Orégon à travailler sur le sol américain, de même qu'il avait été l'un des quatre premiers religieux de cette congrégation à y exercer son ministère.

Pendant ce temps, un jeune prêtre alors de santé si débile que sa seule vue faisait penser à un cercueil, l'abbé Gustave Donckele, nouveau venu dans l'île, était nommé

York, 1908. Bompas était alors à la merci du prêtre "romain" qu'il haïssait tant. Si le P. Lejacq avait voulu agir vis-à-vis de lui comme il s'était conduit envers les missionnaires catholiques du Youkon, sa position aurait été d'autant moins enviable que l'influence du prêtre dans tout le district du lac Stuart était incomparablement plus grande que celle que n'importe quel ministre protestant posséda jamais sur ses adeptes.

8. Kamloops (la "Jonction") se trouve à l'embouchure de la Thompson du nord dans la Thompson du sud, au centre de la zone aride de la Colombie—aride en ce sens qu'il faut irriguer pour cultiver avec succès.

vicaire de M. Rondeault, et inaugurait (1878) un apostolat unique en son genre. Entre l'île Vancouver et le continent, se trouve toute une pléiade d'îles plus ou moins peuplées de blancs, dont celle qui est connue sous le nom de *Salt-Spring* (ou Source salée) est la plus importante. Tout en résidant à Cowitchan, M. Donckele desservit régulièrement de ces différents points, et cela souvent au mépris de grands dangers. Il devait donner les douze plus belles années de sa vie à ce ministère.

Au cours de la même année 1878, l'évêque de l'île Vancouver ouvrit au culte des églises à Comox et à Nanaimo. Jusqu'alors, les offices avaient eu lieu chez l'une ou l'autre des familles de blancs établies dans ces deux places. La première chapelle de Comox fut bâtie sur un terrain appartenant à un Italien du nom de Robella, et elle fut dédiée à saint Jean-Baptiste. Un semblable édifice qui avait été mis sous le patronage de saint Pierre, avait déjà été érigé à Nanaimo en 1864. La première église bâtie par les Oblats à Esquimalt fut aussi remplacée par par une meilleure, qui fut bénite en 1879 [9].

De plus, les rangs du clergé de la Colombie Britannique continentale se grossirent, en septembre 1879, par l'arrivée de France des PP. Jean-Marie-R. Le Jeune et Eugène-C. Chirouse. Ce dernier était le neveu du digne missionnaire du même nom que nous avons mentionné plus haut. Tous les deux, dans la pleine ferveur de leur récente ordination, venaient du scolasticat d'Autun, alors la grande maison de formation des Oblats d'Europe. Le diocèse de l'île Vancouver, de son côté, s'enrichit peu après d'une nouvelle recrue, l'abbé Jean-Adolphe Van Nevel, qui arriva à Victoria le 12 décembre de la même année. Ces trois ouvriers, Oblats et séculier se sont toujours montrés de véritables hommes apostoliques. Les deux premiers sont

9. Avec saint Joseph comme patron.

encore (1923) au champ d'honneur, les doyens, avec M. Althoff, des missionnaires du Pacifique.

Le 26 janvier précédent, Mgr Seghers avait surpris son ami d'Hesquiat en lui annonçant qu'il allait se rendre à Orégon-City pour en faire sa résidence, vu qu'il venait d'être nommé coadjuteur de Mgr Blanchet. Ce transfert avait été décidé depuis quelque temps, à savoir le 10 décembre 1878. Le 20 décembre 1880, le dit coadjuteur succédait au vénérable Mgr Blanchet sur son siège archiépiscopal. En conséquence de la première mesure, M. Jean-Baptiste Brondel, prêtre qui avait jusque-là été chargé de la paroisse de Steilacom, au territoire de Washington, fut sacré évêque de l'île Vancouver par son prédécesseur, Mgr Seghers. La cérémonie eut lieu à Victoria le 14 décembre 1879 [10].

Eminentiae Tuae
humilis in Christo servus
Car. Jo. Seghers
Arch. Oregonens.

Autographe de Mgr Seghers.

Enfin, sept mois après cette importante cérémonie, c'est-à-dire le 26 juillet 1880, les PP. Coccola, Chiappini et Morice [11] débarquaient à la ville épiscopale du nouveau titulaire, après un voyage qui leur avait fait traverser non seulement l'Atlantique, mais les États-Unis, de New-York à San Francisco, et le Pacifique de cette dernière place à Victoria et New-Westminster. Les nouveaux ar-

10. Mgr Brondel naquit à Malines, Belgique, en 1841, et avait été promu à la prêtrise en 1863.

11. Deux Corses et un Manceau.

rivés n'étaient encore que frères scolastiques dans l'ordre des Oblats, auquel appartenaient tous les missionnaires stationnés sur la partie continentale de la Colombie. Ils pouvaient en outre être considérés comme faisant partie des épaves qu'avait dispersées sur tous les points du globe la tempête anti-religieuse qui commençait à sévir en France, autrefois la mère et la protectrice des missions étrangères.

Une ère nouvelle s'annonçait alors pour l'Église dans la Colombie Britannique. Le chemin de fer Pacifique-Canadien, qui devait faire une nation de provinces jusque-là reliées ensemble uniquement par le lien politique, allait bientôt traverser les montagnes Rocheuses. Les ouvriers qui en allaient préparer la voie, non moins que les émigrés qu'il allait amener au Pacifique, devaient bientôt attirer l'attention des autorités ecclésiastiques sur le fait que l'époque où les missions indiennes étaient l'unique champ d'action offert au zèle apostolique dans cette région touchait à sa fin.

Il est vrai qu'un grand nombre de postes s'occupaient encore exclusivement des aborigènes, et allaient continuer longtemps à le faire ; mais Victoria, Esquimalt et Nanaïmo, sur l'île, avec New-Westminster, Yale et Kamloops, sur le continent, avaient déjà la prétention de se considérer comme de petites villes de blancs, dont les intérêts spirituels ne se pouvaient négliger [12].

Même les missions indiennes étaient à la veille d'une transformation, du moins sur la côte, où Mgr Durieu

12. New-Westminster passait alors pour avoir quelque 2,500 habitants. Cette localité, aux pentes raides, avait alors des rues encore si primitives qu'un bon nombre de souches gigantesques y montaient la garde. Yale et Kamloops possédaient peut-être deux ou trois cents âmes chacun. Yale est bien déchu aujourd'hui, et n'a plus guère que la station du chemin de fer avec de très rares voisins.

régnait en maître, avec le jeune P. Chirouse pour disciple et auxiliaire. Les premières années de probation étaient passées pour les aborigènes, et le prélat missionnaire qui, avec son système de surveillants et de pénitences publiques, avait reproduit sur le Pacifique l'Église des premiers siècles, allait bientôt faire avancer ses chères missions à l'état plus perfectionné de celle du moyen âge, avec ses représentations religieuses, ou "mystères"

A cause de sa jeunesse, le poste de Notre-Dame de Bonne-Espérance, ne pouvait atteindre cet idéal avant quelque temps, d'autant plus que vers la fin de l'été 1880, son ciel s'était comme obscurci par le départ du P. Lejacq, dont les services étaient requis à Kamloops, où il s'était rendu en qualité de supérieur. Les Dénés du nord appréciaient son dévouement et son affabilité, et pendant quelques années le mécontentement qu'avait causé son départ influa sur leur conduite. Le P. Marchal fut son successeur immédiat, et ses manières pas toujours très suaves n'étaient pas de nature à mettre le baume sur la plaie faite au cœur de ces Indiens par le départ de celui qui les avait engendrés à la vie chrétienne[13]

Sur l'île de Vancouver, les rangs du clergé catholique étaient si restreints que fort peu de nouveaux postes, ou même de simples succursales, pouvaient se fonder. Mgr Brondel, aidé d'un ou deux prêtres, veillait sur les catholiques de la capitale provinciale. Au détroit de Barclay, M. Nicolaye enregistrait alors quelques succès avec ses Indiens, tandis que, plus près de Victoria, M. Lemmens se ruinait la santé par ses efforts pour faire des chrétiens convenables d'aborigènes qui étaient d'autant plus éloignés de Dieu, qu'ils étaient plus proches de notre civilisation si vantée, et que M. Mandart faisait son possible

13. D'autant plus que le premier ne put jamais même balbutier leur langue

pour sauver du vice les Sanitches, après avoir dirigé quelque temps le collège Saint-Louis à la capitale.

Attaché au même diocèse était un autre prêtre qu'il nous reste à mentionner, bien qu'à cette époque (1880) il fût stationné en dehors du Canada. C'était l'abbé Jean Althoff, natif de Hollande, qui était arrivé à Victoria dans l'automne de 1878, après avoir fait ses études théologiques au collège américain de Louvain [14]. Il se trouvait en 1880 à Wrangell [15], Alaska, mais devait bientôt être nommé directeur de la mission-paroisse de Nanaïmo, d'où il allait, un an ou deux plus tard, reprendre le chemin du nord et s'installer à Juneau.

Enfin, nous voyons à la même époque l'infatigable missionnaire d'Hesquiat travailler toujours de son mieux, et attendre l'heure de la grâce qui n'avait pas encore sonné pour son troupeau. En juin 1881, il construisit pour les Indiens d'Ahousat, à dix-huit milles de sa résidence, une chapelle à laquelle étaient adjointes deux pièces qui devaient servir respectivement de sacristie et de presbytère.

L'heure de la justice en matière scolaire semblait encore plus éloignée dans la province entière [16] Bien que les catholiques payassent autant que les protestants les impôts destinés à couvrir les dépenses des écoles, ils ne pouvaient en conscience s'en servir

Voulant réagir contre une injustice si criante, Mgr D'Herbomez publia dans un journal de New-Westminster une série de lettres qui furent ensuite privément réimprimées par l'un des trois frères scolastiques alors de

14. Il avait été promis à la prêtrise le 15 juin 1878.

15. Sur l'île du même nom, tout près de l'embouchure de la Stikine dans la mer. Prononcer Rannghel.

16. D'autant plus qu'il ne paraît pas qu'il soit jamais venu à l'idée de ses gouvernants que leur système scolaire pouvait ne pas être la perfection même.

maison à Sainte-Marie. Il fait peine d'avoir à admettre que cette voix épiscopale ne fut guère qu'une voix qui criait dans le désert. L'opinion publique dans cette province où la race française était encore une quantité négligeable, n'était pas mûre même pour la simple considération d'une question pourtant si grave aux yeux du chrétien. Les mines, le commerce du bois et la pêche du poisson l'intéressaient davantage, et, pour couper court aux importunités du prélat, "cette question n'est point d'actualité", se contenta de dire le journal protestant.

Au printemps de 1882, la partie continentale de la province reçut la visite officielle d'un représentant du supérieur général des Oblats, dans la personne du T.R.P. Aimé Martinet. Malgré son âge et ses infirmités, le vicaire apostolique tint à l'accompagner dans tous ses postes, excepté celui du lac Stuart, de trop difficile accès pour que le visiteur eût pu s'y rendre dans la même saison, sans négliger les autres centres. Évêque et visiteur conclurent alors un arrangement en vertu duquel les propriétés de l'Église dans le pays furent divisées entre les Oblats, qui en étaient les seuls prêtres, et la corporation épiscopale, qui, comme telle, se composait encore uniquement du vicaire apostolique. C'était une porte qu'on laissait ouverte aux membres du clergé séculier [17], qui pourraient dans la suite venir offrir leurs services à l'autorité ecclésiastique et profiter des labeurs de leurs devanciers.

Les frères Nicolas Coccola et Dominique Chiappini avaient été ordonnés prêtres à Sainte-Marie le dimanche de la Passion 1881. Le 2 juillet de l'année suivante, le F. Adrien-Gabriel Morice reçut également, à la même place, l'onction sacerdotale des mains de Mgr D'Herbomez.

Les vallons et les montagnes de la Colombie Britannique

17. Aujourd'hui (1923) au nombre de 18 dans ce diocèse.

retentissaient alors des coups redoublés de milliers de haches et de pics [18], qui frayaient péniblement un passage au Pacifique-Canadien au travers des forêts de la province C'étaient autant de nouveaux arrivés, dont un grand nombre étaient catholiques. De leurs résidences respectives de Sainte-Marie et de Kamloops, les PP Le Jeune et, plus tard, Coccola, travaillèrent courageusement au salut de leurs âmes, tandis que le P. Morice partait, au commencement d'août 1882, pour la mission du lac William, où l'envoyait une obédience reçue du père visiteur. Ce jeune prêtre fit alors route avec le vénérable P. Pandosy, l'un des trois premiers Oblats de l'Orégon, auquel la direction de la mission du lac Stuart venait d'être confiée.

Peu après, le P. McGuckin disait adieu à la vallée du lac William [19], d'où il avait rendu de grands services aux blancs disséminés dans les éclaircies de la forêt septentrionale. Sa nouvelle destination était New-Westminster. Là il devait exercer les doubles fonctions de curé de la ville et de procureur des missions du vicariat apostolique. Le P. Horris avait jusque-là rempli l'un et l'autre poste, mais il était maintenant épuisé et absolument incapable d'y rester plus longtemps [20].

L'une des conquêtes du P McGuckin fut alors celle de l'hon. John-Foster McCreight, juge de la cour suprême, qui quitta l'anglicanisme pour la véritable Église, dont il se montra jusqu'à sa mort un adhérent aussi ferme que pieux [21].

18. Sans parler des détonations de la dynamite, qui perforait la roche des montagnes pour y pratiquer des tunnels.

19. Où il avait dirigé la mission Saint-Joseph.

20. Il devait peu après retourner en Irlande pour y mourir

21 Nous nous rappelons l'avoir vu dire son chapelet dans le tramway sans le moindre respect humain.

CHAPITRE X

LA CIVILISATION APPROCHE

1883-88

Au cours de 1883, la mission du lac Stuart reçut de nouveau la visite de Mgr Durieu. Les Porteurs, Babines et Sékanais qui vivaient dans les limites de son territoire se ressentaient encore de la peine que leur avait faite le départ de leur bien-aimé P. Lejacq maintenant supérieur à Kamloops. Le prélat les consola et affermit encore leur foi en introduisant chez eux des dévotions eucharistiques, pour lesquelles on ne les avait point jusque-là crus préparés.

Moins heureux étaient leurs congénères de la vallée de la Chilcotin. En raison de leurs habitudes de vagabondage, et peut-être aussi à cause de leur réputation peu enviable, ces sauvages avaient toujours été plus ou moins négligés des missionnaires, qui trouvaient à leur porte plus d'ouvrage qu'ils n'en pouvaient faire [1]. Depuis leur premier contact avec les blancs, les Tchilkotines avaient vécu dans un état chronique de mécontentement, dont l'une des preuves les plus tangibles avait été le massacre, en avril et en mai 1864, de dix-huit personnes, toutes de purs blancs à une seule exception près [2]. La

1. Il faut ajouter à cela la barrière, infranchissable sans un long détour qu'offrait alors le fougueux Fraser, sans pont ni bac pour le traverser

2. Même dans ce cas, on pourrait trouver comme une excuse dans le fait que les blancs s'étaient mal conduits avec les sauvagesses, et avaient même malicieusement introduit la petite vérole dans cette tribu, ainsi qu'on peut le voir pp. 316-17 de la troisième édition de notre *History of the Northern Interior of British Columbia* (Toronto, 1906).

mort par la potence de cinq des leurs, coupables d'avoir trempé leurs mains dans le sang des étrangers, n'avait nullement amélioré la situation. Bien qu'ils eussent reçu quelques rares visites de missionnaires, ces sauvages étaient encore presque tous païens lorsqu'ils furent confiés au P. Morice en janvier 1883

Comme gage de sa détermination de se dévouer entièrement à leur régénération, ce jeune prêtre non seulement fit de longs séjours au milieu d'eux, mais se mit avec ardeur à l'étude de leur langue et les porta à bâtir deux églises, à la construction desquelles il se prêta lui-même journellement, malgré son peu d'expérience dans ce genre de travail. Néanmoins, pendant les deux ans et demi qu'il en fut chargé, il ne put changer ni leur mentalité ni leurs mœurs. Il baptisa les enfants et de très rares adultes, instruisit de son mieux jeunes et vieux, s'efforça de réprimer les désordres sans toujours y réussir et finit par habituer les Indiens à la pensée que la religion des blancs avait non seulement des doctrines qu'il fallait croire, mais des principes moraux que même des sauvages comme eux devaient respecter [3].

Cette tribu était alors divisée en deux branches distinctes, les quasi-sédentaires et ceux qui passaient pour les "Tchilkotines des montagnes", et n'avaient aucune demeure de caractère permanent. Ces derniers étaient encore vêtus des dépouilles des animaux sauvages, peaux de marmottes et peaux de loups, retenues à la taille chez les femmes par une ceinture de cuir garnie de breloques dont le cliquetis était fort apprécié en marchant.

La coiffure était pour l'homme un bonnet en peau de

3. Et pourtant, pendant le court laps de temps qu'il passa chez eux, un double meurtre de blancs par deux écervelés vint montrer au missionnaire que sa tribu, du moins ceux de ses membres qui se tenaient loin de lui, avait encore beaucoup à faire pour perdre la mauvaise réputation qu'elle avait parmi blancs et sauvages.

castor ou de belette, et une paire de guêtres s'ajoutait aux mocassins en cuir mou, qui étaient communs aux deux sexes. Quelques rares individus portaient encore un pendant de nez en nacre ou en coquillage, et une couche de vermillon ou de crasse servait de cosmétique.

Pendant qu'un tout jeune prêtre s'occupait activement de ces primitifs, et coulait parmi eux des jours ensoleillés par la ferveur de ses vingt-cinq ans, des soucis d'ordre plus étendu agitaient le monde ecclésiastique de l'île Vancouver. M[gr] Brondel ne fut pas longtemps à la tête de son clergé. En 1884, il fut transféré au nouveau diocèse d'Héléna, dans le Montana. M Jonckau fut nommé pour lui succéder à Victoria, mais il allégua l'état de sa santé, et, armé d'un certificat du médecin, il réussit à détourner de ses épaules un fardeau qu'il croyait au-dessus de ses forces.

M[gr] Seghers se trouvait alors à Rome. Comme la Propagande ne savait quel successeur donner à M[gr] Brondel, le premier prélat, dans son zèle pour les pauvres missions de l'Alaska où il projetait de fonder des postes, offrit généreusement de retourner à son ancien champ d'action. Il y arriva au cours de 1885 [4]

De cette époque date une ère nouvelle pour la mission d'Hesquiat, dont les habitants commencèrent alors à en venir à de meilleurs sentiments. Le mouvement ne fut ni éclatant ni général; mais il y eut amélioration, et leur vaillant missionnaire ne put qu'en bénir l'Auteur de tout bien, qui lui envoyait enfin quelques consolations. De leur côté, les Indiens de Clayoquot, sur le même littoral de l'île, pouvaient maintenant bénéficier du ministère de M Van Nevel, qui devait être cinq ans leur pasteur.

Sur le continent, une plus grande continuité au gou-

4. C'était une descente volontaire d'un archevêché à un simple évêché.

vernail rendait la direction plus uniforme, et partant plus efficace. Les missionnaires profitaient de l'expérience de leurs chefs, et des progrès réels, surtout parmi les sauvages, en étaient d'autant plus faciles. Les Dénés du lac Stuart et autres points du nord commençaient à s'habituer à l'absence de leur premier père, le P. Morice faisait régulièrement des sorties de sa mission du lac William pour évangéliser les Tchilkotines, dont il balbutiait maintenant la langue, et visiter quelques villages de Porteurs; le P. Le Jeune en faisait autant pour les Thompsonnes et, peu après, pour les Chouchouapes de la mission de Kamloops, tandis que le jeune P. Chirouse utilisait les ressources d'un zèle immense en faveur des aborigènes de la côte, Sichalhs, Skwamiches et Tlayamnes, ainsi que ceux de Lillouet et de Douglas, sans compter les nombreux Indiens du bas Fraser, et que le P. Fouquet continuait chez les Koutenays le bien commencé par les Jésuites.

Un nouveau signe de progrès fut l'arrivée de religieuses d'un institut jusqu'alors inconnu au pays institut dont le but spécial était le soin des malades. Nous avons nommé les sœurs de la Providence, de Montréal, dont une représentante fit alors son apparition à New-Westminster, où elle devait bientôt établir le premier hôpital de la Colombie continentale. Le 4 juillet 1886, Mère Jean de la Croix provinciale, arriva à cette ville pour acheter le terrain nécessaire [5]. Elle donna elle-même le contrat pour le bâtiment; mais, bien que les travaux en eussent été poussés activement, ce ne fut que le 24 mai de l'année suivante qu'il put être bénit. Le lendemain, il recevait son premier malade.

Malheureusement, tous ces avantages furent bientôt contrebalancés par une catastrophe qui fut aussi soudaine

5. A une faible distance au nord-est du collège Saint-Louis, c'est-à-dire de la résidence épiscopale.

que peu attendue. Conduit par son zèle pour le salut des aborigènes de l'Alaska, Mgr Seghers avait entrepris une expédition apostolique, qui lui fit remonter le cours du Youkon, dans la vallée duquel il étudia les conditions locales en vue d'y établir des missions. Il était accompagné de quelques Indiens qui lui servaient de guides et d'un Américain nommé François Fuller, qui avait lui-même demandé à le suivre en qualité de serviteur personnel. Pareil voyage comportait nécessairement des difficultés sans nombre, et, soit que l'esprit de l'Américain en ait été affecté—ce qui paraît très probable—soit qu'il n'ait pas eu le courage d'en supporter paisiblement les inconvénients, sa mauvaise humeur, ses soupçons et ses reproches ne firent que croître avec les difficultés, et ses exigences devinrent chaque jour plus grandes.

Nous regrettons d'avoir à ajouter qu'un blanc[6] qui s'était toujours montré un ennemi déclaré des missions catholiques, dans un pays où l'isolement favorisait le vice sous sa forme la plus grossière, fut assez vil pour profiter de l'état mental alarmant du pauvre homme, qu'aucune concession ne satisfaisait plus, et l'envenimer encore davantage contre le prélat par des accusations et insinuations qui étaient en elles-mêmes aussi puériles que, dans les circonstances, elles étaient dangereuses.

Le 28 novembre 1886, Mgr Seghers se reposait des fatigues de la veille lorsque, de grand matin, il fut réveillé en sursaut par une voix agitée, à la porte de la hutte semi-souterraine où il avait passé la nuit.

—Levez-vous, évêque, lui cria son compagnon américain.

Ce n'était point l'appel amical du matin auquel le prélat avait droit. Néanmoins, Seghers se leva partiellement et s'assit sur son séant, comme pour élever son cœur

6. Un marchand du nom de Walker.

vers Dieu. Mais il eut à peine le temps de rassembler ses pensées, car, presque au même moment, le canon d'un fusil menaçant parut en face de lui. Comprenant la situation, il baissa la tête et croisa les mains sur sa poitrine. Immédiatement, un éclair accompagné d'une forte détonation se produisit : l'évêque de l'île Vancouver était tué par son serviteur [7] !

Grand fut le saisissement qui s'empara du monde civilisé à la nouvelle de cet horrible meurtre. Les missions de l'île Vancouver, déjà si fortement éprouvées, en ressentirent surtout le coup. Après des changements si nombreux dans leur direction, fallait-il donc encore se voir privé de son chef, et cela dans des circonstances si tragiques!

Une autre calamité qui marqua 1886 affecta le sud de la partie continentale de la province, comme s'il eût été écrit que l'une et l'autre division ecclésiastique de la province devaient être éprouvées cette année-là. Nous voulons parler ici de la complète destruction par le feu de la ville naissante de Vancouver, à l'entrée de la baie Burrard, non loin de New-Westminster. Au cours de 1885, le Pacifique-Canadien avait poussé ses opérations

7 S'il faut en croire WARBURTON PIKE, voyageur et chasseur bien connu, qui arriva sur les lieux peu après la tragédie, "l'archevêque lui avait doucement fait, pendant la nuit, un reproche à propos de quelque négligence en matière légère, et, au dire de l'Indien qui voyageait alors avec eux, ce fut là toute la raison qu'on puisse donner du meurtre" (*Through the subarctic Forest*, p. 24, Londres, 1896). D'autres, se basant sur les dires du même Indien et le témoignage du journal du défunt prélat lui-même, ne parlent que d'ennuis continuels et de récriminations déraisonnables de la part de Fuller, récriminations et ennuis que l'archevêque endurait patiemment, et recevait même parfois en riant.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, Mgr Seghers était né à Gand, en Belgique, le 26 déc. 1839. Laissé de bonne heure orphelin par la mort de ses parents, il fut élevé par l'un de ses oncles, et, après avoir étudié à une institution locale, partit, diacre, pour le séminaire américain de Louvain, où il fut ordonné prêtre le 31 mai 1863 par le vénérable cardinal Sterkx, archevêque de Malines.

jusqu'à ce point, et il en était résulté une ville qui promettait beaucoup, et pouvait déjà justifier de quelque trois mille âmes, lorsque, le 13 juin 1886, un vent violent poussa vers elle un feu de forêt qui avait quelque temps couvé sous le détritus des environs. A peu près tout disparut sous les étreintes de l'élément dévastateur, et une cinquantaine de vies humaines furent même sacrifiées au cours de la conflagration [8].

Cette localité avait d'abord été appelée Granville, du nom d'une scierie qui s'y trouvait originairement. Comme elle devait être la tête de ligne du chemin de fer transcontinental [9], on augurait beaucoup de son avenir. Aussi avait-on, l'année même de sa fondation (1885), pensé aux intérêts spirituels de ses habitants, et un Écossais, l'abbé Patrice Fay, avait-il été chargé d'y organiser une paroisse catholique. A cet effet, il avait, le premier dimanche d'octobre 1885, dit sur les bords de la baie Burrard l'une des premières messes qui eussent jamais été célébrées dans les limites de la ville en formation [10].

Dans l'incendie de l'année suivante, il perdit tout ce qu'il possédait, à l'exception des ornements sacerdotaux dont il se servait pour la célébration des saints mystères.

C'était là une bien grande calamité. Mais, nouveau phénix, une autre ville s'éleva bientôt sur les ruines de la

8. Si le lecteur veut bien réfléchir que la plupart des arbres de cette forêt étaient des cèdres, des pins ou des sapins gigantesques, que la résine qu'ils contiennent fait brûler presque aussi bien verts que secs, il ne s'étonnera guère de la rapidité du sinistre.

9. Immense avantage qu'avait brigué, et momentanément obtenu, Port-Moody, village au bout de la longue baie Burrard, qui est là trop peu profonde pour admettre des navires de fort tonnage, sans compter que le site en était très peu favorable à la plantation d'une grande ville.

10. Il est de tradition locale que le P. Fouquet avait dit la messe pour les Indiens sur le site même du futur Vancouver, alors qu'il était à la recherche d'un emplacement favorable à l'établissement de la mission qui devait dans la suite devenir Vancouver-nord.

première, et, avec elle, un édifice en bois de modestes dimensions sur la crête de la colline qui sépare le port du *False-Creek* [11]. Ce fut la première église catholique de Vancouver, et elle fut ouverte au culte dans l'automne de 1886. C'est donc de cette époque que nous pouvons faire dater la fondation de la paroisse aujourd'hui si florissante de Notre-Dame du Saint-Rosaire.

Les localités peuplées par les blancs en Colombie Britannique se comptaient encore sur les doigts de la main. C'était donc toujours aux premiers habitants du sol que les missionnaires s'adressaient surtout. L'année précédente, le P. Morice avait quitté le lac William et les Tchilkotines des plateaux à l'ouest du Fraser, pour se rendre à la mission du lac Stuart, où il était arrivé le 20 août 1885. Il devait passer là les dix-neuf meilleures années de sa vie, visitant régulièrement les treize succursales avec église de son poste principal, et travaillant, de retour au logis, à l'étude des langues aborigènes et à l'impression de livres indiens, d'après un système d'écriture dont il sera fait mention plus loin. Pendant ce temps, le P. Le Jeune remplaçait à Kamloops le P. Coccola, qu'on envoyait chez les Koutenays, parmi lesquels il devait rester douze ans, et se faire aimer et apprécier de tout le monde.

Avec ces jeunes prêtres pleins de vie et de bonne volonté, le soin des Indiens de la partie continentale de la province ne pouvait guère péricliter faute d'entrain. Les cadets remplaçaient avantageusement les aînés, ou du moins leur prêtaient une aide fort appréciée. Peu après, au cours de 1887, le clergé de l'île Vancouver était, lui aussi, heureux d'ouvrir ses rangs à une recrue qui n'a cessé d'y travailler depuis, et qui, tout en occupant parfois des postes

11. Bras de mer très étroit et peu profond, qui divise en deux la moderne Vancouver, et en était alors comme la limite méridionale.

honorables, surtout à la capitale provinciale, y a généralement fait plus de bien que de bruit. Nous voulons parler de l'abbé Joseph Leterme, qui né le 5 septembre 1862 à Wytschaete, en Belgique, avait reçu l'onction sacerdotale le 12 décembre 1886. Le 24 septembre de l'année suivante, il abordait à Victoria, où il commençait des travaux qu'il n'interrompit que pour aller les reproduire à Comox, de 1906 à 1908. La cathédrale, l'école ou collège Saint-Louis, le pensionnat et l'hôpital jouirent tour à tour, et quelquefois simultanément, de ses bons services. Aussi pouvons-nous affirmer sans craindre de nous tromper que, s'il y eut à Victoria, une figure qui fût familière aux protestants comme aux catholiques, ce fut bien celle de M Leterme [12].

Presque deux ans s'écoulèrent avant que l'Église de l'île Vancouver (ou Victoria) fût tirée de son veuvage. M. Lemmens consentit alors à revêtir le manteau ensanglanté de Mgr Seghers. Jean-Nicolas Lemmens était né le 3 juin 1850 à Schimmert, en Hollande Il avait été admis à la prêtrise le 25 mars 1875, et, depuis son arrivée à Victoria, il n'avait cessé de se montrer un ardent missionnaire, en dépit d'une santé qui n'était pas des plus brillantes. En 1885, il avait fondé la mission de Clayoquot, sur la côte ouest de l'île, et en était resté le directeur jusqu'au jour de son élévation à l'épiscopat. M. Brabant ayant passé par chez lui lors de sa nomination à ce poste élevé, le trouva "en bras de chemise, une hache à la main et fendant du bois" [13], préparation plutôt éloignée aux sublimes fonctions qu'il devait bientôt exercer.

Son sacre eut lieu le 5 août 1888. Des fêtes de caractère différent de celles qui l'accompagnèrent avaient, peu auparavant, réjoui le cœur des missionnaires du continent

12. Aujourd'hui Monsignor Leterme.
13. *Vancouver Island and its Missions* p. 79.

colombien, et transporté d'admiration un apôtre qui avait longtemps semé dans les pleurs sans pouvoir presque rien récolter Pendant l'automne de l'année précédente les archevêques de Montréal et de Saint-Boniface, accompagnés du vénérable P. Lacombe, étaient venus admirer sur place les fruits des sages industries et de la clairvoyance de Mgr Durieu.

Les Indiens skwamiches, que ce prélat avait, à force de patience et de persévérance, réunis en ce qu'on pouvait appeler un village modèle juste en face de la nouvelle ville de Vancouver, vinrent, corps de musique en tête, recevoir à la gare leurs illustres visiteurs. Puis ce fut, à leur mission, une série de fêtes qui émurent jusqu'aux larmes le vétéran des grandes plaines de l'ouest. Le P. Lacombe pleurait de joie et de tristesse: de joie, en voyant des Indiens si bien formés et si solidement instruits, et de tristesse lorsqu'il les comparait par la pensée à leurs frères des territoires du Nord-Ouest, pour lesquels lui et tant d'autres missionnaires bien méritants ne cessaient de se dévouer depuis longtemps, avec des résultats si différents [14].

Le village des Skwamiches n'était qu'un spécimen de ceux que Mgr Durieu fonda sur la côte du Pacifique, et nous pouvons présenter l'état économique et social de ses habitants comme un exemple typique de la transformation opérée par ce sagace prélat. Il nous sera donc permis de citer quelques passages de deux livres par des protestants, qui ont trait à la condition de ce village, à une époque où les avantages matériels découlant de la proximité d'une ville importante n'avaient point encore pu le faire avancer au degré d'excellence qu'on y admira plus tard. Dans une description beaucoup trop prolixe pour être reproduite en entier, nous lisons ce qui suit.

14. Lettre du P Lejacq, 6 nov 1887

"Le village était dans un état de civilisation plus avancée que celle que j'avais vue dans n'importe quel endroit du voisinage. Il comprenait une cinquantaine de maisons, toutes d'un étage. Il y avait une grande rue en avant de l'église et des résidences principales. J'entrai dans quelques-unes de ces maisons. J'y trouvai des indices d'une civilisation bien supérieure à tout ce que j'avais vu sur la côte. Les femmes paraissaient modestes et propres, et les hommes respectables et sobres. Pourtant c'était à peine si l'on parlait, ou comprenait, un mot d'anglais[15] vu que le chinouk était leur moyen de communication avec les blancs. Les bébés semblaient nombreux, et, contrairement à ce qui existe en d'autres places, ils avaient l'air d'être en bonne santé et bien nourris. Leurs poumons étaient certainement des plus forts".

Cet auteur passe alors à l'importante question de la tempérance, qui, chez les Indiens, peut être représentée comme le meilleur critérium possible de civilisation chrétienne.

"Dans ce village en particulier", dit-il, "je ne vis aucun indice d'intempérance, vu que jusqu'ici les prêtres catholiques ont fait un travail excellent parmi ses habitants.

"En face de l'église se dresse un mât, et le jour de ma visite un drapeau, bannière de mission blanche et rouge[16], qui y flottait était en berne, indiquant qu'un des villageois était mort. En réponse à une question, l'on me dit qu'un enfant était décédé ce matin-là. On me conduisit au cimetière, où reposent les corps de ceux qui se sont endormis dans le Seigneur. Ce champ des morts se trouve juste

15. Un bon point pour ces braves gens, surtout pour les femmes, au lieu du défaut que l'auteur semble supposer. La connaissance de l'anglais chez une Indienne suppose, en effet, un commerce qui est loin d'être à son honneur.

16. Le drapeau de la tempérance que nous avons déjà décrit.

aux portes du village, et il contient un grand nombre de tombes. Je constatai que chacune d'elles était ornée d'une croix portant le nom du défunt" [17].

De son côté, une non-catholique décrit ainsi, dans un livre qui fut publié à Londres, ce qu'elle vit à la même place:

"Nous traversâmes la baie dans un bateau à rames, pour visiter le village que nous n'avions fait qu'entrevoir à distance, pendant que ses petites maisons blanches brillaient au soleil du matin. La plupart des hommes étaient absents [18], mais nous en trouvâmes deux qu'absorbait la fabrication d'un canot, qu'ils creusaient dans un tronc d'arbre. Un grand nombre d'enfants jouaient çà et là, et six sauvagesses étaient assises ensemble, occupées à faire un bel écran avec de minces bandes d'étoffe de laine. Notre visite parut amuser tout le monde; tous semblaient heureux et contents, et nous regardaient nonchalamment au passage. La mission est catholique romaine, et l'église aussi [19]. Le dimanche, un prêtre vient y faire les offices, sur la semaine, c'est, nous dit-on, le maître d'école qui préside à l'église [20]. L'intérieur de celle-ci était propre et en bon état, ces gens s'en occupent eux-mêmes. Pauvres âmes simples,

17. S. CUMBERLAND, *The Queen's Highway*, pp. 70 *et seq.*, Londres, 1887.

18. C'est-à-dire à l'ouvrage à la scierie ou au chantier.

19. Petite naïveté d'une personne qui n'a pas l'air de savoir que l'église d'une mission catholique ne peut guère être protestante.

20. Il n'y avait point de maître d'école chez ces sauvages, pas plus que dans les autres villages de leurs congénères; mais c'est là une inexactitude bien pardonnable chez notre auteur. Le fonctionnaire indigène qu'elle a ici en vue n'est autre que le "chantéman", qu'on retrouve dans tout groupe d'Indiens catholiques de la Colombie, et auquel il appartient de commencer et diriger les prières publiques, d'entonner les cantiques et d'apprendre au peuple chants religieux et catéchisme.

ils paraissent s'être pénétrés de cette vérité qu'il y en a Un qui peut sauver quiconque croit en lui!

"Les Indiens de ce village gagnent de bons gages en s'engageant comme manœuvres dans le commerce du bois. Presque tous les hommes travaillent dans des scieries non loin de là" [21].

La même chose, ou à peu près, eût pu se dire des villages des Indiens sichalhs, que nous connaissons déjà, de ceux des Tlayamines et des Rhoumalkos, dont l'habitat se trouve plus au nord, mais sur la même côte, non moins que de ceux des Indiens de Chiliwack et autres places dans l'intérieur des terres.

21 A. Saint-Maur, *Impressions of a Tenderfoot*, pp. 135-36.

CHAPITRE XI

ENCORE PLUS HAUT

1888

Après un court séjour au village skwamiche, les prélats de l'est, avec le P. Lacombe et les Indiens qui les avaient si bien reçus, se rendirent à la mission Sainte-Marie, où ils furent rejoints par les sauvages du bas Fraser, ainsi que des représentants des districts de Kamloops et du lac William. Sans compter les blancs venus de loin qui voulurent assister aux cérémonies de la mission qu'on y prêcha aux aborigènes réunis, ces derniers se trouvaient au nombre d'au moins trois mille. Procession du Saint-Sacrement, qu'on rendit aussi grandiose que possible, communion générale d'hommes et de femmes portant les insignes de la Garde d'Honneur; consécration solennelle des fidèles au Sacré-Cœur de Jésus; reproduction des principales stations du chemin de la Croix au moyen de tableaux vivants, dont la série se terminait par un groupe final représentant le crucifiement, fêtes nocturnes avec accompagnement de feu d'artifice, lanternes vénitiennes et feux de Bengale, telles furent les attractions qu'en cette occasion et en bien d'autres semblables Mgr Durieu offrit à son peuple, pour stimuler sa piété et lui faire apprécier la civilisation chrétienne [1].

Presque chaque année vit, dans une place ou dans une autre, quelque fête analogue, et, avec le temps, ces fêtes devinrent de plus en plus brillantes. Non seulement elles touchaient le cœur de l'Indien, mais elles faisaient

1. Il va sans dire que toutes les dépenses occasionnées par ces fêtes étaient soldées par les Indiens eux-mêmes.

une vive impression même sur les blancs, gens de presse et autres. Certains livres s'en firent les échos, et les journaux de toute nuance se crurent bientôt obligés d'y consacrer quelques-unes de leurs colonnes. Parmi les comptes rendus de ceux-ci, nous choisissons, pour le reproduire ici l'un de ceux qui parurent les premiers.

Soixante-six grands canots avaient amené au village des Skwamiches une foule d'Indiens du bas Fraser, pour une retraite qui s'y prêcha en juin 1888. A la date du 22 de ce mois, le *News-Advertiser*, de Vancouver, décrivait ainsi les cérémonies qui marquèrent la clôture de ces pieux exercices

"Depuis longtemps, le petit village indien assis au pied des collines de l'autre côté de la baie, se préparait à quelque grande solennité avec une activité extraordinaire. Le calme habituel de ses habitants, aux mœurs douces et simples, était troublé par le bruit de la scie et du marteau, sous une nouvelle couche de peinture, les blanches maisonnettes étaient devenues plus blanches encore, et les canots, remis à neuf, avaient reçu une décoration toute fraîche de rouge vermillon. La nuit dernière a révélé le but de ces longues semaines de préparation: spectacle à la fois curieux et attrayant pour tous ceux qui en ont été les témoins, et qui doit avoir grandement réjoui le cœur des bons pères et de leurs enfants spirituels.

"C'était à l'occasion du *Corpus Christi* [2], fête qui, de temps immémorial, se célèbre avec beaucoup de pompe dans l'Église Les rues du village étaient bordées de guirlandes de cèdre odoriférant, auxquelles se balançaient nombre de lanternes vénitiennes. On avait érigé sur la grève un reposoir en forme de dôme à plusieurs étages, surmonté de la statue du Sacré-Cœur et illuminé d'une

2. Du moins c'est ce que pensait le correspondant non catholique du journal, trompé qu'il était par la nature des cérémonies.

multitude de verres coloriés. A chaque extrémité du village, un autel avait été dressé sous un élégant baldaquin.

"La cérémonie commença par un service solennel et la bénédiction [3] donnée par Mgr Durieu. On a rarement vu un spectacle plus frappant. Les multiples rangées de fidèles à genoux, l'autel resplendissant d'une infinité de lumières dans la pénombre du crépuscule, les riches ornements du pontife et de ses assistants, tout se combinait pour former un tableau digne d'un Rembrandt ou d'un Murillo. L'effet produit par les chants était également grandiose. Le soprano un peu criard, quoique musical, des femmes et des enfants [4], alternant avec la basse des hommes, avait quelque chose de religieux et de solennel.

"La fonction une fois terminée, les sauvages se portèrent vers leurs canots, décorés de lanternes de couleurs, et la procession se forma. Au lieu de se mouvoir à la rame, les canots étaient remorqués deux à deux par le steamer *Etta-White*, il y en avait cent cinquante-quatre dans la procession, et l'effet des lumières réfléchies par les eaux était vraiment féerique. Deux fanfares indiennes avaient pris place dans le défilé, et jouaient les bons vieux airs de l'Église catholique. Quand les fanfares se taisaient, les sauvages chantaient des strophes sur ces mêmes airs, et c'était merveille que ce dialogue dans le silence de la nuit.

"Après un parcours de deux milles, la procession se replia vers le rivage, où elle fut saluée par le canon, comme elle l'avait été à son départ. Le steamer *Muriel*, accosté d'un grand chaland, était bondé de spectateurs, sans

3. Du S.-Sacrement.

4. Les sauvagesses de la côte se font remarquer par des voix qui rappellent étrangement les accents déchirants du violon.



UNE FÊTE À SÉCHELT

compter que tous les bateaux et les canots de la ville avaient été réquisitionnés et couvraient la baie" [5].

La cérémonie se termina par la consécration solennelle du peuple au Sacré-Cœur, consécration que fit Mgr Durieu au pied d'une statue illuminée de Notre-Seigneur, qu'entouraient partiellement les Indiens restés dans leurs canots rangés en forme de croissant.

Et ce n'était pas seulement au cœur et à l'imagination que s'adressaient les missionnaires catholiques de la Colombie Britannique : l'esprit et les facultés intellectuelles, dont le développement est si caractéristique de la civilisation moderne, n'étaient nullement négligés. Deux des prêtres de Mgr D'Herbomez se firent surtout remarquer sous ce rapport. Faire apprendre par cœur les longues formules du catéchisme, les cantiques et les différentes prières usitées non seulement chaque jour, mais en plusieurs autres occasions de la vie chrétienne, avait toujours été une tâche aussi ennuyeuse que difficile et longue. A l'est des montagnes Rocheuses, les missionnaires avaient adopté, généralement avec de légères modifications, les caractères ingénieux inventés par le ministre protestant James Evans, dont nous avons eu l'occasion de parler [6]. Mais ces signes, qui avaient eu au début pour objectif l'expression de la langue crise, étaient absolument incapables de rendre les sons si nombreux et si délicats des langues dénées [7].

La première année de son séjour au lac Stuart, en octobre 1885, le P. Morice inventa pour ses Indiens un système d'écriture qui, syllabique comme celui d'Evans, n'en différait pas moins par la nature et l'arrangement

5. *The News-Advertiser*, 22 juin 1883.

6. V. vol. I, p. 255, note 3.

7. Ces langues n'ont pas moins de 3 *t* bien distincts, 3 *k*, 2 *r*, 2 *l*, 2 *q*, 2 *z*, 2 *n*, etc., sans compter une troisième *s* et une troisième *l* dans certains groupes phoniques.

de ses parties componentes. Tout en rendant à perfection les sons de leur langue si compliquée, il était la simplicité même par l'agencement d'après lequel ses éléments découlaient, pour ainsi dire, l'un de l'autre[8], par la méthode rationnelle qui avait présidé à leur groupement, et par la facilité avec laquelle on en reconnaissait la valeur.

Ce système se répandit bientôt parmi les Indiens du nord, qui apprirent seuls à lire et à écrire après que son auteur eût donné quelques leçons aux enfants des principaux villages. Des individus acquérirent même la nouvelle science en deux ou trois soirées, et cela sans aucune difficulté sérieuse, puisque, avec ce système, il n'y a point d'épellation, et que l'on sait lire du moment qu'on connaît la valeur de chaque signe. Le P. Morice fit fondre des caractères, avec lesquels il imprima de petits ouvrages, consistant surtout en des livres de lecture et des livres de prières. Ces derniers contenaient, outre les différentes formules à l'usage du chrétien, la lettre du catéchisme, de nombreux cantiques, et des conseils et explications sur les principaux exercices de la vie chrétienne, les fêtes de l'année liturgique, etc.

Bien plus, un périodique mensuel[9] fut même imprimé avec les nouveaux caractères, lequel mit à la portée du

8. Ainsi, le son *t* est rendu par une courbe ressemblant à un fer à cheval, qui peut se tourner à droite, à gauche, en bas ou en haut, alors que ce *t* est accompagné d'un *a*, d'un *e* (comme dans je), d'un *o* ou d'un *ou* (*ta, te, to, tou*). Fermé d'un trait perpendiculaire dans sa partie libre, ce signe devient *th*, ou *t* aspiré, lequel revêt, au contraire, une espèce d'explosion linguale si ce trait prend la forme d'une ligne brisée. De même pour le *k* qui, dans ce système, est exprimé par une double courbe; en la fermant d'une ligne perpendiculaire (alors qu'elle ressemble à un B majuscule à jambages de grosseur uniforme), nous y ajoutons l'aspiration, que nous pouvons remplacer par un coup de gorge spécial, extrêmement important en déné, si nous changeons ce trait en une ligne brisée, etc. V. le spécimen ci-après.

9. Le *Tœslæs Nahwælnek*, ou "papier qui raconte". V. reproduction un peu réduite d'un de ses numéros.

[illegible]

Première page (réduite) de la revue du P. Morice.

lecteur des renseignements de nature profane aussi bien que sacrée, et élargit considérablement son horizon mental.

Ces publications supposaient naturellement toute une imprimerie sur le bord du lac Stuart, où le missionnaire devait, sans assistance d'aucune sorte, faire la "composition" et l'impression de tout ce qu'il voulait publier, sans compter la "distribution" des caractères. Sa première presse fut une machine de modèle tout à fait primitif, qui tenait assez de la nature d'un jouet. Puis il eut recours à une machine plus perfectionnée, bien que son inventeur ne l'ait probablement jamais crue capable de faire l'ouvrage auquel on l'employa dans le nord de la Colombie.

Dans le sud, le P. Le Jeune avait les mêmes progrès intellectuels et religieux en vue lorsque, peu après l'invention du syllabaire déné, il adapta la sténographie Duployé à la transcription du chinouk. L'acquisition de ce mode d'écriture était d'autant plus facile que la pauvreté verbale de ce jargon rendait la répétition de ses termes plus fréquente. En outre d'un certain nombre de petits livres fort utiles, lui aussi publia un périodique qui, pendant un assez grand nombre d'années, fit un bien immense aux sauvages de race séliche [10].

Dans l'unique but de compléter notre esquisse de la vie du missionnaire chez les Indiens de la Colombie Britannique, du moins dans sa partie continentale, et pour montrer que les épreuves ne manquent pas, même dans ce pays qui, au point de vue du climat, jouit d'une réputation qui n'est pas toujours méritée [11], nous nous

10. Le P. Le Jeune se montra toujours enthousiaste de cette sténographie, et son *Kamloops Wawa*, la "parole de Kamloops", fut longtemps le bienvenu dans nombre de familles indiennes. C'était une revue de petit format, mais d'un assez grand nombre de pages, composée par un procédé lithographique. V notre Bibliographie.

11 On peut dire qu'au moins trois climats bien distincts se font

permettrons de présenter au lecteur un double exemple des difficultés qui accompagnaient alors sa vie dans le nord de cette province.

Par une froide soirée de février, le directeur de la mission du lac Stuart retournait chez lui, après avoir prêché une retraite aux Indiens qui fréquentaient le lac Babine, à cent soixante milles de ses quartiers généraux, lorsqu'il parvint avec son traineau à chiens à l'extrémité d'une longue baie, sur la grande pièce d'eau au bord de laquelle se trouvait sa demeure. Il avait mainte et mainte fois averti ses compagnons de voyage de la nécessité où il était de rentrer chez lui le samedi soir sous peine de manquer la messe le lendemain. Pour cela, il lui fallait atteindre le vendredi un village appelé Yekoutché, qui se trouvait à quarante-deux milles de sa mission [12]. La journée de ce vendredi était maintenant passée, et le village en question était encore loin.

Les compagnons du prêtre, quatre forts gaillards babines, avaient employé les cinq jours de la semaine à une marche dont la lenteur était désespérante. Ils avaient même fini par atterrir au rivage, sous prétexte que l'un d'eux avait un pied gelé, et se proposaient d'y passer la nuit, au lieu d'essayer d'atteindre Yekoutché. La neige qui recouvrait la surface de la glace devenait, disaient-ils, de plus en plus épaisse, ce qui rendait la marche excessi-

remarquer en Colombie Britannique: chaud en été, brumeux et pluvieux les autres saisons, dans le sud-ouest et tout le long de la côte; très sec et assez piquant dans la région de Kamloops; tempéré en été et très froid en hiver dans l'ancienne Nouvelle-Calédonie, du moins à partir du lac William.

12. Les chiens de trait de la Colombie septentrionale ne parcourent jamais pareille distance en un jour, excepté sur la glace vive qui n'est guère utilisable que vers la fin de mars. Mais le missionnaire savait qu'un cheval ou deux se trouvaient à cette petite place, et il comptait sur eux pour gagner sa mission en un jour.

vement pénible, et ils pressentaient d'ailleurs une violente tempête à brève échéance [13]

Bien qu'il n'eût point encore l'expérience de la raquette sur la neige fraîche, épaisse et sans chemin battu, le jeune prêtre insista donc pour se rendre lui-même au village, en dépit des protestations des Indiens qu'il était sûr de se geler en route.

Il pouvait être cinq heures du soir.

L'obscurité la plus profonde recouvrait maintenant le lac et la forêt. Par surcroît de malchance, après avoir péniblement cheminé pendant quelques milles sur une neige dans laquelle l'imprudent voyageur enfonçait de plus en plus, la température, qui avait jusque-là été exceptionnellement froide, assuma toutes les caractéristiques d'un ouragan en règle en un mot, d'une " poudrerie" canadienne des plus authentiques. Sous la morsure de la gelée, les arbres du rivage se fendaient avec de bruyantes détonations, le vent gémissait piteusement au travers des sapins, pour éclater bientôt en rafales assourdissantes, qui balayaient la neige fraîchement tombée sur la surface du lac et la soulevaient en tourbillons, tout en cinglant la face du voyageur comme avec un fouet.

Celui-ci se traînait maintenant avec peine lorsque deux de ses Indiens, chargés de ses couvertures, le rattrapèrent en chemin, dans le but de le mettre en état de coucher dans quelque anfractuosité de rocher, persuadés qu'ils étaient qu'il ne pourrait jamais atteindre son objectif au milieu d'une semblable tempête.

En marchant soigneusement sur leurs traces le P. Morice éprouva momentanément comme un regain de vigueur. Mais il faisait terriblement froid ses compa-

13. Va sans dire que, en contact quotidien avec la nature et observateur inné de son milieu comme est tout sauvage, il ne peut manquer d'acquérir la faculté de prévoir les variations de la température

genoux étaient menacés de se geler s'ils n'avançaient pas plus vite que lui. D'un autre côté, épuisé par des efforts de nature si insolite pour lui, le jeune prêtre se trouvait dans l'impossibilité de les suivre, et les deux Indiens eurent bientôt disparu dans les nuages de neige fine avec lesquels se jouait la bourrasque.

Pénétré maintenant du danger auquel il était exposé, danger qui était d'autant plus réel que le terrible mal de raquettes venait de s'emparer de lui[14] le missionnaire leur cria de l'attendre, mais il ne reçut pour toute réponse à l'expression de sa détresse que le hurlement moqueur de la tempête, qui rendait parfaitement futiles tous les efforts de ses poumons.

Lentement et tristement chemina-t-il, seul au sein de l'ouragan. jusqu'à ce que, sous l'étreinte du mal qui paralysait tout son être, ses propres jambes refusassent de le porter plus longtemps.

Qu'allait-il faire? La marche même la plus lente était devenue impossible, se reposer sur la glace était, dans les circonstances comme aller au devant d'une mort certaine. Par ailleurs, au cas où le voyageur survécût à une halte si dangereuse il sentait qu'il ne pourrait se relacer aux pieds l'embarrassante chaussure qu'il devait défaire pour s'asseoir ou se coucher. Il était pourtant bien inutile de s'imaginer pouvoir avancer sans son secours. Mais la force de résistance de l'homme a ses limites. alors même qu'il dût en mourir, le missionnaire fut obligé de s'arrêter Se recommandant à Dieu, il se débarrassa donc de ses

14. Ce "mal de raquettes" est une espèce de crampe continuelle aux pieds et dans le bas des jambes qui fait souffrir des douleurs indicibles. Le lecteur pourra peut-être en acquérir une faible idée en se rappelant ce qu'un voyageur fort peu douillet, le P Petitot, écrivait des effets de la marche à la raquette sur un commençant, et alors que celui-ci n'est point encore devenu la victime de ce terrible mal. V pour cela la note 13, p. 155 du vol. II

raquettes, s'étendit de tout son long sur la neige, et attendit la mort ou les effets bienfaisants du repos.

Il ne saurait dire combien de temps il resta sur sa couche glacée. Il lui semble que ce ne put être plus d'une demi-heure, peut-être moins, et, grâce à la protection divine, il vécut pour reprendre le chemin du village où il voulait se rendre. En sondant la neige de tous côtés, il eut même la bonne fortune de tomber sur un ancien sentier [15], partiellement oblitéré par la neige fraîche, qui lui permit d'avancer sans faire usage de ses raquettes. Il le suivit scrupuleusement, levant les pieds le moins possible de peur d'en perdre les traces. Lorsqu'il atteignit Yekoutché, les Indiens de cette place faisaient leur prière du matin. Bien qu'il fût parti sans souper, le missionnaire avait cheminé toute la nuit. Il n'avait que le menton de gelé; mais il se ressentit plusieurs semaines des misères de cette mémorable nuit.

Parfois le danger venait exclusivement des passions humaines. Parce que, après bien des essais, les Babines ne pouvaient se résoudre à abandonner ces coutumes païennes que le P Nobili s'était prématurément flatté d'avoir abolies parmi eux [16] on les avait, de l'avis même du chef du diocèse, laissés à eux-mêmes pendant deux ou trois ans. Naturellement, toutes sortes de désordres avaient profité de cet intérim pour s'introduire parmi ces Indiens qui, tout en consentant à servir Dieu, ne voulaient pas pour cela renoncer au démon. Ayant dû retourner chez eux pour réconcilier avec Dieu l'un de leurs chefs en danger de mort, le P Morice réussit, avec l'aide de ceux d'entre eux qui étaient mieux disposés, à dissoudre les unions illégitimes qui s'étaient formées en

15. Un sentier, même sur la glace, est très facilement perceptible à la vue ou au simple toucher.

16. V p. 200 du présent volume.

son absence, à l'exception d'une seule. Un couple restait sourd à toutes les remontrances, bien que l'homme, autrefois bon chrétien, fût déjà marié à une femme qui vivait encore [17]. Même dans ce cas, les exhortations et les supplications du prêtre finirent par décider le coupable à renvoyer sa concubine, et à reprendre sa femme légitime.

Le missionnaire commençait à se reposer dans sa cabane, bâtisse inachevée à quelque distance du village, lorsque un peu après minuit, il fut réveillé en sursaut par la voix d'une femme qui, du dehors, essayait de forcer sa porte.

— Patrice, criait-elle, sors vite d'ici. On vient tuer le prêtre, on pourrait te tuer avec lui.

C'était la mère du petit compagnon du P. Morice, qui était venue soustraire son fils au danger. En même temps, sur le rivage du lac un tumulte indescriptible réveillait les échos d'alentour. Le bruit de factions évidemment opposées, des cris et des clameurs comme on n'en entend guère que chez les Babines, fendaient les airs dans cette direction. Ce vacarme était le fait des parents, très nombreux et des plus mal famés, de la femme rejetée par son amant, laquelle était, paraît-il, allée se pendre dans le bois. Le prêtre étant la cause de sa mort, devait, de par le code indien, payer de sa tête l'acte inconsidéré de la mégère.

Heureusement, un grand nombre de Babines étaient sérieusement revenus à leur Dieu, et s'efforçaient d'empêcher la réalisation des plans formés par sa parenté et ses amis. Restait à savoir qui allait l'emporter : les partisans du prêtre et des bonnes mœurs, ou bien les proches de la pendue, que suivaient maintenant ceux qui avaient résisté à la grâce, ou dont la conversion n'avait pas été

17. On peut dire sans crainte de se tromper que l'indissolubilité du mariage est, chez les sauvages, le point de la doctrine catholique le plus difficile à faire observer.

assez solide pour les empêcher de subir l'influence d'une pénible impression.

Le missionnaire fit le sacrifice de sa vie, au cas où Dieu eût décrété qu'il tombât martyr de l'indissolubilité du mariage, et finit par se remettre à dormir autant qu'il le pouvait dans les circonstances. Mais trêve de détails. Ses amis finirent par avoir le dessus, et l'on trouva, le matin, la cause première de l'échauffourée blottie dans le coin d'une loge abandonnée. Elle avait simplement feint d'attenter à ses jours, dans le but de se venger du prêtre, qui l'avait tirée malgré elle de la fange du vice.

Hâtons-nous d'ajouter qu'avec le temps elle revint à de meilleurs sentiments. Non seulement, elle mérita la grâce du baptême, mais elle tint à compenser le missionnaire pour le danger dans lequel elle l'avait mis.

LIVRE XIII

SUR LE PACIFIQUE—PÉRIODE DES BLANCS

CHAPITRE I

FÊTES ET PRISON

1888-92

Juste un demi-siècle venait de s'écouler depuis l'arrivée sur la côte du Pacifique de cet abbé Demers qui en était devenu l'apôtre vénéré, et autour duquel la reconnaissance commençait déjà à broder les fils d'une légende dorée. L'impression qu'il avait produite sur les aborigènes avait été si profonde [1], que les Oblats, dont il fut le précurseur sur la partie continentale du pays, en trouvèrent leur travail simplifié et proportionnément facilité. Si nous rapprochons maintenant de cette providentielle préparation le zèle extraordinaire de ces humbles ouvriers, qui, de l'aveu d'un concurrent sur le même champ d'action, "surpassent souvent les ministres protestants en abnégation et immolation d'eux-mêmes" [2]; si nous mettons aussi en ligne de compte la merveilleuse perspicacité de leur chef et sa remarquable intelligence des caractéristiques indiennes, nous ne saurons nous étonner des glorieux résultats qui avaient couronné leurs propres efforts de trente ans en Colombie Britannique.

Les missions indiennes étaient alors à leur apogée; le

1. V. vol. IV, p. 186 et suivantes.
2. *Klatsassan and other Reminiscences*, par le Rév. Lundin Brown, p. 7

tour des blancs n'allait pas tarder à venir. En attendant, nous voyons ceux d'entre ces derniers qui se réclamaient de la religion catholique fiers d'avoir alors (1888) à la tête de leur pays un converti du protestantisme, l'hon. Alexandre-E.-B. Davie, qui, nommé procureur général, ou ministre de la justice le 29 janvier 1883, était, le 12 avril 1887, devenu premier ministre de la province, tout en gardant son ancien portefeuille. Il resta au gouvernail jusqu'à sa mort, qui arriva le 1er août 1889. Homme d'une grande droiture, il " fut profondément regretté ", au dire d'Alexandre Begg [3].

Deux jours après, son propre frère Théodore lui succéda comme procureur général dans le cabinet de l'hon. John Robson, qui remplaça Alexandre Davie en tant que premier ministre. Le 2 juillet 1892, Théodore Davie devait lui-même devenir chef du gouvernement provincial, et les élections qui eurent lieu deux ans plus tard allaient le confirmer dans cette position. Théodore avait, lui aussi, embrassé le catholicisme. Il devait mourir juge en chef de la cour suprême de la Colombie Britannique [4].

Théodore Davie était depuis longtemps, pour leur avoir servi d'avocat, l'ami des Oblats, dont le chef, Mgr D'Herbomez était à New-Westminster, affaibli au point de ne pouvoir s'acquitter convenablement de sa double charge de vicaire apostolique et de vicaire des missions oblates sur le continent. C'est pourquoi il fut, à sa propre demande, relevé de ces dernières fonctions, qu'on passa à Mgr Durieu par lettres datées du 12 août 1888.

Le jour suivant, les catholiques de la jeune ville voulant avoir des religieuses, pour donner à leurs enfants l'instruction qui nourrit l'âme aussi bien que l'intelligence, trois sœurs de Sainte-Anne arrivaient tranquillement de

3. *History of British Columbia*, p. 548.
4. Une rue importante de Vancouver porte le nom des frères Davie.

la capitale provinciale, où se trouvaient les quartiers généraux de leur institut pour l'Extrême-Ouest. Un emprunt leur permit d'acheter pour $1 100 trois "lots" contigus à la propriété de l'église, et, le 23 du même mois, on jetait les fondements du pensionnat Sainte-Anne.

Pendant plusieurs années, ce fut pour les religieuses une lutte continuelle avec la pauvreté, sinon la misère; mais la liste de leurs élèves s'allongea graduellement, et, avant bien longtemps, il y eut à la nouvelle institution de l'ouvrage pour quinze sœurs, qui enseignèrent à la jeunesse de leur sexe toutes les branches de la science et de l'économie domestique qui pouvaient lui être utiles [5].

Un signe de progrès analogue, bien que dans une sphère différente, fut la nomination d'un prêtre résidant à Comox, poste qui avait jusque-là simplement reçu la visite périodique d'un missionnaire. Ce fut l'un des premiers actes officiels de Mgr Lemmens, et un M. Alexandre Durand fut l'objet de cette nomination. Il devait y travailler pas moins de onze ans, et y bâtir un presbytère, qui n'aurait pourtant été guère habitable sans la charitable intervention d'une famille de la nouvelle paroisse.

Presque un an plus tard, une intéressante fête attirait un grand concours d'aborigènes à un point situé environ quarante milles au nord de Vancouver, et sur la côte du Pacifique. Ainsi que les Skwamiches de la baie Burrard, les Sichalhs étaient, à l'origine, dispersés en plusieurs villages des plus primitifs, sous l'autorité d'autant de chefs héréditaires. Mais, voulant rivaliser avec les anciens missionnaires du Paraguay, Mgr Durieu en avait rassemblé les habitants qui se proposaient de mener une vie réellement chrétienne à un point stratégique, un isthme étroit

5. Leur couvent de Vancouver est aujourd'hui l'un des plus importants de la province du Pacifique, bien que le manque d'espace autour de son local, situé dans ce qui est devenu la partie commerciale de la ville, en gêne assez l'extension.

où ils avaient l'habitude de faire le portage de leurs canots, dans le but de raccourcir considérablement une navigation qui était parfois très dangereuse. Le prélat leur avait fait défricher l'emplacement d'un village central, où toutes les bonnes volontés étaient les bienvenues, et que recouvraient originairement des cèdres gigantesques[6], puis il leur avait fait bâtir des maisons, dont le confortable était encore supérieur à celui du village skwamiche.

Le nouveau chef-lieu des Sichalhs fut même éclairé pendant la nuit, et, comme il n'y avait point là d'eau potable en quantité suffisante pour ses habitants, on alla jusqu'à construire, à grand renfort de travail, un aqueduc de plusieurs lieues de longueur qui en allait chercher dans l'intérieur des terres.

L'utile et l'agréable s'unissaient harmonieusement au nouveau centre. Ainsi que dans un grand nombre d'autres localités peuplées par des aborigènes de la Colombie, on y organisa bientôt un corps de musique, composé d'instrumentistes revêtus de somptueux uniformes. Ces habiles musiciens rendaient, les dimanches et jours de fête, des morceaux assez difficiles, soit dans une espèce d'édifice communal, où se tenaient les réunions de caractère plus ou moins profane, soit dans un kiosque élégant qui s'élevait tout près de la grève[7]. On trouvait aussi chez ces Indiens, dont les ancêtres n'eussent point reconnu les mœurs, plusieurs pièces de canon, dont la voix puissante saluait l'arrivée du missionnaire, ou bien contribuait à la solennité des processions du Saint-Sacrement.

Mais la gloire principale de leur village consistait dans son église, édifice de quatre-vingt-six pieds sur vingt-huit, avec une façade de quarante-huit pieds, d'où s'élevaient

6 Dont la souche prenait parfois plus d'un mois de travail pour l'extraire.

7 Il n'y avait alors pas moins de onze corps de musique parmi les Indiens catholiques de la Colombie Britannique.

deux superbes tours. Commencée le 26 octobre 1889, cette construction ne put être ouverte au culte que le 3 juin de l'année suivante. A l'exception d'un seul blanc, qui en avait dirigé les travaux, elle fut l'œuvre exclusive des Indiens eux-mêmes, qui en défrayèrent aussi toutes les dépenses[8]. Et dire que lorsque Mgr Durieu aborda pour la première fois à ces parages, les Indiens étaient allés jusqu'à lui refuser la nourriture et le couvert, de peur qu'il ne leur enseignât une religion qui leur fît renoncer à leurs mœurs et coutumes païennes!

Des députations d'une douzaine de tribus assistèrent à la dédicace du nouveau temple[9]. Même la lointaine mission du lac Stuart y était représentée par six grands gaillards, qui ne s'y trouvèrent pas mal dépaysés. Inutile de décrire l'étonnement des gens du nord lorsqu'ils furent, pour la première fois, témoins des efforts pantelants du "cheval de fer" (la locomotive), et entendirent plus tard les terribles détonations des "gros fusils", ou canons, lorsqu'ils contemplèrent les merveilleux jeux de lumière du feu d'artifice, et purent jouir des accents, si entraînants pour la nature indienne, des nombreuses fanfares de leurs frères du sud. Il ne serait pas plus à propos de nous attarder à une description des différentes fêtes qui se déroulèrent alors sur l'isthme des Sichalhs, fêtes dont les pages qui précèdent suffisent pour faire deviner la nature.

Cette célébration fut malheureusement troublée par une nouvelle qui jeta du froid dans tous les cœurs. Comme nous l'avons vu, le vénérable chef du diocèse était depuis longtemps malade. Son état inspirait déjà des inquiétudes

8. V. notre illustration.

9. Cette église ayant brûlé le 14 janvier 1906, elle fut remplacée, l'année suivante, par un autre édifice plus grand et d'aspect encore plus imposant. Celui-ci a 100 pieds sur 42, et en mesure 33 sous voûte. Il possède trois autels importés, dont le principal est, à lui seul, comme un petit monument—le tout, naturellement, aux frais des Indiens.

sérieuses lorsque son coadjuteur dut le quitter, pour aller là où l'appelait le devoir. La surprise de prêtres et Indiens fut donc diminuée d'autant lorsqu'on apprit sa mort, qui était arrivée à New-Westminster le 3 juin 1890.

La plupart des missionnaires, y compris NN. SS. Durieu et Lemmens, accompagnés de nombreux blancs et Peaux-Rouges, se rendirent alors à la ville épiscopale, d'où la dépouille mortelle du défunt prélat fut transportée par train spécial à la mission Sainte-Marie, dans le cimetière de laquelle elle fut inhumée [10]. Là repose, sous la fougère et au milieu des missionnaires qui l'avaient devancé et qui l'ont suivi dans le chemin qui conduit à la récompense éternelle, le premier vicaire apostolique de la Colombie Britannique [11]. Prudent administrateur et père de son peuple, homme de caractère apparemment rassis et pourtant facilement enthousiasmé par l'exercice de la bonne volonté, surtout chez les indigènes, Mgr D'Herbomez emporta avec lui des regrets universels.

Son coadjuteur devenait par sa mort vicaire apostolique de la Colombie Britannique; mais, en conformité avec la demande qu'en avaient faite les pères du premier concile de Saint-Boniface [12], auquel nous l'avons vu assister, son titre fut changé en celui d'évêque de New-Westminster le 2 septembre 1890.

10. Dans tout l'Ouest, la cathédrale de Saint-Boniface et l'église de Saint-Albert abritent seules des dépouilles épiscopales, et les sépultures de prêtres dans le lieu saint y sont aussi rares. De fait, nous ne connaissons de prêtres enterrés dans l'église qu'à Camperville, à Dawson et à Saint-Boniface.

11. On nous écrit à propos de ce cimetière: "Il y a 27 tombes d'Oblats au cimetière. Il est beau maintenant. Chaque Oblat a son petit monument en ciment, avec deux extra pour les deux évêques. Nous avons dépensé près de $2,000 à l'embellir, et tout le monde, blancs et sauvages, y a contribué" (Lettre du P. Rohr à l'Auteur; Mission-City, 15 oct. 1920).

12. V. vol. III, p. 149.

Le nouveau titulaire était déjà vieux et de santé débile lorsqu'il devint le premier pasteur de la partie continentale de la province du Pacifique. Néanmoins, bien que ses préférences aient toujours été pour les premiers habitants du pays, ce fut sous son épiscopat que furent fondées chez les blancs nombre de paroisses, comme Revelstoke, Greenwood, Nelson, Fernie, Cranbrook et d'autres, que le chemin de fer devait faire surgir comme par enchantement dans le Sud-Est montagneux de la Colombie, et dont la plupart devaient être confiées à des prêtres séculiers.

Un Oblat qui devait aussi exercer son ministère surtout chez les blancs de ce pays, le P. Julien-Augustin Bédard, venait à l'époque où nous sommes rendus, 1890, d'être nommé supérieur de la mission de Kamloops. Il devait occuper ce poste jusqu'en 1893, alors qu'il reçut son obédience pour le lac William, où il allait, en 1895, construire les bâtiments d'une double école industrielle, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles.

Après de longues négociations entre le P. Coccola, maintenant directeur de la mission de Saint-Eugène, et le ministère des Affaires indiennes à Ottawa, une institution de caractère identique s'était fondée en 1890 au profit des Koutenays du sud-est, avec le concours dévoué des sœurs de la Providence, de Montréal, qui en étaient chargées [13].

13. Voici comment un savant anglais appréciait cette école dans un écrit scientifique publié en Angleterre. "L'établissement de l'école industrielle indienne à la mission de Saint-Eugène, quelques milles du fort Steele, a déjà produit de bons résultats. Je la visitai, et eus le plaisir d'en examiner l'enseignement, ainsi que le bâtiment et les divers accessoires qui lui servent. L'anglais est enseigné dans cette école, et les jeunes Indiens apprennent à lire et à écrire dans un temps remarquablement court, sous la tutelle des religieuses qui en sont chargées. Il y avait environ deux douzaines de garçons et de filles à l'époque de ma visite. Ils étaient proprement vêtus, se montraient polis et avaient l'air intelligents. Les progrès qu'ils avaient faits

Au demeurant, l'Église n'oubliait ni la faiblesse et l'infortune, ni les dangers d'ordre moral qui se dressaient sur le chemin de plusieurs de ses enfants. C'est ce qui explique pourquoi, le 23 mai 1890, étaient arrivées d'Ottawa trois religieuses professes de l'institut de Notre-Dame de la charité du Refuge, communément appelées sœurs du Bon-Pasteur [14]. Ces bonnes religieuses commencèrent leurs opérations sur le Pacifique en établissant un orphelinat et une maison de refuge pour les filles à Sapperton, faubourg de New-Westminster. Deux des fondatrices, Mères Saint-Norbert et Saint-Paul, devaient passer d'assez longues années sur la côte, tout entières aux œuvres de dévouement conformes à leur vocation.

Pareils établissements étaient l'indice de grands progrès en population plutôt qu'un signe de dégénération. Aussi l'île de Vancouver ne pouvait-elle aspirer à en posséder de semblables. Ce qui ne veut certes pas dire qu'on y fût désœuvré faute d'ouailles à soigner. Tout au contraire, le travail n'en était que plus difficile et les courses plus fréquentes, par suite de l'éparpillement des coreligionnaires.

Ensuite il y avait dans l'île les Indiens, qu'on n'avait jamais abandonnés. Si les adultes ne paraissaient pas susceptibles de grande amélioration morale, on espérait beaucoup de leurs enfants. Aussi voyons-nous M. Donkele, qui s'était jusqu'alors dévoué au service des Cowitchines et des blancs des îles du golfe [15], mis à la tête d'un

pendant les courts mois qu'ils avaient été là étaient très encourageants Cette école mérite amplement toute l'aide que lui donne le gouvernement" (A.-F. Chamberlain, *Eighth Report on the North-Western Tribes of Canada*, p. 9; Londres, 1892)

14. Elles appartiennent à l'institut de ce nom qui a conservé son organisation primitive, telle que la lui donna son fondateur, le bienheureux Jean Eudes, de Caen, en 1641.

15. Pour lesquels il avait bâti une église à Fulford-Harbour, que Mgr Brondel avait bénite le 10 mai 1885

important établissement où il devait donner la mesure de ses qualités administratives pendant dix-sept ans, nous voulons dire l'école industrielle indienne de l'île Kuper [16], dont il devint le principal au cours de 1890. Sous son intelligente direction, cette institution devait aller de progrès en progrès, en dépit de très sérieux obstacles. Les sœurs de Sainte-Anne le secondèrent dès les débuts.

L'année suivante (1891), M. Nicolaye reçut en partage la direction spirituelle des blancs établis dans le voisinage de Victoria et, plus tard, de ceux de Ladysmith.

Sur ces entrefaites, le vétéran qu'était M. Brabant était momentanément retourné à son pays natal, qu'il n'avait pas vu depuis vingt et un ans. Quatre mois de prédications et de conférences sur sa mission lui fournirent les moyens de bâtir à Hesquiat une nouvelle église, à la construction de laquelle il s'employa activement à son retour en novembre 1890. Deux Canadiens-français y travaillèrent aussi, et le nouveau temple se trouva prêt à ouvrir au culte le printemps suivant.

Malheureusement, cet avantage d'ordre aussi bien temporel que spirituel fut plus que compensé par l'arrivée à Barclay-Sound, où il se fixa, d'un jeune homme qui représentait la secte presbytérienne. C'est en octobre 1891 que ce ministre s'établit chez les Indiens de M. Brabant. Tout danger était maintenant disparu, et les sauvages s'étaient enfin rendus aux appels de la grâce, dont le missionnaire catholique s'était si longtemps fait le porte-voix. L'homme ennemi jugea le moment propice pour intervenir. Dès lors, allait commencer dans ces parages une période de luttes et de rivalité dont fort peu de bien allait découler.

Cependant, dans l'intérieur du diocèse de New-Westminster, deux deuils importants affligeaient tous ceux qui

16. Cette île doit son nom à Auguste Kuper, commandant du *Thétis*.

avaient le culte du passé. Le 6 février 1891, le P. Pandosy fondateur de la mission d'Okanagan et l'un des membres de la première caravane oblate en Orégon, était passé à une vie meilleure après une courte maladie occasionnée par un accident de cheval. Cet accident lui était arrivé en se rendant au village indien où il devait mourir, entouré uniquement d'Indiens qui, du reste, l'adoraient.[17] Le 28 mai de l'année suivante, le P. C. Chirouse, qui avait traversé avec lui les grandes plaines des États-Unis au cours de 1847, le suivit dans la tombe.[18] Il ne restait plus des pionniers de l'Orégon que le P. Blanchet, alors compagnon du P. Morice au lac Stuart.

Un autre événement qui arriva vers le même temps dans la partie continentale de la province en indignait tous les gens de bien. En mars 1892, une certaine personne plus ou moins dissolue qui appartenait à la tribu des sauvages de Lafontaine, village perché, pour ainsi dire, au sommet d'une montagne dans la région de Lillouet, ayant été condamnée par son chef à recevoir une fustigation pour un manquement grave aux bonnes mœurs, cette punition publique eut pour résultat d'exciter l'ire de certains blancs sans principes, qui la prirent pour une

17. La présence d'un arbre à moitié tombé sur le sentier qu'il n'avait aperçu qu'en venant en contact avec lui, l'ayant forcé de se courber soudain pour passer sous lui, le vénérable prêtre s'enfonça le pommeau de sa selle dans la poitrine, se faisant par là une blessure interne qui devait l'emporter. Le P. Pandosy était un véritable expert dans la connaissance des simples, il avait une voix dont il faisait tout ce qu'il voulait, et il se montra toujours plein d'entrain, comme un méridional qu'il était—il était né dans les environs de Marseille et était apparemment de descendance grecque.

18. Le P. Chirouse aîné était de caractère tout différent du P. Pandosy. Son long séjour au pays des Barnum et autres charlatans lui en avait un peu fait prendre les manières. Par ailleurs c'était un excellent prêtre, et, pour évoquer un souvenir tout personnel, le fait qu'il eut le courage de prêcher la retraite sacerdotale à l'auteur de ces pages, qui composait à lui seul tout son auditoire, le dénote comme un homme aussi obligeant que dévoué.



P. Charles — COLL. OF STE MARIE — P. Rohr

censure indirecte de leur propre conduite. Par ailleurs, le jeune P. Chirouse prêchant alors une retraite dans le voisinage de Lafontaine, un fonctionnaire fanatique du gouvernement trouva dans cet incident une excellente occasion de manifester son hostilité envers l'Église catholique. Il fit arrêter ce missionnaire, avec le chef qui avait ordonné le châtiment de la délinquante, ainsi que quatre de ses officiers. Mais il dut bientôt relâcher ses prisonniers sur le versement, par des blancs qui leur étaient sympathiques, de la somme de $1,000, que le juge exigea comme caution en attendant leur procès.



Signature du P. Chirouse.

Inutile de faire remarquer que cette indignité occasionna un profond mécontentement parmi les Indiens et les blancs respectables de la province. Le pauvre père n'était pourtant pas au bout de ses humiliations. Accusé devant le tribunal de New-Westminster de complicité dans des voies de fait dont les Indiens avaient été les auteurs principaux, il fut condamné à un an d'emprisonnement [19], tandis que ceux-ci recevaient une sentence de six mois de détention. Néanmoins, comme résultat de nombreux articles de journaux, de pétitions et de lettres par les deux évêques catholiques de la province, les prisonniers furent presque immédiatement remis en liberté [20].

Il n'en faut pas moins admettre que l'interférence des fanatiques de Lillouet fut un coup sérieux porté à la discipline, à l'ordre et aux bonnes mœurs chez les sau-

19. Exactement ce que lui avait prédit l'individu qui l'avait arrêté.

20. Mais, dans le cas du principal, seulement après qu'il se fût engagé à discontinuer le système de pénitences corporelles—et cela probablement pour empêcher les fanatiques de trop crier.

vages, surtout ceux du sud, dont les officiers devinrent en conséquence peu enclins à briguer indirectement les punitions des blancs, en réprimant les désordres qui pouvaient se produire parmi leurs propres gens.

D'un autre côté, nous devons ajouter que, bien que les représentants de l'Église sur le Pacifique aient encouragé la pratique des pénitences corporelles, aussi bien que des simples sanctions d'ordre moral, on ne saurait mettre l'adoption des premières à leur crédit. Plusieurs tribus de la Colombie avaient originairement recours à pareil expédient pour faire expier des fautes publiques, ou même parfois secrètes. Nous savons personnellement que tel était le cas chez les Tchilkotines, qui avaient autrefois l'habitude même de demander pareils châtiments à leurs chamans. De même, lorsque le P. de Smet visita pour la première fois les Koutenays, en 1840, il ne tarda pas à remarquer que parmi eux "toute tentative de séduction, par des jeunes gens ou des adultes, était punie d'une bonne flagellation" [21].

Par manière de contrepoids à l'indignité dont l'excellent père Chirouse fut la victime, nous mentionnerons une grande réunion, à Sainte-Marie, de différentes tribus pour les exercices d'une retraite à certains exercices de laquelle n'assistèrent pas moins de sept évêques, sans compter plusieurs autres dignitaires et un grand nombre de prêtres venus de l'est. La renommée des missions du Pacifique se répandait de plus en plus, et chacun voulait s'assurer de ses yeux du bien-fondé de ce qu'elle annonçait.

21] Lettre à l'hon. S.-F. Tappan, Saint-Louis, mai 1870. En outre, parlant du chef d'une tribu dont l'habitat se trouvait du même côté des montagnes Rocheuses, Ross Cox dit : "S'il trouve que l'un de ses jeunes compagnons ment, ou fauts le moins du monde, ou punit le coupable par le fouet, et on le renvoie chez lui" (*Adventures on the Columbia River*, vol. I, p. 362). Le tout, naturellement, avant l'arrivée du prêtre chez les Indiens.

C'était en 1892. La même année, eut lieu à Victoria la bénédiction de la cathédrale Saint-André, bel édifice en brique commencé en 1890. Il mesurait cent cinquante pieds de long sur quatre-vingt-cinq de large au transept, et sa flèche s'élevait à une hauteur de cent soixante-quinze pieds au-dessus du sol. Il fut solennellement ouvert au culte le 30 octobre 1892.

De beaucoup plus modestes dimensions était un autre édifice qui fut bénit au cours de la même année. Son origine nous reporte à 1887, alors que Mgr D'Herbomez revenait d'un chapitre dont nous avons parlé. Ayant eu à subir de très mauvais temps sur mer, le prélat avait fait vœu d'ériger un sanctuaire à Notre-Dame de Lourdes, s'il lui était donné de revoir son vicariat. Or, ce jour-là même, son coadjuteur recevait une traite de $1,000 sur une banque de New-York, somme qu'on envoyait avec la demande formelle de la faire servir à la construction d'une église dédiée à la Sainte Vierge.

Mgr D'Herbomez revint sain et sauf à New-Westminster (septembre 1887), accompagné d'un jeune prêtre, le P. Olivier-P.-M. Cornellier, qui, après avoir fourni un court stage de missionnaire chez les Indiens Douglas, fut nommé vicaire à la cathédrale et, en 1889, supérieur de Sainte-Marie [22].

Immédiatement au nord de ce dernier établissement, s'élève une éminence plus ou moins rocailleuse, dont la base est arrosée d'un humble ruisseau. Mgr D'Herbomez fit un jour remarquer la ressemblance entre cet endroit et celui où se trouve la grotte de Massabielle au P. Cornellier, qui ne put cependant saisir toute la portée de l'observa-

22. Ce fut pendant le supériorat du P. Cornellier à Sainte-Marie que l'église de la mission fut transportée sur le haut plateau qui domine la vallée du Fraser. La proximité de la ligne du chemin de fer avait rendu ce transfert nécessaire.

tion du prélat que lorsqu'il eut appris son vœu par son testament, dont il avait été constitué l'exécuteur

Conformément aux instructions du défunt, une chapelle en forme de rotonde [23] fut donc érigée sur l'éminence susmentionnée Les dépenses que sa construction occasionna furent payées par la donation du bienfaiteur new-yorkais, à laquelle le P Cornellier ajouta $500 que lui avait données son oncle l'abbé L.-M Lavallée, curé de Saint-Vincent de Paul à Montréal ainsi que d'autres sommes dues à la générosité de particuliers. Cette chapelle fut solennellement dédiée à la Sainte Vierge en 1892, au cours de cette retraite dont nous avons parlé plus haut. Elle est devenue un lieu de pèlerinage aimé de la population blanche et peau-rouge de la vallée du bas Fraser.

23 Avec porte à double battant, qui s'ouvrait pour permettre aux fidèles massés en plein air de suivre les offices qui s'y déroulaient

CHAPITRE II

PERTE MATÉRIELLE ET GAINS SPIRITUELS

1893-98

Bien que les rangs de la population blanche commençassent alors à grossir d'une manière assez notable en Colombie, les premiers enfants du sol réclamaient encore une bonne part de l'attention des cercles officiels. D'où la fondation, non loin de la petite ville de Kamloops, d'une école industrielle pour les enfants des Chouchouapes et autres sauvages de la région. Son ouverture se fit le 15 avril 1893. Le P. Carion, que nous avons vu à Sainte-Marie jusqu'en 1883, avait échangé cette place contre la mission d'Okanagan. Comme son expérience dans la direction de la jeunesse indienne surpassait celle de n'importe quel prêtre sur le Pacifique, le soin de cet établissement lui fut confié, soin dans lequel un certain nombre de sœurs de Sainte-Anne l'aidèrent comme d'habitude.

Pendant ce temps, la ville de Vancouver croissait merveilleusement. Son premier curé, l'abbé Patrice Fay, y avait fait son dernier baptême le 2 octobre 1892, et deux Oblats de New-Westminster, les PP. Jean-Marie Fayard et Augustin Dontenville [1], en avaient desservi la paroisse catholique jusqu'à l'arrivée d'un M. Henri Eummelen au commencement de 1893. Le premier baptême fait à cette place par le nouveau curé date du 26 mars de cette année.

Ce fut sous son pastorat que, pour se rendre aux désirs de la population, les sœurs de la Providence établirent à

1. Le premier devait mourir économe général de sa congrégation ; le second est aujourd'hui à sa tête.

Vancouver, au cours de 1894, un hôpital qui fut bien achalandé dès les premiers jours de son existence. Le premier local de cette institution, qui fut mise sous le patronage de saint Paul, par déférence pour Mgr Pierre-Paul Durieu, était en bois et de dimensions relativement modestes. Il devait être considérablement agrandi sept ans plus tard.

Puis, dans le but de former un clergé indigène pour les nouveaux centres de population qui surgissaient surtout dans le district politique du Koutenay, l'évêque de New-Westminster inaugura dans sa ville épiscopale un petit séminaire, dont le P. Émile Bunoz, homme pondéré depuis quelque temps au pays, devint le directeur [2]. Cette fondation témoignait d'un optimisme et d'une foi dans l'avenir qui faisaient honneur au zèle du prélat et au sentiment de ses responsabilités qui l'animait.

Vers cette époque, l'île de Vancouver perdait l'un de ses meilleurs ouvriers évangéliques dans la personne de l'abbé Mandart, qui s'éteignit à l'hôpital de Victoria le 16 octobre 1893. Figure douce et personnalité attrayante, le défunt prêtre appartenait à la race de ces gens d'Église qui n'ont pas peur du sacrifice, et dont la conscience est aussi délicate que le zèle est ardent. La mission de Sanitch avait surtout été le théâtre de ses travaux apostoliques, l'abbé Adrien-J. Vullinghs, prêtre hollandais qui s'y était lui-même rendu en juillet de la même année, lui succéda dans la direction de ce poste, où il devait peiner et faire le bien pendant pas moins de seize ans.

De son côté, après avoir longtemps semé dans les pleurs, l'intrépide missionnaire de la côte ouest de l'île Vancouver récoltait dans l'allégresse. Malgré les mauvais exemples

2. Il faut dire que les résultats de cet établissement ne furent jamais proportionnés aux sacrifices pécuniaires qu'il entraînait. Après avoir été dirigé par différents pères oblats, il dut être fermé en 1909

que leur donnaient les matelots et autres blancs de passage au milieu d'eux, les Indiens de M. Brabant s'éveillaient définitivement aux attraits de la vie chrétienne, et montraient même parfois une fermeté dans sa pratique qui aurait pu faire rougir certains soi-disant chrétiens appartenant aux races civilisées.

Chacun connaît le penchant irrésistible des sauvages pour les boissons enivrantes. Or il arriva qu'en juillet 1894, en l'absence du missionnaire d'Hesquiat, un parti d'Indiens de l'État du Washington abordèrent à ce village avec une cargaison de ce maudit liquide, qu'ils se proposaient de vendre à grand profit, comme d'habitude, à ses habitants. Mais ils comptaient sans l'esprit nouveau que M. Brabant avait réussi à inculquer parmi ses ouailles. Trois de ses Indiens s'emparèrent de la dangereuse cargaison, et la cachèrent dans le presbytère avant que les étrangers eussent pu en disposer. A son retour, le missionnaire fut si content de cette heureuse intervention, qu'il fit récompenser ces trois individus par le gouvernement fédéral.[3]

Comme en prévision du peu de succès que devait avoir le petit séminaire de Mgr Durieu, deux excellentes recrues lui arrivèrent alors de différentes parties de l'Ancien-Monde. La première était le P. François-Marie Thomas, jeune prêtre plein de zèle qui, par son égalité d'humeur et ses dispositions plutôt optimistes, allait réussir dans des sphères où de plus anciens avaient échoué. Ce père arriva à New-Westminster en septembre 1894, et fit ses premières armes en compagnie de son ordinaire, qui aimait à former lui-même les nouveaux venus. La seconde était un prêtre séculier de sang irlandais, bien qu'originaire du diocèse de Liverpool, l'abbé John Welch, qui

3. Pour quiconque connaît les Indiens, cette opportune intervention n'était rien moins qu'héroïque.

était venu demander aux montagnes de la Colombie la santé qu'il avait perdue au pays natal. D'une bienveillance peu ordinaire, le nouveau venu ne devait se faire que des amis partout où il aurait à diriger ses pas.

La région du Koutenay eut les prémices de son ministère en Amérique. En 1895-96, le Pacifique-Canadien construisait une branche de son système, qui devait mettre à la portée du monde civilisé les richesses minérales que récélaient certaines montagnes de ce pays [4]. L'une d'elles donnait naissance à un ruisseau qui était déjà connu sous le nom de Coal-Creek, ou ruisseau au Charbon. De la mission Saint-Eugène dont il faisait ses quartiers généraux, l'abbé Welch visita régulièrement les mineurs de cette vallée, où ne devait pas tarder à s'élever une ville qui allait porter le nom de Fernie. Il en évangélisa pour la première fois les habitants en janvier 1896. L'automne suivant, ceux-ci commencèrent la construction d'une église qui fut terminée en juin 1897, c'est-à-dire un an après l'arrivée à Fernie d'un bon contingent de catholiques du Cap-Breton, qui donnèrent les plus grandes consolations à leur prêtre, comme le font, du reste, à peu près tous les Écossais transplantés dans l'est du Canada.

Peu après l'érection de cette église, le P. Meleux remplaça M. Welch, et celui-ci fut chargé d'une nouvelle place, Rossland, alors ville de sept mille habitants située non loin de la Colombie et à huit milles seulement au nord de la frontière des États-Unis, qui devait son importance aux dépôts de minerai de fer et d'un cuivre chargé d'or, produits alors fort communs dans les collines avoi-

4. La mission Saint-Eugène en avait elle-même profité d'une manière très sensible. Un Indien ayant trouvé de l'or, en avertit le P. Coccola, qui, après avoir suivi toutes les formalités prescrites par la loi, en vendit l'emplacement un bon prix, par suite de quoi toute la tribu sous sa juridiction put jouir de la magnifique église qu'on admire aujourd'hui à son chef-lieu.

minantes. Ce centre venait juste d'être légalement reconnu comme ville, et avait déjà quatre temples protestants[5], indépendamment de l'église catholique.

Quant à Fernie, cette place se trouvait encore plus à l'est, et tout près de la pointe de l'angle formé par la partie sud-est de la province. Le P. Meleux en fut le premier prêtre résidant.

Ces nouvelles localités étaient, ainsi que Saint-Eugène, dans le district politique du Koutenay. Non loin de là, mais plus à l'ouest, une transaction malheureuse privait alors le diocèse de New-Westminster de sa plus ancienne mission. Par suite d'arrangements faits avec l'administration des Oblats, la propriété de la mission d'Okanagan était passée à la corporation épiscopale du diocèse, et, bien que les Indiens qu'elle desservait ne fussent ni bien nombreux ni des plus fervents, ce poste n'en était pas moins précieux, ne fût-ce qu'en raison de la valeur monétaire de ses terres, dans une vallée où les immeubles augmentaient constamment de prix[6].

Or il arriva qu'au commencement de 1896 un certain H. E., Américain qu'on avait des raisons de croire honnête, ayant formé une compagnie minière qui était supposée devoir exploiter les richesses imaginaires d'un point dans l'Ouest koutenay, s'était vu délaissé par la plupart de ses associés, au fur et à mesure qu'ils s'étaient assurés du peu de valeur du terrain retenu par la dite corporation.

H. E. fit alors part de son embarras à Mgr Durieu. Il possédait, lui déclara-t-il, un terrain très précieux que, faute de fonds, il ne pouvait faire valoir. De ce fait, il allait perdre quelque $300,000, qu'il destinait à la construction d'églises et d'écoles catholiques en Colombie

5. Représentant autant de sectes différentes.

6. La rareté même des terres cultivables en Colombie ne les rendant que plus précieuses.

Britannique. Mgr Durieu avait déjà parlé de vendre la propriété de la mission d'Okanagan. S'étant, un soir de mars 1896, rencontré avec le directeur de la compagnie minière susmentionnée, le prélat fut ébloui par les belles promesses de son interlocuteur. En retour d'actions pour la somme de $33,000, il lui céda les deux mille acres d'excellente terre que possédait la mission d'Okanagan, et qui devaient, sous peu, se vendre au delà de $100,000.

Le P. Cornellier était alors à la tête de ce poste. Il reçut ordre de tout remettre au représentant d'H. E. Très surpris de ce qui venait de s'arranger, ce religieux voulut parer le coup, mais il était trop tard. Tout était signé, et, triste et pensif, le trop confiant évêque ne put que lui confirmer de vive voix ce qu'il lui avait déjà écrit. Aidé du P. Fayard, alors économe vicarial, le supérieur d'Okanagan essaya bien de faire invalider le funeste contrat, dont la pensée devait empoisonner les dernières années de Mgr Durieu. Il prétendit que la vente devait être considérée comme nulle, parce qu'elle comprenait les bestiaux, instruments agricoles et bâtiments de la ferme, qui appartenaient aux Oblats, et dont l'évêque ne pouvait disposer. Mais tout fut inutile.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les actions prises dans la fameuse compagnie ne rapportèrent jamais un centime au diocèse de New-Westminster [7].

Par suite de cette malheureuse affaire, le P. Cornellier dut quitter Okanagan. Il se retira à l'embryon de ville appelé Vernon, dans le même district, où il fit bientôt construire la première église catholique, dont plus tard des prêtres séculiers devaient jouir. Vernon était alors la tête d'une ligne de chemin de fer d'importance locale, dans une région fertile et jouissant d'un excellent climat.

7. On dit que, sur son lit de mort, Mgr Durieu voulut faire revenir H. E., pour lui signifier de lui remettre les choses à point, ce qui était pourtant légalement impossible sans son consentement formel.

Comme fiche de consolation pour la perte d'Okanagan, M[gr] Durieu faisait, trois mois après, une fondation dans le nord de son diocèse qui l'enrichissait d'un nouvel institut de religieuses, celui des sœurs de l'Instruction de l'Enfant-Jésus, que le prélat avait fait venir de son pays. Le 17 mai 1896, quatre représentantes de cette congrégation étaient solennellement reçues au lac William par le chef du diocèse lui-même, le supérieur et les pères de cette mission, ainsi que par le P Morice, qui se rendait en France pour affaires. Les nouvelles religieuses venaient remplacer les sœurs de Sainte-Anne, qui abandonnaient la place.

Un an après, jour pour jour, le P Thomas arrivait à cette station de missionnaires, et commençait, dans le territoire qui lui est tributaire au point de vue religieux, cette série de courses chez blancs et sauvages qu'il n'a jamais depuis interrompues, et qui ont notablement contribué à changer la face de ce district Au souffle de son enthousiasme et grâce à son inaltérable bonne humeur, les Chouchouapes et même les Tchilkotines, sans compter les Porteurs sous sa juridiction, devaient graduellement renoncer à leurs sorcelleries et s'éprendre sérieusement des joies de la vie chrétienne.

Disons de suite que ce résultat, ainsi que les consolations qu'il goûta chez les blancs éparpillés dans son district, ne fut pas obtenu sans peine, ou même sans danger. Pour ne parler que des blancs, il se perdit un jour dans le bois, juste au nord de la vallée où se trouve la mission Saint-Joseph, et, seul avec son cheval, y passa la nuit sans savoir où il était. Après maintes allées et venues, il descendit le lendemain un précipice de douze cents pieds de profondeur [8], où il eût pu se casser le cou, puis déboucha sur un village, où il causa le retour à Dieu d'un franc-

8. La vallée de la rivière si bien nommée *Deep-Creek* (R. Profonde) par les Anglais, qui considèrent ses abords plutôt que ses eaux.

maçon qui avait jusque-là étouffé la voix de sa conscience, mais que toucha profondément l'état où cette aventure avait mis le pauvre prêtre.

Une autre fois, celui-ci avait visité un Italien établi au sud de sa mission, qui, depuis vingt-cinq ans, vivait en concubinage avec une sauvagesse, sans vouloir entendre parler de mariage. Comme il n'y en avait pas d'autre à beaucoup de milles à la ronde, sa maison avait toujours été le rendez-vous des missionnaires de passage. Même l'excellent P. Lejacq, qui avait longtemps auparavant échangé le supériorat de Kamloops pour celui du lac William, n'avait jamais pu le décider à faire régulariser sa position.

Après avoir déjeûné chez lui, le P. Thomas en repartit un mardi à la hâte, vu qu'il désirait s'aboucher à la mission avec un supérieur qui devait y passer ce jour-là. Pour s'y rendre plus vite, il voulut prendre un chemin de raccourci, et, dans un pays qu'il avait traversé une foule de fois, il se trompa de sentier [9]. Au lieu de rentrer chez lui après une demi-journée de marche, il tomba sur un chemin dans lequel son cheval s'engagea à fond de train, emportant son cavalier exactement à son point de départ, où il arriva à sept heures du soir.

Frappé de ce contretemps, dans lequel il eut le bon esprit de voir une intervention de la Providence après tant de tergiversations, l'Italien se rendit enfin aux exhortations du prêtre. Sa sauvagesse, qui était déjà instruite des vérités de la foi, fut baptisée et le couple marié, circonstance dans laquelle le P. Thomas trouva une heureuse compensation à son aventure. Six mois après, la vieille mourait en paix avec son Dieu [10].

9. Ce qui s'explique un peu par le grand nombre de bêtes à cornes et autres animaux du pays, lesquels multiplient les sentiers.

10. Quant à l'Italien, il vivait encore en 1912, et pratiquait fidèlement les devoirs de sa religion.

Cependant, Mgr Durieu ne pouvant plus qu'avec peine s'acquitter des fonctions inhérentes à sa charge d'évêque de New-Westminster[11], un coadjuteur lui fut donné dans la personne du P. Augustin Dontenville, qui fut sacré évêque titulaire de Germanicopolis le 22 août 1897. Le nouveau prélat ayant reçu une partie de son éducation aux États-Unis, possédait l'anglais comme sa langue maternelle, circonstance qui n'influa pas peu sur le choix qu'on fit de lui comme auxiliaire de Mgr Durieu, avec droit de future succession[12]. Celui-ci, comme nous l'avons vu, avait toutes les qualités requises pour faire un missionnaire idéal, mais son peu de familiarité avec la langue de presque tous les blancs de son diocèse l'avait porté à se tenir à l'écart de ces derniers, qui voyaient dans cette réserve un sentiment qui n'existait point en réalité, et se croyaient négligés du premier pasteur du diocèse. La nouvelle nomination ne pouvait donc qu'être la bienvenue parmi eux.

Douze jours auparavant, l'Église de l'île Vancouver avait, pour la cinquième fois, été privée de son chef par la mort de Mgr Lemmens, survenue au Guatémala, Amérique du Sud. Le 29 juin de l'année suivante, l'abbé Alexandre Christie[13] lui succédait, pour être bientôt après (1899) transféré au siège archiépiscopal d'Orégon-City.

11. Au point qu'un simple prêtre comme le P. Marice dut le remplacer, toute une année, dans l'administration du sacrement de confirmation parmi les Indiens de son immense district.

12. Né à Bischwiller, au diocèse de Strasbourg, le 4 juin 1857, le futur prélat était passé pendant son enfance aux États-Unis, où l'un de ses oncles, qui était prêtre, avait veillé sur son éducation. Après de brillantes études à l'université d'Ottawa, il avait fait son oblation le 15 août 1880 et été promu à la prêtrise le 30 mai 1885. Les premières années de sa vie sacerdotale avaient été passées comme professeur à son Alma Mater. Là, son inaltérable bonne humeur et sa grande amabilité lui avaient conquis l'affection de tous, puis il était venu prendre la direction du collège Saint-Louis de New-Westminster.

13. Un converti du protestantisme.

Pendant ce temps, le P. Dommeau, que nous avons entrevu à l'est des montagnes Rocheuses, devenait curé de la ville de Vancouver, où il faisait son premier baptême le 16 mai 1897, et l'année suivante Mgr Durieu confiait définitivement aux Oblats la desserte de cette paroisse.

Le pastorat du P. Dommeau ne fut pas de longue durée. Le 27 septembre 1898, le P. McGuckin abordait à Vancouver avec les titres de supérieur de la maison des Oblats qu'on venait d'y constituer et de curé de la paroisse. Il allait exercer ces doubles fonctions jusqu'au jour de sa mort (7 avril 1903).

Pendant que s'organisait définitivement cette paroisse importante, arrivaient de France deux jeunes prêtres de la même congrégation que son curé, qui allaient rivaliser de zèle pour l'avancement spirituel du pays, mais dont l'action devait s'exercer dans des sphères bien différentes. L'un et l'autre virent pour la première fois la Colombie Britannique en septembre 1898. Le P. Pierre Le Chesne fut d'abord stationné à New-Westminster, d'où il allait, le 3 septembre de l'année suivante, commencer à aider aux PP. McGuckin et John Whelan dans la direction des catholiques de Vancouver.

Mais sa vocation n'était que partiellement pour le ministère paroissial. Le P. Adolphe Martin faisait alors l'office d'économe provincial : ce père ayant été rappelé dans l'est, d'où il était venu [14] le P. Le Chesne fut nommé à la charge restée vacante par son départ, ainsi qu'à des fonctions analogues relativement à la maison à laquelle il appartenait.

Ce père était originaire du pays des landes et des clochers à jour. De l'extrémité opposée de la France, un autre excellent sujet, le P. Victor Rohr, abordait à la même époque aux rivages du Fraser. Prêtre zélé autant que

14. Tous les autres pères oblats étaient originaires de France.

patriote irréductible—c'était un Lorrain de la partie annexée de son pays—homme à opinions bien tranchées, et qui ne se gênait pas pour les exprimer, le P. Rohr passa d'abord six mois chez les sauvages Koutenays puis, en 1899, il commençait à Sainte-Marie une carrière apostolique au cours de laquelle il devait faire le plus grand bien aux indigènes du bas Fraser, mais surtout à ceux de Douglas et de Lillouet. Il allait même résider un certain temps parmi ces derniers, et il devait aussi être chargé des Thompsonnes, ainsi que de certains villages chouchouapes.

CHAPITRE III

AU KLONDIKE

1898-1901

Nous avons déjà assisté à la naissance de Fernie, Vernon et Rossland. Une autre petite ville de caractère à peu près identique surgissait alors non loin de la mission Saint-Eugène, par suite de la construction par le Pacifique-Canadien de sa branche du Nid-de-Corbeau (*Crow's Nest*) C'était Cranbrook qui, en avril 1898, ne consistait encore qu'en la ferme du colonel Baker, deux hôtels et une maison avec étable en construction. Avec l'achèvement de la ligne susmentionnée, tout changea à ce point du district koutenay, et dès l'automne suivant, les pères oblats de la mission Saint-Eugène durent s'occuper des intérêts spirituels des catholiques, qui s'établissaient toujours plus nombreux à cette place. Le P Coccola y dit plusieurs fois la messe dans la maison d'un M Kennedy En avril 1899, le P N Ouellette [1], qui avait quitté le Manitoba pour la Colombie non seulement continuait son ministère, mais faisait même l'acquisition d'un terrain, sur lequel il érigeait une chapelle, qui fut ouverte au culte le 10 septembre de la même année.

Ce père devait desservir six ans cette nouvelle paroisse.

Les gisements de houille, qui sont communs dans cette partie du pays, avaient été pour beaucoup dans l'avènement du chemin de fer, qui allait à son tour changer la face du district. Les mines étaient, en effet, et sont demeurées, avec le bois, la principale richesse de la Colombie Britan-

1 Homme physiquement petit et d'apparence délicate, mais pétillant d'esprit et d'une charmante originalité.

nique. Mines de charbon et mines d'or ou d'argent ont rendu cette province célèbre parmi capitalistes et prolétaires, aussi bien que parmi les aventuriers des deux hémisphères. Nos lecteurs se rappellent les fameux dépôts aurifères du Cariboo. On a remarqué que le précieux métal a jusqu'ici été trouvé dans les limites d'une zone longitudinale, qui s'étend du Koutenay, au pays du *Horsefly*, vers le 50° de latitude; puis du Cariboo et de l'Omminéca, à la région la plus riche, et toujours en ligne avec les autres, dont nous avons déjà parlé incidemment.

En effet, le Klondike, ou Youkon, n'est point une terre inconnue pour nos lecteurs. Ceux-ci n'ont pas oublié l'indescriptible engouement des chercheurs d'or pour ce lointain pays que ni l'isolement, ni les longs hivers ne purent protéger contre un envahissement presque sans exemple dans l'histoire des mines.

Ethnographiquement parlant, cette région était l'habitat séculaire de quelques rares bandes de Loucheux, dont plusieurs avaient jeté leur dévolu sur le schisme anglican[2]. Mais les découvertes qu'on y avait faites avaient rejeté bien loin à l'arrière-plan jusqu'à la pensée des premiers possesseurs de ce sol maintenant si prisé des "visages pâles". L'or, encore l'or, toujours l'or, voilà ce qu'on avait en vue en se rendant au Youkon, et surtout à sa partie appelée Klondike.

Et puis, ceux qui le cherchaient avec la passion que l'on sait avaient, eux aussi, une âme à sauver. Comme ils étaient si nombreux et à la portée du missionnaire, on ne saurait s'étonner si les pauvres sauvages furent négligés au profit des nouveaux venus.

Au point de vue religieux, ce véritable pays de cocagne était alors rattaché au vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie; mais, géographiquement parlant, il apparte-

2. Par suite des efforts des Kirk, Macdonald et Bompas.

nait au Pacifique, auquel il devait plus tard être relié pour des fins d'administration ecclésiastique [3].

L'Alaska, dépendance américaine, formait, depuis 1894, une préfecture apostolique, dont le soin était confié aux Jésuites. Ces religieux avaient autrefois demandé à Mgr Grouard juridiction sur toute partie du Youkon par où les exigences de leur ministère pourraient les appeler à passer, faveur qui leur avait été accordée de grand cœur. L'un des leurs, le P. Judge [4], s'était cru autorisé par là à s'établir dans la ville de Dawson, centre qui avait grandi d'une manière fabuleuse [5], et était alors la capitale du pays tout entier. Ce religieux y avait passé l'hiver de 1897-98. Il y avait même construit chapelle, maison et hôpital, et cela en dépit de difficultés qui auraient pu en décourager bien d'autres.

L'hôpital, bâtisse en troncs d'arbres amenés de loin, avait deux étages de cinquante pieds sur vingt-quatre, avec des appartements meublés aussi confortablement que le permettaient des circonstances qui forçaient en bien des cas à recourir au primitif. Il fut ouvert le 20 août 1897, et accommoda de suite une vingtaine de patients.

L'église couvrait elle-même un espace de même grandeur, et pouvait contenir deux cents personnes assises [6].

3. Vu qu'il se trouvait à l'ouest des montagnes Rocheuses.

4. Frère d'un Sulpicien qui a écrit sa vie, le P. William-Henry Judge était parti pour Dawson à la fin de mai 1897. Cette place était alors une ville improvisée de quelque 500 maisons ou tentes. Il demeura lui-même d'abord sous la tente, après quoi il bâtit en troncs d'arbres un hôpital qui fut ouvert le 20 août suivant.

5. Bien que détruit par le feu en 1899, il avait encore, deux ans plus tard, 9,142 habitants, dont le nombre devait encore croître.

6. Le correspondant du *New-York Evening Post* en donna la description suivante :

"La première église catholique de Dawson était un grand (?) édifice en troncs d'arbres, à l'extrémité sud de la ville. Les bancs étaient de simples planches brutes reposant sur des souches. Le pasteur fit lui-même l'autel, expédiant la plus grande partie de l'ouvrage avec un

Le 15 novembre de la même année, elle était "presque terminée"[7], ainsi que le presbytère qui lui était contigu.

Advint l'hiver, qui ne tarda pas à mettre en évidence l'état précaire des conditions économiques de ce lointain pays. Plusieurs quittèrent Dawson pour ne pas mourir de faim, tandis que d'autres durent se résigner à payer $100.00 pour un sac de farine, heureux encore quand ils pouvaient en trouver à ce prix[8] !

Ce qui n'empêcha pas le bien de se faire, ainsi que l'attestait publiquement le journal local. "Pendant l'hiver de 1897-98", disait-il un jour, "l'hôpital du P. Judge fut rempli de patients malades ou gelés. La charité du prêtre fut grande comme la terre, et il ne s'enquit jamais des préférences religieuses des centaines de ceux qui demandaient à y entrer. Néanmoins, il pourvoyait aux besoins spirituels de son troupeau dans une petite église près de l'hôpital, et nous le voyons ajouter son ministère sacerdotal à ses nombreuses autres occupations. Près des morts et des mourants, les enterrant quand personne autre ne paraissait sur la scène pour leur rendre ce devoir, dirigeant personnellement jusqu'au plus petit détail de l'hôpital qui croissait constamment en importance, égayant les misanthropes, riant avec les convalescents, s'ingéniant à trouver le moyen de rendre confortables les patients irritables, plaidant avec les obstinés, priant avec et pour ceux qui étaient portés vers la religion, s'efforçant de trouver des morceaux appétissants dans un garde-manger presque vide—ainsi voyons-nous cet homme de Dieu,

couteau de poche ordinaire. Au commencement, les fenêtres n'avaient point de vitres, mais de la forte mousseline blanche était clouée aux châssis, et, bien que le thermomètre descendît souvent à 60° en dessous de zéro, deux grands poêles tenaient l'église confortable" *An American Missionary*, pp. 203-04

7. *An American Missionary*, par le P. Charles-J. Judge, p. 207.

8. *Ibid.* p. 206.

jusqu'au jour où la main cruelle d'une maladie sans remords le frappa lui-même" [9].

Bref, cet excellent père [10] avait d'autant plus facilement fini par se croire chez lui au Klondike, que certains Américains prétendaient alors que ce pays était en dehors du territoire canadien. Rome ayant décidé qu'il faisait partie du vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, Mgr Langevin, à titre de métropolitain, et parce qu'il était plus en mesure de s'occuper de cette question que Mgr Grouard, qui ne savait trop ce qui se passait loin des neiges du Mackenzie, s'entremit pour y faire envoyer des Oblats.

Comme résultat de son intervention, le P. Edmond Gendreau fut envoyé à Dawson-City, accompagné du F. Dumas, Oblat comme lui. Puis, pour lui donner un *socius* ecclésiastique, Mgr Grouard fit le sacrifice du P. Desmarais, alors au Petit lac des Esclaves, qui ne tarda pas à aller le rejoindre, tandis que Mgr Langevin contribuait, lui aussi, pour sa part à la formation du clergé de ces lointaines contrées, en offrant à Mgr Grouard l'un de ses propres

9. *The Klondike Nugget*, cité dans *An American Missionary*, pp. 211-12. Le P. Judge devait mourir à Dawson même le 16 janvier 1899.

10. Rien de flatté dans l'épithète que nous accolons au nom du premier curé de Dawson, car le P. Judge était certainement la bonté même, la charité personnifiée. De fait, il ne paraissait vivre que pour les autres, et lorsque, plus tard, il fut question de caractériser d'un mot cet homme apostolique dans l'épitaphe du monument que la reconnaissance publique éleva à sa mémoire, on ne crut pouvoir mieux faire que de le qualifier de *vir charitate plenus*, homme plein de charité. Aussi était-il l'idole des mineurs, protestants aussi bien que catholiques. Un petit détail le prouvera.

Un étranger, visitant son hôpital, ne put s'empêcher de remarquer tout haut que "le P. Judge paraissait bien populaire".

— Populaire! s'écria son interlocuteur protestant, ne parlez pas de popularité ici. C'est le meilleur homme auquel Dieu ait jamais donné une âme. Où aurions-nous tous été cet hiver sans lui, j'aimerais bien à le savoir. Il se tue simplement par les efforts qu'il fait pour prendre soin de tout le monde (Cf. *ibid.*, p. 226).

prêtres, l'abbé O. Corbeil, qui avait fait quelque temps l'office de colonisateur au Manitoba.

Le P. Gendreau était nommé représentant officiel du vicaire apostolique au Klondike, avec le titre et les pouvoirs de vicaire général, autant qu'un dignitaire de ce rang peut en avoir un. Il arriva à Dawson le 27 juin 1898, tandis que le P. Desmarais, auquel venait encore de s'adjoindre ce P. Lefebvre que nous avons vu lutter contre la mauvaise volonté des Esquimaux [11], s'établit d'abord à Selkirk, où le F. Dumas lui rendait les services d'ordre matériel que comportait sa vocation. Le supérieur de la mission fit avec le P. Judge certains arrangements qui, tout en sauvegardant les droits des Oblats, dédommageaient celui-ci des dépenses qu'il avait faites à Dawson.

Signature du P. Gendreau

La capitale du Youkon était alors une ville unique en son genre. Presque toutes les nationalités s'y trouvaient représentées. La plupart de ses rues n'étaient encore marquées que par des poteaux, entre lesquels des tentes, quelques cabanes en troncs d'arbres, des tas de caisses, de sacs de farine, de lard fumé, etc., s'y étalaient pêle-mêle. Le site de la ville lui-même n'était rien moins que salubre. C'était plutôt un marais pestilentiel, dont l'emplacement s'était imposé à l'attention des premiers habitants, qui n'avaient pas eu l'embarras du choix.

Tout y était très cher. Un menuisier y gagnait 50 francs par jour, et le P. Gendreau devait en donner plus de 400 par mois à son cuisinier. Quant aux mineurs qui travaillaient à gages, ils gagnaient $15.00, soit 75 francs

11. V. vol. III, p. 253 *et seq.*

par jour, au cours normal du change [12]. Naturellement, les prix de toutes les nécessités de la vie étaient en proportion.

La population catholique du pays était estimée à une quinzaine de mille âmes, dont la moitié se composait de Canadiens-français. Bientôt plusieurs conversions vinrent rendre évident le fait que les missionnaires n'étaient point oisifs parmi leur population cosmopolite.

L'église du P. Judge avait brûlé la veille de la Trinité. A la fin d'août 1898, une nouvelle fut ouverte au culte [13], dans laquelle le P. Gendreau prit possession de sa charge de curé le premier dimanche de septembre. L'hôpital catholique comptait alors cent trente-deux malades, sous les soins de sœurs de Sainte-Anne [14].

Les circonstances dans lesquelles vivaient les paroissiens du nouveau curé étaient bien plus favorables aux maladies, accidents et décès qu'aux naissances. Les femmes étant extrêmement rares, les baptêmes d'enfants étaient presque inconnus, tandis que, dans le seul mois de septembre qui suivit l'arrivée du P. Gendreau, celui-ci ne fit pas moins de treize sépultures.

Pendant ce temps, M. Corbeil était stationné à Dominion-Creek, d'où il se rendit, au commencement de 1899, à une localité appelée *Last Chance* (la dernière Chance), où se trouvaient beaucoup de Canadiens-français. Dans ce voyage, il était accompagné d'un chien qui traînait

12. *An American Missionary*, p. 186.

13. Aux frais d'un ami, Alexandre McDonald, que la chance avait favorisé. Elle coûtait $25,000, et était à peu près deux fois plus grande que la première.

14. Le P. Judge avait commencé son hôpital avec des laïques pour gardes-malades. Le P. Gendreau ayant fait venir des religieuses de Sainte-Anne pour remplir ces fonctions, celles-ci furent arrêtées par les glaces que charriait le Youkon pendant l'automne de 1898, et durent passer l'hiver à Nulatto. Elles se rendirent à Dawson au printemps de l'année suivante.

sa chapelle. Ce prêtre nous a laissé des circonstances dans lesquelles il exerça son ministère, à ce point de l'Extrême-Nord, une description qui ne sera pas hors de place ici Rien ne peut donner une meilleure idée et des gens et de la localité. Il écrit donc à ce sujet

"Le dimanche 15 mars, j'ai dit la messe chez M. Lalonde, et une soixantaine de mineurs s'étaient entassés là, pressés les uns sur les autres. Il y a dans la cabane, comme dans les chantiers, des poutres accrochées au mur pour faire des lits[15]. Il y en avait deux superposées, et des mineurs ont été obligés de se hisser là, de monter au jubé, comme ils disaient en riant. Pendant toute la messe, ils sont obligés de se tenir debout ou couchés sur les lits, parce qu'ils ne peuvent pas bouger Une trentaine ont fait leurs pâques, et les autres m'ont demandé s'ils ne pourraient pas aller les faire à la ville. Naturellement, j'aime mieux qu'ils aillent à Dawson, et je n'invite que ceux qui ne peuvent pas y aller, car les confessions sont difficiles à entendre dans ces cabanes, à cause du peu d'espace. .

"Je vais de cabane en cabane, je parle à tout le monde de leurs parents, de leurs amis, de leur paroisse, de leur curé. Ça leur fait un immense plaisir et beaucoup de bien. On cause de religion, et je les attire à confesse· ils ne manqueront plus la messe quand ils viendront à Dawson. Ils seront de bons chrétiens le bon Dieu sera aimé, servi et glorifié, et j'y aurai un peu contribué. C'est là le complément de joie que nous pouvons goûter ici"[16].

A Selkirk il y avait une trentaine de maisons, plus une église commencée en 1898 par le P Lefebvre aidé du F. Dumas. Même dans un pays aussi primitif qu'était alors le Klondike, on remarquait plusieurs Canadiens-français, partant des catholiques, de bonne famille, tels que le

15. Ou couchettes, comme dans une cabine de bateau.
16. Reproduit du *Manitoba* du 3 mai 1899.

lieutenant Leduc, le juge Dugas et M. Charles Taché, neveu de Mgr Taché, qui y remplissait les fonctions d'ingénieur civil au compte du gouvernement local [17].

Pour compléter notre esquisse de ce lointain pays et des conditions spéciales dans lesquelles sa population coulait ses jours, citons maintenant un passage d'une lettre du P. Gendreau à Mgr Langevin, écrite vers la fin de 1899. Le supérieur de la mission du Youkon mandait alors à son archevêque :

"Les froids nous ont pris cette année quinze jours plus tôt que l'année dernière. Le steamer [*Stratton*] descendait paisiblement le Youkon, au milieu des glaçons flottants, louvoyant avec difficulté à travers les banquises, lorsque, le 24 octobre dernier, à minuit, il s'est trouvé pris dans les glaces, pressé, écrasé. Il a fini par disparaître sous la glace avec un bruit effrayant, causé par l'explosion de la chaudière et les craquements de la coque écrasée par les banquises. Les passagers ont eu juste le temps de sauter

17. Il paraîtrait, par l'un des nombreux livres écrits sur ce pays à l'époque de sa vogue, que Selkirk ne contenait pas beaucoup de protestants soucieux de pratiquer leur religion. Voici, en effet, ce qu'un auteur non catholique en écrivait en 1898.

"A quelques pas du magasin, se trouve (ou se trouvait) une église appartenant à la mission de l'Église d'Angleterre. L'avis suivant était cloué à la porte : 'Mission Saint-Sauveur, Église d'Angleterre. 'Un court office en anglais se fait chaque dimanche, à deux heures 'et demie de l'après-midi'. Néanmoins, ceux qui avaient besoin de consolations spirituelles doivent avoir été mal partagés. Le pasteur de cette triste paroisse avait apparemment, comme on dit en français, 'pris la clef des champs', et, à en juger par l'intérieur négligé et poussiéreux de la chapelle, il avait été au moins quelques mois absent" (H. DE WINDT, *Through the Gold-Fields of Alaska to Bering Straits*, pp. 90-91, Londres, 1898).

Un autre auteur (ROBERT-C. KIRK, *Twelve Months in the Klondike*, p. 230; Londres, 1899) parle d'une école pour les filles indiennes tenue par les catholiques à un poste appelé Forty-Mile-Creek. Il fait erreur, et ses remarques à ce propos doivent s'entendre de la mission des pères jésuites à Sainte-Croix, en Alaska.

sur la glace mouvante qui les environnait, puis le bateau a sombré avec toute sa cargaison et la malle, dans une profondeur de trente pieds d'eau.

"C'est un vrai miracle qu'il n'y ait pas eu de perte de vie. Le P. Desmarais vient d'arriver, après avoir marché cent quarante milles, souffrant de la faim, du froid et de la fatigue. Il a perdu tout ce qu'il avait, même sa soutane et son bréviaire"[18].

Malgré les conditions anormales de son peuple, le P. Gendreau, en digne représentant de l'Église, ne pouvait pas oublier la grande question de l'éducation de la jeunesse. Il fit donc construire à Dawson une école, qui fut la première de tout le pays et qui recevait des enfants des deux sexes, parmi lesquels plusieurs étaient protestants—il y en avait si peu de n'importe quelle espèce!

Enfin, comme pour montrer jusqu'au bout sa sollicitude pour une mission à l'établissement de laquelle il n'avait pas peu contribué, Mgr Langevin voulut bien partir lui-même, vers le milieu de mai 1901, pour son centre politique et religieux, où il devait prêcher le jubilé.

A White-Horse, il fut reçu par le M. Taché dont nous avons parlé, et à l'insistance duquel cette place devait d'avoir une église et un prêtre résidant, le P. Lefebvre. Bien que n'ayant pas plus d'un an d'âge, cette localité justifiait déjà de quelque 2,500 habitants, circonstance que le lecteur comprendra sans peine, lorsqu'il apprendra qu'elle était la tête de ligne d'un chemin de fer, maintenant en opération, qui reliait la côte, c'est-à-dire Skagway, aux mines de l'intérieur.

Le 10 juin, Mgr Langevin prenait le bateau pour Dawson. Une fois dans le Grand-Nord canadien, le perspicace prélat ne manqua pas d'ouvrir les yeux et les oreilles, et, comme fruit de ses observations, il en écri-

18. Lettre publiée dans le *Manitoba* du 3 janvier 1900.

vait dans un croquis de journal que nous avons retrouvé:

"Les misères qu'ont endurées les pauvres voyageurs qui sont allés au Klondike il y a trois ou quatre ans sont à peine croyables. Beaucoup sont morts des suites de la fatigue et des privations. Les rives du Youkon sont bordées de tombes comme une voie funèbre. Combien de mineurs ont disparu sans que l'on puisse retrouver leurs traces! Les uns se sont noyés, d'autres ont été assassinés soit par les blancs, soit par des sauvages. Plusieurs ont été asphyxiés dans les mines, à trente ou quarante pieds de profondeur, par des gaz se dégageant du bois brûlé. D'autres ont été écrasés sous des monceaux de terre gelée.

"Sur la *White Pass*, le long du chemin de fer, trois Canadiens ont été mis en pièces par un énorme rocher, à la suite de l'explosion d'une mine, et leurs restes sont encore là" [19].

Le 14 juin 1901 à trois heures du matin, alors qu'il fait jour à Dawson comme en plein midi, le prélat vit pour la première fois cette ville unique au monde Ses manières simples, ouvertes et dégagées plurent autant que la ferveur de ses exhortations sut trouver le chemin des cœurs, et il fut enchanté du résultat de ses efforts parmi les rudes mineurs et les citadins de l'Extrême Nord-Ouest.

Par l'érection, en 1901, du nouveau vicariat apostolique du Mackenzie, le Youkon religieux changeait de premier pasteur Il devait, pendant plusieurs années, appartenir à Mgr Breynat, qui le visita régulièrement et y passa même quelque temps. Le P. Gendreau ayant été invité à assister au sacre du jeune prélat, partit le 28 février pour Saint-Albert, où il obtint d'être déchargé du soin de ses lointains domaines. En conséquence, le P. E.

19 *Vie de Mgr Langevin*, pp. 197-98.

Bunoz, alors supérieur à New-Westminster, fut nommé pour l'y remplacer [20].

Au départ du premier administrateur ecclésiastique de ce pays, deux pères oblats vivaient avec lui à Dawson, lorsqu'ils ne s'employaient point à visiter les mineurs à distance, le P. Desmarais était stationné à Bonanza, la plus riche des missions, qui possédait une église en règle, Dominion-Creek était desservi par M. Corbeil, qui ne devait pas quitter le pays avant trois ou quatre ans, et le P. Lefebvre exerçait son ministère à White-Horse, où il s'était établi en permanence [21].

Mais n'anticipons pas, et retournons au sud.

20. Le P. Pierre-Edmond Gendreau naquit à Saint-Pie de Bagot le 3 avril 1840, et fit ses études classiques et ecclésiastiques à Saint-Hyacinthe, où il fut ordonné prêtre le 5 oct. 1862. Après avoir rempli divers postes dans les rangs du clergé séculier, il entra chez les Oblats, et prononça ses vœux le 8 déc. 1881. Après son entrée dans la vie religieuse, il fut supérieur à Mattawa, puis économe à l'université d'Ottawa et, une fois revenu du Youkon, il fut mis à la tête de la maison de Kénora, Ontario. Il fut aussi curé de Saint-Charles, sans compter des stages comme aumônier de la Miséricorde à Winnipeg, et de l'asile du Bon-Pasteur, Kildonan. Il mourut aux Trois-Rivières, le 11 septembre 1918.

21. Le tout premier découvreur des mines d'or du Klondike fut un ancien matelot de la Nouvelle-Écosse, nommé Robert Henderson, qui n'aurait pourtant pu aboutir à rien sans les encouragements d'un Joseph Ledoux, Canadien-français originaire de l'État de New-York, que les auteurs anglais s'accordent à appeler Joe Ladue. Ledoux était un marchand "pendant quelque temps chargé du nouveau poste commercial d'Ogilvie, où tous les nouveaux mineurs arrêtaient en descendant la rivière, et il ne manquait jamais de les encourager par l'exposé des merveilleux rendements que promettait chaque place nouvellement découverte" (W. Ogilvie, *Early Days on the Yukon*, p. 119). Un autre Canadien qui a laissé le meilleur souvenir dans ce lointain pays est Michel Labarge (ou Laberge), dont le nom a été donné à un beau lac de cette région, sans compter les frères Moïse et François Mercier, célèbres traiteurs de fourrures du Youkon, et les deux frères Day. Ces derniers étaient "des Canadiens-français, dont les rapports étaient traités avec beaucoup de respect partout où ils se répandaient, c'est dire dans une grande partie de la région du Youkon" (*Ibid.*, p. 149).

CHAPITRE IV

ÉTABLISSEMENTS ECCLÉSIASTIQUES ET MISSIONS INDIENNES

1899-1903

A part une fondation qui inaugurait bien pour l'avenir, l'année 1899 avait débuté par un deuil sur la partie continentale de la Colombie Britannique. Le premier événement était l'établissement d'une école pour les enfants des Skwamiches par les sœurs de l'Instruction de l'Enfant-Jésus, sous la direction de Mère Aimée de Jésus. Le second était la disparition de la scène de ce monde d'un ouvrier apostolique qui s'était toujours signalé par son zèle et, généralement, ses succès parmi les Indiens de la Colombie. En raison des privations qu'il avait endurées et des difficultés d'ordre matériel qu'il avait dû surmonter, au cours de sa carrière de missionnaire, le P. Lejacq était depuis longtemps réduit à l'état d'un invalide qui se meurt avant l'âge. Le 23 janvier 1899, il quitta l'hôpital de New-Westminster pour aller recevoir dans un monde meilleur la récompense de ses pénibles travaux.

Le P. Lejacq était sans aucun doute le type accompli du missionnaire indien dévoué jusqu'à l'oubli complet de soi-même, n'écoutant que la voix de son amour pour ses ouailles, et toujours prêt à leur faire le plus de bien possible. Par ailleurs, prudent non moins qu'enjoué, et d'une égalité d'humeur à l'épreuve de toute contrariété.

Il avait beaucoup travaillé à la langue des Porteurs, et en était arrivé à comprendre assez ces Indiens pour entendre convenablement et avec fruit leur confession. Il était doué d'une belle intelligence, et aurait peut-être réussi à surprendre les secrets de leur langue suffisam-

ment pour exercer parmi eux le difficile ministère de la prédication, sans une oreille paresseuse et fermée à toutes les délicatesses de la phonétique dénée [1].

La même année, une perte encore plus sensible affligea le diocèse de New-Westminster tout entier Nous voulons parler de la mort de son chef, que la malheureuse affaire d'Okanagan ne contribua pas peu à accélérer. C'est le 1er juin 1899 que Mgr Durieu passa de vie à trépas. Nous en avons assez dit sur ses mérites comme missionnaire chez les sauvages pour qu'il nous soit maintenant inutile d'appuyer sur la grandeur de la perte que faisaient en lui les Indiens de la Colombie continentale. A ce point de vue, sa place n'a jamais été remplie.

Par ce triste événement, son titre et les prérogatives qui en découlaient passaient à son coadjuteur, Mgr Dontenville.

A douze milles de la ville épiscopale, nous avons vu le P McGuckin entrer en fonctions comme curé de Vancouver L'un de ses premiers soins fut de donner suite à un plan formé par M Fay, et de jeter les fondations d'un temple capable de contenir les foules qui se pressaient toujours plus nombreuses dans l'enceinte maintenant trop étroite, de la première église de sa paroisse. Le 16 juillet 1899, Mgr Langevin, métropolitain de ce grand pays tout comme des plaines canadiennes, vint donc du Manitoba bénir la pierre angulaire d'une superbe église, toute en pierre et du plus pur gothique, qui est le plus bel édifice de ce genre à l'ouest de Saint-Boniface, sinon d Ottawa. Il mesure cent soixante et un pieds de long à l'extérieur sur soixante-deux de large, tandis que son transept a une longueur de cent quatre pieds. Sa nef a soixante-deux pieds sous voûte, et l'un de ses deux clochers s'élève à une hauteur de deux cent vingt-deux pieds.

1. V. la note 7, p. 307 de ce volume

Cette église devait être ouverte au culte par Mgr Christie, archevêque d'Orégon-City, le 9 décembre 1900[2].

Pendant que la paroisse de Vancouver jouissait de si consolants progrès, les sœurs du Bon-Pasteur, dont nous avons salué l'arrivée à New-Westminster, étaient cruellement éprouvées par l'incendie de leur établissement de Sapperton, où elles avaient déjà soin d'un certain nombre de madeleines et d'orphelines. Ce sinistre arriva le 4 octobre 1899. Les orphelines durent être confiées aux sœurs de la Providence, qui les recueillirent dans un local attenant à leur hôpital de New-Westminster, en attendant la construction, dans la même ville, d'un édifice en brique qui, mis sous la protection de saint Vincent de Paul, fut ouvert le 9 juillet 1901, en la fête de ce grand patron des œuvres de charité catholiques.

De leur côté, les sœurs du Bon-Pasteur firent l'acquisition d'un grand terrain à Vancouver[3], où elles se bâtirent un refuge dans lequel elles entrèrent le 19 septembre 1900. Là, elles prennent soin, non seulement d'orphelines, mais encore de jeunes filles tombées ou en danger de tomber, ainsi que d'autres qui vont chercher dans leur institution un asile contre les embûches du monde.

Cette même année, nous voyons le diocèse de l'île Vancouver, dont le nom avait jusque-là été une anomalie dans l'Église[4], et qui était maintenant d'autant moins

2. Quelque deux semaines auparavant, c'est-à-dire le 21 octobre, Son Exc. Mgr Diomède Falconio, délégué apostolique au Canada, y bénissait un carillon de sept belles cloches, fondues par la célèbre maison de G. et F. Paccard, en Savoie, France.

3. Une assez bonne distance au sud du *False-Creek*.

4. Chacun des diocèses catholiques tire son nom, non pas d'un territoire, comme ceux de l'Église épiscopale, mais d'un lieu, d'une ville, par opposition aussi aux vicariats apostoliques, qui sont nommés d'après un district, ou une région avec limites définies, parce que leurs titulaires n'étant que les vicaires du Pape, ne sont les ordinaires d'aucun lieu.

approprié qu'il prêtait à confusion, par suite de l'importance que prenait chaque jour la ville de Vancouver, changé en celui de Victoria momentanément élevé au rang d'archevêché, avec le diocèse de New-Westminster et le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie pour suffragants. L'île avait précédemment dépendu du siège américain d'Orégon-City; le nouvel arrangement la remettait à sa place naturelle parmi les divisions ecclésiastiques du Canada.

Cette importante mesure fut prise par Rome le 19 juin 1900. Juste neuf jours auparavant, Mgr Bertrand Orth succédait à Mgr Christie sur ce qui était dès lors le siège de Victoria [6].

Le clergé de ce diocèse était devenu parfaitement insuffisant, et son recrutement assez difficile. Pour obvier à cet état de choses, le nouvel évêque crut devoir faire appel à deux instituts religieux, dont la coopération devait le rendre moins incertain. Aussi voyons-nous d'abord les pères bénédictins s'établir, au cours de 1900, à Clayoquot, où ils fondèrent une école industrielle pour les enfants des Indiens dont la charge leur avait été confiée.

Le P. Maur Schnyder fut le premier principal de cet établissement dont le site avait été choisi par le vénérable M Brabant. Trois sœurs du même ordre l'accompagnaient, ainsi que deux frères convers. C'est le 16 mai de cette année que l'arrivée de cette petite caravane consacra la fondation de l'institut qu'on appela école industrielle Christie.

Puis, comme le besoin de prêtres se faisait toujours sentir, surtout pour le soin des paroisses, l'archevêque

5. Mgr Orth, était né en 1848, près de Cologne Allemagne, le 6 déc. de cette année, et avait été ordonné en 1872 à Bruxelles Belgique. Animé des meilleures intentions, il ne sut pas toujours se concilier ces sentiments de respectueuse bienveillance qui sont nécessaires à la bonne harmonie entre le premier pasteur d'un diocèse et son clergé.

fit venir dans son diocèse des fils du bienheureux Grignon de Montfort, communément appelés Maristes [6], qui se chargèrent immédiatement de la paroisse de Cowitchan, avant d'étendre leur action à d'autres centres.

Ces religieux s'implantèrent en 1903 dans l'île Vancouver, sous la conduite d'un P. James Marmouget, intrépide nautonnier qui, plus d'une fois, affronta sans sourciller, au cours de ses courses apostoliques, les soubresauts des flots courroucés [7]. Un M. Georges Van Goethem, avait été le dernier prêtre séculier de Cowitchan, et y avait rebâti l'église, brûlée en 1900.

Non loin de là, se formait un petit centre de blancs appelé Duncan, au cœur des fertiles vallées des rivières Cowitchan, Koksilak et Chemainus. Une chapelle y fut élevée sous le patronage de saint Édouard au cours de 1902, et un M. Aloys Stern en fut nommé curé. L'année suivante, les pères maristes lui succédèrent, pendant qu'il se retirait lui-même à la mission de Nootka, sur la côte occidentale de l'île Vancouver, à quelque distance d'un autre poste appelé Kyuquot, où un abbé Émile Sobry se dévouait depuis 1897 [8].

Ce dernier était, comme le digne M. Brabant, un prêtre flamand qui, arrivé à Victoria en septembre 1888, c'est-

6. Bien qu'ils n'aient rien de commun avec les Maristes de Lyon.

7. Ces traversées sont parfois si dangereuses qu'un abbé Kremers, se rendant de Port-Fulford (*Fulford-Harbour*) à la base du Vésuve, vit une nuit sa nacelle prise dans un courant de marée, puis entraînée et lancée contre les roches du rivage, où son autel portatif fut mis en pièces, ses ornements sacrés tout abîmés et sa propre personne laissée avec la vie sauve, il est vrai, mais condamnée à faire à pied et sans chemin un trajet qui l'eut vite exténué.

8. Pour se faire une idée de la position géographique des places échelonnées le long de la côte occidentale de l'île Vancouver, dont le nom a paru dans notre récit, il peut être bon de dire que Barclay-Sound se trouve le plus au sud, par le 49e degré de latitude, puis viennent, à peu près à la même distance les unes des autres, Clayoquot, Nootka, Esperanza et, plus proche, Kyuquot.

à-dire trois mois après son ordination, devait faire preuve d'autant de persévérance que de dévouement à la cause des déshérités de la fortune, pionniers dans les déserts de l'île Vancouver, et de ces pauvres gens qu'on peut considérer comme les derniers dans l'échelle sociale, nous voulons dire les aborigènes du même pays [9]. Chez les uns comme chez les autres, l'esprit de sacrifice, d'abnégation était à l'ordre du jour, et bien mal pris eût été le missionnaire qui eût voulu y rechercher ses aises.

En veut-on une preuve entre mille? Une après-midi vers la fin de janvier, l'abbé Sobry fut appelé au lit de mort d'un Canadien-français nommé Lebœuf, qui vivait sur l'île Gabriola. Ce n'était là qu'un incident tout ordinaire dans la vie d'un prêtre, voyons pourtant ce que signifiait au juste ce recours au ministère de celui-ci. Il partit à quatre heures, dans un petit bateau à rames, et, après une traversée de cinq milles par un temps extrêmement froid, il aborda à l'île où demeurait le moribond.

Déjà il faisait nuit. A la faible clarté d'une lanterne que portait son guide, il chemina alors péniblement par un pied de neige, au travers de tous les accidents de terrain et embarras de sentier auxquels il semblerait que la nature eût pu songer; après quoi il déboucha dans une vallée sans arbres [10], où se dressait la cabane de son malade. Celui-ci étant bien bas, le missionnaire s'empressa de l'administrer, puis il se trouva en face d'un problème d'ordre personnel. Il était trop tard pour retourner chez lui, et l'habitation du pauvre Canadien ne contenait

a

9. L'abbé Émile Sobry naquit en 1861, à Sweveghem, dans la Flandre occidentale, Belgique, et fit ses études théologiques à Louvain, où il fut ordonné en juin 1888. Son premier poste fut Nanaimo, où il fut envoyé en février de l'année suivante. De là, il fut transféré à Cowitchan en juin 1895, et en septembre 1897 il était nommé directeur de la mission de Kyuquot.

10. Probablement parce que défrichée.

qu'une seule pièce, laquelle était très petite, bien qu'elle abritât aussi ses deux grandes filles.

Mais habitué comme il était aux misères inhérentes à sa vocation, M. Sobry en eut bien vite pris son parti. A côté, il y avait une étable, dont la partie supérieure servait de grange pour le foin du fermier. Le missionnaire s'y introduisit pour la nuit, qu'il passa dans le foin, occupé non pas à dormir, ce qui était impossible à cause du froid, mais à s'étirer les jambes, à se remuer et se tourner de côté et d'autre pour s'empêcher de geler.

Nous donnons cette sortie comme un simple échantillon des mille incidents dont l'ensemble constitue la vie du curé-missionnaire en Colombie. Ce qui mérite ici d'être remarqué, c'est le fait que l'objet de ce déplacement était un Canadien, vu que, à part à Maillardville, sur le bas Fraser, la race française n'était alors représentée que par des cas isolés dans cette immense province.[11]

Et encore la population blanche, anglaise ou autre, se portait-elle alors surtout vers le sud-est de ce pays. Aussi voyons-nous en 1900 le P. Bédard quitter la mission du lac William pour la paroisse naissante de Greenwood, dans le Koutenay, et partant non loin de la frontière des États-Unis. Protégée par une couronne de hautes collines, cette place était alors âgée de cinq ans, et avait eu pour fondateur, ou premier habitant, un homme d'affaires entreprenant du nom de Robert Wood. Sa population totale pouvait s'élever à environ sept cents âmes.

Le P. Bédard devait, pendant une assez longue période, y consacrer toutes les ressources de son zèle. C'était un véritable bâtisseur: sans parler des élégantes constructions affectées aux écoles du lac William, il avait élevé en 1889 un presbytère à Kamloops, ainsi que des églises à Donald,

11. En 1921 les individus de cette race y étaient au nombre de 11,246. Ils étaient alors 30,913 en Alberta, 4[illegible],152 en Saskatchewan et 40,638 au Manitoba.

en 1888, et à Nelson [12], en 1893. Il devait en faire autant à Phœnix, toujours dans la même région, en 1904, puis se bâtir un presbytère à Greenwood en 1906.

Dans le voisinage d'Okanagan, se trouvait la nouvelle ville de Vernon, dont la paroisse catholique peut être donnée comme ayant été fondée par le P. Cornellier. Au cours de 1900, ce spirituel religieux [13] avait cédé sa place à M. J.-A. Roy, l'ancien curé de Wolseley, en Saskatchewan. Ce centre ne pouvait alors être bien important au point de vue religieux, puisque lorsque celui-ci le quitta en 1906, il ne comptait encore qu'une quinzaine de familles catholiques.

Quant au P. Chirouse et aux autres pères employés à la desserte des missions indiennes du bas Fraser et de la côte avoisinante, ils se surpassaient encore, et donnaient à Chilliwack une grande retraite, commencée le 4 juin, au cours de laquelle devaient se dérouler des fêtes et des représentations, qui étaient comme l'écho fidèle de celles que M[gr] Durieu avait introduites parmi ses chers Indiens. Elles furent même d'autant plus appréciées du grand public, que celles qui les avaient précédées avaient servi de réclame à celles de 1901. Bien que leur unique but fût l'édification des sauvages réunis pour la circonstance, elles attirèrent une foule de blancs, dont quelques-uns vinrent jusque de Spokane et de Tacoma, États-Unis, pour en être témoins.

Une auteur protestante, M[me] Frances-E. Herring, qui s'y trouvait également, a consacré un grand nombre de pages d'un de ses livres à décrire les principales phases de cette mission, ainsi que les processions et la représentation de

12. Nelson était en 1900 un centre minier de 3.200 habitants, situé sur ce qu'on appelle localement le bras gauche du lac Koutenay. C'était la tête de ligne de deux chemins de fer d'importance locale.

13. Qui devait mourir dans la force de l'âge à Edmonton, le 21 janvier 1915.

la Passion de Notre Seigneur qui la couronnèrent. Nous n'aurions qu'à reproduire ces pages pour donner une idée exacte de ces fêtes. Nous nous bornerons aux citations suivantes, que nous ferons précéder de la remarque que cette retraite avait rassemblé autour de l'évêque de New-Westminster un certain nombre de missionnaires, tels que les PP. Chirouse, organisateur de la réunion, Marchal, Le Jeune, Rohr et quelques autres. Les Indiens qui s'étaient rendus à l'appel du premier étaient au nombre d'environ deux mille.

Répondant à l'expression d'un sentiment d'appréhension qui pouvait s'emparer de l'esprit des blancs présents à ces solennités, en face d'un groupement d'éléments si disparates, l'auteur mentionnée déclare que "la présence de Mgr Dontenville et d'une demi-douzaine de prêtres est tout ce qu'il faut" pour assurer l'ordre et la paix. "Ils ont", dit-elle, "sur ces sauvages d'autrefois une influence merveilleuse" [14].

Puis elle raconte comment les rangs des pèlerins et des religieuses de New-Westminster furent renforcés, à Sainte-Marie, par Mgr Dontenville et les sœurs de cette mission qui se joignirent à eux. Elle décrit ensuite la brillante réception faite à l'évêque, à son arrivée au village de Chilliwack. De cette localité elle écrit

"Le village est bâti autour d'un long rectangle, comprenant plusieurs arpents d'un terrain plat couvert de gazon, sans un arbre ou une souche, et qui est bien adapté au sport. Le côté nord de cet espace est occupé par la nouvelle église, qui vient d'être construite et achevée par les Indiens eux-mêmes, sous la direction d'un nain difforme. En arrière de l'église, se dressent quelques excellentes maisons possédées par les Indiens, et maintenant cédées aux filles de la mission Sainte-Marie [15].

14. *Among the People of British Columbia*, p. 140; Londres, 1903.
15. *Ibid.*, pp. 152-53.



LA CRUCIFIXION CHEZ LES SAUVAGES

Vient alors la description des exercices de la mission, avec lesquels nos lecteurs sont déjà familiers: plusieurs sermons et catéchismes par jour, service solennel pour Mgr Durieu et d'autres trépassés, procession au cimetière avec allocution, grand'messes et autres offices, le tout couronné par des tableaux vivants représentant les stations du chemin de la croix, scènes devant lesquelles s'extasient tous les étrangers présents.

Après la procession qui défila devant ces groupes, "le P. Chirouse passa près de nous", ajoute l'auteur déjà citée, "et nous l'arrêtâmes pour le saluer. L'une de ses mains nerveuses retenait sa soutane au travers de sa pauvre poitrine toute délabrée, et il nous répondit d'une manière à peine intelligible, car il n'avait plus de voix. Mais il refusa de dire bonsoir, vu que la meilleure pièce du feu d'artifice était encore à venir, et qu'il voulait que nous attendions pour la voir. Les Indiens l'avaient eux-mêmes préparée, ainsi que les pièces moins importantes.

"Nous fûmes bien récompensés; car, au milieu d'une gerbe de lumière, parut un cœur de rubis surmonté d'une croix en diamants, qui étincelait et scintillait, changeant de couleur jusqu'à ce que le tout se fût éteint" [16].

Des Indiens artificiers, des sauvages artistes, sinon chimistes, voilà certes qui trahit un changement assez notable chez des gens qui ne connaissaient autrefois d'autre art que celui du tatouage ou du barbouillage facial, et dont les fêtes ne se composaient guère que du tintamarre accompagnant des danses grotesques!

16. *Ibid.*, pp. 194-95.

CHAPITRE V

CONVERSIONS CHEZ LES BABINES

1901-05

Immédiatement après cette mémorable retraite, Mgr Dontenville prit le chemin du nord, où il allait visiter pour la première fois la mission du lac Stuart (juin 1901). Accompagné d'un jeune prêtre, qui lui servait d'assistant pendant les offices, et du P. Morice, qui interprétait ses sermons, le prélat visita les principaux centres qui dépendaient de ce poste, où les Porteurs et les Babines le reçurent de leur mieux.

Il n'est que juste de faire remarquer que, à part les membres d'une sous-tribu, ces Indiens avaient fait de réels progrès sous bien des rapports. Les églises des premiers jours, qui n'étaient guère que de grandes masures, avaient fait place à des édifices proprets, et aussi bien construits que le permettait le milieu dans lequel vivaient ces aborigènes. *Regis ad instar*, leurs propres demeures avaient, en beaucoup de cas, subi une transformation analogue. Mais, ce qui était mieux encore, leur mentalité s'était considérablement améliorée. Les Porteurs riaient maintenant des jongleurs et de leurs prétentions, et les cas de sorcellerie étaient depuis longtemps inconnus dans leur territoire. Quant aux Babines, la partie de leur tribu qui habitait le lac du même nom avait enfin abandonné les pratiques répréhensibles qu'elle tenait de ses ancêtres, et, bien que la peur des sorciers ne fût point encore inconnue de ses vieillards, l'exercice de leur métier superstitieux n'était plus toléré parmi eux.

De toutes ces pratiques ancestrales, celle qui, sans contredit, avait été la plus difficile à déraciner était la célébration—car c'en était une—de ce qu'on appelait loca-

lement un festin. Nous voulons parler du fameux *potlache* connu de tous les sociologues américains.

A l'instar de la plupart des tribus de la côte du Pacifique, dont les Porteurs et les Babines avaient copié l'organisation sociale, ces derniers étaient divisés en clans, d'où naissaient à leurs yeux les liens d'une parenté très étroite, de fait, plus étroite encore que celle du sang. A chacun de ces clans correspondait la possession de terres de chasse, qui étaient à la disposition des "notables", ou petits chefs héréditaires, avec et pour lesquels chassaient des familles apparentées à la mode indienne, c'est-à-dire appartenant au même clan.

La mort d'un de ces nobles entraînait une série de fêtes, ou distributions publiques, données avec grand apparat par le successeur présomptif à une foule non apparentée. C'était le "festin", auquel collaboraient tous les chasseurs du même clan que le défunt, et qui, répété pendant trois ou quatre ans, avec un cérémonial nouveau et une signification spéciale, consacrait aux yeux du public les droits du candidat à la noblesse indienne. Ce dernier payait ainsi son titre [1], et jouissait dès lors de la considération de ses congénères et des privilèges attachés à son rang.

Système bien naturel, organisation très légitime et tout aussi innocente, dira probablement quelqu'un. Et pourtant le missionnaire catholique passa des années à tonner contre elle, et pendant longtemps désespéra de pouvoir jamais la détruire, pas plus que ne l'ont fait les ministres protestants stationnés sur la côte, pas plus que les autorités civiles n'y sont elles-mêmes parvenues [2].

1. De *tenéza*, "homme seul," c'est-à-dire homme par excellence, ou sauvage.

2. Car les lois qu'elles ont édictées contre elle sont jusqu'ici restées lettre morte pour les Indiens qui ne sont point sous le contrôle du prêtre catholique.

Et non sans raison. Il y a, en effet, à la base de ce système un concept qui frise l'idolâtrie, puisqu'il attache à certains animaux regardés comme patrons ou plutôt ascendants, ancêtres vénérés par les membres du même clan, une considération qui n'est rien moins que superstitieuse.

Ensuite, outre que ces grandes fêtes, ou distributions rituelles, appauvrissent énormément ceux qui les donnent, et les réduiraient à la mendicité si les mendiants étaient connus chez eux, elles sont la source de très grands désordres au point de vue chrétien [3] C'est l'exhibition d'un orgueil que ne penserait pas possible chez de pauvres sauvages quiconque n'en a jamais été témoin, ou qui n'a pas approfondi leur mentalité. Les prouesses des uns excitent la jalousie des autres. D'où inimitiés, querelles, rixes et rancunes qui n'ont guère d'équivalents que dans la vendetta des Corses [4].

D'un autre côté, les rassemblements qu'occasionnaient ces soi-disant festins étaient on ne peut plus préjudiciables aux bonnes mœurs. Il est, en effet, à remarquer que plus la vie de l'Indien est simple, primitive et nomade, plus est grande la pureté de ses mœurs. D'où l'innocence native du Sékanais, qui n'a jamais connu ces fêtes, et le dérèglement des mœurs que nous avons déploré avec Mgr Demers chez les Porteurs primitifs,

3. Et même simplement civil, puisqu'elles occasionnaient des désordres que le bras séculier devait ensuite réprimer, sans compter que ces fêtes étaient souvent le théâtre d'actes insensés et contre la marche normale de la société, tels que la destruction, par pure jactance et forfanterie, de fusils de chasse, pièges métalliques et autres engins nécessaires à la vie aborigène—manière assez efficace, on le voit, de faire montre d'un détachement des biens de ce monde qui n'était jamais en réalité dans le cœur

4. Sans compter les vols que pouvait occasionner l'ambition de faire mieux que son voisin. Nous en avons connu un, fait au détriment des traiteurs, dont le chiffre se montait à $4,000 !

qui, avec les Babines, bien qu'après eux, y trouvaient leurs joies les plus intenses [5].

Est-il nécessaire d'ajouter que ces fabuleux repas étaient l'occasion d'exploits gargantuesques, et partant de fautes contre la sobriété, auxquels il serait difficile d'ajouter foi si leur réalité n'était attestée par les meilleures autorités indigènes? C'était là, on le conçoit, un nouvel aiguillon au service du vice impur, auquel n'étaient déjà que trop portées ces natures déchues. L'Église qui sortit du Cœur d'un Dieu crucifié pouvait-elle tolérer pareils excès? N'a-t-elle pas pour mission spéciale d'encourager la pénitence qui subjugue les passions et de prôner la mortification qui conduit à la continence?

C'est pourquoi, à force de prêcher et d'insister, nos missionnaires avaient réussi à supprimer ces fêtes, ou du moins à les réduire à leur plus simple expression chez les Porteurs et les Babines du lac auquel ces derniers ont donné leur nom.

Il en allait autrement des "Babines de la rivière", qui avaient deux importants villages sur la Bulkley: le Rocher-Déboulé, où nous avons vu le P. Lejacq, et Moricetown, à une chute trente milles en amont, où se prennent annuellement d'immenses quantités de saumon. La première de ces localités avait un passé des moins édifiants, et, à cause de sa proximité d'un grand village tampsiane, ses habitants étaient de race mixte et de mœurs assez peu dénées. Ils avaient jusque-là insisté pour retenir cette organisation clannesque qui entraînait avec elle les fêtes païennes, danses, costumes et insignes qui leur paraissaient indispensables à la vie. Pourtant, poussés à différentes reprises par le P. Morice, qui, pour les éloigner de l'occa-

5. Inutile d'ajouter que l'exhibition des pouvoirs occultes réels ou supposés—ces derniers surtout—dont se vantaient les shamans, ou prêtres du diable, trouvait son plein épanouissement dans le brouhaha et l'excitation propre à ces fêtes.

sion du péché, avait voulu établir près de la chute susmentionnée ceux qu'il croyait mieux disposés [6], un certain mouvement de conversions s'était inauguré parmi eux. Ils en étaient venus à déclarer que, puisque c'était aux coutumes qui découlaient de leur organisation sociale qu'on en voulait, un changement radical dans cette organisation ne pourrait réussir qu'en tant qu'il proviendrait de l'accord commun de tous les Babines sur ce point. Mieux encore, comme ils avaient appris la venue prochaine de l'évêque, ils avaient promis de profiter de l'occasion pour effectuer ce changement.

En conséquence, au cours de la mission qui leur fut prêchée au Rocher-Déboulé, évêque et prêtres purent assister à une cérémonie jusque-là unique dans son genre. A un certain signal, par une belle soirée d'été, chacun des "nobles" héréditaires, membres de sociétés secrètes et tous les sorciers qui se trouvaient là sortirent de leurs demeures respectives, et en apportèrent qui une couronne en griffes d'ours gris, qui une ceinture magique en fibres d'écorce de cèdre, les uns un masque en bois peint, d'autres une crécelle, ou immense grelot, de même matière et sculpté aux armes du possesseur; des tambourins, des bâtons de cérémonie, des osselets de jeu; en un mot, tout ce qui rappelait l'ancien ordre de choses, qu'on se proposait d'abolir à tout jamais.

Ces différents hochets formèrent bientôt un gros tas sur la place publique: au milieu du silence le plus profond, on en fit un feu de joie [7]!

6. Et cela en conformité avec la pratique constante de Mgr Durieu relativement aux sauvages de la mer—d'où le nom que les blancs avaient donné à la place où s'était fait cet essai.

7. Il nous sera bien permis d'avouer ici que nos goûts d'antiquaire nous rendaient cet autodafé presque aussi pénible qu'aux Indiens eux-mêmes. Mais c'était ici une question de principes: le bien spirituel des sauvages devait primer toute autre considération.

C'était réellement un moment solennel pour cette petite peuplade : elle voyait s'en aller en fumée ce qu'elle avait jusque-là tenu pour aussi précieux que la vie, elle brûlait ce qu'elle avait toujours adoré ! Chacun contemplait sans mot dire les dépouilles de sa gloire passée, qui crépitaient, se tordaient et grimaçaient sous la morsure des flammes. Le silence était oppressif, et, pour éviter l'expression d'un regret ou toute remarque qui eût pu amoindrir la spontanéité du sacrifice, le P. Morice, à la demande de l'évêque, entonna l'un de ses plus beaux cantiques, qui fut vigoureusement continué par toute l'assistance.

Toute la tribu des Babines était dès lors catholique, et la mission du lac Stuart ne comptait plus de retardataires.

Tout allant bien chez lui, le missionnaire des Porteurs et des Babines voulut, l'année suivante, sortir de son district pour voler à de nouvelles conquêtes. Nous l'avons vu commencer son ministère chez les Tchilkotines, tribu dénée ; en outre des Porteurs et des Babines, il avait depuis très longtemps veillé sur les Sékanais, autre tribu apparentée aux précédentes. Une cinquième division ethnographique de la même famille, était celle des Nahanais [8], dont le principal rendez-vous était Taltan [9], sur la Stickine à quelque cinq cents milles du lac Stuart, et par le 58e degré de latitude nord. Ces Indiens n'avaient jamais été visités par un prêtre, et, pour cette raison, ils étaient devenus une proie facile pour les ministres de l'erreur. De fait, un missionnaire anglican était établi au milieu d'eux depuis 1898.

Toutefois, un petit noyau d'Indiens avaient toujours refusé de ployer le genou devant Baal. Chaque année,

8. Ou mieux *Nah'ané*, "gens du soleil couchant".

9. Strictement parlant, Thalhthan, nom composé qui veut dire il (poisson) gît dans l'eau, et qui s'applique en propre à la petite rivière qui se jette dans la Stickine, au point qui sert de rendez-vous à ces sauvages.

ils envoyaient quelques représentants écouter le prêtre au lac d'Ours, une des nombreuses succursales du lac Stuart, à environ deux cent vingt milles de là, et il va sans dire qu'ils soupiraient après le bienfait de sa visite chez eux.

Malheureusement, comme tous ses instants étaient pris par la desserte de ses propres chrétiens, ce prêtre n'avait jamais pu se rendre à leurs désirs, poursuivi qu'il était par la peur que ce ne fût au détriment de ces derniers. Débarrassé maintenant de tout souci du côté des Babines, il crut l'heure arrivée de s'élancer vers le nord Mais la grande forêt ne lui offrant aucun chemin, il dut commencer par descendre plus de sept cents milles vers le sud.

En conséquence, le 6 mai 1902, le P. Morice quittait le lac Stuart pour sa tournée annuelle du printemps, qui lui permit de gratifier en passant les villages de Natléh [10], Stony-Creek [11] et fort Georges de la mission qu'il avait coutume de leur donner à cette époque. De là, il se rendit à Victoria, où il s'embarqua pour Wrangell, Alaska. Il prit alors un autre vapeur, qui lui fit remonter la Stickine jusqu'à Telegraph-Creek [12] Au bas d'un rapide dans cette rivière, son bateau dut rester neuf jours, et attendre que l'eau baissât suffisamment pour pouvoir le remonter.

En chemin, le voyageur n'avait reçu que les informations les plus décourageantes sur l'objet de sa tournée. Il perdait son temps, semblait-il, il n'y avait plus aucun espoir de conversion pour les Nahanais· ceux que le ministre n'avait point accaparés étaient devenus les

10. A la décharge du lac Fraser, qui se jette dans la Nétchako après moins d'un demi-mille de longueur.

11 Vingt-huit milles plus au sud.

12. Ainsi nommé parce que l'expédition qui pensait relier l'Amérique avec l'Europe, par une ligne de télégraphe qui passerait au travers de la Sibérie, était rendue à ce point géographique lorsqu'elle apprit le succès du premier câble transatlantique en 1866.

victimes incurables du vice et de l'ivrognerie, et aucun d'eux ne prendrait seulement la peine de l'écouter.

Par bonheur, ces prédictions ne devaient pas se réaliser à la lettre. D'abord, il n'était pas allé plus loin que Telegraph-Creek, qu'il fut agréablement surpris d'entendre, un matin, les prières qu'il avait composées pour les Porteurs récitées dévotement par un groupe de sauvages qu'il ne connaissait point. Rendu à leur village, il rencontra une douzaine de familles sans compter d'autres adultes, qui se déclarèrent franchement pour lui, malgré le ministre et ses suppôts. Il catéchisa et instruisit de son mieux ces Indiens, pendant les dix jours qu'il resta chez eux. C'était une semence que d'autres allaient pouvoir faire germer et fructifier [13].

Le district du P. Morice était de beaucoup le plus vaste de toute la Colombie Britannique, mais il n'était pas le seul à occasionner de grands déplacements à celui qui en était chargé. Juste au sud, le P. Thomas, toujours intrépide, passait une bonne partie de son temps à cheval, parfois même en voiture, à la recherche de la brebis égarée à l'ouest comme à l'est du Fraser. Chez les Chouchouapes dépendant de la mission de Kamloops, le P. Le Jeune faisait, lui aussi, de longues courses, mais ses moyens de locomotion étaient maintenant soit une prosaïque carriole, soit même un vagon du Pacifique-Canadien, tandis que les missionnaires du bas Fraser et de la mer alternaient, pour leurs voyages apostoliques, entre le train et un bateau à vapeur.

On le voit, plus on avançait vers le sud, plus la civilisation était en évidence.

L'année suivante, 7 avril 1903, la mort ayant privé la paroisse de Vancouver de son digne pasteur, le R. P.

13 Le soin de ces Indiens a été depuis confié au vicariat apostolique de l'Alaska.

McGuckin, ce poste fut desservi par différents prêtres, jusqu'au jour (3 février 1904) où y fut nommé le P. J. Welch, qui venait de terminer son noviciat comme Oblat de Marie Immaculée. Son départ du district du Koutenay, où il s'était dépensé pendant quelque temps, avait donné lieu à certains changements dans le personnel ecclésiastique du pays. D'abord, le P. Coccola avait succédé au P. Meleux comme desservant de Fernie; il y fut assisté du P. Louis-Jules Chomel et d'un jeune prêtre allemand, le P. Joseph Meissner, dont les services allaient être d'autant plus précieux, qu'il ne parlait pas moins de six langues. Arrivé en novembre 1904, ce religieux reçut en partage le soin des Slaves et des Allemands qui étaient très nombreux dans ces parages.

Plus à l'ouest, sur la côte du même diocèse, le village de Sechelt, dont nous avons admiré l'église et les progrès spirituels et temporels des habitants, voyait alors une école s'ouvrir pour le bénéfice de ses enfants des deux sexes, et cela grâce à de sérieux sacrifices de la part des Indiens eux-mêmes. C'est le 29 juin 1904 que cette école fut inaugurée. La sœur Thérésine était la supérieure des religieuses de l'Instruction de l'Enfant-Jésus qui allaient en avoir la direction. En même temps, le P. Pierre Plamondon en devenait le chapelain, en même temps que le desservant des Sichalhs.

Une petite publication mensuelle, l'*Orphans' Friend*, s'était peu auparavant fondée à Victoria. Son nom [14], en fait deviner le but, et son premier numéro était paru au mois de décembre 1903. M. Van Nevel allait la diriger pendant trois ans. Outre les petites ressources qu'elle

14. Qui veut dire "L'Ami des Orphelins". Le P., maintenant Mgr, Dontenville avait auparavant publié pendant quelque temps une petite revue, *The Month*, qui elle aussi, contribua à entretenir la vie catholique dans le peuple, en attendant qu'un hebdomadaire paraissant à Vancouver vint servir une cause semblable.

pouvait occasionner, cette revue servit de trait d'union entre la tête et les membres, l'autorité religieuse et ceux qui en dépendaient, non moins qu'entre les fidèles eux-mêmes.

Pendant ce temps, l'école indienne que nous avons vue s'ouvrir sous les auspices des Bénédictins à Clayoquot, se développait au double point de vue matériel et intellectuel En 1904, on ajoutait à son bâtiment principal deux ailes, qu'une collecte faite en Europe par le P Schnyder devait aider à payer. De son côté, l'établissement plus ancien de l'île Kuper donnait, un peu plus tard, la mesure de la formation qu'on y recevait au point de vue matériel. En 1905, les jeunes sauvagesses qu'on y élevait gagnaient le premier prix de broderie à l'exposition fédérale de New-Westminster

Par ailleurs, pour subvenir plus facilement aux besoins spirituels des catholiques de la capitale provinciale, on construisit, au cours de la même année 1905, une seconde église qui, située dans la partie ouest de la ville, fut mise sous le vocable de la Très Sainte Vierge.

Toujours en 1905, Vancouver, qui croissait d'une manière vraiment merveilleuse, s'enrichissait d'un édifice analogue. C'était, dans ce cas, un temple protestant remodelé et adapté aux exigences du culte catholique. Le P. Ouellette, qui avait desservi quelque temps Sainte-Marie de Cranbrook, au pays koutenay, fut appelé à diriger la nouvelle paroisse, que l'autorité religieuse avait constituée dans la partie est de la ville, et qu'elle avait mise sous le patronage du Sacré-Cœur. Mgr Dontenville bénit la nouvelle église le 3 septembre 1905.

Puis, le P. Morice ayant dû, au printemps de 1904, abandonner la direction de la mission du lac Stuart [15],

15. Pour suggérer implicitement quelques-unes des raisons qui déterminèrent cette retraite, il peut être permis de faire remarquer

une espèce d'intérim s'ensuivit, après lequel le P. Coccola lui succéda, au cours de 1905. Ce choix nécessitait une nouvelle nomination, le P. Jean-Marie Tavernier, jeune prêtre capable qui avait fait ses preuves à la direction du matériel de l'école de Sainte-Marie, sur le Fraser, fut désigné pour remplacer ce dernier à Fernie.

que, indépendamment du soin de ses quatorze missions, de l'impression de ses livres indiens et de la préparation d'assez nombreux écrits plus ou moins scientifiques, ce missionnaire avait fait de longues et très laborieuses explorations dans le Nord colombien. Or, tout en servant quelque peu les intérêts de la géographie, ces explorations l'avaient usé avant le temps et enrichi d'infirmités dont il devait se ressentir pendant de nombreuses années. Parmi les autres résultats de ces courses, on pourrait signaler une première carte, publiée en 1904 par une société savante de la Suisse, pour laquelle la société de Géographie de Paris avait décerné à l'auteur une médaille d'argent, et, un peu plus tard, un travail similaire représentant tout l'intérieur septentrional de la Colombie Britannique, qui fut publié aux frais du gouvernement de cette province.

CHAPITRE V

CHANGEMENTS ÉPISCOPAUX ET AUTRES

1905-11

Couverte d'impénétrables forêts de conifères de défrichement très difficile, quand elle n'est pas hérissée de hauts massifs dont les cimes caressent la nue et la percent assez souvent, la Colombie Britannique ne saurait être classée parmi les pays d'agriculture, ou même simplement d'élevage [1]. A part l'industrie de la pêche, qui fleurit surtout en été, l'exploitation de ses richesses forestières est, avec le rendement de ses mines, sa principale source de revenus. Ces mines produisent ou bien de l'or, de l'argent, du cuivre, du simple minerai de fer, ou bien de l'anthracite et autres espèces de charbon de terre. En dehors des fameux gisements de Nanaïmo, sur l'île Vancouver, ces dernières mines se trouvent surtout dans les montagnes ou les vallées du Koutenay, où se portait, vers la fin du siècle dernier, une population hétéroclite, dont les rangs comprenaient comme toujours un assez grand nombre de catholiques.

L'un des principaux centres formés par ce ramassis de gens en quête de la fortune, ou, plus souvent, d'un ouvrage capable de les faire vivre au jour le jour, était Nelson, que nous avons déjà entrevu sur le bras gauche du lac Koutenay. Cette petite ville avait pour curé, en 1905, ce M. Althoff que nos lecteurs connaissent déjà, et qui, par suite de certaines difficultés avec son évêque [2],

1. Les hauts plateaux du pays tchilkotine font seuls exception à la règle, en ce qui est de sa seconde partie.

2. Le Mgr Orth qui dut plus tard démissionner.

avait transféré ses services au diocèse de New-Westminster. Accepté par Mgr Dontenville en septembre 1902, il avait remplacé, le premier dimanche suivant, un abbé L.-W. Ferland, qui quittait le pays pour s'établir à Bellingham, Washington.

Plein de zèle et de générosité, M. Althoff devait faire un petit bijou de l'église de Nelson. Il bâtit en outre une salle paroissiale pour ses ouailles, encouragea et aida de ses propres deniers l'école des sœurs de la Paix établies à son nouveau poste, paya les dettes de l'église et du presbytère, en un mot, mit sa paroisse sur un pied des plus satisfaisants. Et tout cela à ses propres frais, indice d'une générosité plus commode pour les paroissiens que pour les successeurs du curé qui, n'ayant pas les moyens de l'imiter, peuvent avoir à lutter contre l'indifférence ou l'avarice de gens peu habitués à débourser pour leurs œuvres religieuses. Ce qui n'empêcha pas que, en reconnaissance de son dévouement désintéressé, M. Althoff ne fût nommé [3] vicaire général pour le Koutenay et les pays limitrophes des États-Unis.

Pendant ce temps, Revelstoke, autre centre du même district minier, était aux mains des Oblats. Alors aussi, M. Brabant non seulement donnait la confirmation aux Indiens d'Hesquiat, mais Mgr Orth ayant dû partir pour l'Europe dans les premiers jours de mars 1908, le vétéran des missions de l'île se voyait nommé administrateur du diocèse de Victoria, laissant Hesquiat au soin des prêtres du voisinage.

L'année 1907 avait été endeuillée par le départ pour l'autre monde de plusieurs ouvriers évangéliques de la province. M. Donkele ayant été forcé par l'état de sa santé de confier la charge de son école de l'île Kuper aux religieux de la compagnie de Marie, leur P. Claessen lui

3. Au commencement de 1911

avait succédé en janvier. Quatre mois plus tard, (30 avril 1907), le premier allait lui-même recevoir la récompense de ses longs travaux, suivant de près deux Oblats, les PP. Ouellette et Richard, qui avaient pris ensemble la même direction. Le premier était, en effet, décédé à Vancouver le 24 mars précédent, tandis que le bon vieux P. Richard mourait la nuit suivante à Vancouver-nord, juste de l'autre côté de la baie Burrard [4]

Par la disparition du P. Ouellette, le poste de curé du Sacré-Cœur de Vancouver devenait vacant. On y préposa un jeune prêtre très capable et non moins laborieux, le P. François Lardon, O.M.I., qui était au pays depuis le mois de septembre 1902. Ancien élève d'une université romaine, le nouveau curé possédait naturellement la langue italienne. Il en profita pour soigner d'une manière toute spéciale les Italiens, assez nombreux dans sa paroisse, et pour lesquels rien de particulier n'avait jamais été tenté. Il voulut même gratifier de sermons dans leur langue les quelques Français ou Canadiens-français qui s'étaient égarés dans ces parages, en sorte que chaque dimanche le vit prêcher en trois langues—les catholiques de langue anglaise formant la masse de son peuple.

Pendant son pastorat, il bâtit une salle paroissiale, agrandit et renouvela son église, et établit les forestiers, et même les forestières [5], catholiques, sociétés de bienfaisance approuvées par l'Église.

Non loin de là, ce bon prêtre avait comme un émule, du moins en ce qui est des œuvres [6], dans la personne du P. William-Patrick O'Boyle, arrivé sur la côte en juin

4. C'est-à-dire chez les sauvages où il venait de passer les dernières années de sa vie, dont la plus grande partie s'était écoulée dans le sud-est de la province.

5. Le "conseil" de ces dernières est le seul qui existe au Canada.

6. Non pas, évidemment, au point de vue linguistique. En bon Irlandais qu'il est, le P. O'Boyle ne prêche qu'en anglais.

1906. Le premier dimanche du mois d'août suivant, celui-ci était installé curé de New-Westminster, et, par suite du départ du P. Peytavin pour Vancouver-nord en mai 1907, le P. O'Boyle lui succéda comme supérieur local. Il devait occuper ce double poste jusqu'à la fin de mai 1913, et en profiter pour agrandir l'église Saint-Pierre, démolir celle des sauvages en face du collège, et introduire les chevaliers de Colomb [7] dans la "cité royale", ainsi que New-Westminster est quelquefois appelé [8].

Sur ces entrefaites, un M. François Coccola succédait (mars 1908) à deux Oblats dans la cure de Revelstoke, centre d'un grand district encore assez peu populeux, bien que parsemé de localités où l'élément catholique réclamait sa visite. Son frère, l'Oblat, qui avait succédé au P. Morice dans les missions dénées, s'y dévouait avec son énergie habituelle et tout le succès qu'on pouvait attendre d'un homme qui ignorait la langue et la mentalité de ses ouailles.

Sept ou huit cents milles séparaient cette contrée du siège épiscopal. De plus, les voies de communication se réduisaient à une seule, qui offrait bien des difficultés. Rome crut donc que le temps était venu de s'attacher ce pays par des liens plus étroits, en en faisant une dépendance directe de son autorité. C'est pourquoi, le 7 mars 1908, il fut uni au Youkon pour former une préfecture apostolique sous le nom de ce dernier district. Le 8 avril suivant, le P. Émile Bunoz en fut nommé titulaire.

Le territoire sous sa juridiction était borné au sud par le 54e degré de latitude [9], coupant ainsi en deux l'habitat

7 Société qui se dit, paraît-il, non pas catholique mais composée de catholiques, et dont l'œuvre et les tendances ont été diversement appréciées.

8. Pour avoir reçu son nom de la reine Victoria.

9. C'est-à-dire par une ligne passant légèrement au nord du fort Georges.

des Dénés, qui ne pouvaient pourtant être desservis que du lac Stuart, à l'ouest par l'Alaska et le Pacifique, au nord par l'océan Glacial, et à l'est par les montagnes Rocheuses.

La même autorité suprême qui venait d'organiser le nord de la Colombie se livrait, dans le sud, à un remaniement du personnel épiscopal non moins important. Nous avons vu que Victoria avait été élevé au rang d'archevêché lorsque ce diocèse fut détaché des États-Unis. Mgr Orth ayant démissionné le 29 avril 1908, ce siège fut rétabli comme simple évêché, et celui de Vancouver devint hiérarchiquement son supérieur, avec Mgr Dontenville comme premier archevêque. Ce prélat était alors en route pour Rome, où devait se tenir le chapitre général des Oblats. Ayant été élu supérieur général de sa congrégation, il dut se démettre d'une charge qu'il n'avait pas encore exercée. En sorte que les deux sièges épiscopaux de la province se trouvèrent simultanément vacants, du vivant même de leurs derniers occupants.

Le 1er octobre 1908, on pourvut aux besoins du premier par la nomination comme évêque de Victoria de Mgr Alexandre MacDonald, un lettré originaire de Mabou, Nouvelle-Écosse, où il était né le 18 février 1858. Il avait étudié à Antigonish et à Rome, puis avait professé les classiques dix-neuf ans, après quoi on l'avait préposé à la cure de Saint-Andrew. Il fut sacré à Rome le 6 janvier 1909, et prit possession de son siège en mai de la même année [10].

Quant à celui de Vancouver, Mgr Neill McNeill, évêque de Saint-Georges, Terreneuve, y fut promu le 14 février 1910. Il ne devait y rester que deux ans [11].

10. Mgr MACDONALD a écrit, entre autres livres : *Religious Questions of the Day*, en 3 volumes; *The Sacrifice of the Mass*, *The Holy House of Loretto*, *Stray Leaves*, etc., sans compter trois volumes de sermons.

11. Après quoi il fut mis à la tête du diocèse de Toronto. Il était

Une des meilleures paroisses du nouvel archevêque avait, peu auparavant, été affligée d'une terrible épreuve. Fernie, dans le Koutenay, possédait alors une église convenable, bien que trop petite, et, après avoir été longtemps à l'étroit dans un gîte fait pour autre chose, les PP Tavernier et Meissner avaient fini par se trouver un spacieux logis lorsque, le 1er août 1908, la ville tout entière, y compris l'église, devint la proie des flammes. Le nouveau presbytère, ainsi que de très rares maisons, fut seul épargné. Pleins de zèle et de générosité, les paroissiens avaient déjà accumulé plusieurs milliers de piastres pour l'érection d'un temple plus en rapport avec leur nombre. Huit jours après le feu, ils entendaient sous une immense tente une messe que le chœur chantait sans livres, et, quelques jours plus tard, ils ébauchaient une bâtisse temporaire, en attendant l'église permanente.

Cette même année, le curé de Vancouver-nord en avait élevé une pour la paroisse dont il venait d'être nommé le premier desservant, paroisse qu'il avait mise sous la protection de son patron personnel, saint Edmond. Un peu plus tard, un des quartiers est de la ville de Vancouver même [12] bénéficiait de semblables travaux. Une belle église en ciment se construisait au coin de la rue de Québec et de la Douzième avenue, dans laquelle le P. Welch, qui venait d'être promu au rang de vicaire des missions oblates en Colombie, disait la première messe en décembre 1909. C'était désormais le rendez-vous religieux du troisième groupe catholique de la ville, nous voulons dire la paroisse Saint-Patrice.

né le 23 nov 1851 et avait été promu à la prêtrise le 12 avril 1879. Après avoir été sacré évêque titulaire de Nilopolis le 28 oct. 1895, il avait été nommé évêque de Saint-Georges le 18 fév 1904

12. Vancouver-nord, on se le rappelle, n'a absolument rien de commun avec Vancouver C'est là une des bizarreries de la nomenclature anglaise.

Son organisation donnait satisfaction à une population de langue anglaise déjà stationnée dans ces parages. De fondation plus laborieuse, de fait on pourrait dire absolument unique, fut la paroisse de Notre-Dame de Lourdes, qui venait de prendre corps sur les bords du Fraser, un peu au-dessus de New-Westminster. Le 21 septembre 1909, s'était formé là un centre aussi remarquable par la composition de ses éléments que par la manière dont il avait commencé. Le commerce du bois de construction donne lieu, près de cette ville, à d'immenses scieries qui requièrent les services de forts gaillards, experts dans l'art de manier la hache aussi bien qu'habiles à conduire les machines. Les Canadiens-français étant peut-être les meilleurs bûcherons du monde, le P. O'Boyle était allé, avec un M. Théodore Théroux, en chercher dans l'est, et le résultat de leurs efforts avait été un groupe de soixante-douze familles, qui avaient échangé les abords de Hull, Sherbrooke et Rockland pour les brumes du Fraser.

Une partie du terrain que possédait la compagnie de Fraser-Mills fut réservée à ces colons d'un nouveau genre et divisée en lots d'un demi-acre, qui leur furent cédés en considération de $150.00 chacun [13]. Et encore fallait-il, pour pouvoir les utiliser, en évincer les géants séculaires, c'est-à-dire ces grands arbres qui s'y dressaient fièrement, opération fort pénible et non moins dispendieuse.

Maillardville, ainsi nommé en l'honneur de son premier curé, le P. Edmond Maillard, O.M.I., était fondé. Plus tard, la nouvelle paroisse allait se compléter de l'établissement des sœurs de l'Instruction de l'Enfant-Jésus, qui y ouvrirent des classes pour le bénéfice de cent trente enfants [14].

13. Tandis que, sur les grandes plaines de l'Ouest, où aucun défrichage n'était nécessaire, ils pouvaient en avoir 320 fois plus pour $10.00!

14. Cette paroisse compte aujourd'hui 96 familles de langue française.

C'est là le seul centre canadien-français de toute la Colombie Britannique. Pour cette raison, il peut être permis de se demander si, au point de vue de la langue et de la race, cette fondation était réellement avantageuse. Noyé dans une ambiance anglaise et protestante, le Canadien-français est fatalement condamné à perdre sa langue et ses coutumes ancestrales. Ses enfants comprendront encore la première, mais auront honte de la parler, et ses petits-enfants seront des Anglais à nom français mal prononcé, sinon déguisé sous une traduction ridicule. Or l'expérience est là pour démontrer qu'un Canadien anglicisé est facilement protestantisé, par ses fréquentations journalières et les mariages mixtes qui ne s'ensuivent que trop souvent Plaise à Dieu que les descendants des fondateurs de Maillardville fassent exception à la règle [15]!

Peu après l'érection de cette paroisse, au printemps de 1910, un religieux d'un ordre plus ancien que celui de son parrain prenait définitivement la place du vénérable M. Brabant, que son nouvel ordinaire avait empêché de repartir pour Hesquiat. Les Bénédictins de Mount-Angel, en Orégon, ayant accepté ce poste, le P Charles Moser, O.S.B., alla y continuer l'œuvre du vétéran des missions de l'île. Il y était encore en février 1921 c'est dire qu'il n'y fut pas au-dessous de sa tâche. D'autre part, 1910 allait aussi voir les Maristes prendre la charge du district de Sanitch.

Quant aux pionniers évangéliques du pays tout entier, les Oblats de Marie Immaculée, ils célébraient, le 15 août de cette année, le cinquantenaire de leur arrivée sur la partie continentale de la province. De grandes fêtes

15. C'est la similarité de langue et l'espèce de promiscuité qui s'ensuit entre catholiques et protestants qui font qu'il y a aujourd'hui tant de Murphy, de McCarthy de Maloney et d'autres Irlandais de souche catholique qui sont tournés protestants, soit par eux-mêmes, soit dans leurs ascendants.

eurent donc lieu à New-Westminster, leur chef-lieu en Colombie, lesquelles furent honorées de la présence des évêques de Victoria et de Seattle [16], sans compter l'archevêque de Vancouver, autour duquel s'étaient en outre groupés un certain nombre de prêtres, dont quelques-uns étaient venus jusque des grandes plaines du Canada central. L'hon. Richard McBride, premier ministre de la province, avait lui-même tenu à se joindre aux ecclésiastiques et laïques éminents réunis pour la circonstance, et, dans un discours fort apprécié, il porta aux nues les Oblats, qu'il considéra comme missionnaires, comme professeurs [17] et comme agriculteurs.

Puis, comme pour associer les défunts au triomphe des vivants, on se rendit le lendemain à Sainte-Marie, où le P. Chirouse chanta une messe solennelle de *requiem*, puis au cimetière et enfin à la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, où la fête se clôtura par la bénédiction du Saint-Sacrement.

Les Oblats s'étaient retrempés dans la ferveur des premiers jours, au souvenir de leurs anciens, dont ils avaient évoqué les hauts faits, en conformité avec le conseil des Livres-Saints : *interroga majores tuos, et dicent tibi* [18]. Ils avaient revu en esprit les travaux herculéens de leurs devanciers, avaient suivi ces pionniers parcourant en canot le dangereux littoral du Pacifique, souvent courroucé en dépit de son nom, et les avaient entendus proclamer la loi de Dieu à des multitudes à demi vêtues qui ne les goûtaient pas toujours. Ils les avaient contemplés traversant à cheval, leur chapelle en croupe, les vallées de la zone aride ou les interminables forêts du nord. Ils avaient ressenti avec eux les étreintes de la

16. NN. SS. MacDonald et O'Dea.

17. Il pouvait en parler en connaissance de cause, vu qu'il avait lui-même été leur élève au collège Saint-Louis de New-Westminster.

18. *Deut.*, XXXII, 7.

faim et l'engourdissement de la fatigue, le feu de la fièvre ou les ardeurs d'un ciel de plomb, non moins que la morsure d'un froid sibérien. Avec les mêmes géants spirituels ils s'étaient ensuite reposés tant bien que mal dans les taudis empestés et les loges enfumées qui passaient alors pour des habitations humaines, et finalement ils s'étaient dit, nouveaux Augustins : *Quod isti (et istæ), cur non ego?* Ce qu'ont fait ceux-ci, pourquoi ne le ferais-je pas moi aussi ?

Le lendemain de ces fêtes anniversaires, le P. Plamondon partait donc pour Cranbrook, où il devait travailler six ans, et, deux semaines plus tard (1er septembre), un abbé J.-F. McNeil prenait la direction des catholiques de Revelstoke, où il devait bâtir presbytère et salle paroissiale, constructions qui allaient devenir un double legs pour son successeur M. Joseph-Camille McKenzie (novembre 1911).

Cependant, M. Stern s'était retiré des missions de l'île Vancouver pour se faire Jésuite [19]. M. Sobry dut alors se charger de Nootka, tout en gardant Kyoquot, dont il lui fallut pourtant fermer l'école. C'était au commencement de 1911. A la même époque, l'archevêque de Vancouver conçut, et exécuta en partie, un plan de colonisation catholique qui ne pouvait que faire honneur à son esprit d'initiative. A quelque vingt milles de sa ville épiscopale, se trouve, entre le Fraser et une montagne, une prairie basse et plate comme une table—chose absolument unique en Colombie Britannique—laquelle n'aurait été d'aucune valeur économique sans le drainage dont elle a été l'objet et une forte digue qui la protège contre les inondations dont le fleuve est coutumier. C'est ce que les Anglais appellent *Pitt Meadows.*

Cette terre est si riche que dix acres y font vivre une

19 Fin de 1910.

famille. Mgr McNeill en acheta 763, qu'il revendit à des catholiques. Sans être un brillant succès, l'entreprise ne périt point, car, quatre ans plus tard, nous voyons un abbé Kientz faire l'office de missionnaire parmi les colons qui s'y étaient bâti une chapelle.

On pourrait presque dire que 1911 fut surtout remarquable en Colombie par l'activité qu'y manifestèrent les religieuses. On avait bâti, quatre ans auparavant, à la place de la première église du Saint-Rosaire de Vancouver, une école pour les enfants des deux sexes de la paroisse. En septembre 1911, garçons et filles la quittèrent pour le couvent des sœurs de Sainte-Anne, et leur ancien local devint le rendez-vous des sociétés paroissiales.

Une école d'un nouveau genre s'était déjà ouverte dans la même ville le 20 mars précédent. C'était comme l'embryon d'un superbe établissement tenu par les dames du Sacré-Cœur, qui se consacrent, comme chacun sait, à l'éducation des enfants des hautes classes de la société. Leur supérieure vicaire était venue étudier la question en octobre 1910, et ses religieuses enseignaient maintenant dans une maison qu'elles avaient louée au coin des rues Thurlow et Burnaby. Ce n'était naturellement que du provisoire. Madame Gorman ayant acheté quinze acres de terre en gros bois sur les "hauteurs maritimes", six milles à l'ouest du Saint-Rosaire, on y érigea un superbe bâtiment en pierre, dont on ne devait pourtant prendre possession que le 3 juillet 1913.

Ce couvent-pensionnat a quatre étages, il mesure trois cents pieds sur soixante, et abrite près de cent cinquante enfants et jeunes demoiselles, en dépit d'une pension fort élevée[20].

Comme pour illustrer l'axiome que les extrêmes se

20 Ou plutôt peut-être à cause de cette pension même, car il ne manque pas de gens qui ambitionnent de passer pour aristocrates, alors même qu'ils n'en ont guère les moyens.

touchent souvent, un établissement de religieuses à vocation bien différente de celle des dames du Sacré-Cœur se faisait à Victoria, au mois d'octobre 1911 Nous voulons parler du gîte de ces humbles filles de saint François, les pauvres Clarisses, dont les prières et les mortifications ne peuvent qu'attirer les bénédictions du Ciel sur les localités qui les hébergent.

Enfin, au cours de la même année, les sœurs de Sainte-Anne de Kamloops se construisaient elles-mêmes un nouveau couvent-pensionnat en brique, sur un beau terrain, juste en arrière de l'église, que l'auteur de ces lignes leur avait fait avoir à un prix modique du gouvernement de la province Long de cent quatorze pieds sur soixante, ce local leur coûtait $47,000.

L'acquisition de son site [21], que les gouvernants de Victoria avaient destiné à un tout autre usage [22], fut facilité par l'un d'eux, excellent catholique nommé Albert-Edmond McPhillips, alors président du conseil exécutif de la Colombie Britannique. Né à Richmond, dans l'Ontario, le 21 mars 1861, ce ministre avait fait une partie de ses études au collège de Saint-Boniface, et avait été admis au barreau du Manitoba en 1882. Après s'être retiré de la milice canadienne avec le rang de capitaine et la médaille des vétérans de la guerre métisse de 1885, il avait pris le chemin de l'Extrême-Ouest et rempli les fonctions de procureur général dans le premier cabinet conservateur de la Colombie Britannique (1903). Dix ans plus tard, il devait être élevé au rang de juge de la cour d'Appel de cette province [23].

21 Qui se fit alors que le P Morice était condamné au repos dans cette ville, c'est-à-dire en 1907

22. On voulait en faire un *corral*, ou enclos, pour les chevaux du gouvernement, qu'on se proposait d'employer aux transports (en *pack-trains*) dans la région.

23. M. McPhillips était marié à la fille de feu l'hon. Alexandre Davie, un converti du protestantisme, ainsi que nous l'avons vu.

FANFARES INDIENNES

Un autre astre qui brillait au ciel politique du même pays était l'hon. Denis Murphy, originaire du district du lac la Hache, où il était né le 20 juin 1870. Après des études élémentaires à l'école de la mission du lac William [24], il était passé successivement au collège Saint-Louis, de New-Westminster, et à l'université d'Ottawa, où ses grands talents lui avaient fait conquérir les toutes premières places. Puis, de retour dans sa province natale, il avait fait un court stage parmi les législateurs de Victoria; mais, après quelques jours passés à la capitale avec le titre de ministre de la couronne, il était revenu à la pratique de la loi, recevant finalement sa promotion au rang de juge de la cour suprême en novembre 1909.

Le juge Murphy était le frère cadet du R. P. William Murphy, O.M.I., premier prêtre natif de la Colombie Britannique, alors recteur de l'université d'Ottawa. L'île de Vancouver n'avait encore donné aucun prêtre à l'Église, ce qui ne saurait surprendre, vu l'exiguïté de sa population catholique. Néanmoins, l'un de ses enfants allait prochainement monter pour la première fois à l'autel, dans la personne d'un abbé Jean-François Silver, originaire de Craigflower-Road, qui fut ordonné dans la cathédrale Saint-André le 1er juin 1912. Il allait consacrer les prémices de son ministère sacerdotal à la paroisse mère de son diocèse.

Ces vocations, on peut le dire sans crainte de se tromper, étaient le meilleur indice de l'avancement du pays. Elles montraient que la Colombie n'en était plus à l'époque des premières fondations et des commencements pénibles. Cette province prenait dès lors sa place parmi les contrées de civilisation complète et d'établissement définitif, après avoir passé par les étapes de l'enfance et de la jeunesse.

24. Où l'auteur de ces lignes eut l'honneur de lui faire la classe en 1882.

CHAPITRE VI

ÉVOLUTION DU NORD COLOMBIEN

1911-15

Pendant que M. Silver inaugurait ainsi sa carrière sacerdotale, deux des meilleurs ouvriers apostoliques de la province arrivaient au terme de la leur. Après quelques années d'exil au diocèse de Mgr Grandin, le P. Fouquet avait obtenu de retourner au théâtre de ses premiers travaux. Il avait même assisté au jubilé des Oblats, où les laïques, qui l'adoraient, l'avaient comblé d'honneurs. Au commencement de mars 1912, la nouvelle qu'il était gravement malade étant parvenue aux oreilles d'un marchand de Vancouver, celui-ci laissa tout pour aller se constituer son garde-malade à Sainte-Marie, d'où, peu de jours auparavant, le bon vieillard avait fait sa dernière visite à l'une de ses missions. Il mourut le 9 mars, regretté de tout le monde pour sa charmante bonhomie et admiré pour son zèle vraiment inépuisable [1]

M. Brabant le suivit dans la tombe le 4 juillet de la même année, chargé, lui aussi, de mérites et de bonnes œuvres. De tels hommes suffiraient à eux seuls pour illustrer l'ordre sacerdotal et, par ricochet, prouver la divinité de la religion chrétienne. L'évêque du dernier, Mgr MacDonald, s'efforçait alors de marcher sur leurs traces, autant que le permettait sa place dans la hiérarchie, en visitant officiellement les Indiens d'Hesquiat et faisant, à défaut

1 Il paraîtrait que, dans l'intention des supérieurs majeurs de sa congrégation, le P. Fouquet était destiné à l'épiscopat quand il fut envoyé en Colombie. Il avait professé la théologie avant de dire adieu à son pays natal, qu'il ne devait jamais revoir, malgré ses 51 ans et plus de missions.

d'archevêque à Vancouver [2], une tournée pastorale parmi ceux du pays de Lillouet. Accompagné de deux pères oblats, le prélat put ainsi savourer à son aise les agréments de la vie aborigène, bien que les progrès accomplis dans la civilisation par les naturels qui le recevaient et l'hébergeaient eussent enlevé beaucoup du pittoresque, de l'originalité, sinon des inconvénients, de la vie au milieu d'eux. Le primitif et ses gênantes conséquences étaient à peu près disparus, pour faire place à un modeste confort et à une innocente contrefaçon de nos habitudes.

Plus à l'est, le champ confié à l'abbé McKenzie, curé de Revelstoke, s'élargissait d'une colonie de Polonais galiciens arrivés de l'Alberta en juin 1912, et établis à sept milles de ses quartiers généraux. Grâce à la *Catholic Church Extension*, de Toronto, ces braves gens purent, un peu plus tard, avoir leur église, où un abbé W.-R. Yahner, originaire de Pennsylvanie, fit les offices tout en servant de vicaire à M. McKenzie. Pendant ce temps, encore plus à l'est, le plus ancien poste catholique du pays, la mission Saint-Eugène, avait pour pilote le P. Ernest-Edmond Lambot [3], qui remplaçait le P. Félix Beck, maintenant à Greenwood, d'où le premier était venu en juin 1911. Les Indiens koutenays, tout en ayant leurs faiblesses et se ressentant probablement du départ de leurs premiers guides spirituels, n'en continuaient pas moins, d'une manière générale, à donner satisfaction, et le gouvernement d'Ottawa allait leur bâtir une nouvelle école en 1913.

Deux constructions de nature différente s'étaient élevées à Vancouver au cours de l'année précédente. C'étaient l'église Sainte-Hélène, centre d'une nouvelle paroisse, qui

2. Mgr McNeill ayant été nommé à l'archevêché de Toronto, le 10 avril 1912

3. Originaire de Belgique et docteur en théologie.

s'était formée au printemps de 1912, et un nouveau local en pierre et en brique pour l'hôpital Saint-Paul, qui, érigé en 1910, ne put être ouvert que deux ans plus tard. Le bâtiment principal de ce dernier avait deux cents pieds sur quarante-cinq, sans compter une chapelle de cent cinquante-cinq sur quarante—une véritable église, on le voit. Le nouvel hôpital avait cinq étages et ne coûtait pas moins de $429,000. C'était une lourde charge pour les sœurs de la Providence qui le dirigeaient, son érection n'en mettait pas moins comme le sceau de l'approbation publique à l'œuvre de ces dignes religieuses, qui n'auraient évidemment pas fait si grand si elles n'avaient su leurs efforts proportionnément appréciés.

Du reste, ce n'étaient alors que progrès chez les blancs de la province du Pacifique, et la nomination d'un nouvel archevêque de Vancouver n'allait pas peu contribuer à les accentuer encore. Le nouveau titulaire était Mgr Thimothée Casey, précédemment évêque de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, qui avait succédé à Mgr McNeill le 2 août 1912. Il était alors âgé de cinquante ans et quelques mois. C'était un homme d'expérience, doublé d'un artiste au sens esthétique très développé[4] Vers la fin de mai 1913, le P. O'Boyle fut nommé curé de sa pro-cathédrale, l'église du Saint-Rosaire, puis, le 2 novembre suivant, le nouvel archevêque bénissait, sous le nom de Notre-Dame des Sept-Douleurs, un humble temple qu'il confiait à des religieux, les Servites, au pays

4. Il avait toute une galerie de peintures, que ne pouvait contenir avec avantage la résidence archiépiscopale sur la Onzième avenue, Fairview, achetée par son prédécesseur pour la somme de $12,000. Une association de laïques s'étant engagée à acquérir pour le prélat un bâtiment que les sœurs de Sainte-Anne avaient construit pour une école secondaire et qu'on estimait à $50,000, l'archevêque y transporta ses pénates et ses tableaux; mais comme on ne put jamais réaliser qu'un dixième de cette somme, Mgr Casey y est resté à titre de simple locataire.

depuis peu [5]. C'était le huitième de la métropole commerciale de la Colombie. Il s'élevait au coin des rues Slocan et Pender.

Huit paroisses dans une ville anglaise qui ne comptait guère plus d'un quart de siècle d'existence, voilà certes un résultat qu'on peut considérer comme un signe manifeste de succès capables de réjouir le cœur le plus exigeant. Au milieu des ronces et des épines du schisme et de l'hérésie, l'Église catholique, rose mystique arrosée du sang d'un Dieu, croissait rapidement et s'épanouissait, au lieu de s'y laisser dépérir, sinon étouffer, par son voisinage ingrat.

D'autres églises dont nous aurions pu mentionner l'établissement étaient celles de Saint-Augustin et de Saint-Joseph. La première avait été construite par le P. Tavernier dans la partie ouest de la ville, et devait rester aux Oblats. C'était une combinaison comprenant salle paroissiale, école et église proprement dite. Le tout était ouvert en octobre 1911 quelque temps après l'inauguration de Saint-Joseph, qui s'élevait à Cedar-Cottage, un peu en dehors de la ville et du côté de New-Westminster Le 22 septembre précédent, l'abbé McKinnon y avait été transféré de Rossland, tandis que M. Joseph McNeill quittait Revelstoke pour prendre la direction de la paroisse du Sacré-Cœur, jusqu'alors aux mains des Oblats [6].

Pendant que se produisaient dans le sud ces indices d'une vitalité de bon aloi, le nord de la partie continentale de la province était lui-même en voie d'évoluer d'une

5. Le délégué apostolique du Canada, Mgr Stagni, appartenait lui-même à leur ordre, ce qui explique probablement le choix de l'archevêque de Vancouver.

6. Depuis ce temps, le P Lardon, dernier curé oblat, s'est consacré à toutes sortes d'œuvres, dont les principales sont la prédication de retraites et la direction des religieuses.

manière que ses anciens missionnaires n'auraient pu croire possible. C'était, au point de vue de la population et des avantages, comme des inconvénients, qui en découlent, une transformation radicale, qui allait en faire un nouveau pays. La race de Japhet allait s'établir près des tentes de Sem, en attendant que son audace, ses qualités supérieures et son esprit d'entreprise lui permissent d'en évincer d'une manière ou d'une autre les premiers habitants.

Sir Wilfrid Laurier ayant voulu signaler son règne par le développement des parties septentrionales du Canada, avait eu recours au moyen le plus efficace, la construction d'une ligne de chemin de fer transcontinentale traversant ces régions. D'où le Grand-Tronc-Pacifique, qui devait relier Québec à un point sur le littoral nord de la Colombie Britannique. Un "acte" du Parlement canadien avait légalisé, dès 1903, la formation de la compagnie qui devait le créer et l'exploiter, et après bien des explorations, on s'était fixé sur la place qui devait être le terme occidental de la nouvelle ligne. Ce n'était autre que l'île Kaien, un peu au nord de l'embouchure de la Skeena, où des conditions topographiques spéciales formaient un port aussi sûr que spacieux[7].

Une tête de ligne transcontinentale suppose une grande ville, un important centre commercial. Or l'île Kaien et ses environs n'étaient que de la roche à surface fort inégale, dont les fréquentes dépressions étaient recouvertes de quatre ou cinq pieds de tourbe, sans la moindre terre[8]. C'est pourtant dans ces conditions adverses qu'on se mit

7 Cette île est si proche du continent qu'on s'aperçoit à peine que c'est un territoire entouré d'eau.

8 Ce qui ne saurait étonner puisqu'il ne faut, paraît-il, faire pas moins de 90 milles pour en trouver à la surface du sol. C'est-à-dire qu'il faut remonter la rivière Skeena jusque près d'une place appelée Terrace.

à l'œuvre, pour créer de toutes pièces ce qui devait être la cité de Prince-Rupert, un véritable défi lancé par l'homme à la nature. Les premiers lots s'en vendirent aux mois de mai et de juin 1909, et dans six mois, pas moins de 4,600 étaient devenus propriété privée. La première vente publique avait produit plus d'un million de dollars.

Puis vint la grande question des bâtisses, ou plutôt il fallut commencer par faire de la place à ces bâtisses. C'est alors que la dynamite montra de quels obstacles elle peut triompher. Ce qui devait devenir le quartier commercial fut ainsi nivelé tant bien que mal tandis que les autres parties de la nouvelle ville voyaient leurs rues s'élever en l'air au moyen de ponts et pontages, reliant ensemble des points trop élevés pour être entamés sans de fortes dépenses.

Venise est une ville unique au monde, on peut en dire autant de Prince-Rupert, bien que les deux places ne se ressemblent aucunement. Dans une partie de la première, les rues ne sont autre chose que l'eau de la mer, chez la seconde, ce sont ordinairement des ponts interminables, munis de garde-fous, ou pour le moins des voies de communication uniformément en planches—tout en restant sur la terre ferme ou au-dessus.

L'Église catholique n'avait pas attendu ces progrès matériels pour s'implanter dans ces parages d'aspect si peu invitant. Dès 1908, le P. Bunoz y avait érigé une chapelle provisoire, puis, aux ventes publiques de l'année suivante, il s'était procuré un site sur lequel il avait élevé une église sous le vocable de l'Annonciation. Naturellement, la construction d'un presbytère, et même d'une école[9], avait marché de pair avec celle d'un local pour

9. Le couvent actuel fut fondé en principe le jour de l'Assomption 1916, alors que les quatre premières sœurs de Saint-Joseph, de Toronto, arrivèrent à Prince-Rupert. Les classes commencèrent avec 35 élèves.

les besoins du culte. Ce premier local étant maintenant insuffisant, on l'allongeait de trente pieds en octobre 1913, ce qui lui en donnait cent sur trente-cinq.

Mais ce n'était pas tout. La nouvelle ligne de chemin de fer, aux terrassements de laquelle travaillaient alors même des équipes d'Indiens—sans grand profit pour leur âme—donnait naissance à bien d'autres centres de population blanche le long de son parcours. Le principal se trouvait au fort Georges, qu'on avait rebaptisé Prince-Georges. La position géographique de cette localité à la jonction de deux importants cours d'eau [10], était trop avantageuse pour qu'on n'en tirât pas le meilleur parti possible. Aussi l'un des premiers soins du G. T. P. fut-il de s'assurer l'emplacement du village indien, que ses autorités acquirent pour une forte somme [11] jointe à l'engagement de bâtir des maisons et deux églises, en autant de sites, un peu au nord et à l'ouest, où l'on se proposait de reléguer ses habitants.

L'emplacement de la nouvelle ville fut arpenté et défriché en 1913, et la première vente publique de ses lots se fit à Vancouver le 17 septembre de cette année, alors que quelques-uns réalisèrent des sommes fabuleuses. Ce même automne, Mike Burr et Frank Ruggles, deux courtiers en immeubles, transportèrent au nouveau site des bâtiments qu'ils avaient déjà élevés à ce qu'on appelait alors South Fort-Georges, où l'immigration blanche s'était d'abord portée. Ce furent les premières maisons de Prince-Georges, qui n'allait pas tarder à entrer dans un mouvement de progrès d'autant plus accentué que les autorités ferroviaires devaient en faire un point de division de leur système.

et le printemps suivant, on se mit à l'érection du pensionnat, qui fut terminé pour la rentrée suivante.

10. Le Fraser et la Nétchako

11. $125,000.00.

Le premier curé catholique de la nouvelle place fut un P. Honorius Rivet, qui se construisit une église sur ce qu'on appelait l'addition Miller, terrain contigu à celui de la compagnie de la baie d'Hudson.

C'est au printemps de 1914 que le P. Rivet s'établit à Prince-Georges. Cette même année, les postes des régions des lacs Stuart, Tremblay et autres, dont les bords commençaient eux aussi, à se coloniser, occasionnèrent la fondation d'un autre centre de moindre envergure, à environ cinquante milles de la première pièce d'eau et sur la rive droite de la Nétchako. Nous avons nommé Vanderhoof, qui dut bientôt recevoir la visite périodique du pasteur de Prince-Georges. On l'a depuis décoré du titre de capitale de la vallée.

Enfin, plus prétentieux encore, ne fût-ce qu'en raison de sa place dans l'administration de la ligne, était Smithers [12] dans la vallée de la Bulkley, où l'on ne tarda pas à sentir le besoin d'une église catholique, qui fut ouverte au culte par le préfet apostolique le 25 avril 1914. Le nouvel édifice fut mis sous la protection de saint Joseph, et le P. Godefroy Eickelsbacher, déjà stationné à Hazelton, reçut la mission de veiller sur les intérêts spirituels des catholiques qui le fréquentaient. Le P. Joseph Allard, de la même congrégation que tous les missionnaires réguliers du pays, remplaçait alors le P. Bunoz, à la tête des lointains catholiques de Dawson-City, ce dernier résidant à Prince-Rupert depuis son élévation par Rome.

La fin de l'année précédente avait vu deux événements de nature moins réjouissante, qui avaient affecté la partie méridionale de la province. C'était d'abord la mort, le 2 novembre, d'un abbé Désiré Jeannotte, "l'un des prêtres les plus populaires" de la Colombie, au dire du

12. Ainsi nommé en l'honneur de l'un des directeurs de l'entreprise. Smithers est un point de division à 226 milles de Prince-Rupert.

Western Catholic [13], qui desservait une localité appelée Lumby tout près de l'extrémité nord du lac Okanagan, et la destruction par le feu de l'église de Maillardville sous l'abbé Garon [14]. Ce dernier accident arriva le 20 décembre 1913.

Pourtant le pays voyait autre chose que des deuils et des incendies. Au printemps de 1914, la population de Vancouver-sud se bâtissait un commencement d'église, c'est-à-dire un soubassement de moyenne grandeur, puis, le 26 juillet suivant, le vicaire des missions oblates posait la première pierre d'une église à Penticton, dans la région de l'Okanagan, où le P. Le Chesne devait faire ses premières armes comme pasteur d'âmes. Plus tard, en novembre de la même année, un édifice de nature identique s'élevait à Alberni, au centre, bien que sur la côte ouest [15], de l'île Vancouver.

Le 9 avril précédent, le premier train qui eût fait le trajet entre Winnipeg et Prince-Rupert était arrivé à cette dernière place, après avoir suivi le parcours historique du col de la cache Tête-Jaune, où l'Athabaska prend sa source. Pour quiconque a étudié l'histoire de l'Ouest canadien, ce parcours est tout imprégné du souvenir des "brigades" de la compagnie de la baie d'Hudson, dont les employés en suivaient les accidents dans leur recherche des peaux tannées [16], qu'ils tiraient de lointains établissements comme le fort Edmonton et autres. Ce col rappelle en même temps les mille incidents, tous plus frappants les uns que les autres, de cette véritable odyssée que fut le

13. Journal hebdomadaire publié à Vancouver, numéro du 14 novembre 1913.

14. Le même que nous avons déjà vu à la tête de Saint-Ignace des Saules, ou Willow-Bunch, Sask.

15. Cette localité se trouvant sur un long bras de mer qui s'avance dans l'intérieur de l'île, et atteint un point au-delà de son centre.

16. D'où le nom de *Leather Pass* qu'on lui donnait alors.

voyage de Milton et Cheadle, en compagnie de l'ineffable O. B.

Ces sommets couronnés de neige perpétuelle que nous admirons, ces inlassables voyageurs les contemplèrent, ces fougueux cours d'eau que nous longeons dans un vagon bien confortable, les mêmes aventuriers les traversèrent, souvent au péril de leur vie, ces bois touffus au travers desquels la hache d'innombrables bûcherons a percé une large tranchée pour le passage du "cheval de fer", ces aventuriers s'y faufilèrent péniblement et les parcoururent avec des rossinantes amaigries par la fatigue et la faim.

Pour revenir aux temps présents, inutile de se demander si les habitants de la métropole embryonnaire de Prince-Rupert jubilaient lorsqu'ils saluèrent pour la première fois l'arrivée du train transcontinental. On peut en dire autant de la population blanche encore bien clair-semée, qui s'échelonnait des montagnes Rocheuses à la mer.

C'était une transformation complète qui s'opérait. Les premiers habitants du sol allaient bientôt se trouver relégués à l'arrière-plan, après avoir été longtemps les maîtres incontestés de la scène. Allaient-ils, du moins, croître en civilisation, sinon en excellence religieuse, avec cette invasion pacifique de la race qui prétend au monopole de la première? Hélas! pourquoi faut-il que l'historien doive, en terminant sa tâche, répondre négativement à cette question? Par suite des nouvelles difficultés provenant de l'immigration blanche, ils eussent eu de la peine à se maintenir dans l'état satisfaisant que leur avaient fait atteindre des années d'efforts constants de la part de missionnaires qui les connaissaient intimement, comment pouvaient-ils ne pas baisser dans l'échelle religieuse aussi bien que sociale sous la gouverne de nouveaux guides qui, tout bien intentionnés qu'ils étaient, ne pouvaient comprendre leur parler ou même saisir la véritable portée de leurs us et coutumes?

Transportés subitement et sans la moindre préparation au milieu de pauvres sauvages dont les traditions et les manières de faire sont si différentes des nôtres, les meilleurs missionnaires n auraient pu, dans ces conditions, récolter que l'insuccès le plus complet. Car on peut leur appliquer à la lettre ce qu'un évêque de l'Afrique australe écrivait naguère de son propre vicariat: "Un père qui fait très bien dans les missions blanches ne réussira pas dans les œuvres indigènes, ni parmi les Indiens, ni parmi les métis, et *vice versâ*" [17].

Il est trop pénible d'avoir à entrer dans des détails à ce sujet Qu'il nous suffise de dire que, faute de continuité dans leur direction, les Dénés du Nord colombien ont dégénéré en proportion même de l'avance de notre civilisation dans leur territoire ancestral, et cela en dépit de plus grands privilèges religieux dont on n'a certes pas été chiche à leur endroit. Toutes ces pratiques semi-païennes que nous avons vues (chapitre IV) rejetées par la plus réfractaire de leurs tribus ont été reprises comme par enchantement Bien plus, ces reliques d'un passé malsain relèvent la tête, et tentent de s introduire, même parmi des aborigènes qui, comme les Porteurs, ne se lassaient pas d en rire il y a trente, ou même quarante ans!

Du reste, pour une cause ou pour une autre, c'était presque partout comme une déchéance du premier état de ferveur chez les Indiens de la Colombie continentale, bien que ce relâchement n'ait nulle part pris les proportions que déploraient dans le nord ceux qui étaient au courant de la condition atteinte par les Dénés, en conséquence des efforts intelligents de leurs premiers missionnaires. La disparition de l'apôtre qu'était Mgr Durieu avait été

17 Mgr Delalle, O.M I., vicaire apostolique du Transvaal Cf *Missions de la congrégation des Oblats de Marie Immaculée*, vol. LIV, p. 79

un coup mortel pour la ferveur de ceux du sud, où son action s'était plus immédiatement fait sentir. L'immense ascendant qu'il avait acquis sur leurs tribus n'était plus là pour faire contrepoids aux séductions sans nombre qui les menaçaient du côté des blancs et aplanir les difficultés qu'une nature déchue pouvait parfois susciter à leurs prêtres.

Même les Sichalhs, pourtant si religieux, n'allaient pas tarder à s'émanciper quelque peu du joug qui leur avait jusque-là paru si doux. Un P. Guillaume Brabender ayant été envoyé de la Saskatchewan pour veiller sur eux, s'était installé à leur village le 16 mai 1913. Or il n'y a pas jusqu'à sa nationalité [18] qui n'ait, par suite d'intrigues indignes de blancs qui se disent chrétiens, milité contre l'efficacité de son ministère une fois que la guerre de 1914-18 eut été déclarée [19].

Mais trêve de doléances. Cherchons plutôt réconfort et confirmation indirecte de nos dires parmi des aborigènes qui eurent le bonheur de bénéficier longtemps de cette unité de direction sans laquelle il ne peut y avoir de succès. A la mission du lac William, le P. Thomas restait toujours le grand missionnaire des Chouchouapes, des Tchilkotines

18. Ce père était allemand.

19. Néanmoins les dispositions essentiellement religieuses de ces sauvages n'ont pas beaucoup changé, ainsi qu'on peut en juger par cet extrait d'une lettre à l'Auteur du P. Plamondon, qui vient de retourner chez eux : "Notre bonne sœur Amélia, notre cuisinière, est morte le 16, après seulement deux jours de maladie. Elle souffrait du diabète, mais elle a toujours fait sa besogne jusqu'au 14. Les sauvages ont fait une pétition à Mère Aimée, demandant la faveur de posséder sa dépouille mortelle dans leur cimetière. Elle est enterrée au pied du calvaire. Ils lui ont fait chanter jusqu'ici six grand'messes, tous les soirs ils récitent trois *Pater* et trois *Ave* pour le repos de son âme, et, tous les vendredis soir, quand le temps le permet, ils vont prier tous ensemble sur sa tombe. Ils ont fait cela de leur propre gré, sans aucune suggestion de ma part. Ils sont très contents d'avoir une sœur enterrée avec leurs morts" (Sechelt, 24 janvier 1921).

et des Porteurs du sud, sans compter les blancs perdus dans les vallées, les montagnes et les bois de son immense district. A l'époque où nous sommes rendus (1915), le zélé religieux avait répéré tous ces derniers dans les coins et recoins où ils se cachaient, et il les visitait périodiquement. D'où d'interminables chevauchées et d'incessantes courses par monts et par vaux.

Rien de marquant ne s'était produit chez les Chouchouapes, qui, plus rassis que les Dénés, continuaient à répondre aux efforts de leur père spirituel Parmi les Tchilkotines, son champ d'action s'était considérablement élargi, et il est consolant d'avoir à constater que ces sauvages autrefois si rébarbatifs, appréciaient maintenant les consolations de la religion presque dans la mesure de l'ardeur qu'ils mettaient à profiter des avantages de la civilisation. "Cette dernière est plus apparente chez eux", écrit leur missionnaire [20] "Eux seuls charrient les marchandises pour cinq ou six magasins, et les particuliers, presque tous anglais, passent avec eux des contrats pour des milles et des milles de clôture. pour bâtir des maisons, etc. Ils chassent aux pièges, cultivent leur terre assez bien, élèvent des bestiaux, quelques-uns en très grand nombre [21], et vivent plus grassement que les Chouchouapes".

A chaque visite du prêtre, leurs maîtres se faisaient un devoir de lui envoyer pour la retraite ceux qu'ils pouvaient avoir à leur emploi, se rendant compte, tout protestants qu'ils étaient pour la plupart, du bien que leur directeur spirituel leur faisait, bien dont ils bénéficiaient eux-mêmes en proportion du degré d'honnêteté que celui-ci leur inculquait.

Un bon nombre de ces Indiens avaient fait leur première

20. A l'Auteur, 28 nov 1920.
21. Un ou deux en ont jusqu'à cent têtes, paraît-il.

communion, et le plus grand obstacle à la vie chrétienne parmi eux, le jongleur-médecin, n'avait plus l'influence d'autrefois, bien que sa race ne fût pas encore éteinte. Parfois, certaines manifestations de la colère divine aidaient le missionnaire dans sa lutte contre l'ennemi de tout bien. Par exemple le P. Thomas avait, pour faire plus d'impression [22], fait signer à un nommé Harry un papier par lequel il renonçait définitivement à l'exercice de son art infernal. Ayant un jour manqué de parole, le sorcier mourut subitement deux heures après.

D'autres fois, l'intervention d'en-haut se produisait directement en faveur du prêtre lui-même. Celui-ci revenait une nuit d'une tournée, au cours de laquelle des baptêmes l'avaient mis en retard. L'obscurité était profonde lorsqu'il atteignit la Chilcotin, et, malgré tous ses efforts, il ne put décider son cheval à s'engager sur le pont qui en reliait les deux rives. Il eut beau éperonner sans pitié la pauvre bête; il ne réussit qu'à la faire reculer davantage. Surpris de la voir si rétive, il mit pied à terre pour s'assurer de la cause de son hésitation. Il constata alors qu'il se trouvait, non pas aux abords du pont comme il le croyait, mais sur la crête d'un abîme de quelque deux cents pieds de profondeur! Il s'était simplement entêté à vouloir s'élancer dans le vide!.

Le P. Thomas avait fait changer le site de la réserve des Porteurs de Quesnel, devenu insalubre, et d'ailleurs trop proche de l'occasion du péché, il ajouta encore à sa popularité en obtenant quinze cents acres de bonne terre pour une bande de leurs congénères établis dans la vallée de la rivière Noire (*Nazkoh*), tandis qu'il visitait régulièrement les Porteurs encore plus éloignés de Lhouzkeuz et d'Elkatcho. Les habitants de ce dernier village dont

22. Les sauvages ayant, on le sait, un respect superstitieux pour toute parole consignée sur le papier

le territoire touche à celui des Indiens païens ou protestants de la côte. s'étaient toujours dits catholiques depuis l'unique visite du prêtre[29] qu'ils avaient reçue en 1884, lorsque, à leur demande, le P. Thomas commença (1907) à leur porter les secours de la religion. Ils ont maintenant une église et une maison pour le missionnaire, ainsi qu'il en va, du reste, de la plupart des villages de son district et, en général, de tous les centres catholiques indiens de la Colombie continentale.

29. L'auteur de ces lignes.

FIN DU VOL. IV

APPENDICE B

BIBLIOGRAPHIE (1)

ABERDEEN (Comtesse ISABELLE-M. GORDON d'). —Through Canada with a Kodak. Édimbourg, 1893.

ADAM (GEORGE-MERCER). The Canadian North-West. Toronto, 1885.

—The Life and Career of the Rt. Hon. Sir John A. Macdonald. Londres, 1892.

ANDERSON (ALEXANDER-CAULFIELD). Dominion at the West. Victoria. 1872.

Notes on North-Western America. Montréal. 1876.

ANDERSON (*Bishop* DAVID). —The Net in the Bay. Londres, 1873.

ANDREWS (CHRISTOPHER-COLUMBUS). Minnesotah and Dakotah. Washington, 1857.

ANONYME. —Origin and Progress of the North-West Company of Canada. Londres, 1811.

Les communications de Mercator sur la conteste entre le comte de Selkirk et la compagnie de la baye d'Hudson, d'une part, et la compagnie du Nord-Ouest, d'autre part. Montréal, 1817.

—A Narrative of Occurrences in the Indian Countries of North America. Londres, 1817.

Récit des événements qui ont eu lieu sur le territoire des sauvages dans l'Amérique septentrionale. Montréal, 1818.

—Report of the Proceedings connected with the Disputes between the Earl of Selkirk and the North-West Company. Londres, 1819.

Notice sur la Rivière Rouge dans le territoire de la baie d'Hudson. Montréal, 1843 [par l'abbé Dumoulin].

—Correspondence relative to the Complaints of the Inhabitants of the Red River Settlement. Londres, 1849.

Report of the Select Committee on the Hudson's Bay Company. Londres, 1849.

—Notes of the Flood at the Red River. Londres, 1852.

—Papers relative to the Affairs of British Columbia. 4 vol. Londres, 1852-62.

Traits of American Life and Character. Londres, 1853.

1 Rien que la découverte des prénoms des auteurs mentionnés dans cette Bibliographie de plus de 900 titres nous ayant coûté cinq ou six mois de recherches, nous tenons à remercier ici les obligeants bibliothécaires et particuliers qui ont bien voulu nous aider dans l'accomplissement de cette tâche.

ANONYME. The Northern Coasts of America and the Hudson's Bay Territories. Londres, 1853

—Report from the Select Committee on the Hudson's Bay Company. Londres, 1857

Rapport du comité chargé de prendre et recueillir (sic) des informations relatives aux droits de la compagnie de la baie d'Hudson. Toronto, 1857.

—Return to an Address of the Honorable Legislative Assembly requiring copies of any Charters ... of the Hon. Hudson's Bay Company. Toronto, 1857

—Papers relative to the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement. Londres, 1859

—Further Papers relative to the Exploration under Captain Palliser. Londres, 1860

—Papers relating to Rupert's Land. Londres, 1869.

Rapport du Très Révérend J. B. Thibault, V. G. Ottawa, 1870

—Rapport de Donald-A. Smith. Ottawa, 1870

—Correspondence relative to the recent Expedition to the Red River Settlement, with Journal of Operations. Londres, 1870

Red River Insurrection. Hon. Wm. McDougall's Conduct reviewed. Montréal, 1870

—Return. Instructions to the Hon. A. Archibald. Ottawa, 1871

—Réponse. Instructions données à l'Honorable A. Archibald. Ottawa, 1871

—Exposé des réclamations adressées au Gouverneur Fédéral, en conséquence de l'Insurrection survenue dans les Territoires du Nord-Ouest. Ottawa, 1871

Dix ans sur la côte du Pacifique. Québec, 1873 (attribué à Mgr Bolduc).

Preliminary Investigations and Trial of Ambroise-D. Lépine for the Murder of Thomas Scott. Montréal, 1874.

—Report of the Select Committee on the Causes of the Difficulties in the North-West Territories in 1869-70. Ottawa, 1874

—Rapport du comité spécial sur les causes des troubles du Nord-Ouest en 1869-70. Ottawa, 1874

—Message of Governor Dufferin relating to the Commutation of the Sentence of Death passed on A. Lépine. Ottawa, 1875 (publié aussi en français).

Vingt-cinquième anniversaire de l'épiscopat de S. G. Mgr Taché. Montréal, 1875.

—Dayspring in the Far West. Sketches of Mission Work in North-West America. Londres, 1875 [par J. (M. E.)]

—Compte-Rendu du Congrès international des Américanistes. 1re session, 2 vol. Nancy, 1875

ANONYME.—Historical Sketches of the Catholic Church in Oregon Portland 1878 [par l'archevêque Blanchet].

—Letters from a Young Emigrant in Manitoba. Londres, 1883 [par C. H. E.].

—L'agriculture dans le Nord-Ouest du Canada. Ottawa. 1885.

—Documents et correspondances jusqu'à ce jour au sujet de la commission récemment instituée pour prendre connaissance (et faire rapport en conséquence) des réclamations se rattachant à l'extinction du droit indien présentées par des Métis résidant dans les T. N. O. en dehors de la province du Manitoba avant le 15 juillet 1870. Ottawa, 1885.

—The Story of Louis Riel, the rebel Chief. Toronto. 1885.

—Riel Martyr du Nord-Ouest. Montréal, 1885.

—L'insurrection du Nord-Ouest. Montréal. 1885.

—La Reine vs Louis Riel. Rapport du procès à Régina. Ottawa. 1886.

—Réponse à une Adresse de la Chambre des Communes pour copie du rapport des médecins chargés de s'enquérir de l'état mental de Louis Riel. Ottawa, 1886.

—La question Riel. s.l. s.d.

—Épitomé des documents parlementaires relatifs à la rébellion du Nord-Ouest. Ottawa, 1886.

—Polémiques et documents touchant le Nord-Ouest et l'exécution de Louis Riel. Montréal, 1886.

—A Canadian Tour. *The Times*, Londres, 1886.

—Esquisse générale du Nord-Ouest au Canada. Trois-Rivières, 1886.

—La mort de Riel et la voix du sang. Montréal, s.d.

—The Gibbet of Regina. New-York, 1886 [publié aussi en français].

—The véritable Riel. Montréal, 1888.

—The New West. Winnipeg, 1888.

—Report of the Select Committee of the Senate appointed to enquire into the Resources of the Great Mackenzie Basin. Ottawa, 1888.

—Le Concile de Saint-Boniface, 1889. Saint-Boniface, 1889.

—Fêtes jubilaires célébrées aux Trois-Rivières les 24 et 25 février 1892. Trois-Rivières. 1892.

—Autre réponse partielle à une Adresse de la Chambre des Communes demandant copie du jugement du Conseil Privé dans l'appel de Barrett vs Winnipeg. Ottawa, 1893.

—Réponse supplémentaire. Ottawa, 1893.

—Voyage du T. R. P. Louis Soullier en Amérique. Bar-le-duc, 1894.

—Fêtes de la consécration épiscopale de S. G. Mgr L.-P.-A. Langevin, O. M. I. Saint-Boniface, 1895.

ANONYME. Lois scolaires et autres documents sur l'Instruction publique concernant l'Assiniboia, l'Ile du Prince-Edouard, les Territoires du Nord-Ouest et le Manitoba. Ottawa, 1895.

—Bill réparateur (Manitoba). Débat dans la Chambre des Communes. Ottawa, 1896.

—Documents pour servir à l'intelligence de la question des écoles du Manitoba. Rome, 1896.

—Roughing it in the North-West Territories of Canada twenty Years ago. Londres, 1896.

—La question scolaire des écoles (sic) du Manitoba. Quelques observations sur le discours de M. Laurier au banquet de Montréal. Québec, 1897.

—Mère de la Nativité et les origines des Sœurs de la Miséricorde. Montréal, 1898.

—North-West Territories School Laws of 1901. School Ordinance, School Assessment Ordinance, School Grant Ordinance. Régina, 1901.

—South Dakota Historical Collections. Aberdeen, 1902.

—Fêtes jubilaires des RR. PP. Gasté et Moulin. Laval, 1905.

—The Veterans of the Fur Trade. Prince-Albert, 1906.

—Hand-Book of American Indians. 2 vol. Washington, 1907-10 [une édition canadienne a été publiée à Ottawa, et imprimée à Winnipeg].

—History of the Red River Valley past and present, by various Authors. 2 vol. Chicago, 1909.

—A short Account of the Work of the Congregation of the Oblates of Mary Immaculate. Vancouver, 1910.

—Documents publiés par la Société Historique de Saint-Boniface. Saint-Boniface, 1911.

—Documents concernant l'abolition de la langue française au Manitoba. Ottawa, 1911.

—Débuts d'un évêque missionnaire, Mgr Ovide Charlebois, O. M. I. Montréal, 1912.

—A Monument to La Vérendrye, the Discoverer of the West. St-Boniface, 1913 [avec une traduction française sans les lettres].

—Une paroisse d'avenir: Laflèche. Winnipeg, 1915 [par l'abbé Dubois].

—Le Père Lacombe, "l'Homme au bon cœur". Montréal, 1916 [par une sœur de la Providence].

—Report of the Royal Commission on Indian Affairs for the Province of British Columbia, 4 vol. Victoria, 1916.

—Rapports concernant la patrouille du Grand Lac à l'Ours et l'arrestation des meurtriers des Révérends Pères Leroux et Rouvière. Ottawa, 1917.

—British North America Acts, 1867-1915. Ottawa, 1917.

ANONYME. -Centenaire du R P Dandurand, O M I, Saint-Boniface, 1919

—The Language Question before the Legislative Assembly of Saskatchewan. Addresses by Hon W M. Martin, Hon. W. R. Motherwell, Hon. S. J Latta, Hon C A. Dunning Prince-Albert, 1919

-Alberta consolidated School Ordinances Edmonton, 1921 Et beaucoup d'autres brochures officielles du même genre. V aussi le titre suivant, FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES et PÉRIODIQUES. V aussi COWIE, LE JEUNE, NEWCOMBE et SCHOLEFIELD

ARCHIVES DU CANADA Ottawa Relation des voyages de Pierre-Esprit Radisson dans les années 1682, 3 et 4.

—Journal de Lavérendrye, 1738-39

—Mémoire ou journal sommaire du voyage de Jacques Repentigny Legardeur de Saint-Pierre

—Correspondance de Miles Macdonell

—Memorial of Peter Bond and Correspondence of Benjamin Frobisher

—North-West Disputes.

Journal of Larocque from the Assiniboine to the Yellowstone. 1805. V BURPEE.

ARGYLL (JOHN-DOUGLAS-SUTHERLAND CAMPBELL duc d' —Yesterday and To-Day in Canada. Londres, 1910.

AUBERT (FRÉDÉRIC — L'Ouest canadien et le Jukon (sic) Chartres, 1907

AUBERTIN J.-J.).—A Fight with Distances. Londres, 1888

AUCLAIR Abbé ÉLIE-JOSEPH Histoire des Sœurs de Sainte-Anne Montréal 1922

BACK Cap GEORGE Narrative of the Arctic Land Expedition to the Mouth of the Great Fish River and along the Shores of the Arctic Ocean in the Years 1833-34-35. Londres, 1836

BAETS (Abbé M de) Mgr Seghers l'apôtre de l'Alaska. Paris, 1896

BARBIER Père EUGÈNE —Aperçu historique sur la congrégation des Sœurs de la Charité de N.-D. d'Évron. Mayenne, 1920

BAILLIE-GROHMAN (WILLIAM-A.).—Camps in the Rockies. Londres, 1882

—Fifteen Years Sport and Life in the Hunting Grounds of Western America and British Columbia. Londres, 1900

BALLANTYNE ROBERT-MITCHELL) Hudson's Bay or every day Life in the Wilds of North America. Édimbourg, 1848

BANCROFT (HUBERT-HOWE History of the North-West Coast of America. 2 vol San Francisco, 1884.

History of British Columbia. San Francisco. 1890

BANCROFT (HUBERT-HOWE) History of Alaska. San Francisco, 1890.

BARNEBY (WILLIAM-HENRY —Life and Labour in the Far, Far West. Londres, 1884.

—The New Far West and the Old Far East. Londres, 1889.

BARRETT (ROBERT-JOHN) —Canada's Century Progress and Resources of the great Dominion. Londres, 1907

BARRETT-LENNARD (Cap. CHARLES-EDWARD) —Travels in British Columbia. Londres, 1862

BARROW JOHN A chronological History of Voyages into the Arctic Regions. Londres 1818.

BATTY BEATRICE) · Forty-two Years among the Indians and Eskimos. Londres, 1893.

BAYLISS (CLARA-KERN) A Treasury of Eskimo Tales. New-York, 1922

BEADLE (JOHN-HANSON) —Western Wilds Cincinnati, 1878

BEALBY (JOHN-THOMAS —Fruit Ranching in British Columbia. Londres, 1909

BEGG (ALEXANDER) The Creation of Manitoba or a History of the Red River Troubles Toronto, 1871

—Dot it down a Story of Life in the North-West. Toronto, 1871

—Practical Hand-Book and Guide to Manitoba and the North-West. Toronto, 1877

The Great Canadian North-West. Montréal, 1881

—History of the North-West; 3 vol. Toronto, 1894

—et NURSEY (WALTER-R. —Ten Years in Winnipeg Winnipeg, 1879.

BEGG (ALEXANDER, un homonyme History of British Columbia Toronto, 1894

BELCOURT Abbé GEORGES-ANTOINE) Principes de la langue des sauvages appelés Sauteux. Québec, 1839.

—Mon itinéraire du lac des Deux-Montagnes à la Rivière Rouge. Saint-Boniface, 1913.

BELL (ANDREW, History of Canada (trad. de Garneau Montréal. 1860

BELL (ARCHIE) —Sunset Canada. Boston, 1918.

BELL (Dr CHARLES-NAPIER Henry's Journal. Winnipeg, 1888

BELLOT (Lieut. JOSEPH-RENÉ Memoirs. Londres, 1855

BELTRAMI (GIACOMO-CONSTANTINO) —A Pilgrimage in Europe and America, 2 vol. Londres, 1828.

BENOIT (Dom JOSEPH-PAUL-AUGUSTIN) L'anglomanie au Canada. Trois-Rivières, 1899.

BERNARD (P. le P DOMINIQUE-CESLAS GONTHIER) La Question des Écoles du Manitoba. Québec, 1896.

BERNIER (Hon. JOSEPH —L'instruction obligatoire au Manitoba. Saint-Boniface. 1908

BERNIER (Sén THOMAS-ALFRED) Le Manitoba champ d'immigration. Ottawa, 1887
BERTRAND (C.). V. DESROSIERS.
BIBAUD (MICHEL) Le Panthéon canadien. Montréal, 1891.
BINNIE-CLARKE (GEORGIANA) —A Summer on the Canadian Prairie. Toronto, 1910.
BLACK (NORMAN-FERGUS —History of Saskatchewan and the Old North-West. Régina, 1913.
BLACK (WILLIAM-JOHN) —Economic Resources of Manitoba [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
BLAIS (Père MOISE).—Le Manitoba. Ottawa, 1898.
BLAKE (Hon EDWARD) —North-West Maladministration. Toronto, 1886
BOAM HENRY-J) et BROWN (ASHLEY-G) —British Columbia, Canada's vast Province on the Pacific Londres, 1912.
BOAS (Dr FRANZ).—Cumberland Sound and its Eskimos. New-York, 1885.
—A Year among the Eskimo. New-York, 1887
—The Indians of British Columbia. Montréal, 1888.
—On certain Songs and Dances of the Kwakwiutl of British Columbia. Boston, 1888.
—The Central Eskimo. Washington, 1888.
—The Houses of the Kwakwiutl Indians, British Columbia. Washington, 1888
—Myths and Legends of the Catloiq of Vancouver Island. Chicago, 1888.
—Letter to Horatio Hale. and Preliminary Notes on the Indians of British Columbia. Londres, 1889.
—The Indians of British Columbia. Tlingit, Haida, Tsimsian, Kutonaqa. Londres, 1890.
—The Indians of British Columbia, Lku'ngEn, Nootka, Kwakwiutl, Shuswap. Londres, 1891
—Vocabularies of the Tlingit, Haida and Tsimsian Languages Philadelphie, 1891.
—The Bilqula. Physical Characteristics of the Tribes of the North Pacific Coast. Londres, 1892.
—Vocabulary of the Kwakwiutl Language. Philadelphie, 1892
—The Indian Tribes of the Lower Fraser River Londres, 1894.
—The Indians of British Columbia: Physical Characteristics of the Tribes of the North Pacific Coast. Londres, 1895
—The Indians of British Columbia. New-York, 1896.
—The Indians of British Columbia: Notes on the Kwakwiutl, the Houses of the Tsimsian and Nisk'a, etc. Londres, 1896.
—Traditions of the Ts'Ets'ā'ut. Boston, 1896.

BOAS (Dr) —The Social Organization and the Secret Societies of the Kwakwiutl Indians. Washington, 1897
—Facial Paintings of the Indians of Northern British Columbia Leiden, 1898.
—The Mythology of the Bella Coola Indians. Leiden, 1898
—Introduction to Teit's "Traditions of the Thompson River Indians of British Columbia" Boston, 1898.
—Chapter on Art and Conclusions, in Teit's "The Thompson Indians of British Columbia" Leiden 1900.
—Sketch of the Kwakwiutl Language. New-York, 1900
—Religious Beliefs of the Central Eskimo. New-York, 1900
—The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay New-York 1901
—The Folk-Lore of the Eskimo Boston. 1904.
—The Eskimo. Toronto. 1906.
—The Ethnology of the Kwakwiutl. Washington, 1921
—et FARRAND (LIVINGSTON) —Physical Characteristics of the Tribes of British Columbia. Londres, 1898
— —Kwakwiutl Tales. New-York, 1910
— —Tsimsian Mythology. Washington, 1916
— —Kutenai Tales. Washington 1917
—Social Organization of the Kwakwiutl. Lancaster 1920. V aussi TEIT (dont cet auteur édita la plupart des écrits)
BODDAM-WHETHAM JOHN-W Western Wanderings a Record of Travelling in the Evening Land. Londres, 1874
BOLDUC (Abbé JEAN-BAPTISTE-ZACHARIE). Lettre et journal Québec, 1843
—Mission de Colombie. Québec, 1844
BOMPAS Bishop WILLIAM-CARPENTER Diocese of the Mackenzie River Londres, 1888.
—Northern Lights on the Bible. Londres, 1892
BOND (JOHN-WESLEY —Minnesota and its Resources. Redfield. 1854
BOULTON Major CHARLES-ARKOLL) —Reminiscences of the North-West Rebellions. Toronto, 1886
BOURASSA (HENRI —Les écoles du Nord-Ouest Montréal, 1905.
—Pour la justice, la législation scolaire du Nord-Ouest. Montréal, 1912
—Le Canada apostolique. Montréal, 1919
BOURNE (H.-R. FOX) —The Story of our Colonies, with Sketches of their present Condition Londres, 1869
BOUTHILIER-CHAVIGNY Vicomte de) —A travers le Nord-Ouest canadien. Montréal, 1893
BRABANT (Abbé AUGUSTE-JOSEPH Vancouver Island and its Missions. New-York, s d
BRACKENRIDGE (HENRY-MARIE, —Journal of a Voyage up the River Missouri. Baltimore. 1816.

BRINTON (Dr DANIEL-GARRISON).—Essays of an Americanist. Philadelphie, 1890.
BROWN (A.-G.). V. BOAM.
BROWN (Rév. ROBERT-CRISTOPHER-LAUDIN).—Klatassan, and other Reminiscences of Missionary Life in British Columbia. Londres, 1873.
BRUNET (ÉDOUARD).—La Moose-Mountain. Le Havre, 1912.
BRYCE (Dr GEORGE).—Manitoba, its Infancy, Growth and present Condition. Londres, 1882.
—A short History of the Canadian People. Londres, 1887.
—Holyday Rambles. Winnipeg, 1888.
—John Black. Toronto, 1898.
—The remarkable History of the Hudson's Bay Company. Toronto, 1900.
—Mackenzie, Selkirk, Simpson. Toronto, 1906.
—The romantic Settlement of Lord Selkirk's Colonists. Winnipeg, 1909.
—The Life of Lord Selkirk. Toronto, 1912.
BURNS (JABEZ).—Missionary Enterprises in many Lands. Londres, 1845.
BURPEE (LAWRENCE-JOHNSTONE).—The Search for the Western Sea. Toronto, 1908.
—Pathfinders of the great Plains. Toronto, 1914.
—(éditeur).—From York Factory to the Blackfeet Country. Ottawa, 1907.
—( ).—Journal de Larocque de la rivière Assiniboine jusqu'à la rivière "aux Roches Jaunes". Ottawa, 1911.
BUTLER (Gén. sir WILLIAM-FRANCIS).—The Great Lone Land. Londres, 1872.
—The Wild North Land. Montréal, 1874.
—Far out, Rovings retold. Londres, 1880.
CAINE (WILLIAM-SPROSTON).—A Trip round the World. Londres, 1888.
CAMERON (Mlle AGNES-DEAN).—The New North. New-York, 1910.
CAMERON (Cap. D.-R.). V. TACHÉ, Mgr.
CAMPBELL (Rév. THOMAS-J.).—Out of the Grave. The Discovery of Fort St-Charles in 1908. Saint-Boniface, 1915.
CAMPER (Père JOSEPH-CHARLES).—Katolik Anamihe-Masinahigan Nakkawewining [livre de prières en sauteux. Montréal, 1893 traduction d'un livre cris du P. Lacombe par Alexandre de Laronde].
—Épitres et évangiles en sauteux. Québec, 1905.
—L'Ame pénitente, ou le nouveau Pensez-y bien. Québec, 1908.
CAREY (CHARLES-HENRY).—History of Oregon. Chicago, 1822.
CARON (Sir ADOLPHE).—Discours sur la question Riel. Ottawa, 1886.

CARON (Abbé IVANHOE, éditeur).—Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson en 1686. Beauceville, 1918.
CARON (Abbé NAPOLÉON).—Histoire de la paroisse d'Yamachiche. Trois-Rivières, 1892.
CARRELL (FRANK).—Canada's West and Father West. Québec, 1911.
CHAMBERLAIN (Dr ALEXANDER-FRANCIS).—The Kootenay Indians of British Columbia. Londres, 1892.
CHAMBERS (Major ERNEST-JOHN).—The Great Mackenzie Basin. Ottawa, 1910.
CHAPLEAU (Hon. JOSEPH-ADOLPHE).—Discours à la Chambre des Communes sur l'exécution de Riel. Ottawa, 1886.
CHEADLE (Dr). V. MILTON.
CHERRIER (Mgr ALPHONSE-AVILA).—Mémoire à Son Excellence Mgr P. Stagni. Saint-Boniface, 1911.
CLARKE (ARCHIBALD-B.).—Finance and Taxation in the Prairie Provinces [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
—An Outline of Provincial and Municipal Taxation in British Columbia, Alberta and Saskatchewan. Winnipeg, 1921.
CHITTENDEN et RICHARDSON (éditeurs).—Life, Letters and Travels of Pierre Jean De Smet, S. J., 4 vol. New-York, 1905.
CLEMENT (WILLIAM-HENRY-POPE).—History of the Judicial System of the Pacific Province (in "Canada and its Provinces"). Toronto, 1914.
CLATTERBUCK (W.-J.). V. LEES.
COATS (ROBERT-HAMILTON) et GOSNELL (R.-EDWARD).—Sir James Douglas. Toronto, 1909.
CODY (Rév. HIRAM-ALFRED).—An Apostle of the North. Toronto, 1908.
—On Trail and Rapid, by Dog Sled and Canoe. Londres, 1911.
COLLISON (Vén. WILLIAM-HENRY).—In the Wake of the War Canoe. Londres, 1915.
"CONNOR" ("RALPH", Rév. CHARLES-W. GORDON).—Life of James Robertson. New-York, 1908.
COOK (Cap. JAMES).—Three Voyages round the World, 8 vol. Londres, 1773-85.
COOKE (Rév. ROBERT).—Sketches of the Life of Mgr de Mazenod, 2 vol. Londres, 1879.
CORNE (SAINT-LUC de la).—Journal. Québec, 1863.
CORNWALLIS (Kinahan).—The new El Dorado. Londres, 1858.
COTTON (L. de).—A travers le Dominion et la Californie. Paris, 1889.
COURCY (HENRI de, et SHEA (JOHN-GILMARY).—History of the Catholic Church in the United States. New-York, 1879.
COX (ROSS).—Adventures on the Columbia River, 2 vol. Londres, 1831.

COWIE (ISAAC).—The Company of Adventurers. Toronto, 1913.
—(éditeur).—The Minutes of the Council of the Northern Department of Rupert's Land ap. "South Dakota Hist. Collections."
CRAIG (JOHN-RODERICK).—Ranching with Lords and Commons. Toronto, 1921.
CROSBY (Rév. THOMAS).—Among the Ankomenums. Toronto, 1907.
CUMBERLAND (STUART).—The Queen's Highway, from Ocean to Ocean. Londres, 1887.
CYR (JOSEPH-ERNEST).—Mgr Provencher. Saint-Boniface, 1919.
—Mgr A.-A. Taché, O.M.I. Saint-Boniface, 1920.
—Mgr Langevin, O. M. I. Saint-Boniface, 1921.
DAFOE (JOHN-WESLEY).—Economic History of the Prairie Provinces [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
D'ALBUGES (Père E.).—La congrégation des Sœurs de la Charité de N.-D. d'Évron. Évron, 1918.
DALL (WILLIAM-HEALY).—Travels on the Yukon and in the Yukon Territory. Londres, 1898.
DALY (Rév. GEORGES).—Catholic Problems in Western Canada. Toronto, 1921.
DAOUST (CHARLES-ROGER).—Cent vingt jours de service actif. Montréal, 1886.
DAUNT (ACHILLES).—In the Land of the Moose, the Bear and the Beaver. Londres, 1885.
DAVID (Sén. LAURENT-OLIVIER).—Monseigneur Alexandre-Antonin Taché. Montréal, 1883.
—Laurier et son temps. Montréal, 1905.
—Histoire du Canada depuis la Confédération, 1867-1887. Montréal, 1909.
—Laurier (sa vie, ses œuvres). Beauceville, 1919.
DAVIDSON (GORDON-CHARLES).—The North-West Company. Berkeley, 1918.
DAWSON (Rév. ANGUS-ÆNEAS MCDONELL).—The North-West Territories and British Columbia. Ottawa, 1881.
DAWSON (Dr GEORGE-MERCER).—Exploration made in 1887 in the Yukon District. Londres, 1898.
DAWSON (SIMON-JAMES).—Report of the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement. Toronto, 1859.
—Report on the Line of Route between Lake Superior and the Red River Settlement. Ottawa, 1868.
DAWSON (Rév. THOMAS).—Sketches of the Life of Mgr de Mazenod (P. Cooke abrégé). Dublin, 1914. V. DUCHAUSSOIS.
DECELLES (ALFRED-DUCLOS).—Laurier et son Temps. Montréal, 1920.

DELAERE (Père ACHILLE). —Mémoire sur les tentatives de schisme et d'hérésie au milieu des Ruthènes de l'Ouest Canadien Québec, 1908.
DELANEY (TH.) V GOWANLOCK.
DEMANCHE (GEORGES), —Au Canada et chez les Peaux-Rouges Paris. 1890.
DEMERS (Mgr MODESTE) —Chinook Dictionary, Catechism, Prayers and Hymns. Montréal, 1871.
DENISON (Lieut.-Col. GEORGE-TAYLOR) —Soldiering in Canada. Toronto, 1900.
DESAULNIERS (FRANÇOIS-LESIEUR) —La généalogie des familles Richer de La Flèche et Hamelin Montréal. 1919.
DESROSIERS (Abbé ADÉLARD) et BERTRAND (CAMILLE) —Histoire du Canada. Montréal, 1909
—et FOURNET (PIERRE-AUGUSTE). La race française en Amérique. Montréal, 1910
DEVINE (Rév EDWARD-JAMES —Across widest America. New-York, 1906.
DIONNE (Dr NARCISSE-EUTROPE —Chouart et Radisson Québec, 1910.
DIXON Cap. GEORGE).—Voyage round the World particularly to the North-West Coast of America. Londres. 1789.
DOBBS ARTHUR) —An Account of the Countries adjoining to Hudson's Bay Londres, 1744
Remarks upon Capt Middleton's Defense. Londres, 1744
DOUGLAS (GEORGE-M).—Lands forlorn. New-York & Londres, 1914.
DOUVILLE (Abbé JOSEPH-ANTOINE-IRÉNÉE) —Histoire du séminaire de Nicolet; 2 vol. Montréal, 1903.
DRUMMOND Rév LEWIS) The French Element in the Canadian Northwest. Winnipeg, 1887
DUCHAUSSOIS (Père PIERRE Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord. Cinquante ans de missions. Ottawa. s.d.
The Grey Nuns in the Far North, 1867-1917 [traduit par P Dawson]. Toronto, 1919.
—Aux glaces polaires. Lyon, [1921
DUGAS (Abbé GEORGES) —La première Canadienne au Nord-Ouest Montréal, 1883 [traduit en anglais par Mgr J -M Morice].
—Légendes du Nord-Ouest. Montréal, 1883.
—Monseigneur Provencher Montréal, 1889.
—Un voyageur des pays d'en-haut. Montréal, 1890.
—Légendes du Nord-Ouest (2e série) Montréal, 1890
—L'Ouest canadien. Montréal, 1896.
Histoire véridique des faits qui ont préparé le mouvement des Métis à la Rivière-Rouge. Montréal, 1905

DUGAS (Abbé G.).—The Canadian West [traduction de l'avant-dernier ouvrage]. Montréal, 1905.

Histoire de l'Ouest canadien (suite). Montréal, 1906.

Établissement des Sœurs de la Charité à la Rivière Rouge. s.l. s.d.

DUGRÉ (Père Adélard).—Les Oblats dans l'Extrême-Nord. Montréal, 1922.

DUNCAN (David-Merritt).—The Story of the Canadian People. Toronto, 1911.

DUNN (John).—The Oregon Territory. Philadelphie, 1845.

DURIEU (Mgr Pierre-Paul).—Chinook Bible History. Kamloops, 1899.

EARDLY-WILMOT (Lieut. Sydney-Marow).—Our Journal in the Pacific. Londres, 1873.

ELLIOTT (Thompson-Coit).—Peter Skeen Ogden, fur-trader. Portland, 1910.

ELLIS (Henry).—A Voyage to Hudson's Bay by Dobbs Galley and California, 1746-47, for the Discovery of a North-West Passage. Londres, 1748.

EMMONS (Lieut. George-Thornton).—The Tahltan Indians. Philadelphie, 1911.

EWART (John-Skirving).—The Manitoba School Case. Toronto, 1894.

FAIRFORD (Ford).—British Columbia. Londres, 1914.

FARAUD (Mgr Henry).—Histoire sainte en montagnais. Lac la Biche, 1878. V. Fernand-Michel.

FARRAND (Livingston).—Traditions of the Chilcotin Indians. New-York, 1900. V. Boas.

FERLAND (Abbé Jean-Baptiste-Antoine).—Cours d'histoire du Canada. 2 vol. Québec, 1882.

FERNAND-MICHEL.—Dix-huit ans chez les sauvages. Bruxelles, 1866.

FISHER (Dr Alexander).—Journal of a Voyage of Discovery to the Arctic Regions. Londres, 1821.

FITZGERALD (James-Edward).—An Examination of the Charter and Proceedings of the Hudson's Bay Company. Londres, 1849.

FITZGIBBON (Mary).—A Trip to Manitoba. Toronto, 1880.

FITZPATRICK (Frank-Joseph-Émile).—Sergeant 331. Personal Recollections of a Member of the Canadian North-West Mounted Police from 1879–1885. New-York, 1921.

FLEMING (Sandford).—Expedition through Canada in 1872. Londres, 1873.

—England and Canada. Londres, 1884.

FLUMERFELT (Alfred-Cornelius).—Forest Resources of the Pacific Province [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.

FLYNN (Hon. Edmund-James).—Discours sur l'affaire Riel. Québec, 1886.

FOGHT (HAROLD-WALDSTEIN).—Survey of Education in the Province of Saskatchewan. Régina, 1918.

FOLWELL (WILLIAM-WATTS).—A History of Minnesota. vol. I. Saint-Paul, 1921.

FORBES (Abbé JOSEPH-HENRI).—Historical Sketch of the Rev. Father Joseph Goiffon (ap. "Collections of the State Historical Society of North Dakota", Bismark, 1910.

FORSYTH (JOHN).—A Check-List of Books and Pamphlets relating to the History of British Columbia and the Pacific Northwest, (ap. Scholefield & Howay's "History of British Columbia" Chicago, 1914.

Early Colonial Schools on Vancouver Island. Victoria, 1922. V. NEWCOMBE (C.-F.).

FOUNTAIN (PAUL).—The Great North-West and the Great Lake Region of North America. Londres, 1904.

FOURNET (P.-A.). V. DESROSIERS.

FOXE (Cap. LUKE). North-West Fox. Londres, 1635.

FRANCHÈRE (GABRIEL).—Relation d'un voyage à la côte du Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale dans les années 1810, 11, 12, 13 et 14. Montréal, 1820.

—Narrative of a Voyage to the North-West Coast of America. Redfield, 1854.

FRANKLIN (Sir JOHN).—Journey to the Shores of the Polar Sea, 4 vol. Londres, 1829.

FRÈRES des Écoles Chrétiennes. Histoire du Canada. Montréal, 1914.

GAGNON (ALPHONSE).—Notes sur les sauvages du Canada. Londres, 1913.

GAIRE (Abbé JEAN).—Dix années de missions. Lille, 1898.

GAMMELL (ISAAC-H.).—An elementary History of Canada. Montréal, 1897.

GARNEAU (FRANÇOIS-XAVIER).—Histoire du Canada, 3 vol. Montréal, 1882. V. BELL (ANDREW).

GARRY (Gouv. NICOLAS).—Diary... from 1822-1835. Ottawa (ap. "Trans. Roy. Soc. of Canada)". Ottawa, 1900.

GASPÉ (PHILIPPE-AUBERT de).—Les anciens Canadiens. Québec, 1863.

GILBERT (LOUIS).—La Saskatchewan. Paris, s. d.

GILMOUR (JOSEPH-LEEMING).—The Baptists in Canada [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1913.

GODDARD (Dr PLINY-EARLE).—Dancing Societies of the Sarsi Indians. New-York, 1914.

—The Beaver Indians. New-York, 1917.

—Notes on the Sun-Dance of the Sarsi. New-York, 1919.

GONTHIER. V. BERNARD, JUSTITIA.

GORDON (Rév. CHARLES-W.).—The Life of James Robertson. Toronto, 1909. V. "CONNOR".

Gordon (Rév.).—The Presbyterian Church and its Missions [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1915.

Gordon (Rév. Daniel-M.).—Mountain and Prairie. Londres, 1880.

Gosnell (R.-Edward).—Year-Book of British Columbia. Victoria, 1897.

—Public Administration [of the Pacific Province] in "Canada and its Provinces". Toronto, 1914.

—History of Farming [ibid]. Toronto, 1914.

—Colonial History [ibid]. Toronto, 1914.

Gosselin (Abbé Auguste).—L'Église du Canada depuis Mgr de Laval jusqu'à la Conquête; 3e partie. Québec, 1914.

—L'Église du Canada après la Conquête. Québec, 1916.

Gowanlock (Theresa) et Delaney (Theresa).—Two Months in the Camp of Big Bear. Parkdale, 1885.

Gowen (Rév. Herbert-Henry).—Pioneer Church Work in British Columbia. Londres, 1900.

Grant (Rév. Georges-Munro).—Ocean to Ocean. Sandford Fleming's Expedition through Canada in 1872. Londres, 1877.

Green (William-S.).—Among the Selkirk Glaciers. Londres, 1890.

Grinnell (George-Bird).—Blackfoot Lodge Tales, the Story of a Prairie People. New-York, 1892.

Grouard (Mgr Émile-Jean-Marie).—Les Eldorados du Nord-Ouest. Excursion au Mackenzie et au Klondike. Lyon, 1901.

Gunn (Hon. Donald) and Tuttle (Charles-R.).—History of Manitoba from the earlier Settlements to 1835, and from 1835 to the Admission of the Province into the Dominion. Ottawa, 1880.

Gunn (Rév. Herbert-George).—The Selkirk Settlement and its Relation to North Dakota History [ap. "Collections of the State Historical Society of North Dakota", vol. II]. Bismark, 1908.

Haldane (J.-W.-C.).—3800 Miles across Canada. Londres, 1900.

Hall (Cap. Charles-Francis).—Life with the Esquimaux, 1860-62. Londres, 1865.

Ham (George-Henry).—Reminiscences of a Raconteur, Between the 40s and the '20s. Toronto, 1921.

Hamilton (James-Cleland).—The Prairie Province. Toronto, 1876.

Hanbury (David-T.).—Sport and Travel in the Northland of Canada. Londres, 1904.

Harcourt (George).—Economic Resources of Alberta [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.

Hargrave (Joseph-James).—Red River. Montréal, 1871.

Harmon (Daniel-Williams).—A Journal of Voyages and Travels throughout the Continent of North America. New-York, 1903 [réimpression].

HARRINGTON (M.-R.). V. LEECHMAN.

HARRISON (ALFRED-H.) — In Search of a Polar Continent. Toronto, 1908.

HAWORTH (PAUL-LELAND). —On the Head-Waters of the Peace River. New-York, 1917.

— Trailmakers of the Northwest. New-York, 1921.

HAYDON (ARTHUR-LINCOLN). — The Riders of the Plains. Londres, 1910.

HAZLITT (WILLIAM-CAREW). —British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1858.

— A Great Gold Fields of Cariboo. Londres, 1862.

HEARNE (SAMUEL) —A Journey from Prince of Wales' Fort in Hudson's Bay to the Northern Ocean. Londres, 1795.

HENRY (ALEXANDER). — Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories. Toronto, 1901.

HENRY (ALEXANDER, le jeune) et THOMPSON (DAVID). —Journal of Travels. 3 vol. New-York, 1897.

HERRING (Mlle FRANCES-E.). —Among the People of British Columbia. Londres, 1903.

HERRINGTON (WALTER-STEVENS). — Martyrs of New France. Toronto, 1909.

HEYDEN (Rév. JOSEPH van der). —Life and Letters of Father Brabant. Louvain, 1920.

HIGGINS (DAVID-WILLIAM). — The Mystic Spring. Toronto, 1904.

HILL (ALEXANDER-STAVELEY). —From Home to Home. Londres, 1885.

HILL (ROBERT-B.). — Manitoba. History of its early Settlement, Development and Resources. Toronto, 1890.

HILL-TOUT (Prof. CHARLES). —Cosmogony and History of the Squamish Indians of British Columbia. Ottawa, 1897.

—Report on the Mythology and Folk-Lore of the Queen Charlotte Islanders. Londres, 1898.

—Oceanic Origin of the Kwakiutl-Nootka and Salish Stocks of British Columbia. Ottawa, 1898.

—Myths of the Thompson Indians of British Columbia. Londres, 1899.

—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the NtlakapAmuQ of British Columbia. Londres, 1899.

—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the Squamish of British Columbia. Londres, 1900.

—The Origin of Totemism of the Aborigines of British Columbia. Ottawa, 1901.

HILL-TOUT (Prof.).—Ethnological Report on the Language, Customs History and Mythology of the Kwantlin of British Columbia. Londres, 1902.
—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the Mainland HalkomelEm Salish of British Columbia. Londres, 1902.
—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the Chehalis of British Columbia. Londres, 1903.
—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the Sechelt of British Columbia. Londres, 1904.
—Ethnological Report on the Stsee'lis and Sk'aulits tribes of the HalkomelEm division of the Salish of British Columbia. Londres, 1904.
—The Language and Culture of the Salish. Lancaster, 1905.
—The Salish Tribes of the Coast and Lower Fraser Delta. Toronto, 1905.
—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the Lillooet Tribes of British Columbia. Londres, 1906.
—British North America. The Native Races of the British Empire. Londres, 1907.
—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the South Western Tribes of Vancouver Island. Londres, 1908.
—Ethnological Report on the Language, Customs, History and Mythology of the Okanagan Tribes of British Columbia. Londres, 1909.
HIND (Prof. HENRY-YOULE).—Reports of Progress. Toronto, 1859.
—Narrative of the Canadian Red River Expedition of 1857, 2 vol. Londres, 1860.
HINES (Rév. GUSTAVUS).—Oregon. New-York, 1857.
HINES (Rév. JOHN).—The Red Indians of the Plains. Toronto, 1916.
HOOPER (Lieut. WILLIAM-HULME).—Ten Months among the Tents of the Tuski. Londres, 1853.
HOPKINS (JOHN-CASTELL).—The History of the Dominion. Philadelphie, s.d. (1901).
—Histoire populaire du Canada, traduction de Benj. Sulte. Philadelphie, s.d. (1901).
HORETSKY (CHARLES).—Canada on the Pacific. Montréal, 1874.
HOWAY (Juge FREDERICK-WILLIAM).—The Search for the Fraser by Sea and Land. Vancouver, 1908.
—The Work of the Royal Engineers in British Columbia. Victoria, 1910.

HOWAY (Juge) —Political History of British Columbia, in "Canada and its Provinces". Toronto, 1914.
—Early Days of the Maritime Fur-Trade on the Northwest Coast. Toronto. 1923.
—The raison d'être of Forts Yale and Hope. Ottawa, 1922.
—and SCHOLEFIELD (E.-O.-S.) —British Columbia from the Earliest Times to the present, 4 vol. (dont 2 seulement historiques). Chicago, 1914.
HUC (Abbé ÉVARISTE-RÉGIS). Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet. 4 vol. Paris, 1856.
HUGHES (Mlle KATHERINE). —Father Lacombe, the Black-Robe Voyageur. New-York, 1911.
HUGONARD (Père JOSEPH). Prières et Cantiques en cris. Indian-Head, s.d.
—Cree Hymns, with some most useful Prayers. Winnipeg, 1908.
HULOT (Baron ÉTIENNE). De l'Atlantique au Pacifique. Paris, 1888.
HUTCHEON (ROBERT-J.). Miscellaneous religious Bodies in Canada, ap. "Canada and its Provinces". Toronto, 1913.
HUYSHE (Cap. GEORGE-LIGHTFOOT). The Red River Expedition. Londres, 1871.
IRVINE (Lieut.-Col. ACHESON-GOSFORD). -Report of the Red River Expedition of 1870. Londres, 1871.
IRVING (Lieut. JOHN). —Memorial Sketch with Letters. Édimbourg, 1881.
JACOBS (EDWIN). —Mines and Mining [in the Pacific Provinces], ap. "Canada and its Provinces". Toronto, 1914.
JARVIS (Inspecteur ARTHUR-MURRAY). Police Patrol Athabaska District. Régina, 1897.
—Report of Inspector Jarvis, Dalton Trail, H Division, Yukon Territory. Ottawa, 1900.
Report on the Mackenzie River District. Ottawa, 1909.
JENNESS (DIAMOND). The Life of the Copper Eskimos. Ottawa, 1922.
JÉRÉMIE (NOEL). -Relation sur le Détroit et la Baie d'Hudson. Saint-Boniface, 1912 [réimpression].
JÉROME (MARTIN). Coup d'œil rétrospectif sur la nation métisse. Winnipeg, 1902.
JEWITT (JOHN-RODGERS). Narrative of the Adventures and Sufferings of John R. Jewitt, with and Account of the Manners, Mode of living, etc., of the Natives. Middletown. 1815.
JOHNSON (R.-BYRON). —Very Far West indeed. Londres, 1872.
JOHNSON (WILLIAM-HENRY). -French Pathfinders in North America. Boston, 1905.
JOHNSTON (Sir HARRY). Pioneers in Canada. Londres, 1912.
JOHNSTONE (C.-L.). —Winter and Summer Excursions in Canada. Londres, 1890.

JOLYS (Abbé JEAN-MARIE-ARTHUR).—Pages de souvenirs et d'histoire. Québec, 1914.

JONES (Rév. ARTHUR).—Documents rares ou inédits. The Aulneau Collection, 1734-1745. Montréal, 1893.

JONQUET (Père ÉMILE).—Monseigneur Grandin. Montréal, 1903.

JUDGE (Rév. CHARLES-J.).—An American Missionary. Maryknoll, 1907.

JUSTITIA (le P. DOMINIQUE-CESLAS GONTHIER).—Les Droits de l'Église dans la question manitobaine. Québec, 1897.

KANE (ELISHA-KENT).—The Far North. Exploration in the Arctic Regions. Édimbourg, s.d.

—Arctic Explorations: the second Grinnell Expedition in search of Sir John Franklin. Philadelphie, 1857.

KANE (PAUL).—Wanderings of an Artist. Londres, 1859.

KEATING (WILLIAM-H.).—Narrative of an Expedition to the Source of St. Peter's River, Lake Winnepeck, Lake of the Woods, 2 vol. Londres, 1825.

KEELE (JOSEPH).—A Reconnoissance across the Mackenzie Mountains. Ottawa, 1910.

KING (Dr RICHARD).—Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean, 2 vol. Londres, 1836.

—The Franklin Expedition. Londres, 1855.

KINGSFORD (WILLIAM).—History of Canada, 10 vol. Londres & Toronto, 1888-98.

KIRK (ROBERT-C.).—Twelve Months in the Klondike. Londres, 1899.

KITTO (FRANKLIN-HUGO).—The Peace River District, Canada: its Resources and Opportunities. Ottawa, 1920.

KOTZEBUE (OTTO von).—Voyage of Discovery into the South Sea and Beering's Straits, 1815-18. Londres, 1872.

LACASSE (Père ZACHARIE). V. PRAIRIES (JEAN des).

LACOMBE (Père ALBERT).—Le nouveau Testament en langue crise. Montréal, 1872.

—Instructions en langue crise. Saint-Boniface, 1875.

—Livre de prières en sauteux. Montréal, 1880.

—Dictionnaire et Grammaire de la langue Crise. Montréal, 1881.

—Abrégé du Catéchisme dans la langue des Sauteux. Montréal, 1881.

—Chemin de la Croix. Montréal, 1886.

—Livre de prières en langue crise. Montréal, 1886.

—Petit manuel pour apprendre à lire la langue crise. Montréal, 1886.

—La vallée de la Saskatchewan, districts d'Alberta et de Saskatchewan. s.l., [1891].

LAIRD (Hon. DAVID).—Our Indian Treaties. Winnipeg, 1905.

LAMOTHE (HENRI de).—Cinq mois chez les Français d'Amérique. Paris, 1879.

LANDRY (Hon. AUGUSTE-CHARLES-PHILIPPE-ROBERT).—Le bill d'autonomie des provinces d'Alberta et de Saskatchewan devant les chambres hautes. Québec, 1905.

LANDRY (PHILIPPE). V. LEX.

LANG (SIDNEY-EDWARD).—History of Education in Manitoba (in "Canada and its Provinces"). Toronto, 1914.

LANGELIER (JEAN-CHRYSOSTOME).—Étude sur les Territoires du Nord-Ouest du Canada. Montréal, 1874.

LANGEVIN (Mgr ADÉLARD-LOUIS-PHILIPPE).—Mémoire confidentiel sur la situation religieuse. Saint-Boniface, 1911.

LAROCQUE (F.-A.). V. BURPEE.

LARONDE (ALEXANDRE de). V. CAMPER.

LASTEYRIE (JULES de).—Le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Paris, 1867.

LATHAM (ROBERT-GORDON).—The Ethnology of the British Colonies and Dependencies. Londres, 1851.

LAURIE (Major-Gén. JOHN-WIMBURN).—Rapport du major-général Laurie. Ottawa, 1887.

LAUT (Mlle AGNES-CHRISTINA).—The Story of the Trapper. New-York, 1902.

—Pathfinders of the West. Toronto, 1904.

—Vikings of the Pacific. New-York, 1905.

—The Conquest of the Great North-West. 2 vol. Toronto, s.d.

—Canada the Empire of the North. Toronto, 1909.

—Heralds of Empire. Toronto, 1913.

—The Adventurers of England on Hudson Bay. Toronto, 1914.

—Pioneers of the Pacific Coast. Toronto, 1915.

—The Cariboo Trail. Toronto, 1916.

LAVERGNE (ARMAND).—La vérité sur la question scolaire du Nord-Ouest. Montréal, 1907.

LEACOCK (STEPHEN).—Adventurers of the Far North. Toronto, 1914.

LEDUC (Père HIPPOLYTE).—Hostility unmasked. Montréal, 1896 (existe aussi en français).

LEECHMAN (JOHN-DOUGLAS) and HARRINGTON (MARK-RAYMOND).—String Records of the Northwest. New-York, 1921.

LEES (JAMES-ARTHUR) et CLUTTERBUCK (WALTER-J.).—B. C. 1887 a Ramble in British Columbia. Londres, 1888.

LEGAL (Mgr ÉMILE-JOSEPH).—Short Sketches of the History of the Catholic Churches and Missions in Central Alberta. Winnipeg, s.d.

LEGGE (ALFRED-OWEN).—Sunny Manitoba: its People and its Industries. Londres, 1893.

Legoff (Père Laurent).—Cours d'instructions en langue montagnaise. Montréal, 1889.

—Grammaire de la langue montagnaise. Montréal, 1890.

—Histoire de l'Ancien Testament racontée aux Montagnais. Montréal, 1889.

—Livre de prières en langue montagnaise. Montréal, 1890.

—Dictionnaire français-montagnais, précédé d'une explication de l'alphabet et d'un tableau des principales racines. Bruges, 1916.

Le Jeune (Père Jean-Marie).—The Kamloops Phonographer. 7 Nos. Kamloops, 1891.

—Chinook Vocabulary. Kamloops, 1891.

—Chinook Hymns. Kamloops, 1891.

—Wawa Shorthand Instructor. Kamloops, 1896.

—Chinook and Shorthand. Kamloops, 1898.

—Chinook Book of Devotions. Kamloops, 1902.

—(éditeur). Polyglott Prayer Book. Eleven Languages. Kamloops, 1897.

Lennard. V. Barrett-Lennard.

Leslie (Sir John).—Discovery and Adventure in the Polar Seas and Regions. Édimbourg, 1835.

Lévis (Marquis de).—Visite au Canada suivie d'une course aux montagnes Rocheuses et à l'Océan Pacifique. Châteaudun, 1896.

"Lex" (Sén. Philippe Landry).—Les écoles du Nord-Ouest. Québec, 1910.

Lindsay (Abbé Lionel-Saint-Georges).—Notre-Dame de la Jeune Lorette. Montréal, 1900.

Lionnet (Jean).—Chez les Français du Canada. Paris, 1908.

Lofthouse (*Bishop* Joseph).—A thousand Miles from a Post-Office or Twenty Years' Life and Travel in the Hudson's Bay Regions. Toronto, 1922.

Lord (John-Keast).—The Naturalist in Vancouver Island and British Columbia. 2 vol. Londres, 1866.

Lorne (Marquis de).—The Canadian North-West. Speech delivered at Winnipeg. Ottawa, 1881. V. Argyll (le même auteur sous un autre nom).

—Canadian Pictures drawn with Pen and Pencil. Londres, s.d.

Louis et Jean.—L'aisance qui vient. Paris, 1911 [MM. (Léopold Leau et Louis Viel)].

Low (Charles-Rathbone).—A Memoir of Sir Garnet J. Wolseley. 2 vol. Londres, 1898.

Lugrin (Charles-Henry).—Economic History of British Columbia, ["in Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.

Lumsden (James).—Through Canada in Harvest Time. London, 1903.

Lyall (Sir Alfred).—Life of the Marquis of Dufferin. Londres, 1905.

MACBETH (Rév. RODERICK-GEORGE).—The Selkirk Settlers in real Life. Toronto, 1897.
—The Making of the Canadian West being the Reminiscences of an Eye-Witness. Toronto, 1905.
—The Romance of Western Canada. Toronto, 1920.
—Policing the Plains, being the real-life Record of the famous North-West Mounted Police. Toronto, 1921.

MACDONALD (ALEXANDER).—In search of El Dorado. Londres, 1905.

MACDONALD (DUNCAN-GEORGE-FORBES).—British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1862.

MACEACHRAN (JOHN-M.).—History of Education in Alberta [in "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.

MACFARLANE (RODERICK).—On an Expedition down the Begh-ula or Anderson River. Montréal, 1890.
—Retired Chief Factor R. Macfarlane [ap. vol. III, "The Story of Manitoba"]. V. SCHOFIELD. V. aussi MAIR (CH.).

MACFIE (Rév. MATTHEW).—Vancouver Island and British Columbia. Londres, 1865.

MACHRAY (Rév. ROBERT).—Life of Archbishop Machray. Toronto, 1909.

MACKENZIE (Sir ALEXANDER).—Journal of a Voyage through the North-West Continent of America. Londres, 1901 [réimpression].

MACKENZIE (ANNE).—The Net cast in many Waters. New-York, 1859.

MACLEAN (Rév. Dr DONALD-ALEXANDER).—Catholic Schools in Western Canada. Their Legal Status. Toronto, 1923.

MACLEAN (Rév. Dr JOHN).—The Indians of Canada. Toronto, 1889.
—James Evans. Toronto, 1890.
—Canadian Savage Folk. Toronto, 1896.
—Hero of Saskatchewan, Life of George McDougall. Barrie, 1891.
—The Warden of the Plains, Stories of the Canadian North-West. Toronto, 1896.
—Story of Henry B. Steinhauer. Toronto, 1906.
—Vanguard of Canada. Toronto, 1918.

MACLEOD (JOHN).—Diary [ap. "Collections of the State Historical Society of North Dakota"]. Bismark, 1908.

MAGUIRE (T.-MILLER).—The Gates of our Empire. Londres, 1910.

MACNAB (FRANCES).—British Columbia for Settlers. Londres, 1898.

MACOUN (Prof. JOHN).—Manitoba and the Great North-West. Guelph, 1882.

MAIR (CHARLES) et MACFARLANE (RODERICK).—Through the Mackenzie Basin, and Notes on the Mammals and Birds of Northern Canada. Londres, 1908.

MARGRY (PIERRE).—Découvertes et Établissements des Français

dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 6 vol. Paris, 1879-88.

MARKHAM (Sir CLEMENTS-ROBERT). The Lands of Silence, a History of Arctic and Antarctic Exploration. Cambridge, 1921.

MARQUIS (THOMAS-GUTHRIE).—The Period of Exploration [in British Columbia, ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.

MARSH (Mlle EDITH-LOUISE). Where the Buffalo roamed. Toronto, 1908.

—The Story of Canada. Londres, s.d.

MARSHALL (CHARLES).—The Canadian Dominion. Londres, 1871.

MARTIN (Juge ARCHER).—The Hudson's Bay Company Land Tenures. Londres, 1898.

X MARTIN (Prof. CHESTER). The Red River Settlement (ap. "Canada and its Provinces"). Toronto, 1914.

—Political History of Manitoba (ibid).

—Lord Selkirk's Work. Oxford, 1915.

—The natural Resources Question, the historical Basis of provincial Claims. Winnipeg, 1920.

MARTIN (ROBERT-MONTGOMERY).—The Hudson's Bay Territories and Vancouver's Island. Londres, 1862.

X MASSON (Hon. LOUIS-FRANCOIS-RODRIGUE). Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest; 2 vol. Québec, 1889–90.

MAURELLE (FRANCISCO-ANTONIO).—Journal of a Voyage in 1775. Londres, 1781.

MAYNE (RICHARD-CHARLES). Four Years in British Columbia and Vancouver Island. Londres, 1862.

McCLINTOCK (Sir LEOPOLD-FRANCIS).—Narrative of the Discovery of the Fate of Sir John Franklin and his Companions. Londres, 1859.

—The Voyage of the Fox. Londres, 1881.

McCLURE (Cap. ROBERT-JOHN LE MESURIER). The Discovery of the North-West Passage by H. M. S. Investigator, 1850-54. Londres, 1856.

McCONNELL (RICHARD-GEORGE).—Report on an Exploration in the Yukon and Mackenzie Basins. Montréal, 1871.

McDONALD (ARCHIBALD). Peace River, a Canoe Voyage from Hudson Bay to the Pacific. Ottawa, 1872.

McDONELL (ALEXANDER).—A Narrative of Transactions in the Red River Country. Londres, 1819.

McDOUGALL (Rév. JOHN).—Saddle, Sled and Snowshoe. Toronto, 1896.

—Pathfinding on the Prairie. Toronto, 1898.

—George M. McDougall. Toronto, 1902.

—In the Days of the Red River Rebellion. Toronto, 1903.

McDougall (Rév) Forest Lake and Prairie. Toronto, 1910

McEvoy (Bernard) From the Great Lakes to the Wide West. Toronto, 1902.

McIntyre (Douglas-Neil) The Fisheries [of the Pacific Provinces], in "Canada and its Provinces" Toronto, 1914.

McKeevor (Dr Thomas -A Voyage to Hudson's Bay Londres, 1819

McKenna (James-Andrew-Joseph) —The Hudson Bay Route. Ottawa, 1908.

McKenzie Nathanael-Murdock-William-John). –The Men of the Hudson's Bay Company Fort-William, [1921

McLean (John) —Notes of a Twenty-Five Years' Service in the Hudson's Bay Territory, 2 vol. Londres, 1849.

McNaughton Mme Margaret) Overland to Cariboo. Toronto 1896.

McPhilipps Henry-Thomas).—Saskatchewan Directory Qu'Appelle, 1888.

Meany (Edmund-Stephen). Vancouver's Discovery of Puget Sound. New-York, 1907

Meares (John) Voyages, 1788 and 1789 from China to the North-West Coast of America. Londres, 1790.

Mercator V. Anonyme, 1817.

Mercier (Hon. Honoré) —Discours sur la Question Riel. Québec, 1886.

Messiter (Charles-Alston) Sport and Adventures among the North American Indians. Londres, 1890.

Métin (Albert).—La Colombie Britannique. Paris, 1908.

Middleton (Cap Christopher) A Vindication of the Conduct of Capt. Chr. Middleton. Londres, 1743.

Milton William-Fitzwilliam vicomte et Cheadle Dr Walter-Butler).—The North-West Passage by Land. Londres, 1865.

Moberly (Walter). History of Cariboo Wagon Road Vancouver, 1908.

Montigny (de) V Ouimet

Montpetit (André-Napoléon) —Riel à la Rivière du Loup Lévis, 1885.

Montreal (*Bishop of*). Journal, Londres, 1849

Morice (Père Adrien-Gabriel) —The Western Dénés, their Manners and Customs. Toronto, 1890 [traduit en français par le P Devès, O. M I. et publié à Paris]

—Premier livre de lecture [syllabiques dénées]. Lac Stuart, 1890.

—Petit Catéchisme porteur [syllabiques dénées Lac Stuart 1890

MORICE (Père). —Le petit catéchisme à l'usage des sauvages porteurs. Lac Stuart, 1891.
—The Déné Languages considered in themselves and incidentally in their relations to non-American Idioms. Toronto, 1891.
—Déné Roots. Toronto, 1892.
—Are the Carrier Sociology and Mythology indigenous or exotic? Ottawa, 1892.
—Notes archæological, industrial and sociological on the Western Dénés, with an ethnographical Sketch of the same. Toronto, 1893.
—Carrier Reading Book (syllabics). Stuart's Lake, 1894.
—Three Carrier Myths with Notes and Comments. Toronto, 1895.
—On the Classifications of the Déné Tribes. Toronto, 1899.
—Carrier Prayer Book (syllabics). Stuart's Lake Mission, 1901.
—Déné Surgery. Toronto, 1901.
—Minor Essays. Stuart's Lake Mission, 1902.
—The Nahane and their Language. Toronto, 1903.
—Du lac Stuart à l'Océan Pacifique. Neufchâtel, 1904.
—The Canadian Dénés. Toronto, 1906.
—The Unity of Speech among the Northern and the Southern Déné. Lancaster, 1907.
—La femme chez les Dénés. Québec, 1907.
—Le verbe dans les langues dénées. Vienne, 1909.
—Exploration de la rivière Bulkley. Neufchâtel, 1912.
—The Manitoba School Question. Winnipeg, 1913.
—Edmonton et l'Alberta française. Edmonton, 1914.
—Northwestern Dénés and Northeastern Asiatics, a Study on the Origin of the former. Toronto, 1915.
—Essai sur l'origine des Dénés de l'Amérique du Nord. Québec, 1915.
—Le verbe hors de sa place. Washington, 1917.
—La région de Camperville. Saint-Boniface, 1917.
—The Northern Interior of British Columbia and its Maps. Toronto, 1918.
—Smoking and Tobacco among the Northern Dénés. Lancaster, 1921.
—The Great Déné Race (publication interrompue, qui devait être en deux grands vol. illustrés). Vienne, Autriche.
Avec des articles dans la "Catholic Encyclopedia," la "Encyclopedia of Religion and Ethics", "L'Année linguistique", etc.
Pour les écrits historiques, V. la page en face du titre de cet ouvrage.

MORIN (Abbé JEAN-BAPTISTE). —Renseignements sur le Nord-Ouest. s.l., (1891).

MORIN (Abbé).—La vallée de la Saskatchewan. Joliette, 1893
—Le Nord-Ouest canadien et ses ressources agricoles. Ottawa, 1894.
—La terre promise aux Canadiens-Français, le Nord-Ouest canadien. Ottawa, 1897
MORRIS (Hon. ALEXANDER) The Treaties of Canada with the Indians of Manitoba and the North-West Territories. Toronto, 1880.
—Nova Britannia. Toronto, 1884
MORRIS (Mme ELIZABETH KEITH).—An Englishwoman in the Canadian West Londres, 1913.
MORSE (CHARLES The Judicial Systems of the Prairie Provinces [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
MOUNTAIN (Rév ARMINE-WALE).—A Memoir of George Josaphat Mountain Londres, 1866.
MULVANEY (CHARLES-PELHAM The History of the North-West Rebellion of 1885. Toronto, 1886.
MURRAY ALEXANDER-HUNTER).—Journal of the Yukon, 1847-48. Ottawa, 1910.
MURRAY (Dr WALTER-CHARLES).—History of Education in Saskatchewan [ap. "Canada and its Provinces"] Toronto, 1914.
NEWCOMBE (Dr CHARLES-FREDERICK The first circumnavigation of Vancouver Island. Victoria. 1914.
—et J FORSYTH, éditeurs.—Archibald Menzies' Journal of Vancouver's Voyage April 18th to October 13th, 1792. Victoria, 1923.
NEWTON (Rév WILLIAM) Twenty years on the Saskatchewan. Londres, 1897
NICOLAY (Rév CHARLES-GRENFELL) —The Oregon Territory Londres, 1846.
O'DONNELL (Dr JOHN-HARRISON) —Manitoba as I saw it. Toronto, 1910.
OGILVIE (WILLIAM) —Exploratory Survey of a Part of the Lewes, Tat-on-duc, Porcupine, Bell, Trout, Bell and Mackenzie Rivers, 1887-88. Ottawa, 1890.
Early Days on the Yukon. Londres, 1913.
O'GORMAN (Mgr THOMAS).—Verendrye and other Early Explorers. Aberdeen (?), 1903
O'HARA (EDWIN) —Pioneer Catholic History of Oregon. Portland, 1911
O'LEARY (PETER) Travels and Experiences in Canada, the River Territory and the United States. Londres, 1876.
OLDMIXON (JOHN) —The British Empire in America, 2 vol Londres, 1708.
OLIPHANT LAURENCE) Minnesota and the Far West. Londres, 1855

OLIVER (Dr EDMOND-HENRY). —Pioneer Legislation, 2 vol. Ottawa, 1914.

—Saskatchewan and Alberta, General History, 1870–1912 [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.

ORTOLAN (Père THÉOPHILE). —Cent ans d'apostolat dans les deux hémisphères, les Oblats de Marie Immaculée durant le premier siècle de leur existence: 2 vols. de parus. Paris, 1914-22.

OSBORN (EDWARD-BELLAND). —Greater Canada, The Past, Present and Future of the Canadian North-West. New-York, 1900.

—The Future of Western Canada (ap. "Roy. Col. Institute Proc."]. Londres, 1905.

OSBORN (Commandant SHERARD). —The Discovery of the North-West Passage. Londres, 1856.

—Stray Leaves from an Arctic Journal. Londres, 1865.

OUIMET (ADOLPHE et MONTIGNY BENJAMIN-ANTOINE-TESTARD de). —La vérité sur la Question métisse. Montréal, 1889.

PAGET (Mme AMELIA-M.). —The People of the Plains. Toronto, 1909.

PALLISER (Sir JOHN). —Journal Reports relative to the Exploration of British North America. Londres, 1863.

PAQUET (ÉTIENNE-THÉODORE). —Fragments de l'histoire de la paroisse de Saint-Nicolas. Lévis, 1894.

PAQUIN (Père Julien). —The Discovery of the Relics of the Reverend Jean-Pierre Aulneau, S. J. St-Boniface, [1908].

PARKER (Rév. SAMUEL). —Journal of an Exploring Tour beyond the Rocky Mountains. Auburn, 1846.

PARRY (Sir WILLIAM-F.). —Journals and Narratives of his four Voyages for the Discovery of the North-West passage, 1819-27. Londres, 1821-28.

PEMBERTON (JOSEPH-DESPARD). —Facts and Figures relating to Vancouver Island and British Columbia. Londres, 1860.

PENNEFATHER (Dr JOHN-P.). —Thirteen Years on the Prairies. Londres, 1892.

PÉRIODIQUES. —The annual Register for the Year 1790. Londres, 1793.

—Church missionary Record for the Year 1842. Londres, 1842.

—Rapport sur les missions du diocèse de Québec. Québec, 1839–74.

—Rapport de l'Association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal. Montréal, 1839-76.

—Annales de la Propagation de la Foi. Lyon, 1828-1922.

—Missions des missionnaires oblats de Marie Immaculée. Paris, 1862-1922.

—Notices nécrologiques des Oblats de Marie Immaculée. Paris, 1868.

—La Revue canadienne. Montréal, 1864-1922.

—Les Missions catholiques. Lyon, 1868-1922.

PÉRIODIQUES. Annales de la Propagation de la Foi pour la province de Québec. Montréal, 1839-77.
—Le Canadien. Saint-Paul, 1886.
—Le Défenseur du Canada catholique et français. Lille, 1898-1913.
Les Cloches de Saint-Boniface. Saint-Boniface, 1902-22
St. Peters Bote. Muenster, 1904-22.
Kootenay Directory for 1910.
—Chronique des missionnaires oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée. Saint-Boniface, 1911-22.
—Catholic Centennial Souvenir 1812-1912. Winnipeg 1912.
The British Columbia Orphan's Friend Historical Number. Victoria, 1913
XVIth Report Geographical Board of Canada. Ottawa, 1917
—The Canadian Historical Review. Toronto, 1919-23.
Bulletin de la société de Géographie de Québec. Québec, 1920.
Necrologium O. M. I. pro anno 1922.
Et divers journaux, ainsi que les annuaires de différentes maisons d'éducation.
PETITOT (Père ÉMILE).—Étude sur la nation montagnaise ou tchippewayane. Paris, 1868.
—Géographie de l'Athabaskaw-Makenzie et des grands lacs du bassin arctique. Paris, 1875. (Publié aussi sous le titre.)
—Géographie du Mackenzie et de l'Anderson. Paris, 1875
—Rapport succinct sur la Géologie des vallées de l'Athabaskaw-Mackenzie et de l'Anderson. Paris, 1875. (Publié aussi sous le titre.)
—Géologie générale de l'Athabaskaw-Mackenzie. Paris, 1875.
—Grammaire et Dictionnaire polyglotte de la langue déné-dindjiè. Paris, 1876
Vocabulaire français-esquimau. Paris, 1876
—Monographie des Déné-Dindjiè et essai sur leur origine. Paris, 1876.
—Six légendes américaines identifiées à l'histoire de Moïse et du peuple hébreu. Paris, 1877
De l'origine asiatique des Innoit ou Esquimaux. Paris, 1878.
—On the Athabasca District. (In Proceedings of the Royal Geographical Society). Londres, 1883
—Chez les Grands Esquimaux. Paris, 1887
—Traditions indiennes du Canada nord-ouest. Paris, 1888. (Il y en a aussi une édition avec textes et traductions publiée à Alençon.)
En route pour la mer Glaciale. Paris, 1888.
La femme aux métaux, légende nationale des Dauites Couteaux Jaunes. Meaux, 1888.

PETITOT (Père).—Quinze ans sous le cercle polaire. Paris, 1889.
—Accord des mythologies dans la cosmogonie des Danites arctiques. Paris, 1890
—Autour du Grand lac des Esclaves. Paris, 1891
—Exploration de la région du Grand lac des Ours. Paris, 1893.
PIERS (SIR CHARLES-P.)—Sport and Life in British Columbia. Londres, 1923
PIKE (WARBURTON)—The Barren Ground of Northern Canada. Londres, 1892.
—Through the Sub-Arctic Forest. Londres, 1906.
PIOLET (Père JEAN-BAPTISTE), éditeur—Les missions catholiques françaises au XIX[e] siècle; 6 vol. Paris, 1902-03.
PIROT (Abbé JULES)—The Hungarian Question in Canada in 1910. Toronto, 1911
POOLE (FRANCIS)—Queen Charlotte Islands. Londres, 1872.
POPE (Sir JOSEPH)—Memoirs of Rt. Hon. Sir John Alex. Macdonald, 2 vol. Londres, 1894
PORTLOCK (Cap. NATHANIEL)—Voyage to the North-West Coast of America, 1785–88. Londres, 1789
PRAIRIES (JEAN des)—Une visite dans les écoles du Manitoba. Montréal, 1897. [C'est le P. Lacasse que représente ce titre]
PRENDERGAST (Hon. JAMES-ÉMILE-PIERRE)—Speech delivered in the Legislative Assembly of Manitoba, on the 10th and 12th days of March A. D. 1890. Winnipeg, 1893.
PRESTON (WILLIAM-THOMAS-ROCHESTER)—The Life and Times of Lord Strathcona. Toronto, 1914
PRICE (JULIUS-M.)—From Euston to Klondike. Londres, 1898.
PROVENCHER (M[gr] JOSEPH-NORBERT)—Lettres aux évêques de Québec. Saint-Boniface, 1913
PRUD'HOMME (Juge LOUIS-ARTHUR)—Notes historiques sur la vie de P. E. Radisson. Saint-Boniface, 1891
—Mgr Taché, ou cinq ans après. Montréal, 1899.
—L'élément français au Nord-Ouest. Montréal, 1904
—L'Honorable Joseph Royal. Ottawa, 1904.
—Pierre Gaultier de Varennes de la Vérendrye. Ottawa, 1905.
—Les successeurs de la Vérendrye. Ottawa, 1906
—La baie d'Hudson [1[re] série]. Ottawa, 1910
—La baie d'Hudson [2[e] série]. Ottawa, 1911
—La baie d'Hudson. Notes préliminaires. Ottawa, 1912.
—Le règne de la Compagnie de la baie d'Hudson, 1821-69. Ottawa, 1914.
—Deux oubliés de l'histoire, Jean-Baptiste Bruce—Jean-Louis Légaré. Ottawa, 1914
—La littérature française au Nord-Ouest. Ottawa, 1915.

Prud'homme (Juge).— Pierre Gautier de Varennes de la Vérendrye [en anglais]. Saint-Boniface, 1916
—L'engagement des Sept-Chênes. Ottawa, 1918.
—Carmel, une légende de la tribu des Cris. Ottawa, 1920.
—Monsieur Georges Antoine Belcourt, missionnaire à la Rivière Rouge. Ottawa, 1920.
—Louis-Raymond Giroux, curé de Sainte-Anne. Ottawa, 1922
—Notes historiques sur les Métis du Nord-Ouest (s.l., [1921].
Pullen-Burry (Bessie).— From Halifax to Vancouver. Toronto, 1912.
Rae (John).—Narrative of an Expedition to the Shores of the Arctic Sea. Londres, 1850.
Rae (W.-Fraser).—Newfoundland to Manitoba. Londres, 1881
—Facts about Manitoba. Londres, 1882
Ralph (Julian).—On Canada's Frontier. New-York, 1892
Rattray (Dr Alexander).—Vancouver Island and British Columbia, 2 vol. Londres, 1862
Ravoux (Mgr Augustin).—Mémoires, Réminiscences. Saint-Paul, 1892
Rawlings (Thomas).—The Confederation of the British North America Provinces. Londres, 1865
Reid (John-A.).—The Provincial Executive Organization [of the Prairie Provinces, ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914
Richardson (Sir John).—Arctic Searching Expedition, 2 vol. Londres, 1851
—The Polar Regions. Édimbourg, 1861
Richmond (W.-R.).—The Life of Lord Strathcona. Londres, 1914.
Riel (Louis).—Poésies religieuses et politiques. Montréal, 1886.
—Les Métis. Montréal, 1886.
Roberts (Morley).—The Western Avernus. Londres, 1904.
Robertson-Ross (Col. Patrick).—Report of a Reconnaissance of the North West Provinces and Indian Territories of Canada. Londres, 1873.
Robinson (Alexander).—History of Education in the Pacific Province [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto. 1914
Robinson (Henry-Martin).—The Great Fur Land. Londres, 1879.
Robson (Joseph).—An Account of Six Years Residence in Hudson's Bay. Londres, 1752.
Rondeau (Abbé Clovis).—La Montagne de Bois (Willow-Bunch, Sask.). Québec. 1923
Roper (Edward).—By Track and Trail. Londres, 1891
Rose (Samuel-Peter).—The Methodist Church, its Missions and Institutions [in "Canada and its Provinces"]. Toronto. 1913
Ross (Alexander).—The Red River Settlement. Londres, 1856.

ROSS (Sir JOHN).—Arctic Expedition. Londres, 1829.
A Narrative of a Second Voyage in search of a North-West Passage. Londres, 1835.
ROSS-ROBERTSON. V. ROBERTSON.
ROUTHIER (Sir ADOLPHE-BASILE). De Quebec à Victoria. Québec, 1893.
ROY (PHILIPPE).—L'autonomie des provinces de l'Ouest. Alberta et Saskatchewan. Situation scolaire. Montréal. 1905.
ROY (PIERRE-GEORGES).—La famille Taché. Lévis, 1904.
ROYER (Abbé MARIE-ALBERT).—Excursion d'un missionnaire en 1907. Clermont-Ferrand, 1908.
RUSSELL (FRANK).—Exploration in the Far North. Cambridge, 1898.
RUTHERFORD (WILLIAM-JOHN). Economic Resources of Saskatchewan [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
RYERSON (Rév. JOHN).—Hudson's Bay, or a Missionary Tour. Toronto. 1855.
SABOURIN (Abbé JOSEPH-ADONIAS). Les catholiques ruthènes. Québec, 1909.
—L'apostolat chez les Ruthènes au Manitoba. Québec, 1911.
—Précis de l'histoire des Ruthènes et de leurs relations avec les Polonais, et avec Rome. Saint-Boniface, 1922.
—En face de la persécution scolaire au Manitoba. Saint-Boniface, 1922.
SAGUENAY (JEAN du).—La terre pour rien. Paris, 1907 [pseudonyme de L. Leau, de Paris].
SAINT-JOHN (MOLYNEUX). The Sea of Mountains. 2 vol. Londres, 1877.
SAINT-MAUR (Mme ALGERNON). Impressions of a Tenderfoot. Londres, 1890.
SAINT-PIERRE (TÉLESPHORE).—Les Canadiens du Michigan. Montréal. 1895.
SAPIR (Dr EDWARD).—Some Aspects of the Nootka Language and Culture. Lancaster. 1911.
—A Girl's Puberty Ceremony among the Nootka Indians. Ottawa, 1913.
—Indian Tribes of the Coast of British Columbia [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
—Abnormal Types of Speech in Nootka. Ottawa. 1915.
—Noun Reduplication in Comox, a Salish Language of Vancouver Island. Ottawa, 1915.
—A Sketch of the Social Organization of the Nass River Indians. Ottawa, 1915.
—The Social Organization of the West Coast Tribes. Ottawa, 1915.
—The Life of a Nootka Indian. Kingston, 1921.

Savaète (Arthur).—Les écoles du Nord-Ouest [vol. VII de "Vers l'abîme"]. Paris, s.d.

Mgr Adélard Langevin [vol. XII, *ibid.*]. Paris, s.d. [1922].

Schofield (Frank-Howard). The Story of Manitoba, 3 vol. [dont 1 seulement est historique]. Winnipeg, s.d.

Scholefield (Ethelbert-Olaf-Stuart).—V. Howay.

—(éditeur).—Minutes of the Council of Vancouver Island commencing Aug. 30th, 1851, and terminating with the Prorogation of the House of Assembly February 6th, 1861. Victoria, 1918.

—(—).Minutes of the House of Assembly of Vancouver Island Aug. 12th, 1856, to Sept 25th., 1858. Victoria, 1918.

—( )House of Assembly Correspondence Book August 12th, 1856, to July 6th, 1859. Victoria, 1918.

Schooling (Sir William).—The Hudson's Bay Company. Londres, 1920.

Schwatka (Lieut. Frederick).—Along Alaska's Great River. New-York, 1885.

Scull (Edward-Marshall). Hunting in the Arctic and Alaska. Philadelphie, 1914.

Secretan (James-H.-E.).—To Klondike and back. Londres, 1898.

Seine (M. de la).—Edmonton et l'Alberta française. V. Morice.

Selkirk (Thomas comte de).—Observations on the present State of the Highlands of Scotland. Londres, 1805.

—A letter to the Earl of Liverpool. Londres, *circa* 1820.

Seton (Ernest-Thompson).—The Arctic Prairies. Toronto, 1911.

Seton-Karr (Heywood-Walter). Ten Years' Wild Sports in Foreign Lands. Londres, 1889.

Seymour (E.-S.).—Sketches of Minnesota. New-York, 1850.

Shanley (Mgr John).—Address delivered at the Annual Meeting of the State Historical Society of N. D. Fargo, 1909.

Shantz (Jacob-Y.).—Relation d'un Voyage à Manitoba. Ottawa, 1873.

Shea (John-Dawson-Gilmary). History of the Catholic Missions among the Indian Tribes of the United States, 1529-1854. New-York, 1857. V. Coumcy.

—History of the Catholic Church in the United States. 4 vol. New-York, 1886.

Sheldon (Charles).—The Wilderness of the Upper Yukon. Toronto, 1911.

—The Wilderness of the North Pacific Coast Islands. New-York, 1912.

Simpson (Alexander).—The Life and Travels of Thomas Simpson. Londres, 1845.

SIMPSON (Sir GEORGE). Narrative of a Journey round the World, 2 vol. Londres, 1845.

SIMPSON (THOMAS).—Narrative of the Discoveries on the North Coast of America. Londres, 1843.

SKELTON (OSCAR-DOUGLAS). The Life and Letters of Sir Wilfrid Laurier; 2 vol. Toronto, 1921.

SLADEN (DOUGLAS).—On the Cars and off. Londres, 1895.

SMET (Père PIERRE-JEAN de).—Letters and Sketches, with a Narrative of a Year's Residence among the Indian Tirbes of the Rocky Mountains. Philadelphie, 1943. V. CHITTENDEN.

—Oregon Missions and Travels over the Rocky Mountains in 1845-46. New-York, 1847.

—Westerne Missions and Missionaries. New-York 1863.

SOMERSET (HENRY-SOMERS).—The Land of the Muskeg. Londres, 1895.

SOULLIER (Chanoine). Vie du T. R. P. Soullier. Paris, 1907.

SOUTHESK (JAMES-CARNEGIE comte de).—Saskatchewan and the Rocky Mountains. Édimbourg 1875.

SPENCE (THOMAS).—Manitoba and the North-West of the Dominion. Québec, 1876.

—The Saskatchewan Country of the North-West of the Dominion. Montréal, 1877.

—The Prairie Lands of Canada. Montréal. 1880.

SPROAT (GILBERT-MALCOLM).—Scenes and Studies of Savage Life. Londres, 1868.

STALKER (CHARLES, éditeur). The Present State of Hudson's Bay, by E. Umfreville. Londres, 1796.

STEELE (Gén. Sir SAMUEL-BENFIELD).—Forty Years in Canada. Reminiscences of the Great North-West. Winnipeg, 1915.

STEFANSSON (VILHJALMUR).—The Northward Course of Empire. New-York, 1922.

STEWART (ELIHU). Down the Mackenzie and up the Yukon in 1906. Londres, 1912.

STEWART (Dr GEORGE).—Canada under the Administration of the Earl of Dufferin. Toronto, 1879.

STOCK (RALPH). The Confessions of a Tenderfoot. Londres, 1913.

STODDARD (JOHN-L.).—John L. Stoddard's Lectures Supplementary Volume No. 2. Boston, 1902.

STRANGE (Gén. THOMAS-BLAND).—Gunner Jingo's Jubilee. Londres, 1896.

SULTE (BENJAMIN). Histoire des Canadiens-français, 8 vol. Montréal, 1882–84. V. HOPKINS.

—Radisson in the North-West. Ottawa, 1904.

SUTHERLAND (Dr PETER-C.).—Journal of a Voyage in Baffin's Bay and Barrow Straits, 1850-51. Londres, 1852.

SWAN (JAMES-GILCHRIST) —The Haidah Indians of Queen Charlotte's Islands, British Columbia. Washington, 1876.

SWANTON (JOHN-REED) —Contributions to the Ethnology of the Haida. New-York 1905.

TACHÉ (Mgr ALEXANDRE-ANTONIN) —Lettre à M. S.-J. Dawson, Toronto, 1859.

—Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique. Montréal, 1866.

—Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique. Montréal, 1869.

—Sketch of the North-West of America [trad. du cap. D.-R. Cameron]. Montréal, 1870.

—The North-West Difficulty on the Amnesty Question. Londres, 1874.

—Encore l'amnistie. Saint-Boniface, 1875.

—The Amnesty again, or charges refuted. Winnipeg, 1875.

—Denominational or Free Christian Schools in Manitoba. Winnipeg, 1877 (tel que paru dans le "Times").

—La Situation. Montréal, 1886.

—Fenian Raid. An open letter from Archbishop Taché to the Hon. Gilbert McMicken. Saint-Boniface, 1888.

—Two Letters of Archbishop Taché on the School Question. Saint-Boniface, 1889.

—Écoles séparées et partie des négociations à Ottawa en 1870. Saint-Boniface, 1889.

—Pastoral Letters of His Grace the Archbishop of Saint-Boniface on the new School Laws of Manitoba. Saint-Boniface, 1890.

—Separate Schools. Part of the Negociations at Ottawa in 1870. [Saint-Boniface, 1890].

—Écoles séparées, partie des négociations à Ottawa en 1870. [Saint-Boniface, 1890].

—Les écoles dites écoles publiques sont des écoles protestantes. Saint-Boniface, 1893.

—The Schools called Public Schools of Manitoba are in reality Protestant Schools. s.l., 1893.

—Monseigneur Taché répond à M. Tarte. Saint-Boniface, 1893.

—The Amnesty Question with regard to the North-West Difficulty. Saint-Boniface, 1893.

—Une page de l'histoire des écoles du Manitoba. Étude des cinq phases d'une période de 75 années. Saint-Boniface, 1893 (aussi en anglais). V. plus bas.

—Mémoire adressé par Mgr Taché au gouvernement d'Ottawa au sujet des écoles du Nord-Ouest et de Manitoba. Saint-Boniface, 1894.

—Mémoire de Mgr Taché sur la question des écoles en réponse au rapport du Comité de l'hon. Conseil Privé du Canada. Montréal, 1894.

Taché (Mgr). —Memorial of Archbishop Taché on the School Question. Montréal, 1894.
—A Page of the History of the Schools in Manitoba. Winnipeg, 1903.
Taché (Joseph-Charles). Forestiers et Voyageurs. Montréal, 1884.
Talbot (Frederick-A.). The new Garden of Canada. Londres, 1911.
—The making of a Great Canadian Railway. Londres, 1912.
Tassé (Élie). —Le Nord-Ouest. Ottawa, 1882.
Tassé (Joseph). —Les Canadiens de l'Ouest: 2 vol. Montréal, 1878.
—La question Riel. Ottawa, 1886.
Teit (James-Alexander). Traditions of the Thompson River Indians of British Columbia. Boston, 1898.
—The Thompson Indians of British Columbia. New-York, 1900.
—The Lillooet Indians. New-York, 1906.
The Shuswap. Leiden, 1909.
—Indian Tribes of the Interior [of British Columbia, ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1914.
—Tahltan Tales. New-York, 1919-21.
Thompson (Hon. John-Sparrow-David).—Discours sur la question Riel. Ottawa, 1886.
Thornhill (John-Bensley). —British Columbia in the making. Londres, 1913.
Thwaites (Leo). Alberta, its Wealth and Progress. s.l., 1917.
Tollemache (Hon. Stratford). Reminiscences of the Yukon. Toronto, 1912.
Tracy (Frank-Basil). —The Tercentenary History of Canada from Champlain to Laurier, 3 vol. New-York et Toronto, 1908.
Trémaudan (Augustin-Henri de). —The Hudson Bay Road. Londres, 1915.
—Le sang français. Winnipeg, 1918.
—L'invasion fénienne. s.l., [1921].
Tremblay (Ernest). —Riel. Réponse à Monsieur J.-A. Chapleau. Saint-Hyacinthe, 1885.
Tucker (Rév. Louis-Norman). —Western Canada. Toronto, 1907.
—The Anglican Church and its Missions [ap. "Canada and its Provinces"]. Toronto, 1913.
Tucker (Sarah).—The Rainbow in the North. Londres, 1851.
Tupper (Hon. Sir Charles-Hibbert). —Speech on the Manitoba School Question in reply to Mr McCarthy. Ottawa, 1895.
—Speech on moving the second reading of the Remedial Bill. Ottawa, 1896.
Turner (Hon. John-Henry). —British Columbia of to-day [ap. "Roy. Col. Inst. Proc."]. Londres, 1902.
Turner-Turner (J.).—Three Years Hunting and Trapping in America and in the Great North-West. Londres, 1888.

Tuttle (Charles-R.).—Our North Land. Toronto, 1885. V. Gunn (Donald).

Tyrrell (Joseph-Burr).—Report on a Part of Northern Alberta and Portions of adjacent Districts of Assiniboia and Saskatchewan. Montréal, 1887.

—A brief Narrative of the Journeys of David Thompson. Toronto, 1888.

—Notes to accompany a Preliminary Map of the Duck and Riding Mountains in N. W. Manitoba. Ottawa, 1888.

—The Yukon Territory (in "Canada and its Provinces"). Toronto, 1914.

—The North-West Territories (ibid). Toronto, 1914.

Tyrrell (James-Williams).—Across the Sub-Arctics of Canada. Toronto, 1897.

Tytler (Patrick-Fraser).—The Northern Coasts of America and the Hudson's Bay Territories. Londres, 1854.

Umfreville (Edward). V. Stalker.

Vancouver (Cap. George).—Voyage de découvertes à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde. 3 vol. Paris, an X. V. Newcombe.

Varigny (Charles de).—Les États-Unis. Esquisses historiques. Paris, circa 1890.

Waddington (Alfred).—The Fraser Mines vindicated, or the History of Four Months. Victoria, 1858.

Wade (Frederick-Coate).—The Manitoba School Question. Winnipeg, 1895.

—Early Navigators of the Pacific. Vancouver, 1908.

—Treaties affecting the North Pacific Coast. [Vancouver, 1914].

Wade (Dr Marcus).—The Thompson Country. Kamloops, 1907.

—The Founding of Kamloops. Kamloops, 1912.

Walkem (Dr William-Weymond).—Stories of Early British Columbia. Vancouver, 1914.

Wallace (James-Nevin).—Early Fur Trading Posts in Alberta (ap. "Annual Report of the Alberta Land Surveyors' Association"), s. l., 1922.

Weir (George-M.).—Separate School law in the Prairie Provinces. Kingston, 1918.

Wellcome (Henry-S.).—The Story of Metlakahtla. Londres, 1887.

West (Rév. John).—The Substance of a Journal during a residence at the Red River Colony. Londres, 1824.

Whates (Harry-Richard).—Canada the new Nation. Londres, 1906.

Whitney (Caspar).—On Snow-Shoes to the Barren Grounds. Londres, 1896.

Whymper (Frederick).—Travels and Adventure in the Territory of Alaska. Londres, 1868.

WIED-NEUWIED (Prince ALEXANDRE-PHILIPPE-MAXIMILIEN de.)—Voyage dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, 3 vol. Paris, 1840-44.
WIGHTMAN (Rév. F.-ARNOLD).—Our Canadian Heritage. Toronto, 1905.
WILLSON (BECKLES).—The Great Company, 2 vol. Toronto, 1900.
Lord Strathcona, Londres, 1902
—The Life of Lord Strathcona and Mount Royal. Londres, 1915
—Romance of Empire; Canada. Londres, s.d
WILSON (Sir DANIEL).—The lost Atlantis and other Ethnographical Sketches. Édimbourg, s.d
WINDT (HARRY de).—Through the Gold Fields of Alaska to Behring Straits. Londres, 1898.
WOLSELEY (Vicomte GARNET-JOSEPH).—Narrative of the Red River Expedition. Édimbourg, s.d.
—The Story of a Soldier's Life. 2 vol. Toronto, 1904
WOOD (LOUIS-AUBREY).—The Red River Colony. Toronto, 1915.
WOODSWORTH (Rév. JAMES).—Thirty Years in the Canadian North-West. Toronto, 1917
WOODSWORTH (Rév. JAMES-STRAYER).—Strangers within our Gates. Toronto, 1909.
—My Neighbor: a Study of City Conditions. A Plea for Social Service. Toronto, 1911
YEIGH (FRANK).—Through the Heart of Canada. Toronto, 1910.
YOUNG (Rév. EGERTON-RYERSON).—Stories from Indian Wigwams and Northern Camp-Fires. New-York, 1892
—Cowitapun, or How the Gospel reached the Nelson River Indians. Toronto, 1895.
—On the Indian Trail. New-York, 1897
—An Apostle of the North. Londres, 1899.
—Indian Life in the Great North-West. Londres, s.d
—By Canoe and Dog Train. Londres, s.d.
YOUNG (Rév. GEORGE).—Manitoba Memories. Toronto, 1897

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE XI

DÉVELOPPEMENTS PAROISSIAUX

CHAPITRE I

BÉNÉDICTIONS ET PÈLERINAGES (1905-06)

CHAPITRE II

FONDATIONS EN SASKATCHEWAN (1907-08)

CHAPITRE III

POUR LES RUTHÈNES (1907-08)

CHAPITRE IV

PROGRÈS MATÉRIELS ET SPIRITUELS (1908)

CHAPITRE V

CHEZ LES ALLEMANDS (1907-09)

CHAPITRE VI

DÉVELOPPEMENTS EN ALBERTA ET EN SASKATCHEWAN (1909-10)

CHAPITRE VII

VISITES ET EXTENSION CATHOLIQUE DANS L'ALBERTA (1910)

CHAPITRE VIII

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET NOUVEAU DIOCÈSE (1911)

CHAPITRE IX

NOMINATIONS ÉPISCOPALES ET SÉPARATIONS RELIGIEUSES (1912-13)

CHAPITRE X

CHEZ LES ESQUIMAUX: BIENFAITEURS ET VICTIMES (1911-14)

CHAPITRE XI

NOUVELLE EFFLORAISON DE PAROISSES (1912-15)

CHAPITRE XII

TOUJOURS LA COLONISATION (1914)

CHAPITRE XIII

AU MANITOBA (1914-15)

LIVRE XII

SUR LE PACIFIQUE—PÉRIODE INDIENNE

CHAPITRE I

PREMIÈRES ORIGINES (1775-1842)

CHAPITRE II

VERS LE NORD (1841-42

CHAPITRE III

MGR DEMERS (1847-58)

CHAPITRE IV

LES OBLATS EN COLOMBIE BRITANNIQUE (1859-61)

CHAPITRE V

LE PREMIER ÉVÊQUE DE LA COLOMBIE CONTINENTALE (1861-67)

CHAPITRE VI

TOURNÉES DANS LE NORD CONTINENTAL (1864-69)

CHAPITRE VII

ILE ET CONTINENT (1870-75)

CHAPITRE VIII

MGR DURIEU ET SON SYSTÈME (1875-76)

CHAPITRE XI

PERTES ET GAINS (1876-82)

CHAPITRE X

LA CIVILISATION APPROCHE (1883-88)

CHAPITRE XI

ENCORE PLUS HAUT (1888)

LIVRE XIII

SUR LE PACIFIQUE—PÉRIODE DES BLANCS

CHAPITRE I

FÊTES ET PRISON (1888-92)

CHAPITRE II

PERTE MATÉRIELLE ET GAINS SPIRITUELS (1893-98)

CHAPITRE III

AU KLONDIKE (1898-1901)

CHAPITRE IV

ÉTABLISSEMENTS ECCLÉSIASTIQUES ET MISSIONS INDIENNES (1899-1903)

CHAPITRE V

CONVERSIONS CHEZ LES BABINES (1901-05)

CHAPITRE VI

CHANGEMENTS ÉPISCOPAUX ET AUTRES (1905-11)

CHAPITRE VII

ÉVOLUTION DU NORD COLOMBIEN (1911-15)

APPENDICE

TABLE DES FAC-SIMILÉS

TABLE DES GRAVURES

ERRATA DU VOL. III

P. 22,	ligne 3 des notes,	au lieu de	*Butler*	lisez	*Buttler*.
109,	" 14 "	"	*soit*	"	*soient*
122,	" 1 "	"	*taut*	"	*tant*, et mettez la virgule avant.
160,	" 3 des notes,	"	*Fronard*	"	*Frouard*
174,	" 8 du texte,	"	*donnés*	"	*données*.
230,	" 13 des notes,	"	*furent*	"	*Parent*.
257	" 5 "	"	*Angel*	"	*Ancel*
267,	" 2 du texte,	"	*raisons*	"	*raison*.
344,	" 16 "	"	*Price*	"	*Prince*.

353, avant-dernière ligne du texte, au lieu de *en* lisez *on*.
383, ligne 7 du texte, au lieu de *Saint-Agathe* lisez *Sainte-Agathe*

ERRATA DU VOL. IV

P. 10, la dernière lettre des 2 premières lignes des notes a été intervertie.
55, ligne 1 des notes, au lieu de *porté* lisez *porte*.
162, ligne 17 du texte, enlever la première virgule.
188, ligne 14 du texte, au lieu de *évangélisés* lisez *évangélisées*.
208, avant-dernière ligne du texte, changer *qui* en *que*.
267, ligne 4 des notes, au lieu de *transparent* lisez *transcendant*.
284, ligne 7 du texte, enlever *de*.
390, ligne 18 du texte, au lieu de *Thimothée* lisez *Timothée*

TABLE ANALYTIQUE

a signifie abbé; apost., apostolique; b accolé à un chiffre, biographie; c., curé; Col., Colombie; déc., découverte; f., fort; fr., frère; j., juge; l., lac; m., meurt; miss., mission; mont., montagne; p., père; par., paroisse; r., rivière; sr, srs, sœur, sœurs; v., ville ou village; vic., vicaire, vicariat.

Ne paraissent dans cette table que les noms propres qui se rapportent intimement à l'Ouest, et ne déterminent point de simples régions. Pour ceux des pionniers ou autres laïques qu'on n'y trouverait point, consulter les renvois aux paroisses auxquelles ils appartiennent.

B

D

F

Fallaize !

G

H

I

M

Q

R

S

T


NO
GABRIEL 1859 1938 HISTOIRE
UNIVERSITY LIBRARY
2057109